



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

KC

15913

NEDL TRANSFER

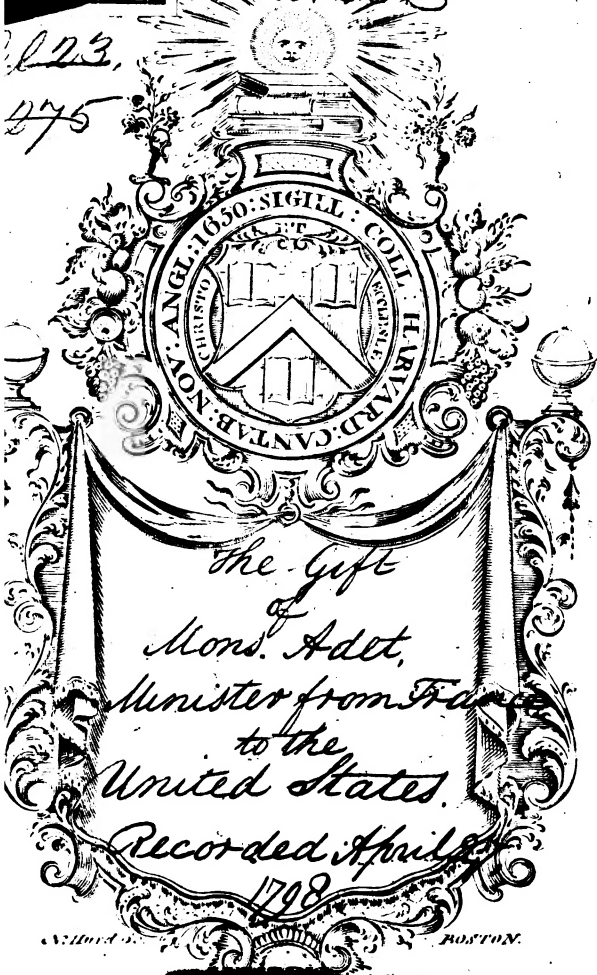


HN 5ZWB .

KC15913

l 23,

475



WILLIAM D.

BOSTON.



Given by Mr Adel

**ŒUVRES
DE LUCIEN,
TRADUCTION NOUVELLE,**

TOME QUATRIÈME.



3, 3, 5, 16

ŒUVRES DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE,

Par M. l'Abbé MASSIEU.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE;
de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS,
rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

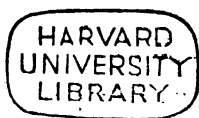


M, DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

KC15913

Gl 23, 275





ŒUVRES DE LUCIEN.

LES SATURNALES, *DIALOGUE.*

SATURNE ET SON PRÊTRE.

LE PRÊTRE. **P**UISQUE c'est vous, Saturne, qui paroissez le maître en ce moment, puisque c'est à vous que s'adressent nos offrandes & nos victimes, quelle faveur particulière accorderez-vous à votre Ministre au milieu de tant de sacrifices?

Tome IV.

A

2 LES SATURNALES.

SATURNE. Mais , mon Ami , c'étoit à toi-même à prévoir ce qui pouvoit te faire plaisir. Aurois-tu voulu que , Maître tout-puissant , je me fisse aussi Devin pour prévenir tes vœux ? Au reste , je ne te refuserai rien de ce qui est en mon pouvoir.

LE PR. Eh ! mon choix est fait depuis long-temps ; je ne demande que des choses ordinaires & faciles : des richesses , de l'or en abondance , beaucoup d'autorité parmi les hommes , de nombreux esclaves , des habits fins & brillans , de l'argenterie , de l'ivoire ; en un mot , tout ce qu'il y a de précieux dans le Monde. Accordez-moi ces dons , ô bon Saturne ! afin que je me souvienné aussi des jours de votre regne , & que je ne sois point seul privé de tant de biens pendant ma vie entière.

SAT. Eh bien , ce que tu désires n'est point à ma disposition , & je ne puis rien accorder de ce genre. Ne te fâche

point de mon refus ; mais adresse-toi à Jupiter , lorsque bientôt il reprendra l'autorité en main. Pour moi , elle ne m'est confiée qu'à certaines conditions , & mon règne n'est que de sept jours ; passé ce terme , je ne suis plus qu'un simple particulier , & je rentre dans la classe du vulgaire ; encore , pendant ce temps , ne puis-je rien faire de sérieux , ni traiter d'aucune affaire de conséquence. Ma puissance se borne à permettre de boire , de s'enivrer , de se livrer à des amusemens folâtres & bruyans , de jouer aux dés , de créer des Rois de table , de régaler les esclaves , de chanter nu dans les festins , de danser des danses obscènes , quelquefois de plonger un convive la tête la première dans l'eau froide ; enfin , de se barbouiller de suie : voilà ce qui dépend de moi. Pour les biens plus importants , tels que l'or & les richesses , Jupiter les distribue à qui il lui plaît.

LE PR. Pas toujours si facilement , ni

aussi-tôt qu'on le désire. Depuis longtemps je me fatigue à les lui demander à grands cris, & pour toute réponse, il agite son égide, lève son bras armé de la foudre menaçante, & lance des regards furieux pour épouvanter ceux qui l'importunent; ou si par hasard il écoute quelqu'un & lui envoie des richesses, il le fait presque toujours sans le moindre discernement. On le voit négliger les hommes instruits & les gens de bien, pour faire nager dans l'opulence des scélérats & des fots, souvent les plus lâches & les plus punissables des hommes. Mais quelle est donc précisément l'étendue de votre pouvoir? Je serois curieux de l'apprendre.

SAT. Ce que je puis n'est pas de petite conséquence, si l'on en juge par proportion avec la souveraine puissance. Crois-tu en effet que ce soit peu de chose de gagner à tout coup aux dés, & de faire toujours rasle de six, tandis que les autres ne peuvent jamais

amener que des as? Combien n'en voit-on pas, qui, grace aux dés heureux, ont vécu dans l'abondance? Combien d'autres au contraire sont venus échouer contre un aussi petit écueil, & se sont échappés nus du naufrage? N'est-il pas bien agréable de boire des vins exquis dans un repas, d'être déclaré meilleur chanteur que son rival; & tandis que ceux qui ont mal rempli leur ministère sont condamnés selon l'usage au bain froid, n'est-il pas bien avantageux de s'entendre proclamer vainqueur, & d'enlever glorieusement le prix au vaincu? Régner seul, à la faveur des offelets, sur une nombreuse compagnie, & soumettre les autres à des ordres fantasques & risibles, sans y être soumis soi-même; commander à l'un de faire tout haut quelque aveu dont il ait à rougir, à l'autre de danser tout nu; & de faire trois fois le tour du logis en portant une Chanteuse sur son cou: ne sont-ce point là au-

tant de marques éclatantes de ma munificence ? Si tu m'objectes que cette Royauté n'est ni véritable , ni solide , je te répondrai que c'est mal raisonner , puisque moi , distributeur de tant de graces , je ne regne pas plus longtemps. Demande-moi donc hardiment la chance des dés , la primauté , la palme du chant ; en un mot toutes les faveurs dont je viens de te parler , & qui dépendent de moi , tu verras que je ne t'épouvanterai ni par l'égide ni par la foudre.

LE PR. Eh ! bon Saturne , je n'ai besoin de rien de tout cela ; mais il est une chose que je serois fort curieux de savoir , & sur laquelle je vous prie de me répondre. Si vous daignez me satisfaire , je me croirai bien récompensé de mes services envers vous , & je vous tiens quitte de tout ce que vous me devez.

SAT. Parle ; si je le puis , je te l'apprendrai.

LE PR. Est-il vrai d'abord , comme on nous le dit , que vous ayez mangé les enfans que Rhée mettoit au monde ; qu'elle eut l'adresse de soustraire Jupiter à votre voracité , & qu'au lieu de cet enfant elle vous donna une pierre à dévorer ? Que celui-ci , devenu grand , vous chassa du Trône , après vous avoir vaincu par la force des armes ; qu'ensuite il vous précipita pieds & mains liés dans le Tartare , vous & tous ceux de votre parti ?

SAT. Tu es fort heureux que les Saturnales permettent de s'enivrer & de tout dire à ses Maîtres ; car je t'apprendrois qu'il me feroit aussi permis de te faire éprouver ma colere pour les impertinentes questions que tu oses adresser à un Dieu , sans égard pour son grand âge & ses cheveux blancs.

LE PR. Elles ne viennent point de moi ; je ne fais que vous exposer la croyance d'Hésiode & d'Homere : je

n'ose vous dire qu'elle est commune à presque tous les autres hommes.

SAT. Crois-tu qu'un Pâtre charlatan ait jamais su quelque chose de sensé sur mon compte ? Examine, je te prie, s'il est vraisemblable, je ne dirai pas qu'un Dieu, mais un homme ait pu se résoudre à dévorer ses propres enfans, à moins que ce ne soit Thieste surpris dans le festin que lui donna un frere barbare. Dans la supposition même que j'eusse été aussi cruel, qui pourroit se méprendre au point d'imaginer croquer un enfant quand il a une pierre sous les dents ? il faudroit avoir une mâchoire de fer. Quoi qu'on en dise, il n'y a point eu de guerre entre Jupiter & moi ; il ne m'a point enlevé par violence le souverain pouvoir, mais j'ai abdiqué l'Empire de moi-même & le lui ai cédé volontairement. Je n'ai point été chargé de fers, & je ne suis point dans le Tartare, comme tu peux le voir de tes propres yeux, à moins que

tu ne sois aussi aveugle qu'Homere.

LE PR. Par quel motif avez-vous abdiqué?

SAT. Je vais te le dire. J'étois accablé d'années, & de plus tourmenté de la goutte, ce qui probablement a fait croire qu'on m'avoit mis à la chaîne; je ne pouvois plus, dans cet état, suffire à la perversité du siècle; il me falloit sans cesse monter & descendre, toujours le bras levé pour foudroyer les hommes violens, parjures, sacrilèges. C'étoit en vérité une besogne des plus pénibles, & qui exigeoit toute la vigueur de la jeunesse. Ainsi je me suis démis en faveur de Jupiter, & je m'en applaudis. J'ai cru bien faire de partager mon Empire entre mes enfans; je n'avois plus qu'à passer paisiblement mon temps dans la bonne chère, sans avoir à écouter les vœux des humains, sans me voir exposé à la mauvaise humeur de ceux qui demandent ensemble des choses toutes con-

traires , sans être obligé de faire gronder le tonnerre , de lancer la foudre ou la grêle. Ainsi, dans mes vieux jours , je mene la vie la plus agréable , buvant à souhait le délicieux nectar , & m'amusant à causer avec Japet & les autres de mon âge. Jupiter a l'autorité ; mais il est surchargé de mille soucis qui ne lui laisseroient aucun relâche , si je n'avois jugé à propos de reprendre pendant quelques jours les rênes du Gouvernement : j'ai voulu par-là rappeler aux humains le bonheur dont ils jouissoient sous mon regne , où , sans ensemencer ni retourner la terre , ils avoient non pas seulement du blé , mais du pain tout cuit & des viandes toutes préparées ; où l'on voyoit couler des fleuves de vin & des sources de miel & de lait. Les hommes étoient alors tous bons , & tous d'or. Voilà , mon cher , pourquoi je reprends le pouvoir ; c'est pour cette raison que dans mes fêtes on ne voit qu'applaudissemens , chants , jeux ,

égalité entre tous les hommes libres ou esclaves ; car dans mon temps on ne connoissoit point de distinction.

LE PR. Quand je me rappelois ce que la Fable nous apprend de votre humanité , je croyois bonnement que votre compassion pour les esclaves & les malheureux chargés de chaînes , ne venoit que du souvenir de celles que vous aviez portées vous-même.

SAT. Finiras-tu bientôt tes plaisanteries ?

LE PR. Rien de plus juste. Encore un mot de vous , & je me tais. De votre temps jouoit-on aussi aux dés ?

SAT. Oui , mais non pas des talens & des milliers de drachmes , comme vous faites aujourd'hui. On ne jouoit tout au plus que des noix , pour ne point affliger le perdant , ne point faire couler ses larmes , ou ne pas le réduire à mourir de faim , tandis que les autres vivent à ses dépens.

LE PR. Ils avoient raison ; des hom-

mes tout d'or auroient-ils pu mettre autre chose que des noix au jeu? En causant avec vous il me vient une pensée : Si l'on faisoit paroître de nos jours quelqu'un de vos hommes d'or, je crois que le pauvre malheureux seroit bien à plaindre ; comme on se jetteroit sur lui ! il seroit bientôt mis en pieces, comme Penthée par les Menades, Orphée par les Bacchantes, ou Actéon par ses chiens : comme on verroit mes chers contemporains se battre à qui auroit le plus gros morceau ! car leur avidité fait mettre à profit jusqu'à vos jours de fête, & ils les célèbrent en les consacrant à l'amour du gain. Les uns sortent d'un repas après y avoir volé leurs amis ; les autres se répandent sans raison en invectives contre vous, & brisent leurs dés, qui sont fort innocens du mal qu'ils se sont fait à eux-mêmes..... Dites-moi encore pourquoi un Dieu aussi délicat & aussi âgé que vous l'êtes, place la solen-

nité de sa fête dans la saison la plus désagréable, où tout est couvert de neige, où l'on ne sent que le vent de bise & un froid cuisant, où les arbres sont entièrement dépouillés de feuilles, & les prairies de verdure & de fleurs, où la plupart des humains gardent le coin du feu, ou marchent la tête dans les épaules, comme s'ils étoient décrépits ? Vous conviendrez que ce n'est pas là un temps qui soit favorable aux vieillards, ni bien propre aux divertissemens.

SAT. Eh ! mon Ami, tu perds en questions des momens qu'il faudroit employer à boire. Déjà la meilleure partie de ce jour de fête s'est écoulée en pourparlers inutiles ; laissons-là tes réflexions, ne pensons qu'à faire bonne chère & à rire. Jouissons de la liberté du jour ; jouons des noix aux dés, selon l'antique usage ; créons des Rois de table, & exécutons leurs ordres. Ainsi je veux vérifier le Proverbe, que les

14 LES SATURNALES.

vieillards deviennent enfans une seconde fois.

LE PR. Ma foi, on ne peut rien entendre de plus agréable ; & qui ne feroit pas de mon avis , dans une grande soif , mériteroit de ne pas trouver de quoi boire : buvons donc ; aussi bien vous n'avez pas mal répondu à mes premières questions. Au reste , j'ai envie de mettre par écrit notre conversation , sans oublier ni mes interrogations , ni vos agréables réponses. Mon intention est de les faire lire à tous ceux de nos amis qui se plaisent à entendre vos joyeux propos.



CRONOSOLON,

O U

LE LÉGISLATEUR DES SATURNALES.

Voici ce que prescrit Cronosolon, Prêtre, Oracle de Saturne, & Législateur de ce qui doit s'observer dans les fêtes du Dieu. J'ai déjà fait le règlement de ce qui concerne les pauvres en particulier, & je le leur ai envoyé. Je suis assuré qu'ils s'y conformeront exactement, sans quoi ils subiroient au plus tôt les redoutables châtimens portés contre les réfractaires. Pour vous autres riches, ayez soin de ne point enfreindre la loi, & d'écouter avec la plus grande attention ce qu'elle vous ordonne. Quiconque ne se rendroit pas à mon invitation, doit savoir que ce ne feroit pas moi qu'il paroîtroit mépriser, mais Saturne lui-même, qui

m'a choisi pour le Législateur de ses fêtes. Il m'est apparu dernièrement, non pas en songe, mais en se manifestant lui-même à mes propres yeux, lorsque j'étois bien éveillé. Il n'avoit point l'air d'un malheureux chargé de fers, tel que nous le représentent les Peintres, d'après ces radoteurs de Poëtes; mais il étoit armé d'une faux des plus tranchantes; son extérieur annonçoit la gaité, la force & la majesté d'un Roi. Tels furent les dehors sous lesquels il parut en ma présence. Je dois aussi vous apprendre les choses toutes divines qu'il me fit entendre. Il voyoit que je me promenois d'un air sombre & rêveur, & à l'instant même il connut, en vertu de sa Divinité, la cause de mon chagrin; il sentit que je m'affligois de ma pauvreté, qui me forçoit, dans une saison rigoureuse, à ne couvrir mon corps que d'une simple tunique, foible défense contre le vent de bise, le froid, la glace & la neige.

qui régnoient alors. Ce qui m'attristoit encore, c'est qu'à la veille de la solennité, je voyois les autres faire tous les préparatifs nécessaires pour leurs sacrifices & leurs festins, & que ma position ne m'annonçoit rien de bien joyeux pour moi dans ces jours de fêtes. Le Dieu s'approche donc de moi par derrière, & me secouant l'oreille, comme il fait ordinairement lorsqu'il m'apparoît : Mon cher Législateur, me dit-il, pourquoi donc te vois-je dans l'affliction ? N'est-ce pas avec raison, lui répondis-je, lorsque je vois les plus pervers & les plus méprisables des hommes regorger de richesses, & vivre seuls dans l'abondance & les plaisirs, tandis que moi & la plupart des gens de mérite sommes réduits dans l'état le plus misérable, & que nous manquons de tout ? Et vous, quoique vous en foyez le maître, vous ne voulez point faire cesser cette injustice, & rétablir les

choses dans un juste équilibre. Il n'est point facile, me répliqua le Dieu, de changer les événemens auxquels vous êtes soumis de la part de Clotho & des autres Parques ; mais je remédierai à votre pauvreté pendant ces jours de fêtes, & voici l'expédient que j'emploierai. Il faut, Cronosolon, que tu ailles mettre par écrit certaines loix que l'on observera dans le cours de la solennité, afin que les riches ne fêtent pas seuls, & qu'ils partagent leurs biens avec vous autres malheureux. — Ces loix me sont inconnues. — Je t'en instruirai ; & il m'en fit aussi-tôt le détail. Lorsqu'il me les eût toutes apprises : Dis-leur de ma part, ajouta-t-il, que s'ils ne veulent point s'y conformer, ce ne sera pas en vain que je porte cette faux tranchante ; & je serois un Dieu bien risible, si, après avoir mutilé mon père, je n'étois pas assez puissant pour mutiler des avarés rebelles à mes loix.

LOIX DES SATURNALES. 19

Dis-leur que je les mettrai en état de se faire Prêtres de Cybele (*), & qu'ils pourront désormais , armés de flûtes & de cymbales , aller quêter au nom de la Déesse. Telles furent les menaces de Saturne ; ainsi vous ferez fort bien de ne point transgresser ses loix.

LOIX DES SATURNALES.

A R T I C L E . I.

TANT que durera la fête , personne ne pourra s'occuper d'aucune affaire , soit publique , soit particuliere , à moins que cela ne concerne les jeux , la table & les divertissemens. En conséquence , les Cuisiniers & les Pâtissiers auront seuls permission de travailler. Esclaves & Maîtres , Riches & Pauvres jouiront entre eux d'une égalité parfaite. Il est défendu à toute personne de se livrer à la colere , aux emportemens ,

(*) Ces Prêtres étoient Eunuques.

20 LOIX DES SATURNALES.

aux menaces ; également défendu de demander compte d'aucune administration , de compter son argent , de faire la revue de ses habits , ou d'en tenir registre. Qui que ce soit ne pourra se montrer dans les exercices publics , ni composer ou prononcer un discours, excepté toutefois ceux qui voudroient traiter un sujet amusant , où il ne fût question que de jeux , de ris & de gaîté.

A R T I C L E I I.

Les Riches seront tenus d'avoir, longtemps avant la solennité , une liste de leurs amis , de mettre de côté la dixme de leur revenu annuel , & le superflu de leur garde-robe ; en un mot , tout ce qu'ils pourroient avoir de rebut & qui ne seroit plus à leur usage. Ils doivent aussi préparer une bonne partie de leur argenterie , & tenir ces différens objets tout prêts. La veille des fêtes , ils auront soin d'employer quel-

LOIX DES SATURNALES. 27

ques matieres lustrales, & de purifier leurs maisons, pour en éloigner la lésinerie, l'avarice, la cupidité, & tous les vices de cette espece qui sont familiers à la plupart d'entre eux. Leurs maisons purifiées, ils feront des sacrifices à Jupiter, distributeur des richesses, à Mercure libéral, au magnifique Apollon; puis, sur le soir, on leur lira la liste de leurs amis. Après avoir eux-mêmes distribué leurs présens, selon la dignité de ceux qui seront dans le cas d'en recevoir, ils les leur enverront avant le coucher du Soleil; les esclaves chargés de les porter ne seront pas plus de trois ou quatre, & l'on choisira les plus fideles comme les plus âgés des serviteurs de la maison. Aux présens sera joint un billet qui exprimera la nature & la quantité des choses que l'on envoie, afin que les porteurs ne soient suspects ni à celui qui donne, ni à celui qui reçoit. Les esclaves reviendront promptement après

22 LOIX DES SATURNALES.

avoir vidé un seul flacon, & ne demanderont rien de plus. On enverra tout double aux Gens de Lettres, car il est juste qu'ils aient deux parts. Que les billets qui exprimeront l'état des présens, soient conçus dans les termes les plus modestes & les plus courts possibles ; qu'on n'y lise rien d'odieux, & qu'on évite d'y faire trop valoir ses cadeaux. Un Riche n'enverra rien à un autre Riche, & n'invitera personne dont la fortune soit égale à la sienne. Qu'on ne retienne par-devers soi rien de ce que l'on se proposoit de donner, & qu'on ne regrette aucun de ses bienfaits. Si quelqu'un, par absence, n'a voit pu recevoir ce qu'on lui destinoit, on le joindra aux présens de l'année suivante. Les Riches payeront les dettes de leurs amis pauvres, & même le loyer de leurs maisons, quand ceux-ci ne pourront satisfaire à cette obligation ; en un mot, ils doivent s'appliquer long-temps au-

paravant à connoître les besoins les plus pressans des infortunés. Ceux-ci ne se plaindront jamais de la modicité des présens, & quoi qu'on leur donne, ils croiront avoir beaucoup reçu. Une amphore de vin, un lièvre, une poule grasse ne feront point regardés comme présens des Saturnales. On ne tournera point en ridicule les dons d'usage au temps des fêtes. Un homme de Lettres sans fortune marquera son retour au Riche, en lui envoyant quelque Ouvrage de Littérature ancienne, s'il en possède quelqu'un qui soit bon & de mise à table, ou bien une de ses productions, telle qu'il aura pu la donner. Le Riche doit la recevoir avec le plus grand plaisir, & la lire aussi-tôt. S'il la néglige ou la rejette, qu'il sache que par cela seul il est en butte aux coups de la faux, quoique d'ailleurs il ait fait tous les dons prescrits par la loi. Les indigens sans Lettres enverront de petites couronnes ou quelques grains

24 LOIX DE LA TABLE.

d'encens. Mais si un Pauvre faisoit porter à un Riche des habits , de l'argent , ou de l'or au delà de ses facultés , l'effet envoyé seroit exposé en vente , & le prix déposé dans le trésor de Saturne. Le lendemain , le Pauvre recevroit de la part du Riche au moins cent cinquante coups de fêrûle dans les mains,

LOIX DE LA TABLE.

L'ON se baignera beaucoup plus tôt qu'avant l'heure ordinaire des repas (*); on mettra des noix & des dés devant

(*) Le Texte dit à la lettre : *Lorsque l'ombre sera de six pieds.* Avant l'invention des cadrans, on n'avoit point d'autre mesure du temps que la longueur de l'ombre formée par le corps de celui qui vouloit savoir l'heure. On sent que cette ombre devoit être plus ou moins longue, selon la grandeur des personnes, selon la diversité des climats & des saisons , & sur-tout selon que l'on étoit plus ou moins éloigné du temps
le

le bain ; chacun s'asseoira sans distinction dans l'endroit où il se trouvera ; les dignités , la naissance , les richesses n'influeront en rien sur le droit de se rendre le premier à table. Tous , sans la moindre différence , boiront du même vin. Le Riche , pour en boire seul de meilleur , ne prétextera ni maux d'estomac ni maux de tête. On distribuera également de toutes les viandes

où le Soleil se leve , ou de celui où il se couche. Dans les endroits des Auteurs anciens , où il est question de cette maniere de mesurer le temps , il faut faire attention qu'un homme de haute taille doit former des pieds plus longs qu'un petit homme. Les Savans pensent que l'ombre de six pieds pouvoit répondre à la cinquieme ou sixieme heure parmi les Romains , c'est-à-dire , à la onzieme heure , ou à midi parmi nous. Ce que semble confirmer un passage de Tertulien que l'on cite à cette occasion : *Saturnalibus non lavor diluculo , sed honestâ & salubri horâ.* Il se commettoit beaucoup d'indécences aux bains que l'on prenoit de grand matin , dans le temps des Saturnales.

26 LOIX DE LA TABLE.

à tous les convives. Les esclaves servant au festin, n'auront d'égards particuliers pour personne ; ils ne feront point attendre, selon leur caprice, ce qu'ils doivent servir à chacun ; on évitera de donner tout à l'un, & presque rien à l'autre ; à celui-ci un pied de sanglier, tandis que l'autre aura la hure entière ; mais il régnera en toutes choses une égalité parfaite. L'Echanson aura l'œil attentif aux besoins de chaque convive, plus même qu'à ceux de son Maître. Il prêtera une oreille plus attentive encore. On servira des vins de toute espèce. Il sera permis de boire à l'amitié quand on voudra ; l'on boira même à tous les conviés avant de boire au Riche, si on le juge à propos. Si quelqu'un ne peut pas boire, on ne le forcera pas. On n'introduira de Danseuses & de Musiciennes dans le repas, qu'autant qu'elles seront consommées dans leur art ; il sera libre de dire de bons mots, pourvu qu'ils ne blessent

personne. Sur-tout qu'en jouant aux dés, il n'y ait que des noix en jeu. Chacun pourra rester ou lever le siège à son gré. Si un Maître régale ses esclaves, ses amis & lui les serviront ensemble. Il est ordonné à tout homme riche d'avoir ces loix gravées sur une colonne d'airain au milieu de sa cour, & de les lire. Qu'il sache que tant que cette colonne subsistera, ni la faim, ni la peste, ni le feu, ni aucun autre fléau ne pénétreront dans sa maison; mais si par malheur ce monument vient à être détruit, je vois avec horreur tous les maux fondre à la fois sur l'infortuné qui l'aura laissé périr.



ÉPITRES SATURNALES.

ÉPITRE PREMIERE.

CRONOSOLON A SATURNE : Salut.

JE vous avois déjà écrit avant le fêtes , pour vous exposer l'état misérable où je me voyois réduit , & l'indigence qui me menaçoit de ne pouvoir prendre aucune part aux plaisirs de la solennité que vous aviez annoncée. Je me souviens de vous avoir ajouté qu'il étoit tout-à-fait déraisonnable qu'on vît les uns nager dans l'abondance & les délices , sans jamais partager leur bien-être avec les Pauvres , tandis que les autres mouroient de faim , même à la veille des Saturnales. Comme vous ne m'avez fait aucune réponse , je crois devoir vous réitérer mes plaintes. Il me semble , ô

bon Saturne ! que vous deviez commencer par faire cesser cette injuste inégalité, en mettant tous les biens en commun, ensuite ordonner la célébration de vos fêtes. Mais dans l'état actuel des choses, tout est fourmi ou chameau (*); ou mieux encore, imaginez un Acteur tragique dont un pied est exhaussé par le cothurne, & l'autre entièrement dépourvu de chaussure; s'il fait quelques pas dans cet accoutrement, vous sentez que sa démarche doit être tantôt très-basse & tantôt très-haute. Telle est exactement l'inégalité qui se trouve parmi nous. La Fortune élève ceux-ci sur le cothurne, & ils

(*) Ce Proverbe se disoit des choses entre lesquelles on vouloit marquer une grande inégalité, qui sont tantôt très-grandes & tantôt très-petites, & passent de la grandeur à la petitesse en un clin-d'œil, comme un chameau qui seroit tout à coup changé en fourmi. Érasme cite ce Proverbe d'après Lucien. Vid. Adag. tit. *Excellentia, inaequalitas*.

30 ÉPÎTRES SATURNALES.

nous foulent à leurs pieds avec un faste vraiment théâtral; & nous, méprisable vulgaire, nous rampons humblement à terre. Vous n'ignorez pas cependant que nous pourrions, aussi bien que les autres, faire une meilleure contenance & jouer un plus beau rôle, si quelqu'un nous en fournissoit comme à eux les moyens. J'entends néanmoins les Poètes nous dire qu'il n'en étoit pas ainsi autrefois parmi les hommes, sous votre regne. La terre, sans semence & sans culture, leur fournissoit toutes sortes de biens, & chacun trouvoit à souhait des mets tout préparés; il couloit pour eux des fleuves de vin, de lait, & même de miel. Bien plus, les hommes eux-mêmes étoient d'or, & la pauvreté n'approchoit jamais d'eux. Pour nous, à peine paroîtrions-nous des hommes de plomb ou d'un métal plus méprisable encore. La plupart ne gagnent leur vie qu'à la sueur de leur front. Du reste, on ne voit

que misere, affliction, désespoir; on
 entend crier de tous côtés : Malheu-
 reux que je suis ! à qui recourir ? O,
 Fortune ! vous savez que nous suppor-
 terions tous nos maux avec plus de
 courage, si nous ne voyions pas les
 Riches jouir d'une si grande félicité.
 Combien d'or & d'argent dans leurs
 coffres ! combien d'habits de toute es-
 pece dans leurs garde-robcs ! Ils ont
 tout à eux seuls ; de nombreux esclaves,
 des chars, des bourgades entières
 & des terres immenses ; tout est en leur
 pouvoir. Loin d'en partager avec nous
 une légère portion, ils ne daignent pas
 même jeter un regard sur un homme
 du peuple. Ce qui sur-tout nous dés-
 espere, ô bon Saturne ! ce qui nous
 paroît absolument insupportable, c'est
 de voir cet autre nonchalamment éten-
 du sur la pourpre, sans cesse rassasié de
 délices & de plaisirs, félicité sans cesse
 par ceux qui composent sa Cour,
 compter autant de fêtes que de jours

32 ÉPÎTRES SATURNALES.

dans sa vie; tandis que moi & mes pareils sommes obligés, même au sein du sommeil & du repos, d'aviser aux moyens de gagner quatre oboles, afin de pouvoir au moins, avant de nous coucher, acheter du pain, du brouet d'orge, du creffon, des poireaux & des oignons. Ramenez donc un autre ordre de choses, & rétablissez l'égalité; ou, si vous ne pouvez mieux faire, ordonnez aux Riches de ne point tout garder pour eux, & de distribuer entre tous les malheureux une petite mesure de l'or qu'ils possèdent par boisseaux. Qu'ils nous cedent aussi, pour ne leur pas donner trop de regrets, ceux de leurs habits qu'ils laissent ronger aux vers. Ils seront infailliblement la proie du temps, & leur échapperont entièrement; qu'ils nous les abandonnent pour nous couvrir, plutôt que de les voir moisir dans leurs coffres & leurs garde-robes. Que chacun d'eux soit aussi obligé de recevoir de temps en

temps à sa table quatre ou cinq infortunés; non pas, toutefois, à la manière dont cela se fait aujourd'hui. Qu'ils y mettent plus d'égalité, & que tout le monde ait également part à ce que l'on sert. Qu'on ne voye pas l'un manger de tout en glouton, jusqu'à ce que son estomac refuse la nourriture, & occuper l'esclave à lui seul tout le temps du repas. Que celui-ci, lorsqu'il vient à nous, n'affecte point de nous passer les plats sous le nez, ou de nous montrer de loin un reste de gâteau, quand nous avons bonne envie d'en faire usage; s'il sert un porc, qu'il n'en donne point la moitié avec la tête entière à son Maître, pour ne laisser aux autres que des os couverts de graisse; que ceux qui nous invitent recommandent à leurs Echanfons de ne point nous faire demander jusqu'à sept fois à boire; qu'au premier mot ils emplissent nos coupes, & nous versent à longs traits, comme à leur

34 ÉPITRES SATURNALES.

Maitre ; que le vin soit absolument le même pour tous les convives ; car je ne vois pas qu'il soit écrit nulle part que l'un doit s'enivrer de vins exquis , tandis que je serai déchiré de coliques aiguës par un vin détestable. Avec cette réforme , nous pourrions dire que nous jouissons de la vie , & que vos Saturnales sont aussi des jours de fêtes pour nous. Sans cela , que les Riches les célèbrent seuls ; nous resterons tranquilles , en faisant des vœux pour qu'un esclave renverse & brise leur amphore à la sortie du bain ; que leur Cuisinier laisse brûler leurs ragoûts ; que par inadvertence il verse de la saumure de poisson sur un plat de lentilles ; qu'un chien se glisse dans la cuisine , tandis que le chef & les aides sont occupés , & qu'il dévore les saucisses & la moitié d'un gâteau. S'ils font rôtir un sanglier , un cerf ou des porcs , qu'il leur arrive ce que nous raconte Homère des bœufs du

Soleil (*) ; qu'on les voye non seulement ramper à terre , mais qu'ils sautent & s'enfuient tout embrochés sur les montagnes ; que leurs poules grasses , quoique déjà plumées & préparées , s'envolent & leur échappent , afin qu'ils ne les mangent point à eux seuls. Ce qui leur paroîtra plus dur encore , que des fourmis aussi grandes que celles des Indes , viennent pendant la nuit déterrer leurs trésors & les mettre au jour. Que leurs plus beaux habits , par la négligence de leurs valets de garde-robe , soient criblés par la dent des plus gros rats , & qu'ils soient percés à jour comme des filets à prendre des thons. Que leurs charmans Gitons à belle chevelure , auxquels ils prodiguent les noms de Narcisse , d'Achille & d'Hyacinthe , deviennent tout à coup chauves , au moment où ils leur présenteront la coupe ; qu'il leur pousse

(*) Odyss. Chant XII , v. 395.

36 ÉPITRES SATURNALES.

une barbe finissant en pointe, toute semblable à celle qui pend au menton des masques de Comédie ; qu'elle soit touffue & piquante vers les tempes, & qu'on y apperçoive des intervalles ras & sans poil. Tels sont les vœux & mille autres aussi flatteurs que nous formons pour les Riches, s'ils ne veulent point rabattre de leur égoïsme outré, mettre leurs biens en commun, & nous en céder une légère portion.

É P I T R E I I.

SATURNE à mon cher CRONOSOLON :

Salut.

EH quoi, mon cher, tu ne vois pas que tu es fou de te plaindre à moi de l'état actuel des choses, & d'exiger que je rétablisse l'égalité des conditions ! cela ne me regarde point ; il faut t'adresser à celui qui regne maintenant. Tu m'étonnes, mon ami ; personne

n'ignore , excepté toi , que si j'ai été Roi anciennement , j'ai depuis partagé mon royaume entre mes enfans. Ce que tu me demandes est du ressort de Jupiter. Mon pouvoir actuel se borne aux dés , à la danse , au chant , à l'ivresse ; encore n'est-ce que pendant sept jours. S'agit-il d'affaires aussi importantes que celles dont tu me parles , telles que d'abolir l'inégalité parmi les hommes , & de les rendre tous également riches ou également pauvres ? c'est à Jupiter à s'en mêler. Je ne puis juger que des délits qui se commettoient dans mes fêtes , contre les loix de l'équité & de l'égalité. J'écris aux Riches , conformément à ce que tu me demandes , sur leur table , la mesure d'or , & les habits. Il me paroît juste & convenable , comme vous le dites , qu'ils vous envoient quelque chose à l'occasion de la fête , à moins qu'ils n'aient de bonnes excuses pour s'en défendre.

Au reste , je suis bien aise de vous

38 ÉPITRES SATURNALES.

apprendre que vous vous trompez, vous autres Pauvres, sur le compte des Riches. Vous avez tort de les croire heureux de tout point, & de vous imaginer qu'ils passent seuls des jours agréables, parce qu'ils ont une table somptueuse, des vins exquis, des vêtemens précieux, de belles femmes & de beaux enfans. Vous ne savez pas à quoi tout cela les engage, ni de quelles inquiétudes leur jouissance est accompagnée. Il leur faut veiller sans relâche, de peur qu'un Économe imbécille ne néglige tant de biens, ou ne les enleve par friponnerie; de peur que le vin ne s'aigrisse ou que le blé ne se gâte; de peur qu'un voleur ne dérobe leurs coupes d'or, ou que le peuple n'ajoute foi aux dépositions des délateurs qui les accusent d'affecter la tyrannie. Encore tout cela n'est-il qu'une très-petite partie des chagrins sans nombre qui les poursuivent; & si vous saviez toutes les craintes, tous les soins

auxquels leur condition les expose, vous seriez bien convaincus que les richesses sont un mal qu'on doit éviter. Crois-tu d'ailleurs que si l'opulence & le pouvoir étoient de si grands biens, je serois assez insensé pour les laisser aux autres, & vivre en simple particulier soumis à la volonté d'autrui ? Je connoissois tous les maux qui suivent nécessairement la fortune & la puissance ; j'ai abdiqué l'Empire, & je ne m'en repens pas.

Je viens maintenant à tes plaintes amères, sur ce que les Riches se remplissent à souhait des mets les plus recherchés, tandis que vous passez les fêtes à ronger quelque peu de cresson, des poireaux & des oignons. Examine à quoi cela se réduit. Je conviens qu'un sanglier, un gâteau sont de fort bonnes choses, & font grand plaisir au moment où on les mange ; mais quand ils sont dans l'estomac, cela est tout différent. Il ne faut pas oublier que vous

40 ÉPITRES SATURNALES.

autres Pauvres n'êtes point exposés à vous relever le lendemain matin avec le mal de tête de l'ivresse, avec les rapports désagréables d'une mauvaise digestion. En sortant de table avec ces fruits certains des grands repas, les Riches passent encore la plus grande partie des nuits entre les bras des femmes, ou ils se vautrent dans mille autres débauches que leur suggere leur lubricité, & qui amènent à leur suite les fièvres lentes, la pulmonie & l'hydro-pisie. En voyez-vous un seul d'entre eux qui ne soit pâle comme la mort, & qu'on ne puisse appeler un cadavre ambulant ? Si par hasard quelqu'un d'eux parvient à la vieillesse, lui est-il possible de se soutenir sur ses jambes, & lui faut-il moins de quatre esclaves pour le porter sur leurs épaules ? C'est un personnage tout d'or en apparence, mais qui n'est intérieurement composé que de vieux lambeaux, de pièces & de sutures, comme les habits de théâtre.

ÉPÎTRES SATURNALES. 41

Loin de vous rassasier de poissons de toute espèce, vous n'en goûtez jamais ; en récompense, vous voyez que vous êtes exempts de goutte, de pulmonie, & de tous les maux que les Riches se procurent par d'autres jouissances. Ajoutez que l'habitude de se gorger tous les jours de mets exquis, fait qu'on n'y trouve plus le même plaisir. Aussi verrez-vous quelquefois les Riches aussi avides de poireaux & d'autres légumes, que vous l'êtes vous-mêmes de leurs lievres & de leurs sangliers. Je ne vous parlerai point des autres tourmens de leur vie ; c'est leur fils qui donne dans le libertinage, c'est leur femme qui aime un esclave, c'est une Maîtresse qui leur est plus attachée par intérêt que par amour. En un mot, il est une infinité de choses que vous ne voyez qu'en beau ; tout paroît or & pourpre à vos yeux fascinés. Rencontrez-vous un Riche traîné par un brillant attelage de chevaux blancs ?

42 ÉPÎTRES SATURNALES.

vous demeurez stupéfaits, & vous êtes prêts à vous prosterner devant lui. Si vous saviez apprécier tout cela & le mépriser, le char d'or ne vous feroit point détourner la vue; en conversant avec un Grand, vous n'auriez point l'œil fixé sur le brillant qu'il porte au doigt, la mollesse recherchée de ses habillemens ne vous plongeroit point dans une stupide admiration. Laissez les millionnaires être riches pour eux seuls, & soyez sûrs qu'ils viendront bientôt au devant de vous, pour vous prier de partager leur repas, & pour étaler à vos yeux leurs lits, leurs tables, leurs vases & leurs coupes, toutes choses dont la jouissance est absolument nulle, quand on les possède sans témoins. Examinez en effet tout ce qui compose leur opulence, & vous verrez que ce n'est pas pour en jouir eux-mêmes, mais pour vous, & pour se faire admirer de vous.

Je vous adresse ces réflexions pour

ÉPITRES SATURNALES, 43

vosre consolation, parce que j'ai éprouvé l'une & l'autre condition. Un autre motif vous engagera encore à célébrer gaîment la fête; c'est de penser qu'avant peu, Riches ou Pauvres, vous quitterez tous indistinctement cette vie, eux pour laisser leurs richesses, & vous votre misere. Au reste, je ne manquerai pas de leur écrire aussi, comme je te l'avois promis, & je suis sûr qu'ils auroit égard à ma lettre.

É P I T R E I I I.

SATURNE AUX RICHES : Salut.

Les Pauvres m'ont adressé depuis peu des lettres, dans lesquelles ils se plaignent de ce que vous refusez de leur faire part de ce que vous possédez. Ils me demandoient même en général de rendre tous les biens communs entre les hommes, de maniere que chacun en eût une égale portion. Il est juste,

44 ÉPÎTRES SATURNALES.

disoient-ils, qu'il y ait parmi nous une égalité parfaite, qu'on ne voye pas l'un nager dans les délices, & l'autre n'en goûter jamais. Je leur ai répondu que cela regardoit particulièrement Jupiter. Mais pour ce qui se passe dans ces jours de fêtes, & les mauvais traitemens qu'ils prétendent éprouver de votre part, j'ai vu que cela me concernoit, & j'ai pris sur moi de vous en écrire. Ce qu'ils exigent de vous est raisonnable, du moins à mon avis. Comment voulez-vous, s'écrioient-ils, que des gens transis de froid & mourant de faim puissent célébrer des fêtes? Si je voulois qu'ils y participassent comme les autres, il falloit aussi faire rejaillir sur eux quelques gouttes de votre or, vous obliger à leur donner quelques-uns des habits que vous avez de trop, ou de ceux que vous ne daignez plus porter. Si vous y consentez, ils promettent de se désister de leurs plaintes devant Jupiter sur le partage

des biens ; sinon , la première fois que ce Dieu tiendra son tribunal , ils sont résolus à lui demander une nouvelle distribution. Il ne vous est pas bien difficile de les satisfaire avec la fortune immense dont je vous vois jouir avec grand plaisir. Un autre article dont j'ai à vous parler de leur part dans cette lettre , c'est que vous les admettiez avec vous à la même table , & qu'on ne vous voye plus faire bonne chère seuls dans vos maisons & à huis clos. Lorsque par hasard & de loin en loin , vous invitez quelqu'un d'entre eux , le repas , disent-ils , est pour eux plus mortifiant qu'agréable. Que d'affronts ils ont à dévorer ! Celui , par exemple , de ne pas boire le même vin que vous. Est-il rien de plus mal-honnête ? Au reste , ils mériteroient eux-mêmes des reproches , de ce qu'ils ne se levent pas au milieu du festin , & ne vous laissent pas seuls avec tous vos mets ; encore se plaignent-ils de ce qu'ils ne

46 ÉPITRES SATURNALES.

boivent pas à leur soif. Vos Echantons, comme les compagnons d'Ulyssé, ont toujours de la cire dans les oreilles (*). Le reste me paroît si honteux, que je n'ose vous rapporter ce qu'ils disent de la distribution des viandes, & de la manière dont ils sont servis. Vos esclaves restent constamment à vos côtés jusqu'à ce que vous ayez satisfait votre gourmandise au delà des bornes, & pour eux ils les servent en courant. Ils vous reprochent mille autres indécences semblables, qui ne peuvent que faire rougir tout galant homme. En effet, rien n'est plus agréable à table, que l'égalité entre les convives; & c'est pour cela que Bacchus, cet équitable ordonnateur des festins, préside à vos banquets. Faites donc en sorte que les Pauvres n'aient plus à se plaindre de vous; & méritez plutôt, par d'aussi légers sacrifices, leur estime

(*) Odyss. Chant XII, v. 173.

& leur attachement. La dépense ne fera rien pour vous, & vos dons faits à propos leur inspireront une éternelle reconnaissance. Vous ne pourriez point habiter les villes, s'il n'y avoit avec vous des infortunés pour vous procurer toutes les choses nécessaires à votre bonheur. Vous n'auriez point d'admirateurs de votre opulence, si vous étiez réduits vis-à-vis de vous-mêmes à jouir seuls de vos richesses dans l'obscurité. Il faut donc que le peuple voye votre vaisselle d'argent & vos tables, qu'il fasse chez vous des libations à l'amitié; qu'en buvant il considere vos coupes, qu'il juge de leur pesanteur en les soulevant; qu'il admire le travail exquis de la ciselure, & tout l'or qui brille dans l'ouvrage. On louera votre bonté, votre humanité, & vous serez à l'abri de l'envie; car qui pourroit voir d'un œil jaloux celui qui partage avec nous ses biens, & nous donne ce qui convient? Qui ne feroit

48 ÉPITRES SATURNALES.

pas des vœux au contraire pour lui voir prolonger ses jours avec la jouissance de sa fortune ? Mais d'après votre manière de vivre actuelle, votre félicité est sans témoins, votre opulence est en butte à l'envie, & vos jours sont remplis d'amertume. Je ne crois pas qu'il y ait autant d'agrément à remplir son estomac en cachette, comme les loups & les tigres, qu'à manger à la compagnie de gens honnêtes, qui d'ailleurs prennent à tâche de nous plaire en toutes choses. D'abord, un banquet avec eux n'est point une assemblée sombre qui se passe dans un morne silence ; ils savent l'affaisonner par des propos de table amusans, & des bons mots qui ne blessent personne ; ils répandent dans la société le sel & les agrémens de cette urbanité amie de Bacchus, de Vénus & des Graces. Le lendemain, ils racontent votre politesse à tout le monde, & vous font généralement chérir. Ce dernier

nier avantage ne peut assurément trop se payer. Supposons, je vous prie, un instant, que les Pauvres s'avisassent de marcher les yeux fermés, n'en seriez-vous pas affligés? Vous n'auriez plus à qui montrer vos habits de pourpre, le nombreux cortège de vos suivans, ni la grandeur de vos anneaux. Je ne vous ferai point observer que si vous vous obstinez à vivre seuls dans les délices, il vous sera impossible d'éviter la haine des Pauvres, ni les embûches qu'ils vous tendront. Vous ne pouvez employer trop de moyens pour conjurer les imprécations dont ils vous menacent; & fassent les Dieux qu'ils ne soient point forcés de les prononcer! Vous ne goûteriez jamais de vos plats les plus recherchés, que ce que les chiens pourroient vous en laisser; vos lentilles sentiroient toujours la saumure; un sanglier, un cerf à la broche s'élanceroient de vos cuisines dans leur fort; vos poules grasses toutes

plumées prendroient leur vol, & gâ-
 gneroient aussi-tôt la demeure des
 Pauvres ; ce qui seroit bien plus affli-
 geant que tout le reste, vos beaux
 Echançons deviendroient tout à coup
 chauves, & pour surcroît de bonheur,
 casseroient vos amphores avant de
 vous verser à boire. D'après ces rai-
 sons, pensez à prendre le parti le plus
 convenable à la solennité & à vos pro-
 pres intérêts. Soulagez l'extrême misère
 des infortunés, & faites-vous à peu de
 frais des amis dont vous n'entendrez
 plus de plaintes.

É P I T R E I V.

LES RICHES A SATURNE : Salut.

CROYEZ-VOUS, bon Saturne, être le
 seul à qui les Pauvres se soient adres-
 sés ? Jupiter n'a-t-il pas lui-même de-
 puis long-temps les oreilles rebattues
 de leurs clameurs ? ne lui ont-ils pas

demandé, comme à vous, une nouvelle répartition des biens ? n'accusent-ils pas aussi le Destin d'avoir établi l'inégalité des conditions, & nous de ne vouloir rien partager avec eux ? Mais Jupiter qui connoît tout ; parce qu'il est Jupiter, fait fort bien qui d'eux on de nous a tort ; & en conséquence il a presque toujours les oreilles fermées à leurs cris. Cependant il faut plaider aujourd'hui notre cause devant vous, puisque nous sommes dans les jours de votre règne.

Nous n'avons jamais cessé d'avoir devant les yeux ce que vous nous rappelez dans votre lettre ; nous savions qu'il est beau de consacrer une partie de sa fortune au soulagement des malheureux ; qu'il est doux d'admettre les indigens à sa compagnie & à sa table ; aussi ne nous étions-nous jamais écartés de ces principes. Nous faisons vivre les Pauvres avec nous & comme nous, de manière qu'aucun de leur condition

n'avoit de reproches à nous faire. Ils débuterent avec nous par nous assurer qu'ils se contenteroient de peu. A peine nos portes leur furent-elles ouvertes, qu'ils nous firent demande sur demande. Si on ne les satisfaisoit pas de tout point, & aussi-tôt qu'ils avoient parlé, nous étions sur le champ en butte à leur colere, à leur haine, à leurs injures. S'ils se permettoient de nous calomnier, on les croyoit comme gens bien sûrs de ce qu'ils disoient, puisqu'ils avoient été admis dans notre plus intime familiarité. Ainsi, point de milieu, ou en ne donnant rien l'on se faisoit des ennemis, ou en donnant tout il falloit devenir pauvre soi-même & se réduire à demander à son tour. Au reste, on leur auroit encore passé volontiers tant de mauvais propos; mais non contents de se gorger de nourriture & de s'enivrer à notre table, ils se donnoient encore les airs de servir la main d'un joli esclave qui leur

présentoit à boire , ou de conter fleurette à la fille ou à la maîtresse de la maison. Quoiqu'ils eussent rempli la salle du festin des traces de leur gloutonnerie , ils nous accabloient d'injures le lendemain , & crioient par-tout qu'ils étoient morts de faim & de soif dans le repas. Si vous nous soupçonnez de les calomnier , rappelez-vous votre parasite céleste , l'idiscret Ixion , qui , après avoir été admis à la table des Dieux , & traité comme leur égal , finit par s'enivrer & attenter ensuite à l'honneur de Junon. Ces raisons & mille autres semblables nous ont décidés , pour notre sûreté , à ne plus leur donner accès chez nous. Si toutefois ils nous promettent , en votre nom , comme ils le disent maintenant , d'être plus réservés à l'avenir dans leurs demandes , s'ils veulent s'interdire toute indécence dans nos repas , qu'ils viennent vivre avec nous & partager sous d'heureux auspices les mets de notre

54 ÉPITRES SATURNALES

table. Nous leur enverrons aussi , selon vos ordres , une portion de nos vêtements & une somme d'argent convenable. En un mot , nous ne manquerons à rien de ce qui nous est prescrit. Mais il faut que de leur côté ils bannissent jusqu'au moindre artifice dans leur conduite avec nous , qu'ils renoncent aux personnages de parasites & de flatteurs , pour prendre celui d'amis. Vous n'aurez aucun reproche à nous faire , s'ils veulent eux-mêmes remplir leur devoir.





DE LA DÉESSE

DE SYRIE (*).

ON trouve en Syrie , à peu de distance des bords de l'Euphrate , une

(*) Nous croyons qu'on nous saura gré de transcrire ici ce que M. Larcher dit de la Déesse de Syrie , pag. 16 & suiv. de son savant *Mémoire sur Vénus* , qui a remporté le Prix de l'Académie des Inscriptions en 1775.

» La Déesse de Syrie passoit aussi pour une
 » Vénus ; & il est d'autant plus vraisemblable
 » que c'en étoit une , qu'on la regardoit
 » comme la nature & la première cause qui , de
 » l'humidité , tire les principes & les semences
 » de toutes choses , & qui a découvert la
 » source de tous les biens qui arrivent aux
 » hommes. Hygin assure pareillement que cette
 » Déesse étoit Vénus. Il tomba du Ciel dans
 » l'Euphrate , dit-il , un œuf d'une grandeur
 » merveilleuse ; les poissons l'ayant roulé sur
 » le rivage , des colombes le couvrent , &

ville nommée Hiérapolis , & consacrée à Junon Assyrienne. Je présume

» l'ayant fait éclore , Vénus en sortit. Jupiter
 » mit les poissons au nombre des Astres , à la
 » prière de la Déesse , dont il vouloit récom-
 » penser la justice & la probité. Les Syriens ,
 » ajoute Hygin , regardent , par cette raison , les
 » poissons & les colombes comme des Dieux ,
 » & n'en mangent jamais.

» Cette Déesse s'appeloit Atergatis , suivant
 » Strabon ; mais si l'on en croit Eratosthène ,
 » elle se nommoit Derceto. Elle tomba , dit-il ,
 » pendant la nuit , dans un lac près de Bam-
 » byce (c'est la ville d'Héliopolis , selon Ap-
 » pien & Ælien) , & fut sauvée par le grand
 » poisson. Les Syriens de cette contrée lui don-
 » nèrent le nom de Déesse de Syrie....

» Elle n'étoit pas Vénus elle-même , suivant
 » une tradition rapportée par le Scholiaste d'A-
 » ratus , mais fille de cette Déesse , & n'avoit
 » point été sauvée par le grand poisson , mais
 » par les poissons qui en étoient nés.....

» Le lac où cet œuf étoit tombé , s'appeloit
 » lac de Vénus. Les poissons de ce lac étoient
 » privés , & venoient à la voix des Sacristains ,
 » Selon Manilius , Vénus se changea elle-

que ce nom ne lui fut pas donné dès le temps de sa fondation , & qu'elle en

» même en poisson , & s'enfuit dans l'Euphrate ,
 » afin d'échapper à la fureur de Typhon qui
 » la poursuivoit.

» Diodore de Sicile parle d'une autre tradi-
 » tion ; cette Vénus étoit connue sous différens
 » noms. C'est la même que Cicéron appelle
 » Astarté , & qui , suivant lui , étoit Syrienne
 » & née à Tyr. (*Cic. de Naturâ Deorum* , Lib. 3.
 » n^o. 23.) Les Africains , dit Hérodien , la nom-
 » moient Uramie , & les Phéniciens Astroarché
 » L'Empereur Héliogabale la maria à son Dieu
 » Héliagabalus. D'Astarté les Grecs faisoient As-
 » troarché , parce qu'ils rapportoient tout à leur
 » langue. On l'appeloit aussi Belthes , qu'Hésy-
 » chius interprète *Janon* ou *Vénus*. C'étoit par
 » conséquent Uramie. Selden prouve que c'étoit
 » l'Astarté des Tyriens. On lui donnoit Adonis
 » pour époux , selon Cicéron. Elle étoit aussi
 » adorée à Byblos. (L'Auteur du Mémoire cite
 » ici un passage de ce Traité de notre Auteur ,)
 » puis il ajoute : Cette fête se célébroit non seu-
 » lement à Byblos , mais encore en Assyrie &
 » presque par-tout l'Orient , pour perpétuer ,
 » disent les Mythologues , les amours de la

eut d'abord un autre. Comme dans la fuite il s'y fit de grandes fêtes, on l'appela Hiérapolis (*). J'ai dessein de

» Déesse avec Adonis. Voici l'explication
 » que les Physiciens donnoient de cette fête.
 » Ils entendoient par Adonis le Soleil, par Vé-
 » nus l'Hémisphere supérieur de la Terre, dont
 » nous n'occupons qu'une partie, & par Pro-
 » serpine l'Hémisphere inférieur. Lorsque le
 » Soleil, en parcourant les douze signes du Zo-
 » diaque, entre dans les six inférieurs, Vénus
 » est alors censée pleurer, parce que Proserpine
 » retient Adonis ou le Soleil auprès d'elle. Mais
 » lorsqu'après avoir parcouru ces signes, il se
 » rapproche de notre Hémisphere, la Déesse
 » reprend sa sérénité accoutumée. Cette Phy-
 » sique n'est pas d'une grande exactitude, car
 » le Soleil n'est jamais plus près de nous qu'en
 » hiver. Quoi qu'il en soit, une statue de la
 » Déesse sur le Mont-Liban, avoit la main
 » gauche dans son habit, la tête couverte, le
 » visage triste, & même on croyoit voir cou-
 » ler des larmes de ses yeux. Cette image re-
 » présentoit l'Hiver «.

, (*) Voici ce que dit M. Danville, Géogra-
 phie Anc. tome II, *Artis Syria*, p. 138. La Ville

décrire ce qu'elle renfermoit dans son enceinte, les cérémonies religieuses qu'on y pratiquoit, les fêtes qu'on y célébroit, les sacrifices qui y étoient en usage. Je rapporterai ce qu'on dit des Fondateurs de son temple, & je parlerai de la construction de cet édifice. Je suis né en Syrie, & j'ai vu moi-même une partie de ce qu'on va lire. Quand je dirai ce qui s'est passé avant moi, ce sera d'après le témoignage des Prêtres qui m'en ont instruit.

Les Egyptiens, le plus ancien peuple que nous connoissons, font, dit-on, les premiers qui conçurent l'idée

la plus considérable en cette partie de la Syrie, & qui fut métropole de l'Euphratéenne (*Syria Euphratensis*), étoit *Hérâpolis*, que le culte d'Atergaïs, la grande Déesse Syrienne, faisoit ainsi appeler la *Villa-Sainte*, mais que les Syriens appeloient *Bambyce* ou *Mabog*. Le nom se lit *Menbigz* dans les Géographes Orientaux, & subsiste dans un lieu actuellement fort dégradé & dépouillé de son ancien lustre.

de la Divinité, qui bâtirent des temples, érigèrent des lieux sacrés, & instituèrent des fêtes en l'honneur des Dieux. Ils furent aussi les premiers qui connurent un langage & une histoire sacrée. Peu après, leur système religieux passa aux Assyriens, qui, à leur exemple, éleverent des temples & des édifices, où ils exposèrent les statues & les images de leurs Divinités. Ce dernier usage ne fut point d'abord admis parmi les Egyptiens; aussi voit-on en Syrie plusieurs temples sans images; & ce sont ceux dont la fondation n'est pas de beaucoup postérieure à ceux d'Egypte. J'en ai vu beaucoup, entre autres, celui d'Hercule Tyrien, différent de l'Hercule dont les Grecs célébrent les merveilles, & beaucoup plus ancien; c'est un Héros de Tyr. On voit aussi chez les Sidoniens en Phénicie, un vaste temple, qu'ils disent être consacré à la Déesse Astarté: je pense que c'est la même que la Lune;

mais un Prêtre m'a assuré qu'on y adoroit Europe, sœur de Cadmus. Les Phéniciens élevèrent un temple à cette fille d'Agénor, lorsqu'elle eut disparu de leurs yeux. Ils furent les premiers auteurs de la tradition religieuse, qui dit que cette Princesse, d'une rare beauté, fut aimée de Jupiter; que ce Dieu, sous la forme d'un taureau, l'enleva & la transporta en Crete. D'autres Phéniciens m'ont aussi raconté cette fable; & les Sidoniens ont une piece de monnoie qui porte pour empreinte Europe sur la croupe d'un taureau, & ce taureau est Jupiter. Cependant ils ne conviennent pas tous que leur temple ait été fondé au nom de cette Divinité. Les Phéniciens ont aussi un autre temple, dont l'origine ne vient point d'Assyrie, mais de la ville d'Héliopolis en Egypte (*). Je ne l'ai point vu;

(*) On voit dans l'Egypte supérieure une ville du rang des principales; c'est *Héliopolis*.

on le dit fort grand & fort ancien. J'ai vu aussi à Byblos (*) un grand temple de Vénus Byblia , dans lequel on fait à Adonis des orgies , dont j'ai pris connoissance ; car c'est dans ce pays , à ce que prétendent les habitans , qu'Adonis fut tué par un sanglier. En mémoire de ce malheur , ils se frappent

nommée autrement *On* , d'un terme égyptien désignant le Soleil , de même que la dénomination grecque le désigne , appelée depuis par les Arabes *Ain-Shems* ou *Fontaine du Soleil* ; on en conserve des vestiges dans le lieu nommé actuellement *Ma-tarea* , c'est-à-dire , *eau fraîche*. M. Danville , Géograph. anc. tom. III , p. 22.

(*) C'est le *Byblos* de Phénicie , aujourd'hui *Gebail* , selon M. Danville , Géograph. anc. art. *Phénice* , tom. II , p. 146. Il ne faut point confondre cette ville avec une autre du même nom , située dans le Delta , & que le même Géographe croit retrouver dans un lieu nommé *Babel*. Cette dernière étoit par conséquent en Egypte , & l'autre sur la côte maritime de Phénicie ; ce qu'il étoit nécessaire d'observer pour l'intelligence de ce qui va suivre.

tous les ans , ils se lamentent & célèbrent les orgies ; il regne un deuil général dans la contrée. Quand on a cessé de se frapper & de répandre des larmes , ont fait des sacrifices funebres aux manes d'Adonis. Le lendemain on dit qu'il est ressuscité , & l'on expose sa statue à découvert. On se rase aussi la tête en cette circonstance , comme le font les Egyptiens à la mort de leur Dieu Apis. On punit les femmes qui ne veulent point faire le sacrifice de leur chevelure , en les exposant en vente pendant un jour , pour y être prostituées à prix d'argent ; le marché n'est ouvert qu'aux Etrangers , & les sommes qu'on en retire sont employées à faire des sacrifices en l'honneur de Vénus. Quelques habitans de Byblos croient que le Dieu Osiris des Egyptiens est enterré dans cette ville , & que le deuil & les orgies se font pour lui & non pas pour Adonis. Voici ce qui a donné lieu à cette croyance.

On voit, chaque année, arriver d'Égypte à Byblos une tête qui traverse un espace de mer de sept jours de navigation. Il y a quelque chose de divin dans les vents qui la conduisent; elle ne s'écarte jamais & n'aborde qu'à Byblos. Ce miracle est complet, & n'a pas encore manqué une seule année de s'opérer; j'en ai moi-même été témoin dans cette ville, & j'ai vu la tête, qui est faite de jonc (*). Il se fait en-

(*) Les Commentateurs & le Scholiaste de Lucien citent à cette occasion le commencement du dix-huitième Chapitre d'Isaïe. Ce Prophète parle en effet, au verset 2, de vaisseaux faits avec cette espèce de jonc si connu sous le nom de Papyrus. On fait d'ailleurs par d'autres endroits de l'ancien Testament, & par le témoignage de plusieurs Auteurs profanes, que les Egyptiens & les autres peuples de l'Orient composoient, avec le Papyrus, le corps & les agrès de leurs vaisseaux. (Voyez la traduction nouvelle du Prophète Isaïe, par M. Deschamps, p. 286). On conjecture que ce qui est appelé *Tête de Papyrus* en cet endroit de Lucien, pou-

core un autre miracle dans le pays de Byblos ; il coule du Mont-Liban dans la mer , un fleuve qui porte le nom d'Adonis. Ce fleuve tous les ans perd la

voit être une espèce de canot ou de corbeille impénétrable à l'eau , & qui avoit la forme d'une tête humaine. On dit que les habitans d'Alexandrie dépofoient dans ce canot une lettre adressée aux femmes de Byblos , dans laquelle ils leur apprenoient qu'Adonis étoit retrouvé ; ils lançoient ce canot à la mer avec certaines cérémonies religieuses , & prétendoient qu'il alloit droit à Byblos ; son arrivée y faisoit cesser le deuil & les lamentations qui duroient jusqu'au moment où il abordait. Au reste , il y a lieu de s'étonner que Lucien , si peu crédule d'ailleurs , semble regarder ce fait comme un miracle avéré. Tout ce qu'il peut attester , c'est qu'il avoit vu cette tête aborder à Byblos ; mais pour répondre qu'elle venoit directement d'Egypte , sans conducteur & sans le moindre écart dans une route de sept jours , il auroit fallu l'accompagner depuis le lieu du départ jusqu'à celui de l'abordage : ce trait d'une crédulité superstitieuse , & quelques autres semblables répandus dans ce Traité , d'ailleurs

couleur naturelle de ses eaux, qui deviennent rouges comme du sang, & teignent celles de la mer jusqu'à certaine distance. Ce phénomène annonce aux Bybliens le commencement de leur deuil. La tradition veut qu'Adonis soit tué sur le Liban dans ces jours-là même, que son sang se mêlant aux eaux du fleuve, en change ainsi la couleur & lui donne son nom. Telle est la croyance du Vulgaire. Un habitant qui m'a paru mieux connoître la vérité, m'a donné une raison plus plausible de ce changement. » Etranger, me dit-il, vous saurez que le fleuve Adonis traverse le Liban : le sol de cette montagne est en grande partie composé de terre rouge ; des vents violens, qui soufflent régulièrement pen-

assez curieux, ont fait soupçonner au savant Gesner qu'il n'étoit point de Lucien. Jurieu prétend la même chose dans son *Histoire des Dogmes & des Cultes de la Religion des Juifs*.

daht les jours du deuil , charient dans son lit cette terre tout-à-fait semblable au vermillon. Voilà ce qui fait paroître le fleuve ensanglanté ; & cela ne vient , comme vous le voyez , que de la nature du terroir , & non pas de ce qu'il y ait véritablement du sang mélangé avec les eaux ^{cc}. Si cette explication que m'a donnée un habitant de Byblos est vraie , il ne faut pas moins convenir qu'il y a toujours quelque chose de divin dans le retour périodique de ces vents. J'ai eu la curiosité de monter sur le Liban ; & d'y faire le chemin d'une journée , parce qu'on m'avoit appris qu'il y avoit un ancien temple de Vénus bâti par Cinyras (*). J'ai vu

(*) L'endroit où étoit ce temple se nommoit *Aphaques* ; c'étoit une ville située entre celles de Byblos & d'Héliopolis. Constantin détruisit les villes d'Aphaques & d'Héliopolis , à cause du culte infame que l'on y rendoit à Vénus , & des prostitutions qui y étoient en usage. Ce fut dans la ville d'Aphaques que Vénus donna le

ce temple, qui en effet est très-antique, comme beaucoup d'autres de la Syrie, qui sont immenses & qui existent depuis très-long-temps. Parmi ce grand nombre d'édifices sacrés, je n'en vois aucun qui ait été plus vaste ni plus respecté que celui d'Hiérapolis; & il est vrai de dire aussi qu'il n'est point de contrée plus religieuse. Ce temple est enrichi d'une infinité d'ouvrages précieux, d'offrandes antiques, & de mille choses curieuses. On y trouve des statues pleines de majesté, & dans lesquelles on croit voir respirer les Dieux; elles suent, elles se meuvent, & rendent elles-mêmes leurs oracles. Il s'est élevé souvent dans l'intérieur du temple, quand il étoit fermé, des voix qui ont été entendues d'un grand

premier & le dernier embrassement à Adonis, suivant l'Auteur de l'*Etymologicum Magnum*, (cité par M. Larcher, Mém. de Vénus), qui nous apprend au mot *αφαρ*, que cette expression, en Syriaque, signifie un baiser.

nombre de personnes. Je n'ai rien vu d'ailleurs de plus riche en ma vie. On y envoie des présens immenses de l'Arabie, de la Phénicie, du pays de Babylone, & de la Cappadoce. La Cilicie & l'Assyrie font aussi leurs offrandes. J'y ai vu une grande quantité de vêtemens déposés dans des lieux secrets, sans tout ce que l'on y remarque en or & en argent. On ne célèbre en aucun autre endroit du Monde des fêtes aussi fréquentes ni aussi nombreuses. J'ai demandé à combien d'années on faisoit remonter la fondation du temple, & à quelle Déesse on le croyoit dédié. On m'a rapporté sur cela diverses traditions, les unes sacrées, les autres populaires, quelques-unes visiblement fabuleuses, celles-ci barbares, celles-là conformes à la Mythologie des Grecs. Je les rapporterai toutes, mais je n'en garantis aucune. L'opinion la plus commune est que le Scythe Deucalion, celui-là même sous lequel

arriva cette fameuse inondation, est Fondateur du temple. J'ai entendu aussi ce que les Grecs en racontent entre eux, & voici quelle est cette fable : Les hommes qui existent maintenant ne sont pas de la première génération qui peupla le Monde. Celle-là périt toute entière, & ceux que nous voyons sont d'une race différente, sortie de Deucalion seul ; elle s'est depuis multipliée au point où nous la connoissons. Ces premiers hommes, dit la Tradition, étoient extrêmement pervers, & commettoient de grands crimes. Ils ne gardoient point la foi du serment, ne rendoient pas l'hospitalité, & ne pardonnoient pas aux supplians. Ils furent punis par une terrible calamité. On vit une immense quantité d'eau sortir des entrailles de la Terre & tomber des Cieux. Les fleuves se débordèrent, la mer se gonfla jusqu'à ce que tous les lieux habités fussent ensevelis sous l'onde, & que tout le monde périt. Le

seul Deucalion , en récompense de sa sagesse & de sa piété , fut réservé pour reproduire la génération nouvelle. Il se sauva de la maniere suivante. Il fit entrer sa femme & ses enfans dans une grande arche qu'il avoit , & il y monta lui-même ; en même temps tous les sangliers , les chevaux , les lions , les serpens , & tous les autres animaux de la Terre , l'y suivirent par couple de chaque espece ; il les reçut tous , sans qu'aucun s'y montrât dangereux , parce que Jupiter leur avoit inspiré les dispositions les plus pacifiques envers Deucalion , & les uns à l'égard des autres. Ils furent ainsi portés sur les eaux dans une seule arche , tant que dura le déluge (*). Telle

(*) M. Fréret , dans ses Observations sur les deux déluges ou inondations d'Ogygès & de Deucalion , tom. XXIII des Mém. de l'Acad. des Inscript. , p. 134 , *Edit. d'Amst.* in-12. , pense que Lucien & Plutarque sont les deux premiers qui aient ajouté , en parlant de Deucalion , la circonstance des oiseaux à celle de l'arche. Il

est l'opinion commune sur Deucalion parmi les Grecs. Elle semble avoir donné lieu à un fait que racontent les Hiérapolitains, & qui paroît des plus surprenans : c'est qu'il s'ouvrit dans leur pays un profond abîme qui absorba toutes les eaux ; ils ajoutent que Deucalion éleva des autels & bâtit en l'honneur de Junon un temple qu'il plaça sur cet abîme. J'ai vu en effet dans le temple même un trou fort petit : il m'a été impossible de savoir s'il avoit été plus grand autrefois, & s'il

ajoute qu'ils avoient sans doute pris ce détail dans l'Ouvrage de Bérofe, ou dans ceux d'Abdene, d'Euboleme, d'Alexandre Polyhistor, & des autres Copistes de Bérofe. Cette observation nous a engagés à vérifier ce fait dans notre Auteur ; il parle du déluge de Deucalion en trois endroits de ses Ouvrages, & dans aucun des trois il n'est mention d'oiseaux. Peut-être M. Fréret a-t-il avancé cette assertion par une fausse réminiscence, & qu'il croyoit avoir lu dans Lucien ce qui n'y est pas en effet.

s'est

s'est rétréci par la suite ; tout ce que je puis assurer , c'est qu'il est fort étroit. Ce qui donne lieu à cette tradition , est une cérémonie usitée dans le pays. On apporte deux fois par an de l'eau de la mer dans le temple ; non seulement les Prêtres contribuent à cette opération , mais toute la Syrie , toute l'Arabie , beaucoup de ceux qui habitent au delà de l'Euphrate se transportent sur les bords de la mer pour en charier de l'eau. Ils la versent d'abord dans le temple , & elle s'écoule ensuite par l'hyatus qui en absorbe une prodigieuse quantité , quoique fort étroit. Ils disent , en faisant cette cérémonie , que Deucalion a voulu qu'elle fût à jamais observée dans ce temple , en mémoire de la calamité du genre humain & du bienfait qui l'a-voit renouvelé ; cette tradition est très-ancienne chez les habitans d'Hié-
rapolis.

D'autres prétendent que cet édifice

fut construit par Sémiramis , Reine de Babylone , dont on voit encore beaucoup de monumens en différens endroits de l'Asie ; elle le consacra , dit-on , non pas à Junon , mais à sa mere Dercéto. J'ai vu en Phénicie une statue de cette Dercéto , qui est tout-à-fait extraordinaire ; c'est une femme jusqu'à la ceinture , & le reste du corps s'allonge en queue de poisson (*) ; mais celle d'Hiérapolis est une femme de la tête aux pieds. Ils ne savent trop sur quoi peut être fondée cette dernière opinion. Ils regardent le poisson comme un animal sacré , & ils n'en mangent jamais ; la colombe est également sacrée pour eux , & ils se l'interdisent aussi , quoiqu'ils fassent servir tous les

(*) Voyez la première Note de ce Traité. Saumaïse , dans ses Exercitations sur Pline , dit que Dercéto étoit honorée à Joppé en Phénicie , & qu'elle est différente de la Déesse de Syrie ; peut-être a-t-il pris ce sentiment d'après ce passage de Lucien.

autres oiseaux à leur nourriture. Il semble que ces pratiques religieuses aient été établies, l'une en l'honneur de Dercéto, qui a la forme d'un poisson ; l'autre en l'honneur de Sémiramis, qui fut changée en colombe (*). Pour moi, je croirois que ce temple est un ouvrage de Sémiramis, plutôt qu'un édifice consacré à Dercéto ; l'autre conjecture paroît d'autant moins probable, que l'on voit aussi en Egypte beaucoup de gens qui ne mangent point de poisson, quoique par-là ils ne prétendent point honorer cette Divinité.

(*) On fait combien cette Reine des Assyriens est célèbre dans l'Histoire ancienne, par son ambition, son courage & ses débauches. Diodore de Sicile, Liv. 2, Chap. 20, dit en parlant de sa mort : *Elle disparut tout à coup ; quelques-uns ont prétendu qu'elle fut changée en colombe, & qu'elle fut confondue parmi une bande de ces oiseaux que l'on vit s'abattre en volant sur son palais.*

Une autre tradition sacrée , que je tiens d'un homme sage , consiste à dire que la Déesse du temple est Rhée , & que ce temple lui-même a été construit par Artis. Ce Fondateur étoit né en Lydie , & fut le premier qui prescrivit des orgies en l'honneur de Rhée ; celles qui sont en usage en Phrygie , en Lydie & dans la Samo-Thrace , ont été instituées par Artis. Depuis que la Déesse l'eut mutilé , il renonça aux habitudes de son sexe , parcourut le Monde entier sous la figure & les habits d'une femme , fit par-tout des orgies , raconta ses aventures , & chanta Cybele. Dans le cours de ses voyages il parvint en Syrie : comme les peuples qui habitent au delà de l'Euphrate ne voulurent ni le recevoir , ni admettre ses orgies , il bâtit ce temple à l'emplacement dont nous parlons. Au reste , beaucoup de traits de ressemblance rapprochent de Rhée la Déesse qu'on y honore. Elle est traînée par des lions ,

elle porte un tambour à la main & une tour sur la tête, telle que Rhée est représentée chez les Lydiens. Mon Philosophe disoit à l'occasion des Prêtres du temple, que ceux de Junon n'étoient jamais eunuques; qu'il n'y avoit que ceux de Cybele, & qu'en cela ils imitoient Attis; mais ce raisonnement m'a paru plus spécieux que vrai, car j'ai entendu attribuer cet usage de la mutilation à une cause beaucoup plus plausible.

Quoi qu'il en soit, j'ai plus goûté ce que d'autres m'ont dit de l'origine du temple, qu'ils regardent comme l'ouvrage de Bacchus fils de Sémélé, & qu'ils croient fondé en l'honneur de Junon. Cette opinion s'accorde presque de tout point avec la Mythologie des Grecs. Bacchus vint en Syrie par la route qui le ramenoit d'Ethiopie, & l'on voit dans le temple beaucoup d'indices qui sembleroient annoncer qu'il fut construit par ce Dieu. On y

remarque entre autres, des habillemens de Peuples barbares, des perles des Indes, & des dents d'éléphant qu'il apporta d'Ethiopie. On voit aussi s'élever dans le parvis du temple, deux priapes d'une grandeur extraordinaire, avec cette inscription :

Bacchus à sa belle-mere Junon ().*

Je pourrois me contenter de citer ce

(*) Saint Clément d'Alexandrie & Arnobe parlent de ces consécérations infames, pour les reprocher aux Grecs & aux Gentils. Plusieurs Auteurs profanes, comme Hérodoté, Diodore de Sicile, le Scholiaste d'Aristophane & celui de Lucien, en parlent également. Mais tous les détails dans lesquels ils entrent sur cet objet ne peuvent s'écrire en notre Langue, & d'ailleurs ne pourroient être intéressans que dans un Mémoire de critique sur ce qui concerne l'ancien culte de Bacchus ou de Priape. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de dire que les *Phalles*, en grec φαλλοί, en latin *Phalli*, étoient des especes de bâtons ou de colonnes, au haut desquels on plaçoit des priapes faits de bois ou de cuir.

monument ; mais on en voit encore un autre consacré à Bacchus dans l'intérieur du temple. Les Grecs sont aussi dans l'usage d'ériger à ce Dieu des priapes , c'est-à-dire des nains de bois , dont les parties sexuelles sont d'une grandeur fort disproportionnée , & qu'ils appellent *Neuropastes* (*). On en trouve aussi un dans ce temple ; c'est une petite statue d'airain placée à main droite.

Telles sont les différentes opinions sur les Fondateurs de cet édifice sacré.

(*) C'est-à-dire , dont les membres sont mis en mouvement par le moyen de quelques fils ou nerfs cachés ; à peu près comme les pantins ou les marionnettes parmi nous. On comprend assez combien ces statues publiques devoient être scandaleuses , & rien ne prouve mieux la corruption des mœurs chez les Grecs & les autres Peuples qui avoient adopté les mêmes usages. Au reste , Hérodote dit que les Grecs les avoient reçus des Egyptiens ; il est aussi probable pour le moins , qu'ils avoient également passé d'Egypte en Syrie.

Je vais parler maintenant de l'édifice même , & dire par qui & comment il a été construit.

On dit que le bâtiment actuel n'est pas celui qui fut élevé d'abord ; que ce premier ayant été détruit par le laps du temps , il fut rétabli tel qu'on le voit aujourd'hui , par Stratonice , épouse d'un Roi d'Assyrie. Je crois que cette Stratonice est celle qu'aima son beau-fils , de qui la passion fut découverte par l'ingénieuse sagacité d'un Médecin.

Le jeune homme étoit dangereusement malade ; il cachoit la cause de son mal , dont il auroit eu trop à rougir , & ne pouvoit se procurer aucune espece de soulagement. Il étoit au lit sans souffrances apparentes , quoiqu'on remarquât une pâleur extrême sur son visage , & qu'on le vît dépérir de jour en jour. Le Médecin , qui ne pouvoit d'abord définir sa maladie , en soupçonna enfin la vraie cause. Ses yeux

languissans, sa voix éteinte, sa pâleur, ses larmes lui parurent autant de symptômes d'un amour qu'il ne pouvoit déclarer. Voici ce qu'il imagina en conséquence, pour s'assurer de la certitude de sa découverte; ce fut de tenir la main droite appliquée sur le cœur du malade, tandis qu'il feroit passer en revue devant lui toutes les personnes du palais de son pere. Aucune d'elles ne lui avoit fait la moindre émotion; mais dès que sa belle-mere vint à paroître, le jeune homme changea de visage, la sueur couloit de son corps, il trembloit de tous ses membres, & son cœur étoit agité des plus vives palpitations. Ces circonstances ne laisserent plus aucun doute au Médecin, & il procéda de la maniere suivante à sa guérison. Après avoir fait venir son pere déjà fort affligé : Ceci, lui dit-il, n'est point une maladie, mais une injustice de la part de votre fils. Il n'a aucun mal, mais il est aveuglé par

un amour insensé. Il désire passionnément un objet qu'il ne peut obtenir ; il aime mon épouse , ajouta-t-il adroitement , & je ne la lui céderai jamais ; alors le pere lui fait les plus vives supplications : Au nom de votre sagesse & de votre profond savoir , ne laissez point périr mon fils ; son mal est involontaire , on ne peut point le lui reprocher ; ne plongez point tous mes sujets dans l'affliction par votre jalousie ; épargnez à la Médecine le déshonneur de n'avoir pu lui sauver les jours. Il le conjuroit ainsi , sans savoir ce qu'il lui demandoit. Ce que vous exigez de moi avec tant d'instance , lui répliqua le Médecin , est une grande injustice. Quoi , vous voulez me forcer à dissoudre les nœuds de mon hymen , & faire violence à celui qui prend soin de votre santé ! Et vous qui exigez de moi un tel sacrifice , que feriez-vous si c'étoit votre épouse que désirât le Prince ? Le Roi répond que quand

même le jeune homme seroit épris pour sa belle-mère, il ne la lui refuseroit pas au préjudice de sa vie, & que la perte de son épouse l'affligeroit moins que la mort de son fils. Eh bien, reprit aussi-tôt le Médecin, cessez de m'adresser vos prières ; c'est votre épouse qu'il aime, & ce que je vous disois de sa passion pour la mienne, n'étoit qu'une fiction. Le Roi se rendit aux vœux de son fils, & lui céda la Reine & la couronne. Pour lui, il se retira dans une Province de la Babylonie, où il fonda une ville de son nom sur les bords de l'Euphrate, & dans laquelle il finit ses jours (*). C'est

(*) Cette ville ne peut être que *Séleucie*, bâtie par Séleucus-Nicanor, Roi de Syrie, non pas sur les bords de l'Euphrate, mais sur la rive droite du Tigre, dans le territoire d'un lieu nommé *Coché*, au nord de Babylone, que ce Prince avoit eu en vue d'affoiblir. Ainsi, ou bien Lucien s'est trompé en plaçant Séleucie sur les bords de l'Euphrate, ou c'est une faute des

ainsi que le Médecin découvrit l'amour du jeune Prince, & le guérit.

Cette Stratonice, lorsqu'elle étoit encore avec son premier mari, avoit eu un songe, dans lequel elle crut entendre Junon qui lui ordonnoit de lui ériger un temple dans Hiérapolis, & la menaçoit d'une infinité de malheurs si elle négligeoit de le faire. Elle ne tint d'abord aucun compte de cette vision; mais dans la fuite, étant attaquée d'une maladie très-grave, elle raconta l'apparition à son époux, & apaisa la Déesse en lui promettant d'élever un temple. Elle recouvra promptement la santé, & le Roi résolut de l'envoyer aussi-tôt à Hiérapolis avec de grandes sommes d'argent & une armée nombreuse, destinée en partie à la garde de la Reine, en partie aux travaux de l'é-

anciens Copistes de ses Ouvrages; car on la trouve dans tous les manuscrits & dans toutes les éditions de cet Auteur.

diffice. Le Prince avoit parmi ses plus intimes Favoris un jeune homme d'une grande beauté, nommé Combabus, & il le fit venir. Combabus, lui dit-il, vos vertus vous ont rendu le plus cher de mes amis ; je ne puis trop vous dire combien je vous fais gré de votre sagesse & de votre attachement pour nous. J'ai besoin en ce moment d'un homme dont la fidélité me soit connue ; j'ai jeté les yeux sur vous pour accompagner mon épouse, présider à son entreprise, faire les sacrifices du temple, & commander l'armée qui la conduit. Vous devez, à votre retour, vous attendre aux plus grands honneurs de ma part. Combabus ne répond à cette proposition qu'en suppliant instamment le Roi de ne point le charger d'une telle commission ; il le conjure de ne point lui confier un dépôt dont il n'étoit pas digne, puisqu'il s'agissoit de ses trésors, de son épouse, & d'une expédition sacrée.

Comme d'ailleurs il devoit être seul à la compagnie de la Reine pendant le voyage, il craignoit que le Prince ne conçût de la jalousie contre lui. Le Roi ne se rendit pas à ses premières remontrances, & le jeune homme le pria du moins de lui accorder un délai de sept jours, en l'assurant qu'il partiroit selon ses ordres, lorsqu'il auroit terminé une affaire qu'il regardoit comme très-essentielle pour lui. Sa demande lui est accordée sur le champ; il rentre chez lui, & se prosternant à terre, il déplore son infortune en ces termes : Malheureux que je suis ! à quoi me sert mon inviolable fidélité ! funeste voyage dont je prévois d'avance l'issue ! Je vais, à la fleur de mon âge, accompagner une belle femme ! c'est pour moi le comble du malheur, si je n'éloigne jusqu'à l'apparence du soupçon. Il faut prendre un parti courageux, qui me délivre sans retour de tout sujet de crainte. A ces mots il se

mutile lui-même , dépose les chairs dans un petit vase rempli de myrrhe , de miel & d'autres parfums , & le scelle du cachet qu'il portoit à son doigt. Lorsque la plaie fut cicatrisée & qu'il se crut en état d'entreprendre le voyage , il vint trouver le Roi , lui donna le vase en présence d'une assemblée nombreuse , & lui dit : Sire , voici un dépôt infiniment précieux que je gardois soigneusement ; je le remets entre vos mains , en partant pour un aussi long voyage ; faites qu'il soit en sûreté pour moi , car je le préfère aux plus grandes faveurs de la fortune , & il m'est aussi cher que ma vie même. A mon retour , je le recevrai de vous tel que je vous l'aurai confié. Le Roi s'en chargea volontiers , & après y avoir apposé son cachet à son tour , le passa aux gardes de son trésor , avec ordre de lui en rendre compte. Alors Combabus se mit en route sans inquiétude. Lorsqu'ils furent arrivés à Hiérapolis ,

la Reine & lui s'occupent sans délai de la construction du temple, qui les retint trois ans dans le pays. Pendant cet intervalle, ce qu'avoit prévu Combabus arriva; Stratonice, en vivant continuellement avec ce jeune homme, conçut de l'amour pour lui. Le temps ne fit que l'augmenter & le porter même jusqu'aux derniers excès de la fureur. Les Hiérapolitains prétendent que Junon fit naître cette passion dans le cœur de la Princesse, non pas pour nuire à Combabus, dont la vertu ne lui étoit point cachée, mais pour punir Stratonice d'avoir balancé à lui élever un temple. La Reine fut d'abord pleine de réserve, & tint son amour soigneusement caché. Mais dans la suite, ne pouvant plus dissimuler les maux qu'elle enduroit, elle se livra sans feinte à l'expression de sa douleur; elle étoit sans cesse baignée de larmes, avoit sans cesse le nom de Combabus à la bouche, & Combabus

étoit tout pour elle. Enfin , succombant à la violence de sa passion , elle cherche un expédient décent pour engager le jeune homme à répondre à ses feux ; elle ne veut en confier le secret à personne , elle rougit de les lui déclarer elle-même ; elle imagine de s'enivrer , pour lui faire librement l'ouverture de son cœur. Le vin inspire de la hardiesse , il sauve une partie de ce qu'il y a de mortifiant dans un refus , & l'on rejette sur l'ivresse tout ce que l'on a pu faire en cet état. La Reine exécute sa résolution : après le repas , elle va dans l'appartement de Combabus , descend aux plus humbles supplications , embrasse ses genoux & lui avoue son amour. Combabus ne reçoit ses propositions qu'avec peine , refuse de satisfaire ses désirs , & lui objecte son ivresse. Comme elle le menaçoit de toute sa vengeance , le jeune homme , épouvanté , lui fait connoître les précautions qu'il avoit prises d'a-

vance , lui raconte ce qu'il avoit fait , & le lui prouve en se découvrant à ses yeux. Ce coup inattendu ralentit la fureur passionnée de Stratonice , sans rien diminuer de son amour. Elle voulut du moins , pour se consoler d'une ardeur inutile , ne plus vivre un instant sans Combabus. Depuis ce temps , cet amour s'est perpétué dans Hiérapolis , & on le retrouve encore tout entier de nos jours. Les femmes sont éprises pour les Prêtres du temple , qui de leur côté aiment les femmes jusqu'à la fureur , & bien loin qu'ils fassent des jaloux , cet attachement réciproque est respecté comme un acte religieux des plus sacrés (*). Le Roi , informé de

(*) Ceux qui ont voyagé dans l'Indostan , ou qui ont écrit sur ce pays , s'accordent à dire que les riches Pagodes de Surate & des autres villes considérables , entretiennent des troupes de Courtisanes , dont la destination est de danser dans les temples aux grandes solennités , & de servir aux plaisirs des Brame.

tout ce qui se passoit à Hiérapolis, par ceux qui revenoient de cette ville à la Cour, n'ignoroit rien de ce que faisoit Stratonice. Sensiblement touché des nouvelles qu'il recevoit, il fit revenir Combabus, sans attendre qu'il eût entièrement rempli l'objet de son voyage. Selon la tradition de quelques autres, qui n'est nullement fondée, ce fut Stratonice elle-même qui, par dépit de voir ses avances rejetées, écrivit à son époux, & accusa Combabus d'avoir voulu attenter à son honneur. Enfin, les Assyriens racontent de leur Stratonice, ce que les Grecs racontent

Cet usage a-t-il passé de la Syrie dans l'Inde, ou de l'Inde dans la Syrie ? s'est-il établi dans l'une & dans l'autre contrée, sans communication de l'une à l'autre ? C'est ce qu'on ne peut guère conjecturer. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Danseuses des Pagodes ou les *Bailladeres* de Surate, ont de grands traits de ressemblance avec les anciennes Bacchantes & autres Prêtresses du Paganisme.

de leur Sthénobée & de Phédre (*). Pour moi, je pense que ni Sthénobée ni Phédre, si elle aima véritablement Hippolyte, ne poussèrent la vengeance à un tel excès. Quoi qu'il en soit, Combabus voyant arriver un courrier de la part du Roi, & connoissant le sujet de sa mission, partit avec confiance pour se rendre à la Cour, où il avoit laissé les preuves de sa justification. A son arrivée, le Roi le fait charger de fers & garder à vue par ses satellites ; il le fait paroître ensuite devant tous ceux de ses amis qui avoient

(*) Sthénobée ou Antée étoit femme de Proclus Roi d'Argos, chez qui Bellérophon s'étoit réfugié. Elle fit à ce Prince des propositions auxquelles il fut insensible ; piquée de cette indifférence, elle l'accusa auprès de son mari, d'avoir attenté à son honneur. On connoît aussi la passion de Phédre pour Hippolyte fils de Thésée, son époux ; le jeune Prince ne voulut point l'écouter, & Phédre se vengea de la même manière que Sthénobée.

été témoins de son départ ; il lui fait en leur présence les plus vives réprimandes ; il lui reproche son adultere & son infame passion ; l'ame pénétrée de douleur, il lui rappelle ses marques de confiance & son amitié, l'accuse de s'être souillé de trois grands crimes à la fois, d'adultere, d'infidélité envers son Roi, & d'impiété envers la Déesse dont il construisoit le temple, en se rendant aussi coupable. L'accusé est de plus convaincu par la déposition d'un grand nombre de témoins, qui attestent avoir vu les deux Amans s'embrasser en leur présence. En un mot, tout le monde décide qu'il faut, sans tarder, conduire Combabus à la mort, comme coupable de crimes capitaux. Jusqu'alors cet infortuné n'avoit pas dit un mot pour sa défense, & l'on alloit le traîner au supplice, lorsqu'enfin il rompt le silence. Il redemande au Roi le gage qu'il lui avoit confié, & prétend que si on le fait

mourir, ce n'est ni pour cause d'infidélité, ni pour cause d'adultère; mais uniquement parce que le Prince étoit avidement jaloux de ce qu'il lui avoit laissé en partant. Le Roi ordonne à son Trésorier de lui apporter le dépôt. Combabus rompt aussi-tôt les sceaux du vase, & montre ce qu'il renferme, ainsi que l'opération à laquelle il avoit eu recours. Prince, dit-il alors, je craignois précisément ce que j'éprouve, dès l'instant où vous m'avez prescrit de faire ce voyage; je ne l'ai entrepris que malgré moi & pour obéir à votre ordre exprès. Vous voyez ce que j'ai fait; en cela j'ai voulu plaire à mon Maître, mais je me suis sacrifié moi-même : on m'accuse d'un crime qu'on ne peut commettre sans être homme, & je ne le suis plus. Le Roi, saisi d'étonnement, l'embrasse en pleurant, & lui dit : Pourquoi, cher Combabus, avoir été si cruel envers vous-même? Assurément vous êtes le seul au monde capable

d'une si funeste résolution. Non , malheureux ami , je n'approuve point votre action sans réserve ; plutôt aux Dieux que vous ne l'eussiez point commise , & que mes yeux n'en eussent point vu la preuve ! Vous n'aviez pas besoin d'une pareille justification auprès de moi. Mais puisque le sort l'a permis ainsi , je me charge de votre vengeance ; je condamne , avant tout , vos délateurs à la mort ; je veux ensuite vous accorder toutes les récompenses qui sont en mon pouvoir , de l'or & de l'argent tant que vous en voudrez , les plus riches étoffes d'Assyrie , & les plus superbes chevaux. Le Roi lui tint parole. Les calomniateurs furent à l'instant conduits au supplice ; Combabus se vit comblé de présens , & parvint au comble de la faveur. Il fut en même temps regardé comme le plus sage & le plus heureux des Assyriens. Ensuite , ayant demandé la permission d'aller finir la construction du

temple qu'il avoit laissé imparfait, elle lui fut accordée; il acheva son ouvrage, & se fixa pour le reste de ses jours en ce lieu. Le Prince, pour mieux récompenser encore sa conduite & sa vertu, voulut ajouter à ses bienfaits, l'honneur de faire placer sa statue en bronze dans le temple. On y voyoit en effet une statue de ce métal érigée à sa mémoire; elle étoit l'ouvrage d'Hermoclès de Rhode, qui l'avoit représenté sous les traits d'une femme, mais habillée en homme. On dit que ses plus intimes amis voulurent, pour le consoler, s'imposer la même privation que lui, qu'ils se mutilèrent à son exemple, & adoptèrent le même genre de vie; d'autres font intervenir la Divinité en cette affaire, & prétendent que Combabus se voyant aimé de Junon, vint à bout de déterminer plusieurs de ses amis à se mutiler avec lui, pour n'être pas seul à regretter sa virilité. Au reste, quelle que soit l'origine de
de

de cet usage, il s'est maintenu sans interruption jusqu'à nos jours. On voit encore tous les ans un grand nombre de jeunes gens qui se mutilent dans le temple ; que ce soit pour consoler Combabus, ou pour se rendre agréables à Junon, c'est ce que je ne déciderai pas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se mutilent ; mais ils quittent alors sans retour les habits d'homme, pour prendre ceux de femme, ainsi que les occupations du sexe. On rapporté encore cette particularité à Combabus, qui, dit-on, fut obligé de faire la même chose dans la suite de sa vie. Une femme étrangere se trouvoit au temple dans une assemblée religieuse, & remarquant une aussi belle figure sous les habits d'un homme, elle conçut pour lui le plus violent amour. Bientôt détrompée par la connoissance de son état, elle se donna la mort. Combabus, fâché de se voir si malheureux par l'amour, quitta dès-

lors les habits de son sexe, afin qu'aucune femme ne se laissât plus surprendre à cette apparence trompeuse. De là vient que les Galles portent des habits de femme. Mais c'en est assez sur Cōmbabus.

A propos des Galles, je parlerai de leur castration & de la maniere dont ils se la font ; je décrirai leur sépulture , & je dirai pourquoi ils n'entrent point dans le temple. Mais je vais auparavant faire connoître la position & l'étendue de cet édifice. Il est bâti sur une colline qui s'élève au centre de la ville ; il est environné d'une double muraille, dont l'une est très-ancienne, & l'autre ne remonte pas beaucoup au delà de notre siècle. Le vestibule, qui a cent pas d'étendue ou environ, est tourné vers le nord. On y voit encore les Priapes que Bacchus y a placés, & qui ont trente toises de hauteur. Un homme monte deux fois tous les ans sur l'une de ces statues, & il y reste

l'espace de sept jours. Ce qui donne lieu , dit-on , à cette cérémonie , c'est que le Vulgaire imagine que cet homme au haut du Priape , a commerce avec les Dieux ; qu'il leur demande toutes sortes de biens pour la Syrie , & qu'ils l'entendent plus facilement à cette élévation. D'autres présument que ceci a rapport au déluge de Deucalion , & qu'on le fait en mémoire de la calamité universelle qui força les hommes à se réfugier sur les arbres & les montagnes , pour ne pas périr au sein des eaux. Ces différentes conjectures me paroissent peu probables , & je pense que Bacchus est encore l'objet de cette espece de culte ; ce qui me le fait croire , c'est que toutes les fois qu'on érige des Priapes en l'honneur de ce Dieu , l'on place des hommes de bois sur ces colonnes. Je ne puis rendre raison de cet usage ; mais je crois que celui de monter au haut des Priapes ne vient que de l'envie d'imiter l'homme

de bois : au reste , voici de quelle manière ceux d'Hiérapolis s'élevent jusqu'au sommet. Celui qui monte jette autour du Priape une chaîne qui passe également autour de son corps (*), puis il pose ses pieds l'un après l'autre sur des especes de pieux fichés pour cela dans le tronc de la colonne. A chaque pas qu'il fait & à mesure qu'il monte , il lance à deux mains la chaîne plus haut , en faisant le mouvement d'un cocher qui agite les rênes de ses chevaux. Ceux qui n'auroient pas été témoins de cette cérémonie comprendront facilement ce que je dis , s'ils ont eu occasion de voir comment on monte sur les palmiers en Arabie , en

(*) De sorte que la chaîne forme une espece de cerceau pliant , dans lequel l'homme & la colonne sont enfermés. L'homme a les pieds appuyés contre la colonne , & le dos contre la chaîne qu'il tient à deux mains , & dont il s'aide en la jetant plus haut à mesure qu'il monte.

Egypte. & ailleurs (*): L'homme qui est parvenu au haut du Priape, lâche jusqu'en bas une corde dont il a eu soin de se munir, & par ce moyen il enleve des morceaux de bois, des habits, des vases & tout ce qu'il veut; il s'y pratique une espece de nid dans lequel il s'assied, & qui fait sa demeure pendant le temps marqué. De tous ceux qui viennent au temple, le plus grand nombre apporte de l'or & de l'argent, & quelques-uns des pieces de cuivre; ils les déposent à terre en présence du Stylite, chacun en indiquant son nom: un homme qui est là debout l'annonce à l'autre, qui fait en conséquence des prieres pour celui qu'on vient de lui

(*) L'écorce du palmier est hérissée d'especes de piquans ou de pieux, dont la pointe est en hauteur, & qui facilitent cette maniere de s'élever jusqu'au sommet de l'arbre. Plusieurs Voyageurs assurent que cette méthode est encore pratiquée de nos jours dans les contrées où naît le palmier.

nommer. En prononçant ses oraisons, il fait entendre un bruit aigu & perçant comme celui d'un instrument d'airain que l'on agite. Cet homme ne dort pas un instant ; s'il lui arrive de s'endormir, un scorpion monte à lui & l'éveille en lui faisant beaucoup de mal ; c'est le châtiment dont il est menacé quand il succombe au besoin de dormir. On raconte des choses mystérieuses & sacrées de ce scorpion ; mais je ne puis dire si elles sont vraies, & il est temps de finir cette dissertation sur les monteurs de Priapes.

Le temple est tourné vers le Soleil levant ; il ressemble, pour la forme & l'exécution, à ceux qu'on bâtit dans l'Ionie. On voit s'élever à la hauteur de deux pas au dessus du sol, un vaste soubassement sur lequel pose l'édifice ; on monte au temple par des degrés de pierres qui ne sont pas bien larges. Le portique offre à la vue un magnifique spectacle ; dans son enfoncement

il est décoré d'une porte, dont les battans sont d'or artistement travaillé. L'intérieur du temple est tout brillant d'or, & les lambris en sont dorés; on y respire une odeur divine, semblable à celle des parfums d'Arabie; il s'en exhale une délicieuse vapeur que l'on sent dès les premiers degrés du portique, & on l'éprouve également en sortant; elle s'attache même fort longtemps à vos habits, & elle est sans cesse présente aux sens. L'intérieur du temple ne forme pas une enceinte unique & de plain-pied; il y en a une seconde, plus exhaussée que la première de quelques degrés; elle n'en est point séparée par des portes, mais elle est toute entière ouverte par-devant. Tout le monde entre indifféremment dans l'autre; mais il n'y a que les Prêtres qui puissent pénétrer dans celle-ci; encore tous n'ont-ils pas ce droit; il n'y a que ceux d'entre eux qui sont censés approcher la Divinité

de plus près , & auxquels est confiée l'administration particulière des choses sacrées. On voit, dans cette seconde enceinte, la statue de Junon & celle de Jupiter , que l'on y désigne sous un autre nom. L'une & l'autre sont d'or, & les deux Divinités sont représentées assises; celle de Junon est portée par des lions , & Jupiter est assis sur des taureaux; tout annonce en celle-ci Jupiter lui-même , sa tête majestueuse, ses vêtements, son trône; de manière qu'il seroit impossible d'y voir un autre Dieu , quand on le voudroit. Celle de Junon présente différens attributs & différentes formes; à tout prendre, il est vrai de dire que c'est Junon, mais elle a quelque chose de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Rhée, de Diane, de Néméfis & des Parques. D'une main elle tient un sceptre, & de l'autre une quenouille; sa tête est décorée d'une gloire rayonnante & d'une tour; elle porte aussi le ceste

qu'on donne exclusivement à Vénus Uranie (*). Elle est toute couverte de plaques d'or auxquelles sont attachées des pierres précieuses, dont les unes sont blanches, les autres couleur d'eau, & un grand nombre couleur de feu; il y a aussi beaucoup de cornalines, d'onyx, d'hyacinthes & d'émeraudes qu'apportent les Egyptiens, les Indiens, les Ethiopiens, les Medes, les Arméniens & les Babyloniens. Ce qu'il y a de plus remarquable encore & que je ne dois pas oublier, c'est un diamant que la Déesse porte sur la tête, & dont l'éclat est si vif, qu'on ne l'appelle pas autrement que *la lampe*; pendant la nuit il répand une lumière resplendissante, qui feroit croire que le temple est éclairé par des flambeaux; quelquefois son éclat est un peu plus

(*) *Vénus Uranie* ou *Vénus céleste*; c'est un des surnoms de Vénus. Voyez le *Mémoire de M. Larcher sur Vénus*, p. 876.

tempéré, mais en tout temps on le prendroit pour du feu. Une chose encore bien admirable dans cette statue, c'est que si vous la regardez en face, elle vous fixe directement; si vous passez devant elle, son œil vous suit, & suivroit également une autre personne qui passeroit dans le même temps en sens contraire. Entre ces deux statues, on en voit une troisième qui est aussi d'or, mais qui ne ressemble en rien aux deux autres; on n'apperoit dans son extérieur aucun trait qui la désigne d'une manière particulière; on y remarque certains attributs de plusieurs autres Divinités: les Assyriens eux-mêmes ne lui donnent que le nom générique de *la statue*, & n'ont aucune opinion sur son origine, ou sur ce qu'annonce son extérieur. Les uns croient que c'est Bacchus, quelques autres Deucalion, & d'autres Sémiramis, parce qu'on voit une colombe d'or sur sa tête. Au reste, on la fait sortir

dehors deux fois par an , dans les jours où l'on apporte , comme je l'ai dit , de l'eau de la mer. A la gauche du temple en entrant , se présente le trône du Soleil , mais sa statue ne s'y trouve pas. Le Soleil & la Lune sont les seules Divinités qu'on ne voye pas représentées chez les Assyriens. Voici la raison de cette exception dont j'ai voulu m'instruire. Les autres Dieux , disent-ils , ne sont pas connus de tout le monde , & il est permis d'exposer leurs statues en public ; mais le Soleil & la Lune frappent tous les yeux , & il n'est personne qui ne les voye à son gré. A quoi bon feroit-on la ressemblance de deux Divinités , qui se montrent tous les jours en original au milieu des airs. Après le trône du Soleil , vient la statue d'Apollon , mais non pas tel qu'on le représente ordinairement. Par-tout ailleurs on le regarde comme un jeune homme au printemps de son âge ; les Assyriens sont les seuls qui lui donnent

de la barbe au menton. Ils s'applaudissent en cela, & désapprouvent les Grecs & les autres Nations. Quelle simplicité, s'écrient-ils, de chercher à se rendre propice par des sacrifices, un Dieu dans lequel on ne voit qu'un enfant ! Selon eux, c'est une insigne folie que de donner des imperfections aux Dieux, & ils regardent l'adolescence comme une imperfection. Une autre singularité des Affyriens à l'égard d'Apollon, c'est qu'ils sont encore les seuls qui lui donnent des vêtemens. Je pourrois aussi rapporter beaucoup de merveilles qu'ils lui attribuent ; mais je ne parlerai que des plus étonnantes, & je commencerai par les oracles qu'il rend. Il y a, comme on fait, une multitude d'Oracles parmi les Grecs & parmi les Egyptiens ; mais ils sont bien plus nombreux encore en Libye & en Asie. Tous ceux qu'on connoît dans ces différentes contrées ne répondent que par la bouche des Prêtres & des

Devins, au lieu que celui-ci se meut par lui-même, & conduit seul une prédiction jusqu'au dénouement. Lorsqu'il veut prédire quelque chose, on le voit d'abord s'agiter sur son siège, & à l'instant les Prêtres le souleyent; quand ils ne le font pas, il sue & semble faire quelques mouvemens pour s'avancer au milieu de l'assemblée. Lorsqu'ils le portent sur leurs épaules, il les fait tournoyer en tous sens & faute de l'un sur l'autre. Enfin, le Chef des Prêtres l'arrête & lui fait des questions sur tout ce qu'il veut savoir : si le Dieu n'approuve pas ce qu'on lui propose, il recule; s'il l'approuve, il pousse en avant ceux qui le portent, en faisant le mouvement d'un conducteur de chars. C'est ainsi qu'on reçoit ses oracles, & les Prêtres ne font jamais aucun sacrifice ni aucune affaire particulière sans cette cérémonie (*). Il

(*) M. Falconet, dans une Dissertation histo-

prédit aussi les variations du temps, & annonce quand on ne doit point en éprouver dans un pays. Il fait également des prédictions sur *la statue*, quand on la dispose à faire la proces-

rique & critique sur ce que les Anciens ont cru de l'aimant, & qui se trouve dans les Mémoires de l'Académie des Inscript. tom. III, p. 630, fait l'observation suivante : » J'oubliois » la statue d'Apollon barbu, dont parle Lucien » au Traité de la Déesse de Syrie. Quand cette » statue vouloit rendre ses oracles, elle s'agi- » toit jusqu'à ce que les Prêtres la missent sur » un brancard; alors, par divers mouvemens, » elle les guidoit du côté où elle vouloit aller. » Lucien dit qu'un jour, lui présent, elle s'é- » leva en l'air au milieu de la marche. On re- » connoît dans cette manœuvre tout le jeu » d'une marionnette, & l'aimant pourroit y » avoir quelque part; mais la dernière circons- » tance est un peu forte. Quand Lucien rap- » porte des contes de cette nature, ce n'est » plus Lucien qui se moque ouvertement des » Dieux, c'est un esprit souple qui fait se pré- » ter aux sottises des hommes pour s'en mo- » quer plus finement «.

sion dont j'ai parlé. Voici un fait dont j'ai moi-même été témoin ; ses Prêtres le portoient , il les a laissés à terre & s'est soutenu seul en l'air.

Après Apollon , viennent la statue d'Atlas , celles de Mercure & d'Illithye (*). Telles sont les décorations intérieures du temple ; au dehors on voit un grand autel d'airain , & une infinité de statues de même métal qui représentent des Rois & des Prêtres ; je ne ferai ici mention que de celles qui m'ont paru mériter d'être distinguées. A la gauche de l'édifice , est Sémiramis , qui de la main droite montre le temple ; on l'a placée en cet endroit par la raison que je vais dire. Cette Princesse avoit ordonné à tous les habitans de la Syrie de lui faire des sacrifices comme à une Déesse , & d'abandonner le culte des autres Divinités , même celui de

(*) La Déesse Illithye présidoit aux accouchemens , & elle est la même que Lucine.

Junon. Ces Peuples se soumirent à la loi qui leur étoit imposée; mais le Ciel frappa la Reine de maladies, de calamités & d'afflictions de toute espece; elle revint de son impiété, avoua qu'elle n'étoit qu'une mortelle, & recommanda à ses sujets d'adresser, comme par le passé, leurs vœux à Junon. C'est pour cela qu'on l'a représentée dans la posture d'une personne qui indique à tous ceux qui arrivent au temple, qu'ils doivent apaiser la colere de Junon; que Junon seule est Déesse, & que Sémiramis ne l'est plus. J'ai vu aussi de ce côté les statues d'Hélène, d'Hécube, d'Andromaque, de Pâris, d'Hector & d'Achille; celles de Nirée & d'Aglaé, Philomele & Procné avant leur métamorphose, & Térée changé en oiseau. J'y ai vu aussi une seconde statue de Sémiramis, celles de Combabus & de Stratonice, qui sont d'une grande beauté, celle d'Alexandré parfaitement ressemblante

à ce Héros, & près de lui Sardana-
pale, sous des traits & des habillemens
étrangers. Dans la cour, on voit paître
des bœufs d'une grosseur extraordi-
naire; on y voit aussi des chevaux,
des aigles, des ours & des lions qui
ne font aucun mal aux hommes; ces
animaux sont sacrés & apprivoisés. Il
y a un grand nombre de Prêtres atta-
chés au service du temple, les uns pour
immoler les victimes, les autres pour
offrir les libations; il en est qu'on
nomme *Thuriféraires*, d'autres *Acoly-
tes*. J'en ai vu plus de trois cents se
présenter pour faire des sacrifices. Ils
portent tous des robes blanches & un
bonnet sur la tête. L'Archiprêtre, que
l'on change tous les ans, est seul ha-
billé de pourpre & décoré d'une tiare
d'or. Il y a encore une foule d'autres
Officiers sacrés, tels que des Joueurs
de flûte & de flageolet, & les Galles
ou Prêtres eunuques, sans compter les
femmes inspirées & transportées d'une

divine fureur. On offre deux fois par jour des sacrifices , auxquels tout le monde assiste. Ceux de Jupiter se font en silence ; on n'y entend ni voix humaine ni sons de flûte ; mais quand on immole à Junon , tout retentit du chant des Prêtres & du son des flûtes mêlé au bruit des cymbales. Ils n'ont rien pu m'apprendre de certain sur cet usage. .

Il y a encore près du temple un lac dans lequel on nourrit une multitude de poissons sacrés de toute espece. Quelques-uns de ces poissons parviennent à une grosseur étonnante ; ils ont leurs noms distingués & viennent à la voix qui les appelle. J'en ai vu un , entre autres , qui avoit des ornemens d'or & portoit un bouquet de fleurs d'or attaché à l'une de ses nageoires ; il s'est souvent présenté à ma vue avec cette décoration. Le lac est très-profond ; je ne l'ai pas mesuré , mais on dit qu'il y a deux cents pas d'eau ; un autel de pierres

s'éleve au milieu : on croiroit , au premier coup-d'œil , que cet autel nage à fleur d'eau , & beaucoup de personnes croient en effet qu'il flotte à la surface ; mais je pense qu'il est porté sur un fort pilier ; il est sans cesse orné de guirlandes & couvert de parfums. Tous les jours une foule de peuple y va en nageant & la tête couronnée , pour y faire des prieres : on y voit de grandes assemblées de dévotion , qu'on appelle *les descentes du Lac* , parce que l'usage est d'y faire descendre toutes les Divinités. Junon arrive toujours la première , de peur que Jupiter ne voye les poissons avant elle , ce qui , dit-on , les feroit tous périr. Le Dieu vient cependant à son tour ; mais son épouse s'oppose à son arrivée , fait tout ce qu'elle peut pour l'éloigner , & l'oblige , à force de prieres , à se retirer.

Les plus grandes solennités sont celles que l'on célèbre sur les bords de la mer. Je n'en puis pas dire grand-

chose, car je n'en m'y suis point trouvé, & je n'ai point assisté à la procession; mais j'ai vu ce qui se pratique au retour. Chaque personne apporte un vase plein d'eau salée; ce vase est fermé par un cachet de cire. Il n'est point permis au particulier de lever son cachet & de verser l'eau à sa volonté; il faut que cela soit fait par la main d'un des Galles qui habitent près du lac. C'est lui qui reçoit le vase, examine l'empreinte du sceau; & après qu'il a reçu une offrande pour cette formalité, c'est lui qui rompt le fil & enlève la cire. Cette cérémonie rapporte au Prêtre bien des mines. Quand elle est faite, chacun vient verser son eau dans le temple; puis, lorsqu'on s'est acquitté du sacrifice d'usage, on se retire en marchant à reculons. La plus grande de toutes les fêtes dont j'ai eu connoissance, arrive au commencement du printemps; les uns la nomment le *Bûcher*, les autres le *Flam-*

beau. Voici en quoi consiste le sacrifice de ce jour : on coupe de grands arbres & on les plante dans la cour du temple ; on suspend à leurs branches des chevres , des brebis , & d'autres troupeaux vivans ; on y ajoute des oiseaux , des habits , & divers ouvrages d'or & d'argent. Lorsque tout est ainsi disposé , on mene les Dieux en procession autour des arbres , & ensuite on met le feu à ces arbres ; à l'instant même tout est en flammes. Il se trouve à cette cérémonie un grand concours de peuple , tant de la Syrie que des pays circonvoisins ; ils apportent tous leurs Dieux & toutes les copies faites d'après leurs statues. A certains jours marqués , la multitude entre dans le temple. Beaucoup de Galles & autres Ministres sacrés célèbrent leurs orgies , se découpent les bras , & se font fustiger les uns par les autres ; beaucoup d'autres jouent de la flûte , battent du tambour , & chantent des

hymnes sacrés. Tout cela se passe au dehors du temple , & aucun des Prêtres n'y entre pendant cette cérémonie ; c'est aussi dans ces jours que se fait la réception des nouveaux Galles. Tandis que les anciens jouent de leurs instrumens & célèbrent leurs orgies, leur fureur sacrée se communique à un grand nombre d'autres ; beaucoup de ceux qui étoient venus seulement pour être spectateurs, finissent par faire ce que je vais dire. Un jeune homme qui a formé la résolution de prendre ce parti , quitte ses vêtemens & s'avance au milieu de l'assemblée en poussant de grands cris ; il se saisit alors d'une épée, car il y en a toujours en cet endroit un certain amas , que l'on y tient , je crois, tout prêt à ce dessein ; il en prend une pour se mutiler à l'instant ; il court ensuite par toute la ville , en portant dans ses mains ce qu'il a coupé. La maison dans laquelle il le jette lui fournit des habits de

femme & tout ce qui est nécessaire pour sa parure : tel est l'usage des castrations. Les Galles ne sont pas non plus ensevelis dans un tombeau ordinaire ; dès que l'un d'eux est mort, ses collègues le portent dans un faux-bourg de la ville, le déposent dans un endroit avec son cercueil, le couvrent d'un monceau de pierres, & reviennent chez eux. Ils ne rentrent dans le temple que sept jours après, sans quoi ils se rendroient coupables de sacrilège ; ils ont aussi quelques autres loix concernant les purifications : celui d'entre eux qui a vu un mort, ne peut entrer au temple ce jour-là ; il peut s'y présenter le lendemain, après s'être purifié. Quelqu'un d'eux a-t-il perdu un de ses parens ? l'entrée du temple lui est interdite pendant trente jours, & il n'y paroît qu'après s'être rasé la tête ; sans ces précautions, ce seroit un grand crime de s'y montrer. Ils immolent des bœufs, des vaches, des

brebis, des chevres : il n'y a que le porc qui soit en abomination parmi eux ; ils ne s'en servent ni comme victime, ni comme nourriture. Le vulgaire ne le regarde point comme immonde, mais au contraire comme un animal sacré. La colombe est aussi à leurs yeux un oiseau sacré, & il est défendu d'en toucher ; si cela leur arrive involontairement, ils demeurent souillés pendant un jour entier. Aussi ces oiseaux vivent-ils familièrement avec eux ; ils les laissent entrer dans leurs maisons, & ils prennent souvent leur nourriture sur les planchers de leurs appartemens.

Je ne dois pas oublier les pratiques qui sont prescrites à ceux qui veulent assister à ces fêtes. Un homme qui vient pour la première fois à Hiérapolis, se rase la tête & les sourcils. Après avoir sacrifié une brebis, il en coupe les chairs par morceaux & en fait un banquet ; il étend la peau à terre, y pose un genou, met les pieds & la tête de
la

la victime sur la sienne, conjure en même temps les Dieux d'agréer son offrande, & en promet une plus grande pour l'avenir. Ensuite il se couronne lui & tous ceux qui ont fait le même voyage; il dépose sa couronne & se remet en route, en observant de n'employer que de l'eau froide pour sa boisson & pour ses bains, & de coucher toujours sur la dure; car il lui est défendu de se mettre au lit jusqu'à ce qu'il ait accompli son pèlerinage & qu'il soit rendu chez lui. Il est sûr de trouver un asile dans Hiérapolis, chez un Hôte public, qui le reçoit même sans le connoître. Chaque Ville a son Hôte particulier, qui reçoit comme ses concitoyens tous ceux qui en arrivent. Les Assyriens nomment ces Hôtes *Docteurs*, parce qu'ils instruisent les nouveaux venus de tout ce qu'ils doivent savoir.

Ce n'est point dans le temple que l'on immole les victimes; on se con-

tente de les présenter à l'autel & d'y faire des libations , puis-on revient chez soi avec la victime vivante ; c'est là qu'on l'immole & qu'on fait ses prières. Ils ont encore une autre espèce de sacrifice ; voici en quoi il consiste. On précipite les victimes, ornées de bandelettes , du haut du portique en bas , & elles périssent par le seul coup de la chute. On en voit quelques-uns immoler leurs propres enfans de cette manière , avec la différence cependant , qu'ils les enferment dans un sac , les poussent d'un coup de main en les chargeant de malédictions , & s'écriant que ce ne sont pas leurs enfans , mais des bœufs. Ils sont tous dans l'usage de se piquer , de manière qu'il en reste des marques durables , tantôt aux mains , tantôt au cou ; de là vient que tous les Assyriens portent des stigmates. Ils ont aussi une autre coutume , que je ne vois admise parmi les différens peuples de la Grece ,

que chez les habitans de Trézene. Les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe ne peuvent dans cette Ville contracter de mariage , sans avoir auparavant sacrifié leur chevelure à Hippolyte. La même chose s'observe à Hiérapolis , où les jeunes hommes offrent aussi les prémices de leur barbe : on laisse croître aux enfans , depuis leur naissance jusqu'à l'adolescence , des boucles de cheveux , que l'on coupe ensuite dans le temple. Quelques-uns les déposent dans des vases d'argent , & le plus grand nombre dans des vases d'or ; sur chaque vase est gravé le nom de celui qui l'a offert , & on le suspend à la voûte du temple. J'ai fait moi-même cette cérémonie dans ma jeunesse , & ma boucle de cheveux & mon nom s'y trouvent aussi avec les autres.





DE L'ASTROLOGIE.

JE vais parler du Ciel & des Astres; mais seulement pour les considérer relativement à leur influence sur la vie des hommes, & à la connoissance certaine qu'ils nous donnent de l'avenir. Mon dessein n'est point de faire un Traité sur l'art de la Divination; je ne veux que me plaindre de ce que tous ceux qui font des pronostics, négligent l'Astrologie & la dédaignent, pour se livrer exclusivement à d'autres Sciences, & les enseigner préférablement à celle-ci.

L'Astrologie est très-ancienne, même parmi nous, & nous en sommes redevables aux premiers Rois chéris des Dieux. L'ignorance, la paresse & l'insouciance inspirent de nos jours des sentimens tout différens. Lorsqu'on a rencontré de faux Devins, on accuse

les Astres , on méprise la Science qui les fait connoître; on la regarde comme un art frivole & mensonger , dont on ne peut rien attendre de raisonnable ou de certain. C'est , à mon avis , un préjugé injuste. La mal-adresse d'un mauvais artisan ne prouve pas l'inutilité de sa profession , & l'on ne rejette point sur la Musique les fautes d'un Musicien ignorant. L'Art est estimable, on ne doit du mépris qu'à celui qui l'exerce sans le connoître.

Les Ethiopiens furent les inventeurs de l'Astrologie; ils durent cette découverte en partie à la sagesse qui les distingue des autres peuples , en partie à l'heureuse température de leur climat. Ils n'éprouvent point la vicissitude des saisons , & jouissent en tout temps d'un ciel pur & serein. Ils furent d'abord frappés de voir que la Lune ne paroïsoit pas tous les jours la même , mais se montroit à leurs yeux , tantôt sous une forme & tantôt sous une autre;

ses différens aspects étonnerent leur imagination & excitèrent leur curiosité. A force de recherches, ils découvrirent que ses phases diverses venoient de ce qu'elle ne brilloit pas par elle-même , mais empruntoit sa lumière du Soleil. Ils remarquerent aussi le mouvement & le cours de ces astres que nous nommons *Planetes* (*), parce qu'ils sont les seuls qui changent de place dans les cieux. Ces peuples vinrent à bout de connoître leur nature, leur puissance , & les effets qu'ils produisent ; ils leur donnerent des noms qui exprimoient leurs propriétés particulières. Tels furent les premiers pas des Ethiopiens dans cette Science , qui parvint , informe encore , aux Egyptiens leurs voisins. Ceux-ci porterent plus loin l'art de la Divination , déter-

(*) *πλάνη* en grec signifie *écart*, *tours & détours* ; & *πλανήτης*, *une Planete*, *une étoile errante* ou *en mouvement*.

minerent la marche de chaque Planete, & distribuerent le temps en années, en mois & en heures. Les mois furent réglés sur les phases de la Lune, & les années sur la révolution du Soleil; ils firent ensuite des recherches beaucoup plus étendues, & divisèrent l'espace entier des cieus avec les étoiles fixes qu'il comprend, en douze parties égales que parcourent les astres errans. Chacune de ces parties fut distinguée par le nom d'un animal pris indifféremment dans l'espece des hommes, des poissons, des bestiaux, des oiseaux & des chevaux. De là l'origine de tant d'animaux sacrés parmi les Egyptiens. Ils n'employoient pas tous indistinctement les douze Signes pour prédire l'avenir; les uns choisissoient celui-ci, les autres celui-là. Ceux qui observèrent le belier, adorent le belier; d'autres s'interdisent l'usage des poissons, depuis qu'ils ont désigné une constellation sous ce nom; ceux qui décou-

vrir le capricorne, n'immolent point de bouc ; enfin ils ont ainsi diversifié à leur gré les différens objets de leur culte religieux. Celui qu'ils rendent avec tant de vénération à leur Dieu Apis (*), doit certainement son origine au respect qu'ils avoient pour le Taureau céleste ; les pronostics qu'ils ont d'abord tiré de celui-ci, ont occasionné les oracles de celui-là, & par reconnoissance ils le laissent paître à son gré dans leurs campagnes. Peu de temps après eux, les habitans de la Libye adopterent la même opinion à l'égard de leur oracle d'Ammon, qu'ils ont également rapporté à l'un des signes célestes, & aux prédictions que

(*) La Fable dit que Jupiter, après avoir donné l'immortalité à la fille d'Inachus, lui fit épouser Osiris Roi d'Egypte, que ses sujets adorèrent ensuite sous les noms d'Apis & Sérapis ; ils éleverent aussi des autels à son épouse, & lui firent des sacrifices sous le nom d'Isis. Voyez le septieme *Dial. des Dieux de la Mer.*

l'on en tire ; ils représentent ce Dieu sous la forme d'un belier (*). Les Babyloniens (**) eurent aussi les mêmes connoissances ; ils prétendent même les avoir eues avant tous les autres peuples ; mais il me semble que ces découvertes ne leur parvinrent que longtemps après qu'elles eurent été faites. Ce ne fut ni des Ethiopiens ni des Egyptiens que les Grecs apprirent l'Astrologie ; Orphée, fils d'Æagre & de Calliope, leur en donna les premières notions ; mais il les présenta sous le voile obscur des emblèmes, & ne voulut leur découvrir que ce qui étoit nécessaire aux enchantemens & aux mystères : la lyre, dont il fut l'inventeur, lui servoit à célébrer les orgies & à

(*) Quinte-Curce, Liv. IV, dit que les habitans de la Libye adoroient Jupiter Ammon sous la forme humaine, en lui donnant seulement des cornes de belier. Plusieurs anciennes médailles le représentent aussi de cette manière.

(**) Ou les Caldéens.

chanter des hymnes sacrées. Cet instrument, composé de sept cordes, étoit d'ailleurs le symbole de l'harmonie des sept Planetes; la grande lyre d'Orphée étoit le ciel, & sa musique l'harmonie céleste. Ce grand homme, par la recherche savante des rapports & des mouvemens des astres, charmoit tout à son gré, & soumettoit la Nature entière à sa voix puissante. Les Grecs, pour honorer ses sublimes découvertes, lui assignèrent une place dans le ciel, & donnerent le nom de sa lyre à un certain assemblage d'étoiles. Les Graveurs (*) & les Peintres le représentent assis, ayant une lyre en main & s'accompagnant de la voix; on voit autour de lui une foule innombrable d'hommes, de taureaux, de lions & d'autres animaux. Que signifient le

(*) Il faut entendre ici par ce mot, la gravure en relief sur des pierres précieuses; les Anciens n'en connoissoient point d'autre.

chant, la lyre, le taureau, le lion; en un mot, cette multitude d'êtres de toute espèce qui écoute Orphée? Si l'on y fait attention, il sera facile, d'après ce que je viens de dire, de retrouver tout cela dans le ciel. On dit que le Béotien Tirésias, si fameux dans l'art de la Divination, répandit parmi les Grecs l'opinion que les astres étant mâles & femelles, avoient aussi des influences différentes, & ne produisoient pas tous les mêmes effets; l'on a dit ensuite de lui, qu'il réunissoit les deux sexes, & passoit alternativement de l'un à l'autre. Dès le temps où Atrée & Thyeste se disputoient le Royaume de leur pere (*), les Grecs cultivoient généralement l'Astrologie & s'appli-

(*) C'est le Royaume d'Argos & de Mycene; ces deux freres vécurent environ 1228 ans avant Jésus-Christ. On connoît d'ailleurs leur histoire atroce, qui a été mise sur le théâtre par Sénèque chez les Latins, & par Crébillon parmi nous.

quoient beaucoup à la science de la Divination , puisqu'ils décidèrent que le plus habile des deux freres en ce genre seroit déclaré Roi d'Argos. Thyeste leur fit connoître le belier dans le ciel ; & c'est de là qu'on a supposé qu'il avoit une toison d'or. Atrée leur parla du Soleil & du lever de cet astre du jour , leur montra qu'il tournoit en sens contraire du Monde , & que son orient étoit l'occident des étoiles ; les Argiens lui décernerent alors la couronne , & il devint célèbre par ses vastes connoissances. Je crois que l'histoire de Bellérophon doit son origine à une cause à peu près semblable ; je ne puis me persuader qu'il eût , comme on le dit , un cheval ailé ; c'est la sublimité de ses découvertes , c'est la science profonde de l'Astrologie qui a donné lieu à cette fable ; il s'est élevé aux cieux par la force de son génie , & non pas sur les ailes d'un coursier. Il faut dire la même

chose de Phryxus fils d'Athamas , qui , dit-on , traversa les airs sur un belier dont la toison étoit d'or. L'aventure merveilleuse de Dédale ne peut avoir non plus une explication différente ; quelque éloigné que cela paroisse du sentiment commun , je crois que ce fameux Artiste fut habile dans l'Astronomie , dont il se servit avantageusement pour lui-même , & qu'il enseigna ensuite à son fils. Ce jeune homme voulant porter trop haut sa vue téméraire , se sera écarté de la raison & de la vérité ; ses fausses combinaisons l'auront jeté dans un abîme de conjectures sans fondement ; d'où les Grecs auront imaginé qu'il tomba dans ce détroit , auquel ils ont faussement donné depuis le nom de *Mer Icarienne*. Peut-être aussi la tradition qui suppose que Dédale favorisa Pasiphaé dans sa passion pour un taureau , est-elle fondée sur ce que , par son moyen , cette Princesse apprit à connoître le taureau cé-

leste & à aimer l'Astrologie. D'autres se feront appliqués exclusivement à certaines parties de cette Science ; ceux-ci auront borné leurs recherches à la Lune , ceux-là à Jupiter ; quelques-uns au Soleil , pour en déterminer le cours particulier, les mouvemens & les effets. Endymion aura fait connoître tout ce qui regarde la Lune ; Phaéton , après quelques observations sur la marche du Soleil , sera mort sans avoir pu les porter à leur perfection. Ceux qui ignorent cette vérité, le supposent fils du Soleil , & racontent de lui une aventure destituée de toute vraisemblance. Il fut trouver son pere , vous diront-ils , & le conjura de lui laisser conduire le char de la lumiere ; le Soleil le lui confia , en lui prescrivant la maniere dont il devoit diriger les rênes de ses coursiers. A peine y fut-il monté, que s'approchant de la terre plus qu'il ne falloit , ou s'en éloignant à une trop grande distance , il fit périr les

hommes par l'excès du chaud ou du froid ; Jupiter indigné frappa ce jeune imprudent de la foudre ; ses sœurs vinrent déplorer son malheur à l'endroit de sa chute, & furent inconsolables jusqu'à ce qu'on les vit se changer en peupliers ; leurs larmes coulent encore sous la forme de l'ambre qui en distille. Mais les choses ne sont pas arrivées de cette manière, & l'on n'est pas obligé de le croire ; le Soleil n'eut jamais de fils, & la mort de ce fils est également chimérique. Les Grecs débitent bien d'autres fables auxquelles je ne puis ajouter foi. Comment se persuader en effet qu'Énée soit fils de Vénus, Minos de Jupiter, Ascalaphe de Mars, & Autolique de Mercure ? Chacun de ces mortels fut chéri de ces divers habitans des cieux ; l'un naquit sous l'aspect de Vénus, l'autre sous celui de Jupiter, un troisième sous celui de Mars. L'Astre qui préside aux événemens d'une maison, au point de

la naissance d'un enfant , transmet au nouveau-né sa couleur , sa forme , son caractère , ses qualités , & le rend parfaitement semblable à lui-même , comme s'il étoit son pere. Minos fut Roi sous les auspices de Jupiter ; Enée fut beau parce que Vénus le voulut ainsi ; Autolique reçut de Mercure son penchant décidé pour la rapine & le vol. Il n'est pas vrai non plus , comme on le croit communément , que Jupiter vainquit Saturne , le précipita dans le Tartare , & forma contre lui toutes les entreprises qu'on nous raconte ; le globe de Saturne roule à une distance presque infinie de la partie du Monde que nous occupons ; son mouvement est très-lent , & il échappe facilement aux observations (*) : on a dit en con-

(*) Sans doute l'anneau de Saturne eût donné lieu à bien d'autres conjectures & à bien d'autres fictions , si les Anciens eussent pu le découvrir à l'aide des lunettes astronomiques.

féquence, qu'il reſtoit toujours en place comme s'il eût été enchaîné , & l'immense profondeur des cieux aura été désignée ſous le nom de Tartare. C'est dans les Poésies d'Homere & dans les Vers d'Héſiode , que l'on verra ce dont les anciens Astrologues convenoient entre eux. La chaîne d'or de Jupiter , les fleches d'Apollon , qui , ſelon moi , ſignifient les jours ; les villes , les danſes & la vigne que Vulcain repréſenta dans le bouclier d'Achille (*) , toutes ces ſignifications renferment des ſymboles astrologiques. Ce qu'Homere dit ailleurs de Vénus , & particulièrement ſon aventure avec le Dieu Mars , fait évidemment alluſion à ce qui ſe paſſe dans le ciel ; l'union de ces deux planetes ainſi perſonnifiées , lui a paru très-propre à répandre des graces dans ſes Chants. Le même Poète détermine ailleurs les

(*) Voyez Iliad. xviii , vers 480 juſqu'à la fin.

138 DE L'ASTROLOGIE.

fonctions particulieres de ces deux Divinités :

Vénus doit présider aux doux nœuds des Amans ;
Mars, plus prompt que la foudre, armer les combattans (*).

D'après les observations faites en différens temps , les Anciens se livrerent avec ardeur à l'art de la Divination. Ils n'auroient jamais fondé une ville, élevé des murailles , livré un combat, contracté un mariage , sans avoir auparavant consulté les Devins. Les Oracles eux-mêmes avoient trait à l'Astrologie. La Prêtresse de Delphes qui vit dans le célibat , est le symbole de la Vierge céleste. Le dragon dont on entend le sifflement sous le trépied sacré, représente le dragon qui brille dans les cieux. Il me semble aussi que l'Oracle

(*) Voyez Odyss. viij , vers 266 & suiv. Il est aussi question de *Bellone* dans le second vers grec ; mais nous n'avions besoin de cette Déesse dans le vers françois , ni pour le sens , ni pour la mesure.

d'Apollon à Milet se nomme *Didyméon* (*), d'après le signe des deux Jumeaux. Ce qui prouve encore combien la Divination étoit sacrée dans l'antiquité, c'est qu'Ulysse, fatigué des pénibles travaux de sa vie errante, voulant connoître avec certitude le sort qui lui restoit à subir, forma la résolution de descendre aux Enfers, non pas pour y voir

Le séjour odieux du Deuil & de la Mort (**),

mais pour y jouir de la conversation de Tirésias. Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit que lui avoit indiqué Circé, qu'il eut creusé une fosse profonde & im-

(*) Apollon avoit un temple & un Oracle dans un quartier de la ville de Milet; ce quartier; le temple & l'Oracle se nommoient *Διδυμείον* ou *Δίδυμοι*, ce qui signifie *Jumeaux*.

(**) Odyss. xj, vers 93. Voyez le commencement de ce même Chant, sur cet endroit de Lucien; voyez aussi le Dialogue de la *Néromancie*.

molé des brebis, une multitude d'ombres, & entre autres celle de sa mere, s'empressoient autour des victimes dont elles désiroient de boire le sang; le Héros ne permit à aucune, pas même à sa mere, de se désaltérer avant que Tiréfiàs en fût désaltéré, & qu'il ne l'eût forcé à lui prédire l'avenir. Lycurgue a établi sur des raisons astrologiques le système politique des Lacédémoniens; il leur a défendu, par une Loi expresse, de marcher jamais à la guerre avant la pleine Lune; il croyoit que cet astre, dont l'influence s'étend sur toute la Nature, avoit plus de pouvoir alors, que dans son déclin ou dans son croissant (*). Les habitans d'Arcadie (**) furent les seuls qui ne

(*) Les Anciens attendoient avec une impatience superstitieuse le temps de la pleine Lune, pour beaucoup d'événemens de la vie; Plutarque dit, entre autres choses, que les femmes enceintes accouchent alors plus heureusement.

(**) L'Arcadie étoit une Province située au

connurent point l'Astrologie, & parmi lesquels elle ne fut point en honneur : par une stupide ignorance, ils se prétendent plus anciens que la Lune.

On voit, d'après ce que je viens de dire, que nos peres étoient fort curieux de la Divination ; mais de nos jours, les uns prétendent qu'elle ne peut se proposer aucun but certain, parce qu'elle n'est ni vraie ni vraisemblable, & qu'il ne peut y avoir rien de commun entre nous & le cours de Jupiter ou de Mars : ce n'est point pour nous que ces globes parcourent les Cieux ; ils ne prennent aucun soin des événemens de la terre, & de ce qui

centre du Péloponnese, bornée au nord par l'Achaïe, à l'orient par l'Argolide & la Laconie, au midi par la Messénie, & au couchant par l'Elide. Elle étoit remplie de collines, de bois & de pâturages ; ses habitans se livroient exclusivement aux occupations de la vie pastorale, & négligeoient ou dédaignoient les Sciences & les Arts.

concerne les humains ; mais ils font leurs révolutions par les loix nécessaires de leur essence & de leur constitution. D'autres conviennent que l'Astrologie est sans prestiges , mais soutiennent en même temps qu'elle est sans utilité , parce qu'elle ne peut rien changer aux décrets du Destin.

Je répondrai à ces deux sentimens , que les Astres en suivant leur cours , ne laissent pas , dans leurs mouvemens divers , d'avoir quelque influence sur nous. L'agitation occasionnée dans l'air par la course des hommes & des chevaux , ou le vol rapide des oiseaux , suffit très-souvent pour ébranler des pierres ; & les Astres , en roulant sur nos têtes , ne produiroient rien de plus ? Il s'échappe de la flamme la plus légère des émanations de chaleur , insuffisantes pour brûler , mais assez actives pour se faire sentir ; & l'influence de ces globes de feu ne parviendrait pas jusqu'à nous ? Je conviens qu'il est

impossible de rien changer aux malheurs & aux événemens futurs que nous annonce l'Astrologie ; mais elle a du moins cet avantage , que l'on se réjouit d'avance du bien à venir , & que l'on se prémunit contre le mal ; il ne nous accable pas tout-à-coup ; on a le loisir de s'armer de résolution , quand on l'attend depuis long-temps , & l'on peut en adoucir l'amertume en se familiarisant avec lui.

Voilà ce que j'avois à dire sur l'Astrologie (*).

(*) La crédulité superstitieuse qu'annonce l'Auteur de ce Traité , a fait penser au Traducteur latin de Lucien , & à quelques autres de ses Commentateurs , que cet Ouvrage n'étoit point de notre Auteur. Peut-être aussi Lucien , en paroissant approuver l'Astrologie judiciaire , a-t-il eu intention de se moquer avec finesse de quelque Ecrivain superstitieux ; l'affectation du dialecte ionique , dont il ne fait pas ordinairement usage , sembleroit insinuer que cet écrit n'est qu'une ironie continuelle.

D U D E U I L.

JE pense qu'il n'est point inutile d'examiner avec attention ce qui se dit & ce qui se fait communément dans le Deuil , ainsi que les motifs que l'on emploie pour consoler les affligés. La plupart des hommes , dans ces circonstances , croient avoir à déplorer le plus grand de tous les malheurs pour eux-mêmes & pour celui qu'ils regrettent ; mais j'en atteste Pluton & Proserpine , personne ne pense à se rendre raison de sa douleur ; on se lamente pour faire comme tout le monde , & parce que l'usage le veut ainsi , sans jamais se demander si l'événement qui nous attriste , est véritablement un mal qui doive exciter nos larmes , & s'il ne seroit pas au contraire une heureuse conjoncture & une meilleure situation pour celui à qui il arrive. Ainsi je vais parler de ce qui se pratique , lorsqu'on a perdu

perdu quelqu'un de ses proches. Je réfléchis cependant, qu'il vaudra mieux d'abord dire quelque chose des idées qu'on se forme d'une autre vie ; elles serviront à expliquer clairement pourquoi l'on se fait à ce sujet tant de peines inutiles.

Le commun des hommes , que les personnes éclairées appellent le Vulgaire ignorant , cette multitude qui ajoute foi aux rêveries d'Homere , d'Hésiode & des autres Peres de la Mythologie , & se fait une loi de leurs fictions , se persuade qu'il existe sous la terre un lieu profond , qu'elle nomme les Enfers. Ce séjour est d'une étendue immense , ténébreux , impénétrable aux rayons du Soleil , & cependant éclairé , je ne fais de quelle lumiere suffisante pour que l'on y distingue tous les objets. L'Empire de ce vaste abîme appartient à un frere de Jupiter , que l'on a désigné sous le nom honorable de Pluton , parce que , comme me l'a

expliqué un homme très-versé dans ces matieres, le Roi des morts est riche par ses sujets (*). C'est Pluton qui dicte des loix & regle toutes choses dans ces Etats souterrains ; car l'autorité sur les morts lui est échue par le droit du fort. Quand une fois il les a reçus en son pouvoir, il les retient dans sa dépendance par des liens indissolubles, & n'accorde jamais à personne la liberté d'en sortir ; il ne l'a permis dans tous les siècles qu'à un très-petit nombre d'ames privilégiées, & pour de fortes raisons. Son royaume est environné de grands fleuves, dont les noms seuls inspirent la terreur ; il y a le *fleuve*

(*) *Pluton* veut dire *Riche* ; & *Plutus*, le Dieu des richesses, étoit lui-même Ministre de *Pluton*. *Cicéron*, Lib. II, de *naturâ Deorum*, n°. 26, a dit en parlant du Dieu des Enfers : *Terrena autem vis omnis atque natura dii Patri dedicata est : qui Dives ut apud Græcos Πλούτων, quia & recidant omnia in terras & orientur à terris.*

des pleurs (*), *le fleuve des flammes* (**), & d'autres semblables. Le plus grand est celui qu'on appelle le marais d'Achéron, que rencontrent d'abord ceux qui descendent aux Enfers, & qu'on ne peut ni traverser, ni passer en aucune manière sans le Nocher; il est trop profond pour être guéable, & trop large pour qu'on arrive à l'autre bord en nageant; les oiseaux même, après leur mort, ne peuvent le franchir en volant. L'endroit par lequel on descend aux Enfers, & qui en est l'entrée, est fermé par une porte de diamant, dont la garde est confiée à Eaque, neveu de Pluton par son pere.

(*) C'est le *Cocyle*; en grec *Κακότης*, *pleurs*, *lamentation*. Ce fleuve, dit la Fable, ne grossit que des larmes des méchans. Il se jetoit dans l'Achéron.

(**) Le *Phlégéthon* ou *Puri-Phlégéthon*, *fleuve embrasé* ou *fleuve des flammes*, des mots grecs *πῦρ*, le feu, & *φλῆγω* ou *φλεγίθω*, brûler. *Πυρροφλεγίθων*, *igneo ardore flagrans*.

Il a toujours à ses côtés un chien à trois têtes, monstre redoutable, dont l'aspect est doux & engageant pour ceux qui arrivent, mais qui épouvante par ses aboiemens ceux qui voudroient s'échapper, & les éloigne de l'issue des Enfers. Quand on a passé le lac, on entre dans une vaste prairie plantée d'asphodele; on y boit d'un eau qui fait perdre entièrement la mémoire, & que l'on nomme pour cette raison le fleuve *Léthé* ou d'oubli (*). Voilà ce qu'ont appris avec certitude aux Anciens, Alceste & Protéfilas de Thessalie, Thésée fils d'Égée, & Ulysse chanté par Homère; témoins tout-à-fait respectables & dignes de foi, à mon avis, qui sont revenus du séjour des morts sans boire du Léthé, puisqu'autrement ils n'auroient pu se souvenir de ce qu'ils y avoient vu. Selon leur rapport, Pluton & Proserpine

(*) Λήθη en grec veut dire *oubli*.

exercent la souveraine puissance en ces lieux , & disposent de tout à leur gré : ils ont une foule de Ministres qui partagent leur autorité ; tels sont les Furies , les Peines , les Terreurs , & Mercure qui n'habite pas continuellement les Enfers. Il y a deux Magistrats , ou Satrapes ou Jugés , savoir , Minos & Rhadamanthe , tous deux de Crete & tous deux fils de Jupiter. Quand ils ont rassemblé devant leur tribunal un certain nombre de gens de bien qui ont pratiqué la justice & la vertu , ils les envoient comme une colonie habiter les champs Elisées , où ils mènent la vie la plus heureuse ; mais lorsqu'un méchant leur tombe entre les mains , ils le livrent aux Furies , pour être conduit dans le séjour des impies , où il subit des châtimens proportionnés à ses crimes. Eh ! quels maux n'y souffrent pas les coupables ? Ils sont tourmentés , brûlés , déchirés par des vautours , attachés à des roues qui les entraînent.

dans des tourbillons éternels , obligés de rouler des pierres au sommet d'un rocher escarpé. Tantale est toujours altéré au milieu d'un lac , & l'infortuné craint d'y mourir de soif. Il y a une classe mitoyenne entre ces deux premières , laquelle est composée d'une multitude innombrable. Ceux-ci se promènent dans une prairie ; ils n'ont plus de corps , & sont devenus des fantômes qui s'évanouissent & disparaissent comme une légère fumée, lorsqu'on veut les toucher. Ils se nourrissent des libations & des sacrifices que nous offrons à leurs manes sur leurs tombeaux. Si quelqu'un d'eux en mourant n'a pas laissé après lui sur la terre un parent ou un ami qui lui rende ce service, le malheureux ne doit pas être trop bien nourri là bas , & sans doute il a beaucoup à souffrir de la faim.

Ces différens dogmes ont pris une telle créance auprès de la plupart des hommes , que si quelqu'un de leurs

parens vient à mourir , ils commencent par lui mettre dans la bouche une obole , que le défunt doit donner au Batelier pour son passage : ils n'ont pas auparavant la précaution de s'informer quelle monnoie a cours aux Enfers , & si leur piece y fera de bon aloi ; ils ignorent si l'on y reçoit l'obole Attique , ou celle de Macédoine , ou celle d'Eginète. Ils ne réfléchissent pas qu'il vaudroit beaucoup mieux pour leurs amis se trouver insolvables au passage , parce que s'ils n'avoient pas de quoi payer , l'on refuseroit de les recevoir dans la barque , & il faudroit par conséquent qu'ils revinssent en ce monde. Après cette précaution préliminaire , on lave avec soin le corps du défunt , comme si le lac des Enfers n'étoit pas suffisant pour que tous ceux qui descendent là bas puissent s'y baigner à leur aise. On embaume avec les parfums les plus précieux le cadavre qui commence à sentir mauvais ; on le

couronne des fleurs de la saison ; on le pare de ses plus beaux habits , de peur sans doute qu'il n'ait froid sur la route , ou que Cerbere ne le voye tout nu. Viennent ensuite les cris , les gémissemens des pleureuses , les larmes de tous les assistans ; on se frappe la poitrine , on s'arrache les cheveux , on se fait des plaies au visage. Il est tel endroit où l'on déchire ses vêtemens , où l'on se couvre la tête de poussiere ; en un mot , les vivans sont infiniment plus malheureux que le mort. Souvent en effet , les uns se roulent à terre & se frappent la tête contre le pavé , tandis que le défunt bien paré , bien beau , surchargé de couronnes & de guirlandes , est élevé au dessus de toute l'assemblée sur un magnifique lit de parade , & orné comme pour une pompe ; puis la mere & même le pere s'avancant hors le cortége de la famille , viennent embrasser le mort , que je suppose un aimable jeune homme ,

pour rendre la scène plus touchante. Ils prononcent quelques mots inutiles & déplacés ; auxquels le défunt répondroit sans doute , s'il pouvoit recouvrer l'usage de la parole. Le pere s'écriera , par exemple , d'une voix tout-à-fait lamentable , & en traînant sur chaque syllabe : « Mon fils , mon
« cher fils , faut-il que tu échappes à
« ma tendresse ! tu meurs , & tu meurs
« avant le temps , sans avoir pris fem-
« me , sans avoir eu d'enfans ; sans
« avoir servi dans les armées , sans
« avoir cultivé nos champs ; tu n'es
« point parvenu jusqu'à la vieillesse ;
« tu ne feras plus de joyeux banquet ;
« tu ne jouiras plus , mon fils , des plai-
« sirs de l'amour , tu ne boiras plus à
« table avec tes amis » ! Tels sont , ou à peu près , les discours qu'il tiendra , imaginant que son fils a encore besoin de toutes ces belles choses , & même qu'il les désire après sa mort , sans pouvoir se les procurer. Mais ceci n'est

rien encore ; combien en a-t-on vu immoler sur le tombeau de leurs enfans , des chevaux , des courtisanes , d'autres des Échansons pour aller leur verser à boire , & brûler ou enfouir avec eux des vêtemens & tout l'attirail de la toilette , comme si tout cela leur étoit nécessaire , ou qu'ils dussent en faire usage chez Pluton. Ce n'est pas , à mon avis , le fils de ce vieillard affligé , qui est l'objet de tant de lamentations ; ce n'est pas pour le défunt qu'il épanche ainsi sa douleur , & qu'il fait un personnage aussi tragique ; il fait qu'il ne peut être entendu de celui à qui il s'adresse , eût-il même une voix plus forte que celle de Stentor. Ce n'est pas non plus pour lui-même ; il suffit d'avoir le sentiment de sa douleur & de s'en nourrir , sans qu'il soit nécessaire de recourir à des cris , & personne n'a besoin de s'apostropher soi-même par des clameurs , pour se rendre compte de ce qu'il éprouve in-

térieurement : ce ne peut donc être
 que pour les assistans témoins de ces
 démonstrations , qui méritent bien le
 nom de folies ; car il ne sçait ni ce qui
 est arrivé à son fils , ni ce qu'il est de-
 venu , ni même de quelle maniere il a
 vécu en ce monde ; autrement il ne
 regarderoit pas sa mort comme un ter-
 rible malheur. Si ce fils pouvoit obte-
 nir d'Éaque & de Pluton la permission
 de regarder quelques instans par l'autre
 des Enfers , & d'arrêter les plaintes inu-
 tiles de son pere , il pourroit lui dire :
 « Pourquoi tant de lamentations , in-
 « fortuné mortel ? pourquoi m'affliger
 « ainsi ? cessez de vous arracher les
 « cheveux & de vous ensanglanter le
 « visage ; pourquoi me plaignez-vous
 « si fort ? pourquoi m'appellez-vous
 « malheureux , moi qui jouis d'un sort
 « beaucoup meilleur que le vôtre ? Par
 « quelle raison me croyez-vous souf-
 « frant ? Seroit-ce parce que je ne suis
 « pas , comme vous , accablé d'an-

« nées, chauve, ridé, tout courbé &
« chancelant sur mes genoux ? Seroit-
« ce enfin parce que l'âge ne m'auroit
« pas permis de compter de mon vi-
« vant un aussi grand nombre de mois
« & d'olympiades, ou qu'il n'auroit
« pas émouffé mes sens au point de
« me faire déraisonner comme vous,
« en présence de tant de témoins ? In-
« sensé, quels biens voyez-vous dans
« la vie, dont vous ayez à regretter la
« jouissance pour moi ? C'est le vin,
« me direz-vous, la bonne chose, l'a-
« mour, les beaux habits. Et craignez-
« vous que leur privation ne me rende
« malheureux ? Vous ne voyez donc
« pas qu'il vaut infiniment mieux ne
« pas avoir soif que de boire à sou-
« hait ; qu'il vaut mieux ne pas avoir
« faim que de manger ; qu'il vaut mieux
« ne pas éprouver le froid que d'avoir
« un grand nombre d'habits ? Mais
« puisque vous paroissez l'ignorer, je
« vais vous apprendre à mettre plus

* de vérité dans vos plaintes. Recom-
 * mencez donc vos lamentations, &
 * dites : Mon pauvre fils, tu n'auras
 * plus soif, tu n'auras plus faim, tu
 * n'auras plus froid ; tu te séparas de
 * ton pere infortuné ; te voilà exempt
 * de maladies ; tu ne crains plus ni fie-
 * vre, ni ennemi, ni tyran. Tu n'éprou-
 * veras plus les tourmens de l'amour,
 * tu ne t'épuiseras plus par ses plai-
 * sirs ; tu ne te ruineras pas à faire
 * deux ou trois fois par jour des repas
 * dispendieux. Quel horrible malheur !
 * ton âge décrépît ne t'exposera ni à
 * la risée, ni aux rebuts des jeunes
 * gens. Croyez-vous, mon pere, que
 * de pareils discours ne seroient pas
 * plus vrais & plus amusans que les
 * vôtres ? N'allez-vous pas aussi vous
 * affliger pour moi, en pensant aux
 * ténèbres & à la nuit profonde qui
 * regnent ici-bas ? Ne craignez-vous
 * pas que je ne suffoque dans mon

» la mâchoire , ne m'ont pas permis
» de me satisfaire «.

(*) Et la Mort à ces mots le couvre de ses ombres.

Or je vous le demande , au nom de Jupiter , si un mort se retournant vers l'assemblée & s'appuyant sur le coude , tenoit un pareil langage , ne conviendriens-nous pas que ses raisonnemens sont pleins de justesse ? Cependant on voit par-tout des insensés jeter les hauts cris , faire venir un Charlatan funéraire , qui tient toujours tout prêt un répertoire de vieilles aventures tragiques , qui aide les autres à pleurer dans ces occasions , & qui est en quelque sorte le coryphée de leurs folies.

(*) Iliad. Chap. xvj , vers 502 & 855. Homere emploie ce vers , d'abord après le discours que Sarpédon prononce en mourant ; & pour la seconde fois , après le discours qu'il met dans la bouche de Patrocle , également à l'instant de la mort.

Dès qu'il a commencé, ils modulent, pour ainsi dire, leurs cris sur ses chants : ce sont les mêmes principes & les mêmes fortises chez tous les peuples, lorsqu'il s'agit de l'expression de leur douleur. Mais les funérailles qui viennent ensuite, sont différentes chez les différentes Nations. Le Grec brûle ses morts, le Perse les enterre, l'Indien les incruste dans une matiere transparente, le Scythe les mange, l'Egyptien les conserve dans des sels ; ce dernier, car je l'ai vu par moi-même, fait d'un cadavre ainsi desséché son compagnon de boisson & de bonne chere. Souvent même un Egyptien sans argent se sauve d'un moment de détresse, en donnant à propos en gage le corps de son frere ou de son pere (*). Les mausolées, les pyramides, les colonnes sépulcrales,

(*) Diodore de Sicile dit que ceux qui ne rachetoient pas ces gages précieux, étoient déshonorés & privés de la sépulture.

les inscriptions que le temps a bientôt détruits , qu'est-ce autre chose qu'un faste superflu & des jeux d'enfans ? Quelques-uns ont établi des jeux & des combats , & ont prononcé des oraisons funebres sur le tombeau des morts , comme pour plaider la cause du défunt , ou rendre témoignage en sa faveur devant les Juges des Enfers. Ces diverses cérémonies sont terminées par un repas , auquel assistent tous ceux qui étoient attachés au mort. Ils consolent les parens , & leur font violence pour les engager à prendre quelque nourriture : il est à présumer que c'est une douce violence ; car les pauvres gens , excédés d'avoir jeûné pendant trois jours , ne pourroient pas supporter la faim plus long-temps. Jusqu'à quand , leur dit-on , répandrons-nous des larmes ? laissez , mon ami , laissez reposer en paix les manes de votre heureux fils ; ou si vous avez résolu de ne point mettre fin à vos pleurs , consen-

tez pour cela même à prendre quelque subsistance, afin de suffire à l'excès de votre douleur. Il n'est personne qui, dans cette circonstance, ne cite aux affligés ces deux vers d'Homere :

Niobé se souvient qu'elle n'a point mangé (*).

Ce n'est pas en jeûnant que nous pleurons nos morts (**).

Les infortunés consentent d'abord à manger du bout des levres, &, pour ainsi dire, en rougissant; on diroit qu'ils ont peur de se rendre aux besoins de

(*) Iliad. Chap. xxiv, vers 602. Achille, en cet endroit, dit à Priam que le corps de son fils Hector lui sera rendu le lendemain au lever de l'Aurore, mais qu'en attendant, il faut se mettre à table; la belle Niobé, ajoute-t-il, se souvient qu'il faut prendre de la nourriture, quoiqu'elle ait perdu ses douze enfans.

(**) Iliad. Chap. xix, vers 225. Le bouillant Achille refuse de prendre aucune nourriture avant d'avoir vengé la mort de son ami Patrocle. Ulysse l'engage à renoncer à cette résolution, &, entre autres raisons, lui allègue celle qui est exprimée dans ce vers.

l'humanité, après avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher.

Quiconque voudra porter un œil observateur sur tout ce qui se fait dans les occasions de deuil , reconnoîtra tous les ridicules dont je viens de parler , & beaucoup d'autres encore auxquels se livre le vulgaire , parce qu'il regarde la mort comme le plus grand de tous les maux.



L'AMATEUR DE FABLES,

OU

L'INCREDULE.

TICIADE, PHILOCLÈS.

TICIADE. **P**OURRIEZ-VOUS me dire, Philoclès, ce qui peut porter la plupart des hommes à aimer autant le mensonge, & pourquoi ils trouvent tant de plaisir à raconter des fables ridicules, ou à les écouter ?

PHILOCLÈS. Beaucoup de gens sont portés à mentir par mille raisons d'intérêt personnel.

TIC. Je ne veux point parler de ceux-là ; il est des occasions où le mensonge est excusable ; il en est même où il mérite des éloges : par exemple, quand on se le permet pour donner le change

à l'ennemi, ou pourvoir à sa propre conservation; ainsi Ulysse s'écarta souvent de la vérité pour se sauver lui-même & procurer le retour de ses compagnons (*): il est ici question de ceux qui, sans y être forcés, chérissent l'imposture, la préfèrent au vrai en toute occasion, & s'en repaissent habituellement; dites-moi, je vous prie, quel peut être leur motif?

PHIL. Avez-vous connu des gens pour qui le mensonge eût tant d'attraits?

TIC. Oui, & beaucoup, je vous assure.

PHIL. Ils sont donc foux? car il faut l'être, pour préférer de gaité de cœur le pis au mieux.

TIC. Et n'en voit-on pas aussi une infinité dont on admire le bonheur &

(*) Lucien employe ici les expressions d'un vers d'Homere, dont il rompt la mesure; voyez Odyss. 1, vers 5.

la sagesse , prendre plaisir à se tromper eux-mêmes & à tromper les autres ? Je vous avoue que je ne puis souffrir ce travers dans des hommes estimables à d'autres égards. Vous devez connoître mieux que moi nos anciens Historiens Hérodote & Ctésias de Cnide (*), ainsi que les Poètes qui les ont précédés. Tous ces Ecrivains célèbres, & Homère lui-même , ont rempli leurs Ouvrages de mensonges ; leurs erreurs se sont

(*) Ce dernier fut Historien & Médecin. Il nous reste de lui quelques fragmens de l'Histoire des Assyriens & des Perses. Malgré le suffrage de Diodore de Sicile & de Trogue-Pompée , qui l'ont suivi préféablement à Hérodote , on ne donne aucune croyance aux récits de Ctésias. On pourroit dire même qu'Hérodote , dans ce qu'il rapporte contre la vraisemblance , n'a point intention d'en imposer , au lieu que Ctésias , qui avoit long-temps vécu en Perse , comme premier Médecin d'Artaxercès Memnon , ne pouvoit ignorer la fausseté d'une infinité de choses qu'il raconte. Ctésias vivoit vers l'an 400 avant Jésus-Christ.

non seulement répandues parmi leurs contemporains, mais transmises encore jusqu'à nous dans leurs charmantes productions. Je rougis pour eux quand ils nous racontent comment Saturne mutila son pere , quand ils nous parlent du supplice de Prométhée , de la révolte des Géans , & de la maniere tragique dont ils furent précipités dans les Enfers ; quand je lis les Métamorphoses de Jupiter amoureux en taureau ou en cygne , celle de plusieurs femmes en ours ou en oiseau. Que dirai-je des chevaux ailés, des Chimeres, des Gorgones , des Cyclopes , & de tant d'autres merveilles aussi absurdes, qui ne sont propres qu'à effaroucher les enfans peureux ? Je passerois encore les fictions des Poëtes ; mais comment ne pas trouver ridicule que des Villes & des Nations entieres , que le Public & les Particuliers se plaisent à fomentér des mensonges évidens ? Si les Crétois montrent avec confiance le tombeau
de

de Jupiter ; si les Athéniens prétendent qu'Erichthonius naquit des entrailles de la terre (*), & que les premiers hommes poufferent comme des légumes dans les champs de l'Attique : ces traditions sont beaucoup moins éloignées de la vraisemblance, que celle des Thébains sur les dents de serpent, qui, semées par Cadmus, firent germer des soldats (**). Quand un homme fait

(*) *Mirâ sanè ratione*, dit un des Commentateurs de Lucien, *effuso nempe in terram Vulcani Minervam peteuntis semine. Apud Orig. c. Cels. Liv. viij. Vide etiam Lactant. 1, 17.* Cet Erichthonius fut d'ailleurs Roi d'Athènes. On conte de lui qu'il avoit les jambes si mal faites, qu'il n'osât paroître en public que dans un char de son invention, dans lequel la moitié de son corps étoit cachée. Sa difformité lui a sans doute donné Vulcain pour pere, & son usage de se cacher la moitié du corps, l'aura fait supposer enfant de la Terre.

(**) Ces soldats sont appelés Σπαρτοί en grec, & *Sparti* en latin ; ces deux mots veulent dire *semés*.

usage de la raison pour rejeter ces absurdités , que tant de gens regardent comme des faits indubitables ; quand il met au rang des imbécilles (*) tous ceux qui croient que Triptolême fut porté au milieu des airs sur un dragon ailé , que Pan vint d'Arcadie combattre pour les Grecs à Marathon , que la Nymphé Orithye fut enlevée par Borée , on prend cet homme sage pour un impie & un insensé ; tant le mensonge a d'empire sur tous les esprits !

PHIL. Je trouve les Poètes excusables , en ce que leur premier devoir est de plaire à leurs Lecteurs ; & il faut avouer que rien n'est plus propre à

(*) Le Texte en nomme deux , *Margites* & *Coræbus*, Voyez ce que nous avons dit du premier , à la note du *Dial. des Sectes*. On rapporte du second , que s'étant marié , il n'osoit pas approcher son épouse , par crainte de sa belle-mère. Le nom de l'un & de l'autre étoit passé en proverbe , pour désigner une grande simplicité.

répandre de l'agrément dans leurs Ouvrages, que les charmantes fictions de la Fable; on doit aussi permettre aux différentes Nations de chercher à s'illustrer par des traditions merveilleuses. Si vous enlevez ce privilège aux peuples de la Grèce, vous ferez mourir de faim ceux qui gagnent leur vie à raconter les anciens prodiges dont elle fut le théâtre; il faut du merveilleux aux Etrangers, & ils ne seroient plus curieux d'entendre la vérité, quand on s'offriroit de la leur dire pour rien. Mais ceux qui aiment le mensonge pour le mensonge même, & sans aucun motif d'intérêt, je les trouve dignes de mépris & de blâme.

FIG. Eh bien, je vous dirai que j'éfors de chez le célèbre Eucrate, où j'ai entendu tant de contes & d'aventures incroyables, que je n'ai pu y tenir; ils ont porté l'exagération au point de me donner des vapeurs, & j'ai été forcé de les quitter au milieu

de leurs discours, comme si quelque Furie m'eût chassé de la maison.

PHIL. Cependant, mon ami, Eucrate est un homme digne de foi; & loin de mentir lui-même, il ne souffriroit pas qu'on le fît en sa présence; on peut du moins, sans témérité, prendre cette opinion d'un vieillard à longue barbe pendante, qui d'ailleurs a toute sa vie cultivé la Philosophie.

TIC. Vous ne savez pas, mon cher Philoclès, quelles fables il nous a débitées, avec quel sérieux il s'efforçoit de nous les faire croire, quels sermens il faisoit pour en attester la vérité; il juroit même par ses enfans (*). Dans

(*) C'étoit l'usage parmi les Athéniens, de se dévouer soi-même avec ses enfans aux plus grands malheurs & aux derniers supplices, pour attester dans les Tribunaux que le témoignage que l'on rendoit contre quelqu'un étoit conforme à la vérité. Ce passage du Nouveau Testament, Matth. XXVII, v. 25, *Que son*

mon étonnement , je le regardois d'un oeil stupéfait , & je ne savois que penser ; tantôt j'imaginóis qu'il n'étoit plus dans son bon sens & qu'il avoit entièrement perdu la raison ; tantôt je le prenois pour un imposteur , dont la fourberie m'avoit échappé jusqu'à ce jour , & je voyois en lui un singe caché sous la peau d'un lion , tant ce qu'il disoit étoit absurde.

PHIL. Au nom de Vesta , faites-moi part de ce que vous avez entendu. Je veux connoître avec vous toute la vanité cachée sous une barbe aussi touffue.

TIC. J'avois affaire aujourd'hui chez Léontichus , qui , comme vous le savez , est mon ami ; son esclave me dit que depuis le matin il tenoit compagnie à Eucrate , qui étoit malade. Comme dans mes momens de loisir

saug retombe sur nous & sur nos enfans , prouve aussi que cet usage subsistoit parmi les Juifs.

j'allois quelquefois faire visite à ce dernier, je fus chez lui pour y voir en même temps l'un & l'autre. Léontichus venoit de sortir lorsque j'entrai; mais j'y trouvai nombreuse compagnie, entre autres Cléodème le Péripatéticien, le Stoïcien Dinomaque, & l'Académicien Jon, qui prétend qu'on doit admirer le talent avec lequel il défend le système de Platon; il croit avoir pénétré seul dans la pensée de ce grand homme, & l'expliquer mieux que personne. Vous voyez qu'il n'est point de nom obscur parmi ceux que je vous cite; ce sont des hommes parvenus au plus haut degré de sagesse & de vertu; ce sont des hommes infiniment vénérables; dont la présence imprime un respect mêlé de crainte; ce sont, en un mot, des chefs de sectes. Il y avoit avec eux le Médecin Arignote, que l'on avoit fait venir, je pense, pour voir le malade: celui-ci commençoit à se mieux porter; fort

mal étoit devenu un peu plus traitable , & sa fluxion étoit descendue sur ses pieds. Dès qu'il m'apperçut , il me pria de m'asseoir auprès de lui sur son lit : il me parla d'une voix foible & languissante , qui annonçoit l'épuisement d'un homme accablé ; j'en fus d'autant plus surpris , qu'en entrant , je l'avois entendu disputer avec beaucoup de véhémence & d'action. Je l'abordai en lui faisant les excuses convenables en pareille circonstance ; je lui dis que j'avois ignoré sa maladie jusqu'alors , & que j'étois accouru vers lui dès le moment où l'on m'en avoit instruit ; je me plaçai ensuite à ses côtés , avec la précaution de ne point lui toucher les pieds. Son mal faisoit depuis quelque temps le sujet de la conversation , & chacun lui indiquoit sa recette , comme c'est assez l'usage. Cléodème parloit alors : » Il faut , di-

» soit-il , lever de la main gauche une

» dent de belette , tuée de la manière

» que je viens de vous l'indiquer , at-
 » tacher cette dent à la peau d'un lion
 » nouvellement écorché , & s'enve-
 » lopper la jambe avec cette peau ;
 » la douleur disparoît à l'instant. Ce
 » n'est pas la peau d'un lion , reprit
 » Dinomaque ; on m'a dit qu'il falloit
 » prendre celle d'une jeune biche qui
 » n'a point encore porté ; je la croi-
 » rois préférable , parce que le cerf est
 » très-léger , & que d'ailleurs il a le
 » pied très-nerveux. Le lion est aussi
 » un animal très-fort ; je fais que la
 » graisse de son pied droit & les poils
 » de sa barbe ont une grande vertu ,
 » quand on les emploie avec les pa-
 » roles que l'on doit joindre à chacun
 » de ces spécifiques ; mais ce n'est pas
 » pour les douleurs de pieds. Je croyois
 » comme vous autrefois , répliqua
 » Cléodème , que la peau de biche
 » valoit mieux , à cause de la vitesse
 » de cet animal ; mais dernièrement
 » un Africain , fort versé dans ces con-

» naissances, me fit changer de senti-
 » ment, en m'observant que les lions
 » étoient plus légers encore que les
 » cerfs, puisque les premiers attrapent
 » ceux-ci à la course. La compagnie
 » applaudit à la justesse de cette remar-
 » que. » Croyez-vous, dis-je à mon
 » tour, que des maladies de cette es-
 » pèce se guérissent avec des paroles,
 » ou qu'on vienne à bout de dissiper
 » une douleur intérieure, en portant
 » telle ou telle chose suspendue sur
 » soi ? Ma réflexion les fit beaucoup
 » rire; ils avoient l'air de me regarder
 » en pitié, de ce que, dans ma profonde
 » ignorance, je paroissais douter de faits
 » aussi incontestables aux yeux des per-
 » sonnes de bon sens. Il n'y eut que le
 » Médecin qui parut goûter ma ques-
 » tion; il vouloit conduire Eucrate se-
 » lon les règles de l'Art, & le régime qu'il
 » lui avoit prescrit étoit de se tenir aux
 » légumes pour toute nourriture, de
 » s'abstenir de vin, & généralement de

tout ce qui pouvoit exciter l'irritation
 des nerfs : il y a toute apparence qu'on
 n'avoit pas voulu l'écouter. » Que di-
 » tes-vous donc, Ticiade, me déman-
 » da Cléodème, avec un rire de com-
 » passion ? vous croyez que tout cela
 » ne peut servir à rien dans les mala-
 » dies ? Non, répondis-je ; à moins
 » que je ne devienne le plus stupide
 » des hommes (*), je ne me persua-
 » derai jamais que des choses extérieu-
 » res & absolument étrangères à notre
 » être, qui par conséquent n'ont rien
 » de commun avec les causes internes
 » de nos maladies, puissent devenir
 » efficaces par des paroles & des pres-
 » tiges, ou qu'il fût de les porter
 » sur soi. Encore une fois, je ne le
 » croirois pas, quand vous attacheriez
 » seize belettes tout entières à la peau
 » d'un lion, ce lion fût-il celui de la

(*) A moins que mes narines ne soient en-
 tièrement bouchées.

» forêt de Némée. J'en ai vu un bien
 » vivant & revêtu de sa peau, qui,
 » loin d'avoir la vertu de guérir les
 » autres, alloit lui-même tout boitant
 » de la douleur qu'il souffroit au pied.
 » Il faut être un homme simple, répli-
 » qua Dinomaque, pour être arrivé
 » à votre âge, sans avoir cherché à
 » vous instruire de l'utilité de ces opé-
 » rations. Vous ne croyez donc pas
 » non plus que l'on puisse conjurer
 » la fièvre, charmer les serpens, amol-
 » lir les glandes (*)? cependant rien
 » n'est plus certain, & c'est ce que font
 » tous les jours les vieilles même;
 » pourquoi les guérisons dont nous
 » parlons, ne seroient-elles pas égale-
 » ment possibles? Pouvez-vous con-
 » clure, lui répliquai-je, que cela
 » s'opere de la manière que vous le
 » prétendez? Il vous faut changer de

(*) Le Texte dit, les glandes ou tumeurs de l'aîne.

» these , & me prouver par quelle
 » vertu il peut se faire que la fièvre se
 » laisse épouvanter au nom de quel-
 » que Divinité , ou par des mots bar-
 » bares ; tant que vous ne m'aurez pas
 » démontré que cela suffit pour met-
 » tre les maladies en fuite , je regarde-
 » rai tous vos discours comme des
 » contes de vieilles. — Vous ne croyez
 » donc pas que les Dieux existent ,
 » puisque vous refusez à leurs noms
 » le pouvoir d'opérer des guérisons ?
 » — Vous me calomniez ; rien n'em-
 » pêche que les Dieux n'existent , &
 » qu'en même temps toutes les choses
 » que vous dites ne soient des men-
 » songes. J'honore les Dieux , je vois
 » les guérisons qu'ils opèrent & les se-
 » cours qu'ils procurent aux malades ,
 » par le moyen de la Médecine & des
 » médicamens ; Esculape & tous ceux
 » qui ont exercé son Art , ont soula-
 » gé les malades , & leur ont rendu la
 » santé par la connoissance des simples

» & l'usage des bons remedes, & point
 » du tout avec des belettes attachées
 » à des peaux de lion. Laissez-le dire,
 » reprit Jon ; je vais vous raconter un
 » fait bien surprenant ; j'avois environ
 » quatorze ans quand il est arrivé. On
 » vint un jour annoncer à mon pere
 » que son Vigneron Midas , l'un des
 » plus vigoureux & des plus actifs de
 » ses domestiques , avoit été mordu
 » d'un serpent en plein midi (*), &
 » que sa jambe étoit déjà livide & en-
 » flée. Comme il étoit occupé à lier

(*) Il y a au grec : Le marché étant fort
 rempli de monde ; cette façon de parler désigne
 dans plusieurs Auteurs , l'espace de temps qui
 s'écoule depuis neuf heures du matin jusqu'à
 midi. Peut-être Lucien l'emploie-t-il ici pour
 rendre le conte plus vraisemblable , en don-
 nant à entendre que ce fait s'est passé en plein
 midi ; peut-être aussi veut-il dire seulement que
 les serpens échauffés par l'ardeur du soleil ,
 mordent plus fréquemment à midi que dans un
 autre temps de la journée.

» les ceps aux échalas , le reptile vint
 » le mordre au pouce du doigt, & ren-
 » tra aussi-tôt dans son trou. Celui
 » qu'on avoit envoyé nous annoncer
 » cet accident, parloit encore, lorsque
 » nous voyons le pauvre Midas porté
 » sur un grabat par ses camarades. Il
 » paroissoit enflé, noir & comme en
 » pourriture ; l'infortuné respiroit à
 » peine. Mon pere étoit fort affligé ;
 » un de ses amis présens à cette scene,
 » lui dit : Rassurez-vous ; je vais vous
 » amener tout à l'heure un de ces Ba-
 » byloniens qu'on nomme Chaldéens,
 » & qui vous guérira votre homme. Le
 » Babylonien arrive, prononce quel-
 » ques paroles d'enchantement, attaché
 » au pied de Midas une petite pierre
 » qu'il avoit fait tomber de la colonne
 » du tombeau d'une vierge, & chasse à
 » l'instant même le venin, dont on ne
 » vit plus la moindre trace ; non seu-
 » lement le malade recouvra la santé,
 » mais on le vit se lever, prendre son

» grabat sur ses épaules & s'en retour-
» ner aux champs. Telle fut la vertu
» des paroles, & de la pierre tirée de la
» colonne sépulcrale. Cet habile Chal-
» déen fit des choses plus merveil-
» leuses encore, & je pourrois dire
» vraiment divines. Il fut un matin à
» la campagne; après avoir prononcé
» sept noms sacrés, pris dans un an-
» cien Livre, après avoir purifié avec
» du soufre & une torche ardente, un
» endroit autour duquel il tourna trois
» fois, il extermina tous les serpens
» de la contrée; on voyoit obéir à ses
» enchantemens les aspics, les vipères,
» les céraastes, les dardans, les gre-
» nouilles venimeuses & les crapauds.
» Il ne restoit qu'un vieux dragon, qui
» n'ayant plus la force de ramper, ne
» s'étoit pas rendu avec les autres; le
» Mage s'apperçoit qu'il lui manque,
» & députe vers lui un serpent des
» plus jeunes, qui le ramena bientôt.
» Lorsqu'il les eût tous rassemblés, il

» souffle sur eux , & , à notre grand
» étonnement , ce souffle les brûle &
» les réduit en cendres. Le jeune ser-
» pent , lui dis-je , amena-t-il le vieux
» dragon par la main , ou celui-ci
» prit-il un bâton pour marcher ? Vous
» plaisantez , reprit Cléodème ; j'étois
» plus incrédule que vous sur tous les
» prodiges de ce genre , & j'aurois juré
» que jamais de ma vie on ne feroit
» venu à bout de me gagner sur ce
» point ; mais je me suis rendu malgré
» moi , lorsque je vis , pour la première
» fois , un homme voler comme un
» oiseau. C'étoit un étranger , un bar-
» bare même , qui se disoit des con-
» trées Hyperboréennes ; en plein jour ,
» il traversoit les airs , marchoit sur
» l'eau , passoit lentement & à pas
» comptés au milieu d'un grand feu.
» — Quoi ! vous l'avez vu voler &
» marcher sur l'eau ? — Oui , je l'ai
» vu ; il avoit une chaussure de peau
» de bœuf , selon l'usage de son pays ,

» où l'on ne porte point de cuir tanné.
» Je ne vous parlerai pas de beaucoup
» d'autres choses moins surprenantes
» qu'on lui a vu faire, comme d'ins-
» pirer de l'amour, évoquer les Gé-
» nies, ressusciter des morts, qui, de-
» puis vingt-quatre heures, ne don-
» noient plus aucun signe de vie; faire
» paroître Hécate devant vous, atti-
» rer la Lune en terre. Je vous rap-
» porterai seulement ce que je lui ai
» vu faire chez Glaucias fils d'Alexi-
» clée. A peine ce jeune homme, à la
» mort de son père, se vit maître de
» disposer de son bien, qu'il fut épris
» d'amour pour Chrysis fille de Dé-
» ménète. J'étois alors son Maître de
» Philosophie; & sans cette malheu-
» reuse passion, il auroit su dès-lors
» tout ce qu'on enseigne dans l'école
» des Péripatéticiens : il n'avoit que
» dix-huit ans, & déjà il avoit appris
» la Physique entière & en étoit à

» l'analyse (*). Le pauvre enfant ne
 » sachant que faire en cette circon-
 » stance, vint me trouver & me dé-
 » couvrit l'état de son cœur. Je crus
 » qu'il étoit de la sagesse de son Maî-
 » tre, de conduire chez lui ce Mage
 » Hyperboréen. Il fallut d'abord don-
 » ner quatre mines à celui-ci pour les
 » sacrifices; de plus, je lui en promis
 » seize, si Glaucias, par son moyen,
 » jouissoit de sa maîtresse. Après avoir
 » attendu le temps de la pleine Lune,
 » dans lequel seul on fait ces sortes
 » d'opérations, il creusa une fosse pro-

(*) Par *Analyse*, il faut entendre ici la *Lo-
 gique*; & ce passage de Lucien prouve qu'on ne
 l'enseignoit aux jeunes gens qu'après la *Phy-
 sique*. Cette marche est tout à la fois plus natu-
 relle & plus avantageuse que celle qui est sui-
 vie dans nos Collèges. La Logique exige toute
 la maturité du jugement, & il suffit presque
 d'avoir des yeux pour réussir dans les Sciences
 Physico-Mathématiques & dans la Physique.

» fonde dans la cour de la maison ; au
» milieu de la nuit, il fit paroître à nos
» yeux le pere de Glaucias, mort de-
» puis plus de sept mois. Le Vieillard,
» d'abord indigné de la passion de son
» fils, entra dans une grande colere
» contre lui, mais finit par consentir à
» son amour. Le Mage évoqua ensuite
» Hécate, qui conduisoit Cerbere avec
» elle ; il attira aussi la Lune, dont les
» formes changeantes à chaque instant,
» offroient à nos regards un spectacle
» singulièrement varié ; tantôt elle se
» monroit sous la figure d'une belle
» femme, tantôt sous celle d'une belle
» génisse, & tantôt sous celle d'une
» chienne. Enfin, le Mage ayant fait
» un petit Amour de terre : Va, lui
» dit-il, chercher Chrysis, & hâte-toi
» de nous l'amener. L'Amour vole,
» & quelques minutes après Chrysis
» frappe à la porte ; elle entre, se jette
» au cou de Glaucias avec les plus
» vives démonstrations de tendresse,

» & les deux Amans restèrent ensemble
 » jusqu'au chant du coq. Alors la Lune
 » remonte aux cieux, Hécate rentre
 » dans les entrailles de la terre, les
 » autres spectres disparoissent, & nous
 » renvoyons Chrysis un peu avant le
 » point du jour. Si Ticiade avoit été,
 » comme moi, témoin de ces divers
 » prodiges, il nous croiroit, quand
 » nous l'assurons que les enchante-
 » mens ont une grande vertu. C'est
 » fort bien dit, repris-je; si je les avois
 » vus, point de difficulté; mais vous
 » voudrez bien m'excuser, si je n'ai pas
 » pour toutes ces merveilles, d'aussi
 » bons yeux que vous. J'ai connu la
 » Chrysis dont vous parlez; elle n'est
 » point d'une vertu farouche; vous
 » pouviez vous dispenser de lui en-
 » voyer votre messager de boue; vous
 » n'aviez pas besoin non plus de votre
 » Mage Hyperboréen, ni de la Lune;
 » avec vingt drachmes, vous l'auriez
 » fait aller jusque chez les Hyperbo-

» réens. L'or est le seul enchantement
» qui puisse attirer Chrysis ; elle est
» d'une humeur tout opposée à celle
» des spectres : ceux-ci, du moins dans
» votre opinion, prennent la fuite lorsqu'ils
» entendent le bruit du fer ou
» de l'airain ; mais lorsque les oreilles
» de cette Amante sont frappées par
» le doux cliquetis de l'argent, on la
» voit accourir avec empressement. Je
» m'étonne au reste, de ce que votre
» Mage, qui pourroit se faire aimer
» lui-même des femmes les plus opu-
» lentes, & s'enrichir avec elles, s'a-
» muse à gagner quelques sous pour
» rendre Glaucias aimable. Vous êtes
» ridicule, dit Jon, de refuser abso-
» lument de tout croire. Cependant je
» voudrois bien savoir ce que vous
» pensez de ceux qui délivrent les
» possédés de leurs terreurs, & en-
» chantent les Démons aux yeux de
» tout le monde. C'est un fait que je
» n'ai pas besoin d'attester ; il n'est

» personne qui ne connoisse ce Syrien
 » de la Palestine, si expert dans les
 » guérisons de ce genre. On fait com-
 » bien on lui amène de gens qui tom-
 » bent à l'aspect de la Lune, qui ont
 » les yeux renversés & la bouche pleine
 » d'écume ; il les relève, les délivre
 » de leurs maux, & les renvoie en par-
 » faite santé pour une médiocre ré-
 » compense (*). Lorsqu'il se présente

(*) Nous lisons ici avec plusieurs Commen-
 tateurs, *οὐχ ἐπὶ μισθῷ μεγάλῳ*, *non magnâ mer-
 cede*. On parle d'un grand nombre de Démon-
 iques, & dans une multitude nombreuse, il
 doit se trouver plus de pauvres que de riches.
 D'ailleurs le Platonicien Jon semble répondre
 par-là à ce que Ticiade lui avoit objecté sur la
 modicité du salaire qu'exigeoient les Mages &
 les Exorcistes. Quelques Commentateurs ont
 pensé qu'il pouvoit être question en cet en-
 droit, d'un Disciple des Apôtres ; mais il est cer-
 tain que les Chrétiens n'ont jamais chassé les
 Démon ni guéri les malades pour de l'argent.
 On voit d'ailleurs dans l'Évangile, qu'il y avoit
 en Palestine des imposteurs qui se donnoient
 pour Exorcistes & n'étoient pas Chrétiens.

» devant ces infortunés étendus par
» terre, & qu'il leur demande com-
» ment le Démon est entré dans leur
» corps, le malade ne prononce au-
» cune parole; mais le Démon lui-
» même répond en grec ou en langue
» barbare, dit d'où il est, de quelle
» manière & de quel endroit il est venu
» dans celui qu'il possède. Alors le
» Mage conjure le mauvais Génie; &
» si celui-ci n'obéit pas, il le chasse
» par ses menaces; j'en ai vu sortir un
» tout noir & tout enfumé. Bon, lui
» dis-je, la vue d'un Génie n'est rien
» pour un Académicien; nous autres
» nous ne sommes que des aveugles,
» & nous n'avons pas appris à l'école
» de Platon le secret d'appercevoir
» une chose aussi subtile que les idées.
» Mais, reprit Eucrate, Jon n'est pas
» le seul qui ait vu des Démons; une
» infinité de gens en ont rencontré
» pendant la nuit, & même pendant
» le jour; pour moi, j'en ai vu mille

» & mille fois. J'en étois épouvanté
 » dans les commencemens, mais l'ha-
 » bitude m'a familiarisé avec eux; ce
 » n'est plus pour moi une chose ex-
 » traordinaire, sur-tout depuis qu'un
 » Arabe m'a donné un anneau fait
 » avec le crochet d'un gibet, & m'a
 » appris un enchantement composé
 » d'un grand nombre de paroles. Vous
 » devez m'en croire, Ticiade, à moins
 » que vous ne me preniez décidément
 » pour un imposteur. — Et comment
 » ne pas croire le sage Eucrate, lorf-
 » qu'il est chez lui, & qu'il dit ce qu'il
 » pense avec la liberté & l'autorité
 » d'un maître? Tous ceux de ma mai-
 » son, continua-t-il, enfans, jeunes,
 » vieux, maîtres & domestiques, vous
 » attesteront qu'une statue leur appa-
 » roît toutes les nuits. — Quelle statue?
 » — N'avez-vous pas vu, en entrant
 » dans le vestibule, un très-beau mor-
 » ceau de sculpture qui est de la main
 » de Démétrius? — N'est-ce pas celle
 qui

» qui représente un Discobole prêt à
 » lancer le disque ? Il a les yeux tour-
 » nés vers la main dont il tient le pa-
 » let ; & comme s'il vouloit se relever
 » en le lançant , tout son corps est
 » appuyé sur l'un de ses genoux qui
 » se replie. Non , dit-il , la statue dont
 » vous parlez est le Discobole de My-
 » ron (*). Ce n'est pas non plus celle
 » d'à côté , que l'on regarde comme
 » un beau morceau de Polyclète , &
 » dont la tête est ceinte de bandelettes ;
 » ni aucune de celles que vous voyez
 » à droite en entrant , & qui représen-
 » tent les tyrannicides de Critias (**):
 » vous en avez dû remarquer une autre
 » près de la fontaine ; elle a un gros

(*) Quintilien , Liv. 11, 13 , parle de cette statue. *Quid tam distortum & elaboratum , quàm est ille Discobolos Myronis ?*

(**) Le grec dit : de Critias l'Insulaire. Il est probable que ce Critias étoit un Sculpteur de Sicile ; Pline parle , dans son Histoire Naturelle , d'un Statuaire de ce nom.

» ventre, elle est chauve & demi-nue.
 » Quelques poils de sa barbe semblent
 » suivre la direction du vent; ses veines
 » sont d'un naturel frappant, & l'on
 » diroit qu'elle est vivante; je crois
 » que c'est la statue de Pélychus, Gé-
 » néral des Corinthiens. N'est-ce pas,
 » lui dis-je, celle que j'ai vue à la droite
 » de Saturne? Elle est ornée de ban-
 » delettes & de guirlandes desséchées;
 » elle a aussi des plaques d'or sur la
 » poitrine. — Oui, dit-il, je l'ai fait
 » dorer en reconnoissance de ce qu'elle
 » m'avoit guéri d'une fièvre violente
 » qui m'épuisoit depuis trois jours, &
 » m'avoit conduit aux portes du tom-
 » beau. — Mais le grave Pélichus fut
 » donc aussi Médecin? — Oui, sans
 » doute; & ne vous en moquez pas, car
 » vous pourriez avoir affaire à lui sous
 » peu de temps. Je connois tout le pou-
 » voir de cette statue dont vous faites
 » des plaisanteries; croyez-vous qu'il
 » ne lui seroit pas aussi facile de don-

» ner la fièvre que de l'enlever? — Je
 » la conjure en ce cas, de vouloir bien
 » m'être propice. Mais dites-moi donc
 » ce que vous lui voyez faire de par-
 » ticulier, vous & tous ceux de votre
 » maison? — Dès que la nuit arrive, elle
 » descend de son piédestal, elle fait le
 » tour du logis, & tout le monde la
 » rencontre; quelquefois on l'entend
 » chanter; jamais elle n'a fait de mal à
 » personne; il faut seulement se retirer
 » de son passage, & elle continue sa
 » promenade sans rien dire à ceux qui
 » la voient. Souvent elle se lave &
 » se joue dans la fontaine, comme
 » nous l'indique le bruit qu'elle fait
 » dans l'eau. — Mais êtes-vous bien
 » sûr que ce soit la statue de Péli-
 » chus? ne seroit-ce pas plutôt la fa-
 » meuse statue d'airain de Talas fils de
 » Minos (*)? Elle se promenoit sou-

(*) Talus étoit neveu de Dédale; il inventa, dit-on, la scie & le compas. Comme Dédale

» vent & parcouroit toute l'Isle de
 » Crète. C'est dommage que la vôtre
 » soit de bois, nous l'enleverions au
 » Sculpteur Démétrius ; & puisque
 » vous m'assurez qu'elle descend aussi
 » de sa base pour se promener, rien
 » ne nous empêcheroit de la regarder
 » comme un chef-d'œuvre du célèbre
 » Dédale. — Ticiade, vous pourriez
 » bien par la suite vous repentir de ce
 » sarcasme. Je n'en serois point éton-
 » né, d'après ce qui est arrivé à celui
 » qui lui déroba les oboles dont nous
 » lui faisons offrande à chaque nou-
 » velle Lune. Ce sacrilège, reprit Ion,
 » méritoit en effet un grand châti-

faisoit des automates ou des statues mouvantes,
 on aura sans doute supposé que celle qu'il avoit
 faite de son neveu, parcouroit l'Isle de Crète ;
 La Fable dit d'ailleurs, que par jalousie il pré-
 cipita ce neveu du haut d'une tour, & on le
 croyoit inhumé à Athènes, où l'on monroit
 son tombeau. Voyez tome II de cette traduc-
 tion, p. 424.

» ment ; dites-nous donc comment il
 » a été puni ; je serai bien aise de l'ap-
 » prendre, Ticiade dût-il encore refu-
 » ser de le croire. — Il y avoit un grand
 » nombre d'oboles aux pieds de la sta-
 » tue ; quelques autres pieces d'argent
 » étoient attachées à sa cuisse avec de
 » la cire ; enfin elle étoit couverte de
 » quelques lames du même métal ; c'é-
 » toient des *ex voto* de quelques particu-
 » liers , ou des marques de reconnois-
 » sance de ceux qu'elle avoit guéris
 » de la fièvre. Nous avions alors pour
 » palefrenier un scélérat d'Africain qui
 » eut l'audace de voler tout cela pen-
 » dant une nuit, au moment où la statue
 » se promenoit dans la maison. Péli-
 » chus revient & s'apperçoit qu'on l'a
 » dépouillé ; voici comme il prit le
 » voleur & vengea son crime. Le mal-
 » heureux tourna toute la nuit dans
 » notre cour sans pouvoir en sortir,
 » comme s'il eût été dans les détours
 » inconnus d'un labyrinthe. Il y resta

» jusqu'au jour, & il fut trouvé le len-
 » demain matin, tenant encore entre
 » ses mains tout ce qu'il avoit volé :
 » on le saisit, & je le fis châtier à grands
 » coups d'étrivieres. Il ne survécut pas
 » long-temps à ce sacrilège ; il languit
 » quelque temps & périt misérable-
 » ment. Il nous disoit que toutes les
 » nuits il étoit flagellé de la plus cruelle
 » manière, & tous les matins on en
 » voyoit les marques récentes sur son
 » corps. Allez, mon cher, moquez-
 » vous après cela de Pélichus, & re-
 » gardez-moi aussi comme un vieux
 » radoteur du temps de Minos. — Vous
 » direz tout ce qu'il vous plaira ; mais
 » tant que del'airain sera del'airain, tant
 » que votre statue ne sera que la repré-
 » sentation d'un homme & l'ouvrage
 » de Démétrius (*), tant qu'il sera vrai

(*) Le grec dit : de Démétrius d'Alopex ;
 ce dernier mot est le nom d'un bourg de l'Atti-
 que, situé à douze stades ou environ d'Athènes.

» qu'un Sculpteur ne peut créer un
 » Dieu, je ne craindrai point votre
 » image de Pélichus; lui-même ne
 » m'auroit pas fait trembler de son
 » vivant. J'ai aussi chez moi, dit le
 » Médecin Antigone, un Hippocrate
 » d'airain de la hauteur d'une coudée,
 » qui fait mille tours dans la maison,
 » dès que la lampe est éteinte; il ren-
 » verse les boîtes de ma pharmacie,
 » dérange mes drogues, ouvre & ferme
 » les portes avec fracas; en un mot,
 » il fait un vacarme épouvantable,
 » sur-tout quand nous avons différé
 » les sacrifices que nous sommes dans
 » l'usage de lui offrir tous les ans. Des
 » sacrifices au Médecin Hippocrate,
 » repris-je ! quoi, il en exige déjà, &
 » se fâche quand on ne lui sert pas à
 » temps des victimes succulentes ? Il
 » me semble qu'il devrait bien se con-
 » tenter des expiations funebres, &
 » qu'il auroit suffi de faire à ses manes
 » quelques libations de vin & de miel;

» ou de lui ceindre la tête de quelques
 » guirlandes. Ecoutez donc, dit Eu-
 » crate, une chose que bien des gens
 » vous attesteront; elle m'est arrivée
 » il y a cinq ans. Nous étions au temps
 » de la vendange; un jour je laissai les
 » ouvriers à la vigne, & je fus, vers
 » le midi, me promener dans les bois
 » pour rêver à quelque chose. Je com-
 » mençois à m'avancer dans l'ombre,
 » quand des aboiemens fréquens vin-
 » rent frapper mes oreilles; je crus d'a-
 » bord que mon fils s'amusoit à chas-
 » ser, selon sa coutume, & s'étoit
 » enfoncé dans le plus épais de la fo-
 » rêt. Je me trompois beaucoup; quel-
 » ques instans après, je sens la terre
 » trembler sous mes pieds, j'entends
 » un bruit qu'on auroit pris pour ce-
 » lui du tonnerre, & je vois s'avan-
 » cer vers moi une femme épouvan-
 » table, dont la taille avoit presque
 » un demi-stade; elle portoit une tor-
 » che de la main gauche, & de la droite

» elle tenoit un glaive long d'environ
 » vingt coudées ; la partie inférieure
 » de son corps avoit la forme d'un
 » serpent ; elle ressembloit par le haut
 » à la Gorgone ; sa figure & son regard
 » étoient des plus effrayans ; au lieu de
 » cheveux , des dragons lui ceignoient
 » la tête & lui entouroient le cou ;
 » quelques-uns même se replioient &
 » s'allongeoient sur ses épaules. Voyez,
 » ajouta-t-il , en nous montrant ses
 » bras tout hérissés , le téoit-seul m'en
 » fait encore frissonner d'horreur. »
 Jon , Dinomaque & Cléodème l'écout-
 toient , la bouche béante , avec une at-
 tention stupide , qui monroit la plus
 crédule simplicité dans des gens de cet
 âge ; on voyoit que la description du
 colosse absurde étoit pour
 épouvantail imposa-
 piroit une terreur re-
 je riois beaucoup de
 cependant , me disoi-
 chargés d'enseigner la

gens, des hommes qui trouvent des admirateurs dans le monde ! ce sont des enfans, à la barbe près & aux cheveux blancs ; encore est-il plus facile de leur en faire accroire qu'aux enfans mêmes. Dinomaque prenant la parole :

» Dites-moi, je vous prie, Eucrate,
 » quelle étoit la grosseur des chiens de
 » cette Déesse ? — Ils étoient plus gros
 » que des éléphans, d'un poil noir,
 » hérissé, hideux & mal-propre. A cette
 » vue je m'arrêtai, saisi de frayeur, &
 » je tournai vers l'intérieur de ma main
 » le chaton de la bague que m'a don-
 » née l'Arabe. Hécate frappe alors la
 » terre de son pied de serpent ; je vois
 » à l'instant s'entr'ouvrir un abîme aussi
 » profond que le Tartare ; elle s'y pré-
 » cipite & disparoît à mes yeux. La
 » curiosité m'inspira du courage, &
 » j'avantai la tête en me baissant pour
 » regarder au fond du précipice ; j'a-
 » vois eu soin de saisir un arbre voisin,
 » de peur d'y tomber. Je vis tout l'Em-

»pire de Pluton, le Rhégeron, le lac
 » embrasé, Cerbere & les Morts; j'en
 » reconnus même quelques-uns, entre
 » autres mon père, qui portoit encore
 » les vêtements dans lesquels nous l'a-
 » vions enseveli. Et que faisoient
 » ces ombres, dit Ion? Elles étoient
 » couchées dans le pré d'Asphodele,
 » où elles sont cantonnées par Nations
 » & par Tribus, & chacune d'elles
 » coïnette avec ses parens & ses amis.
 » Que les Epicuriens, reprit l'autre,
 » viennent après cela contredire le di-
 » vin Platon, & prétendre réfuter son
 » livre de l'Immortalité de l'ame. Avez-
 » vous vu ce grand homme & Socrate
 » son maître parmi les morts? — Je
 » crois avoir reconnu Socrate dans
 » une ombre, qui étoit chauve & avoit
 » un gros ventre; cependant je ne l'as-
 » surerois pas; je n'ai pu le voir assez
 » distinctement. Pour Platon, il faut
 » être vrai avec ses amis, je ne l'ai pas
 » aperçu. J'avois joui de ce spectacle

» à mon aise, lorsque l'abîme vint à se
 » fermer; il étoit encore un peu entre-
 » ouvert quand plusieurs de mes efcla-
 » ves qui me cherchoient, arriverent
 » en cet endroit : tenez, Pyrrhias que
 » voilà étoit du nombre; demandez-
 » lui si je vous en impose. Par Jupiter,
 » s'écria Pyrrhias, j'ai entendu des
 » aboiemens du fond du précipice, &
 » j'ai cru voir briller la flamme d'une
 » torche ardente ». Ces deux dernières
 circonstances par lesquelles le pauvre
 témoin mettoit le comble à tant de
 sottises, me parurent fort risibles. » -- Il
 » n'y a rien d'extraordinaire dans cette
 » vision, reprit Cléodème, & vous
 » n'êtes pas le premier qui en ait eu
 » de cette espece; j'en eus une toute
 » semblable dans la maladie que je fis
 » il y a quelque temps. J'étois dans
 » mon septieme jour, & j'avois une
 » fièvre des plus violentes; Antigone,
 » qui étoit aussi mon Médecin, avoit
 » ordonné qu'on me laissât seul dans

» ma chambre pour prendre un peu
 » de sommeil ; s'il étoit possible. Je ne
 » dormis pas , & je vis très-distincte-
 » ment un beau jeune homme vêtu
 » d'une robe blanche ; il me com-
 » manda de me lever , & me conduisit
 » par je ne fais quelle ouverture dans
 » les Enfers ; Tantale , Tityus & Si-
 » fyphe frapperent d'abord mes re-
 » gards ; de manière que je les recon-
 » nus parfaitement. Vous imaginez
 » bien aussi que je vis tout le reste
 » fort à mon aise. J'arrivai près d'un tri-
 » bunal où se trouvoient alors Eaque ,
 » Caron , les Parques & les Furies ;
 » j'y vis assis comme un Roi sur son
 » trône , un personnage imposant que
 » je pris pour Pluton. Il prononça
 » tous les noms de ceux qui devoient
 » mourir incessamment , & avoient
 » même vécu au delà du terme qui
 » leur étoit assigné. Le jeune homme
 » me présenta devant lui ; mais Pluton
 » le regardant en fronçant le sourcil :

» La trame de celui-ci n'est pas encore
 » finie , dit - il , qu'il s'en retourne ;
 » amène au plus tôt le fondeur Démyle ,
 » la quenouille de ses jours est épuisée.
 » Je revins plein de joie & sans fièvre ,
 » annonçant à tout le monde que mon
 » voisin Démyle touchoit au terme de
 » sa vie. On me dit en effet qu'il étoit
 » malade , & quelques minutes après
 » nous entendîmes les lamentations de
 » ceux qui le pleuroient. Cela n'est pas
 » étonnant , ajoute Antigone ; j'ai vu
 » ressusciter un homme enterré depuis
 » vingt jours ; j'ai été son Médecin
 » avant sa mort & depuis sa résurrec-
 » tion. Mais , repris-je , à moins que
 » votre homme ne fût un autre Epi-
 » ménide (*) , il devoit être déjà en
 » corruption , ou du moins mort de
 » faim dans l'espace de vingt jours » :

A ces mots, nous voyons entrer les fils
 d'Eucrate , qui revenoient des exer-

(*) Voyez tome II, p. 156.

cices ; l'un commence à être dans l'âge de puberté ; l'autre est un jeune homme de quinze ans. Après nous avoir salués, ils s'affirent à côté de leur pere sur son lit, & l'on me donna un siège. Eucrate, à leur vue, se rappelant une nouvelle aventure : » Ticiade, s'écria-t-il, je » jure par la tête de ces chers enfans, » de la vérité de ce que je vais vous » dire. Tout le monde fait combien » j'aimois mon épouse leur mere, qui » est maintenant dans le séjour des » ombres fortunées ; il n'est personne » qui n'ait vu ce que j'ai fait pour elle » de son vivant, & même après sa » mort ; j'ai brûlé sur son bûcher tout » ce qui avoit servi à sa parure, & la » robe qu'elle portoit de préférence à » toutes les autres : je l'avois perdue depuis sept jours ; j'étois, comme à présent, couché sur ce lit, & je cherchois quelque consolation en lisant le Traité de l'Immortalité de l'ame, par Platon. Alors la tendre Déménète parut

» elle-même à mes yeux , comme vous
 » voyez mon petit Eucrate (le pauvre
 » enfant se mouroit de peur , depuis
 » que le pere avoit entamé ce récit).
 » Je la ferre entre mes bras & là tiens
 » étroitement embrassée , en poussant
 » des sanglots & versant un torrent de
 » larmes ; elle interrompit le cours de
 » ma douleur , & me fit de tendres re-
 » proches , de ce qu'après lui avoir
 » donné tant de marques d'affection ,
 » j'avois négligé de livrer aux flammes
 » une de ses pantoufles dorées ; elle
 » étoit tombée , me dit-elle , au fond
 » de mon coffre ; elle a échappé à vos
 » recherches & vous ne l'avez pas brû-
 » lée. Au milieu de notre conversa-
 » tion , une détestable petite chienne
 » se mit à aboyer , & ma chere Démé-
 » nete disparut à l'instant. Je fis cher-
 » cher la pantoufle , qui se trouva sous
 » le coffre , & la fis brûler dès le len-
 » demain. Eh bien , Ticiade , osez-
 » vous encore nier des faits aussi ma-

» nifestes & aussi fréquemment répé-
» tés? Non, dis-je, en vérité, je
» mériterois d'être fouetté comme un
» enfant avec une pantoufle d'or, si
» je refusois de croire des apparitions
» aussi évidentes ». Sur ces entrefaites,
arriya le Pythagoricien Arignote; il a
une longue chevelure & un air véné-
rable; sa grande sagesse, comme vous
savez, lui a fait donner le surnom de
Divin. Je commençai à respirer lorsque
je le vis entrer; il sembloit, à mes yeux,
un Dieu descendu tout-à-coup du Ciel
pour mettre fin à tant de mensonges.
Un Sage aussi vénérable, me disois-je,
va bientôt fermer la bouche à ces su-
perstitieux conteurs de prodiges. Après
les premiers complimens d'usage dans
une visite de malade, il prit le siège
de Cléodème, qui lui céda sa place.
» Sur quoi dissertiez-vous, Messieurs,
» dit-il ensuite? il me semble que vous
» parliez philosophie quand je suis
» entré; le sujet de votre conversation

» m'a paru intéressant. Nous tâchions
 » d'amollir ce cœur de diamant, ré-
 » pondit Eucrate en me montrant :
 » nous ne pouvons lui persuader qu'il
 » y a des spectres & des Démons ; il
 » refuse de croire que les âmes des
 » morts reviennent sur la terre & se
 » montrent à qui bon leur semble. A
 ces mots, je rougis de honte, & je
 baissai les yeux par un mouvement
 d'estime respectueuse pour Arignote.
 » Je crois, reprit ce dernier, que Ti-
 » ciade n'a pas tout-à-fait tort, s'il
 » n'entend parler que de ceux qui sont
 » morts naturellement ; ils ne revien-
 » nent jamais ; il n'y a que l'âme de
 » ceux qui ont péri d'une mort vio-
 » lente, en croix, au gibet, ou d'une
 » autre manière. Il nie tout sans res-
 » triction, s'écria Dinomaque, & pré-
 » tend la chose absolument impos-
 » sible. Impossible ! reprit Arignote en
 » fronçant le sourcil ; une chose que
 » voient presque tous les hommes !

» Pardonnez-moi , repris-je ; je suis du
» petit nombre de ceux qui ne l'ont
» pas vue ; si elle eût frappé mes re-
» gards , je la croirois comme vous.
» Quand vous irez à Corinthe , con-
» tinua-t-il , demandez la maison d'Eu-
» batidas ; elle est près du Cranée ;
» quand on vous l'aura indiquée , en-
» trez-y ; priez le Portier Tibius de
» vous montrer l'endroit où le Pytha-
» goricien Arignote conjura un Dé-
» mon & fit creuser une fosse. Il vous
» dira que personne n'osoit approcher
» de cette demeure , & que jè l'ai ren-
» due habitable. Comment donc cela ,
» dit Eucrate ? — Tous ceux qui vou-
» loient y entrer se sentoient frappés
» aussi-tôt , & en étoient chassés par
» un spectre effrayant ; de sorte qu'on
» l'avoit abandonnée depuis long-
» temps , & qu'elle tomboit en ruines.
» A cette nouvelle , je me transporte ,
» vers la premiere veille , sur le lieu
» avec mes livres Egyptiens ; j'en ai

» un grand nombre qui traitent de ces
 » matieres; mon hôte, instruit de mon
 » dessein, vouloit m'en détourner, &
 » me conjuroit, pour ainsi dire, à mains
 » jointes, de n'en rien faire; d'après ce
 » qu'il avoit entendu dire, il étoit per-
 » suadé que je courois infailliblement
 » à ma perte. J'entrai seul, une lumiere
 » à la main; je m'assis par terre dans
 » une salle immense, & je me mis à
 » lire tout bas; le Démon se présente
 » à mes yeux, croyant m'épouvanter
 » comme tous les autres. C'étoit un
 » spectre hideux, plus noir que la nuit
 » même, portant une chevelure longue
 » & touffue; il m'approche, tourne
 » autour de moi pour tâcher de me
 » surprendre avec avantage; il se mon-
 » troit tantôt sous la forme d'un chien,
 » tantôt sous celle d'un taureau, tan-
 » tôt enfin sous celle d'un lion. Je
 » choisis dans mon livre un charme
 » des plus horribles, que je prononçai
 » en Langue Egyptienne, & par ce

» moyen-je resserrai le spectre dans un
 » coin de la salle, qui n'étoit éclairée
 » que d'une foible lueur. Après avoir
 » remarqué par où il avoit disparu,
 » je passai le reste de la nuit à dormir.
 » Le lendemain matin, tout le monde
 » fut fort étonné de me revoir; on
 » s'attendoit à me trouver mort comme
 » beaucoup d'autres : j'allai annoncer
 » à Eubatidas que sa maison étoit pu-
 » rifiée, & qu'il pouvoit désormais
 » l'habiter sans crainte. J'y fis venir
 » avec lui beaucoup de gens, qui nous
 » suivirent à cette nouv~~e~~ surpre-
 » nante : je les conduisis sur l'endroit
 » même par où le spectre s'étoit retiré,
 » & je leur ordonnai d'y creuser; ils
 » trouverent à six pieds de profondeur
 » les ossemens d'un corps humain,
 » disposés dans leur ordre naturel; &
 » nous les fîmes enlever pour leur
 » donner la sépulture. Depuis ce mo-
 » ment, on n'a point revu de spectre
 » dans la maison. A ce récit du sage,

du respectable, du divin Arignote, toute la compagnie me regarda comme le plus insensé des hommes, de ne pas croire des faits aussi certains, & attestés d'ailleurs par un aussi grand personnage. Mais sans me laisser épouvanter ni par sa chevelure, ni par la haute opinion qu'on avoit conçue de lui : » Eh quoi, lui dis-je, c'étoit de » vous seul que j'attendois la vérité, » & je ne trouve en vous que de la » fumée & des fantômes ! Vous étiez » d'abord un trésor à mes yeux, & ce » trésor ~~est~~ est changé tout-à-coup en » charbons. Eh bien, reprit-il, puisque » vous ne croyez ni moi, ni Dino- » maque, ni Cléodème, ni Eucrate, » quel homme plus digne de foi nous » opposerez-vous, pour appuyer le » sentiment contraire au nôtre ? Un » excellent homme, répliquai-je ; c'est » Démocrite : il étoit si bien convaincu » de l'impossibilité de toutes ces rêveries, qu'il s'enfermoit dans un tom-

» beau hors de la ville , & y passoit les
» nuits comme les jours à lire ou à
» écrire. Des jeunes gens , par plaisan-
» terie , projeterent de lui faire peur ;
» ils vinrent se présenter devant lui
» avec des robes noires & des masques
» qui représentoient des têtes de mort ;
» ils sautoient & dansoient autour du
» Philosophe , qui , loin de s'effrayer ,
» leur dit tranquillement , en conti-
» nuant d'écrire & sans lever les yeux :
» Cesserez - vous bientôt de faire les
» foux ? tant il étoit persuadé que les
» âmes ne sont plus rien , quand une fois
» elles sont séparées des corps. Si Dé-
» mocrite étoit de cet avis , reprit Eu-
» crate , je le regarde comme un insen-
» sé ; mais voici une aventure qui n'est
» pas un ouï-dire , puisqu'elle m'est arri-
» vée à moi-même. Peut-être , Ticiade ,
» la force de la vérité vous obligera-
» t-elle à vous rendre. Dans ma jeu-
» nesse , mon pere m'envoya en Egypte
» pour y acquérir des connoissances.

» Dans le séjour que j'y fis , je voulus
 » remonter le Nil jusqu'à Coptos (*),
 » & me rendre ensuite à Thèbes (**),

(*) *Coptos* étoit une ville considérable de l'Egypte-Supérieure , à quelque distance du Nil , sur la rive droite de ce fleuve , avec lequel il communiquoit par un canal. Elle étoit séparée du golfe Arabique par un pays aride & désert. Mais Philadelphie avoit fait pratiquer une route de 257 milles , depuis *Coptos* jusqu'à un Port nommé *Bérénice* , où l'on débarquoit toutes les marchandises qui venoient de l'Orient. Cette communication avoit fait de *Coptos* une ville recommandable par son commerce.

(**) *Thèbes* , que les Grecs nommerent *Diospolis magna* , ou la grande ville de Jupiter , étoit une ville immense qui avoit neuf lieues de tour ; elle s'étendoit sur les deux rives du Nil , dans l'Egypte-Supérieure , au dessus de *Coptos*. Sur la rive gauche du fleuve , étoit un grand quartier , distingué par le nom de *Memnonium* , où se trouvoit la fameuse statue de *Memnon* , Roi d'Abydos , & fils de *Titon* & de l'Aurore. *Achille* le tua devant *Troie* , parce qu'il avoit amené du secours à *Priam*. Beaucoup d'Auteurs anciens ont parlé des sons harmonieux que
 pour

» pour y voir la statue de Memnon ,
 » qui rend des sons admirables au le-
 » ver du soleil. Je ne l'entendis pas
 » seulement, comme tout le monde,
 » résonner d'une manière harmo-
 » nieuse ; qui ne fit que charmer mes
 » oreilles ; elle ouvrit la bouche , me
 » parla , & me fit une prédiction en
 » sept vers : je vous rapporterois même
 » cet oracle tout entier , si cela étoit
 » nécessaire. A mon retour , je me trou-
 » vai sur un vaisseau que montoit un
 » habitant de Memphis , qui étoit un
 » de ces Ecrivains sacrés si renommés
 » dans le pays ; il paroissoit d'une sa-
 » gesse admirable , & profondément
 » instruit dans les mystères des Egyp-
 » tiens : on disoit que pendant l'espace
 » de vingt-trois ans il avoit habité des

rendoit sa statue ; Strabon , qui les avoit enten-
 dus , soupçonne qu'ils étoient produits par les
 Prêtres qui se cachotent dans l'intérieur. Voyez
 la Géographie XVII , p. 816.

« fouterains, & que la Déesse Isis lui
 « avoit appris l'art de la Magie. Vous
 « voulez parler du Mage Panocrace,
 « reprit Arignote; il fut mon maître;
 « c'étoit un homme divin; il avoit
 « toujours l'air révetu, & parloit très-
 « purement notre langue; il avoit la
 « tête rase, de grosses levres, le nez
 « camus, les jambes grêles, & une
 « haute taille. C'est lui-même, ré-
 « pondit Eucrate. J'ignorois d'abord
 « qui il étoit; mais toutes les fois que
 « nous mettions pied à terre dans
 « quelque port, je lui voyois faire
 « une infinité de prodiges. Il alloit à
 « cheval sur les crocodiles, & na-
 « geoit aisément au milieu d'eux;
 « ces animaux féroces s'appriivoisoient
 « avec lui, & le caressoient de leur
 « queue. Jereconnus que c'étoit, com-
 « me vous dites, un homme divin.
 « Je cherchois, par mes prévenances, à
 « m'insinuer peu à peu dans son ami-
 « tié; mais j'étois devenu son intime,

„ pour ainsi dire , avant de m'en ap-
 „ percevoir. Il me communiqua tous
 „ ses secrets , me persuada de laisser
 „ tous mes esclaves à Memphis & de
 „ le suivre seul ; parce que , disoit-il ,
 „ nous ne manquerons pas de servi-
 „ teurs. Voici comment nous vécûmes
 „ ensuite. Lorsque nous arrivions dans
 „ une hôtellerie , il prenoit une barre
 „ de porte , un manche à balai ou un
 „ pilon ; il l'habilloit , & dès qu'il
 „ avoit prononcé un enchantement ,
 „ le bâton agissoit , marchoit , & pa-
 „ roissoit un homme aux yeux de tout
 „ le monde ; cet homme sortoit , alloit
 „ chercher de l'eau , faisoit nos pro-
 „ visions & les préparoit ; en un mot ,
 „ il nous rendoit fort adroitement
 „ tous les services dont nous pouvions
 „ avoir besoin. Quand son ministère
 „ nous devenoit inutile , un second
 „ enchantement que je n'ai jamais pu
 „ savoir , lui rendoit sa première forme
 „ de balai ou de pilon. Malgré le désir

» extrême que j'avois de connoître ce
 » secret, ce fut la seule chose que Pan-
 » crace me refusa ; car d'ailleurs il n'a-
 » voit rien de caché pour moi , & se
 » montrait à mon égard le plus com-
 » plaisant des hommes. Un jour cepen-
 » dant qu'il consultoit son Livre dans
 » un coin ténébreux , je m'approchai
 » de lui , & sans qu'il s'en apperçût ,
 » je vins à bout de lire le premier de
 » ces deux enchantemens , qui n'étoit
 » composé que de trois syllabes. Il
 » sortit pour aller sur la place , après
 » avoir donné ses ordres au manche
 » à balai. Le lendemain , j'avois moi-
 » même affaire au marché ; je prends
 » un pilon , je l'habille , & après avoir
 » prononcé sur lui les trois syllabes ,
 » je lui ordonne d'aller chercher de
 » l'eau. Quand il m'eut apporté une
 » amphore toute pleine ; C'en est assez ,
 » lui dis-je , cesse ton ouvrage , &
 » redeviens pilon. Ce fut en vain ; il
 » refusa de m'obéir & continua d'ap-

» porter de l'eau, jusqu'à ce que bien-
 » tôt la maison fut toute inondée. Je
 » me trouvai fort embarrassé; je crai-
 » gnois d'ailleurs que Pancrace, à son
 » retour, ne trouvât mauvais ce que j'a-
 » vois fait. Je m'avisai de prendre une
 » hache & de couper mon homme pi-
 » lon en deux. A l'instant chaque par-
 » tie prend une amphore & se met à
 » puiser, de sorte que j'avois deux
 » porteurs d'eau pour un. Pancrace, à
 » son retour, en fit deux morceaux de
 » bois; mais il me quitta secrètement,
 » & je ne l'ai jamais revu depuis. Ne
 » savez-vous pas encore d'un pilon
 » faire un homme, lui demanda le cré-
 » dule Dinomaque? Eh, reprit l'autre,
 » je n'ai que la moitié du secret, puis-
 » que je ne puis plus d'un homme faire
 » un pilon: si j'avois la témérité de
 » créer un porteur d'eau, il nous au-
 » roit bientôt noyés avec toute la
 » maison. Eh quoi, Messieurs, leur
 » dis-je alors, des vieillards comme

» vous ne cesseront-ils pas de s'entre-
 » tenir de pareilles rêveries? ne finirez-
 » vous pas avec toutes vos merveilles?
 » Vous devriez du moins, par égard
 » pour ces enfans, remettre à un autre
 » temps le récit de vos aventures aussi
 » effrayantes qu'incroyables. Vous ne
 » voyez pas que vous allez leur rem-
 » plir l'imagination de fables absurdes
 » & de terreurs : ménagez la foiblesse
 » de leur âge; ne les accoutumez point
 » à entendre des contes épouvanta-
 » bles qui ne s'effaceront jamais de leur
 » mémoire, les jetteront dans le trou-
 » ble & la frayeur au moindre bruit,
 » & les rendront toute leur vie les plus
 » timides & les plus superstitieux des
 » hommes. Puisque vous parlez de su-
 » perstition, reprit Eucrate, je vou-
 » drois bien savoir ce que vous pen-
 » sez des oracles que nous entendons
 » sortir du fond du sanctuaire; quelle
 » opinion avez-vous des prédictions
 » que prononcent les Ministres inspi-

» rés par les Dieux ? Que pensez-vous
 » de cette Vierge sacrée qui dévoile l'a-
 » venir à nos yeux, & nous l'explique
 » en vers ? Pétendrez-vous également
 » que toutes ces choses sont incroya-
 » bles ? Pour moi, je suis possesseur
 » d'un anneau mystérieux, qui porte
 » pour empreinte l'image d'Apollon
 » Pythien : je ne vous dirai pas que le
 » Dieu daigne quelquefois s'entretenir
 » avec moi ; vous me soupçonneriez
 » peut-être de faire servir à ma vanité
 » des prodiges sans vraisemblance ; je
 » me contenterai de vous rapporter
 » ce qui a frappé mes yeux & mes
 » oreilles dans le temple d'Amphilo-
 » que à Malle ; ce Héros a bien voulu
 » entrer avec moi dans les plus grands
 » détails sur mes affaires personnelles,
 » & me montrer un vif intérêt. Au ré-
 » cit de cette conversation, je joindrai
 » celui de ce que j'ai vu à Pergame (*),

(*) Voyez tome I, p. 471.

» & de ce que j'ai entendu à Patare (*).
 » A mon retour d'Egypte en Grèce,
 » j'appris qu'il y avoit à Malle un De-
 » vin très-célebre & très-véridique,
 » qui annonçoit les prédictions les plus
 » claires, & répondoit avec la dernière
 » exactitude aux demandes qu'on lui
 » faisoit par écrit sur des tablettes que
 » l'on déposoit entre les mains du Pro-
 » phete. Je crus qu'il étoit important
 » pour moi de l'interroger en passant
 » sur ce qui devoit m'arriver dans la
 » suite.

A ce début d'Eucrate, je vis que
 les histoires d'oracles ne finiroient
 plus. Comme je sentoís qu'il ne me
 convenoit pas d'être seul contre tous,
 & que d'ailleurs ma présence & mes

(*) Patare étoit une ville de Lycie, près de
 la mer; elle étoit en possession d'un Oracle,
 entre lequel & celui de Délos on prétendoit
 qu'Apolon se partageoit également par se-
 mestre.

contradictions ne leur étoient pas fort agréables, je laissai le conteur au milieu de son voyage, lorsqu'il étoit sur le point d'aborder à Malle, & je pris congé de la compagnie. Je vais, leur dis-je, chez Léontichus, avec lequel j'ai une affaire à traiter. Pour vous, Messieurs, à qui l'imagination des hommes ne fournit pas assez d'inventions merveilleuses, appelez les Dieux à votre secours; leurs prodiges sont une source féconde où vous pouvez puiser à votre aise. Je les quittai à ces mots. Je présume bien qu'ils ont fait bon usage de la liberté que je leur laissois, & qu'ils se sont régales de mensonges à l'envi.

Voilà, mon cher PHROCLE, la conversation à laquelle je viens d'assister chez Eucrate; je suis en ce moment comme ceux qui deviennent enflés après avoir bu d'une liqueur mal-saine (*), &

(*) Voy. sur la superstition des anciens Grecs le Chap. de Théoph. *πρὸ διωιδαιμονίας.*

j'aurois besoin d'un vomitif. Je don-
nerois beaucoup pour trouver un anti-
dote qui pût effacer jusqu'à la moindre
trace des sottises dont j'ai la tête rem-
plie ; je ne vois plus que spectres &
Démon.

PHIL. Ma foi, mon ami, votre récit
a produit le même effet en moi. La rage
& l'hydrophobie ne se communiquent
pas seulement par la morsure d'un
chien enragé ; elles se transmettent en-
core par ceux qui ont été mordus les
premiers. Les mensonges & les fan-
tômes que vous rapportez de la mai-
son d'Eucrate ont passé jusqu'à moi,
& remplissent mon imagination comme
la vôtre.

TIC. Rassurons-nous, mon cher ;
nous avons en notre pouvoir d'excel-
lens préservatifs : ce sont la vérité, le
bon sens & la raison. Sachons en faire
usage, & tous ces contes impertinens
ne troubleront jamais notre repos.



PHILOPATRIS (*),

LE CATÉCHUMÈNE.

TRIÉPHON, CRITIAS, CLÉOLAUS.

TRIÉPHON. EH ! qu'as-tu donc, Critias ? comme te voilà changé !

(*) On verra par l'ensemble de ce Dialogue, qu'il eût été mieux intitulé : *Les Astrologues ou les Fanatiques ou les Enthousiastes*. Philopatris veut dire, qui aime sa Patrie ; & Catéchumène est le mot consacré de tout temps dans l'Eglise Chrétienne, pour désigner les profélytes qu'on instruisoit de la Doctrine de l'Evangile, avant de les admettre au Baptême.

Les Critiques sont partagés sur l'Auteur de ce Dialogue ; cependant le plus grand nombre s'accorde à ne pas l'attribuer à Lucien. Les uns le croient plus ancien ; les autres le croient postérieur de beaucoup d'années. Gesner ;

quel air sombre ! Tu vas & viens à grands pas , absorbé dans de profon-

dans la Dissertation que nous avons déjà citée (voyez la Préface , p. xiiij) , pense qu'il est d'un Ecrivain du même nom , qui vivoit sous Julien l'Apostat , & à qui ce Prince a écrit une lettre qu'on lit encore parmi les siennes : mais les violentes sorties qu'on fait dans ce Dialogue contre les Dieux du Paganisme , semblent détruire cette opinion , parce qu'il n'est pas à présumer qu'un Auteur eût osé fronder une Religion que son Maître vouloit absolument soutenir & rétablir. Gesner ne réfute pas suffisamment cette objection , qui , selon nous , conserve toute sa force , même après la lecture de sa Dissertation. Ce qu'on peut dire de plus impartial & de plus juste , c'est que le Dialogue du Catéchumene est évidemment imité de celui de Nigrinus (voyez tome III , p. 242) , & qu'on y retrouve un grand nombre de façons de parler & de comparaisons de notre Auteur. D'un autre côté , il y a certaines expressions qui ne sont ni de Lucien , ni de son temps , beaucoup de tournures , de pointes & de façons de s'exprimer , qui s'éloignent & de la finesse & du goût qu'il montre en général ; beau-

des rêveries, & comme dit le Poëte,

Une paleur mortelle a couvert ton visage (*) !

Aurois-tu vu Cerbere, aurois-tu vu Hécate venant des Enfers, ou quelque autre Dieu t'auroit-il apparu ? En vérité, tu ne serois pas plus affecté, quand on t'auroit annoncé la fin du monde & un second déluge.... Mais, beau Critias, c'est à toi que je parle ! n'entends-tu pas ma voix ? Je crie pourtant assez fort, & me voici tout près de toi : Es-tu fâché ? serois-tu

coup d'allusions à des faits obscurs & plus ou moins connus ; beaucoup d'idées incohérentes ou qui ne disent pas grand'chose à l'esprit du Lecteur. Peut-être est-ce un Ouvrage de la jeunesse de Lucien, peut-être aussi n'y eut-il aucune part ; mais certainement celui qui l'a écrit, avoit lu son Lucien, & en étoit tout rempli.

(*) Voy. Iliad. Ch. I, vers 49, & Ch. III, vers 35. Ce vers a déjà été cité & parodié dans *Jupiter le Tragique*, tome III, p. 232.

devenu muet? parle, ou je vais te tirer par l'oreille.

CRITIAS. O Triéphon! je viens d'entendre des choses si merveilleuses, si incompréhensibles, que je me bouche les oreilles en me rappelant cet inconcevable fatras de paroles. Je crois que s'il me falloit une seconde fois les entendre, je deviendrois statue, & fournirois ample matière aux fables des Poëtes, comme Niobé. Si tu n'avois crié de toutes tes forces, j'allois, dans mes vertiges, me précipiter du haut de quelque rocher, & faire parler de moi après ma mort, comme Cléombrote (*).

TRIÉPH. Ce que tu as entendu est donc quelque chose de bien extraor-

(*) Cléombrote étoit un célèbre Philosophe, natif d'Ambracie, & Disciple de Platon, qui, après avoir lu le Traité de son Maître sur l'Immortalité de l'ame, s'écria: *Tu as raison, Platon*, & se précipita du haut d'un rocher dans la mer.

dinaire, pour être affecté à ce point, toi qui te moquois jusqu'ici de ce qu'il y a de plus merveilleux dans les récits des Poètes, ou dans les discours des Philosophes.

CRIT. Treve de plaisanterie, mon ami, & n'acheve pas de m'accabler; tu n'auras plus à me reprocher d'indifférence à ton égard.

TRIÉPH. Je commence à me persuader que le sujet de ta rêverie est d'une grande importance, & tout-à-fait hors de l'ordre commun. On en peut même juger sûrement par ta pâleur, tes yeux hagards, ta démarche incertaine, & tes allées & venues. Tâche cependant de te remettre un peu & de décharger ton cœur; cela pourroit avoir quelque suite fâcheuse pour toi.

CRIT. Toi-même, mon ami, hâte-toi de t'éloigner d'ici d'un stade ou deux, de peur que l'esprit ne t'enleve au plus haut des airs à la vue de tout le monde, & que tombant ensuite au

milieu des eaux , tu ne donnes , à l'exemple d'Icare , le nom de mer Triéphonienne à quelque canton ; car ces maudits Sophistes (*) m'ont terriblement gonflé le ventre par leurs discours (**).

TRIÉPH. Je m'écarterai tant que tu voudras ; débarrasse-toi seulement de ton enflure.

CRIT. Ouph ! ouph ! ouph ! Sottises que cela ! heu ! heu ! heu ! vains désirs ! phou ! phou ! phou ! folles espérances.

TRIÉPH. Bons Dieux ! quel souffle impétueux ! comme il a détourné les nuages ! Le zéphyr pouffoit auparavant les flots avec force , & par ton soupir

(*) C'est ainsi que l'Auteur de ce Dialogue désigne les Chrétiens. Lucien , dans le récit de la mort de Pérégrin , donne le nom de *Sophiste* à Jésus-Christ même.

(**) Cette expression est employée un peu plus clairement à la fin du Dialogue de *l'Amateur de Fables* ou *l'Incrédule*. Voyez la note , page 225.

tu viens de susciter Borée sur la Propontide , & de soulever les ondes , au point qu'il faut tirer les vaisseaux avec des cordages pour les faire entrer dans le Pont-Euxin (*). Quel devoit être le gonflement de tes entrailles ! quelle terrible explosion ! Ma foi , mon ami , on n'est pas sourd quand on a entendu de semblables merveilles , & puisque les prodiges nous content si peu , disons

(*) La Propontide , aujourd'hui la mer de Marmara ou mer Blanche , est située , comme on fait , entre l'Hellespont ou détroit des Dardanelles au midi , & le Bosphore de Thrace ou canal de Constantinople au nord. Par conséquent le Borée souffloit du Pont-Euxin dans la Propontide , ou du nord au midi.

Les exclamations ridicules & les mauvaises plaisanteries de cet endroit , sont du nombre de celles qui font croire que ce Dialogue n'est pas de Lucien. Les détails topographiques de la dernière phrase ont fait aussi conjecturer que l'Auteur avoit écrit cet Ouvrage à Constantinople , autrefois Byzance.

qu'il falloit avoir des oreilles jusqu'au bout des doigts.

CRIT. Et quand cela seroit, faudroit-il être si surpris? N'as-tu pas entendu parler d'une cuisse qui enfantoit (*), d'une tête enceinte (**), d'hommes changés en femmes (***) , & de femmes changées en oiseaux (****) par le pouvoir des Dieux? La Nature entière, s'il en faut croire les Poètes, n'est-elle pas remplie de prodiges? Mais

Puisqu'ici le premier tu frappes mes regards (*****),

retirons-nous à l'ombre de ces platanes, où les rossignols & les hirondelles remplissent l'air d'une agréable mélodie;

(*) Bacchus sorti de la cuisse de Jupiter.

(**) Minerve sortie tout armée du cerveau de Jupiter.

(***) Salmacis, Hermaphrodite ou Androgine, Coénée, & d'autres.

(****) Philomele, Progné, Nyctimene, &c.

(*****). Odyss. Chant XIII, vers 228.

leurs chants & le doux murmure des ruisseaux porteront le calme dans notre ame.

TRIÉPH. Mais, mon ami, je crains bien que ton aventure merveilleuse ne soit un enchantement magique, & que la stupeur où je te vois, ne me change moi-même en pilon, en barre de porte ou quelque chose de semblable (*).

CRIT. Cela ne fera pas; ne crains rien; j'en jure par Jupiter.

TRIÉPH. En jurant par Jupiter, tu ne fais qu'augmenter ma peur.

CRIT. Eh, quoi! Jupiter n'est-il pas maître de faire descendre qui il lui plaira dans le Tartare? Ignorez-tu qu'il a précipité tous les Dieux du haut du Ciel? Ne fais-tu pas qu'il foudroya Salmonée qui vouloit opposer un tonnerre au sien, & qu'aujourd'hui il ne fait pas plus de grace aux impies? N'est-il pas appelé dans les Poètes, & sur-

(*) Voyez le Dialogue de l'*Incrédule*, p. 219.

tout dans Homere, *Vainqueur des Titans & destructeur des Géans ?*

TRIÉPH. Tu as épuisé tout ce qu'on peut dire à son avantage ; mais écoute-moi à ton tour. N'est-ce pas ce même Jupiter qui , par libertinage , s'est fait cygne , satyre , & même taureau ? Si , lorsqu'il prit cette dernière forme , il n'eût pas traversé promptement la mer à la nage avec sa Maîtresse sur son dos , ton maître du tonnerre , ton foudroyant Jupiter auroit bien pu tomber entre les mains de quelque Laboureur , qui l'auroit attelé à la charrue , & au lieu de lancer les carreaux , il sentiroit lui-même tous les jours les coups de fouet & l'aiguillon du Bouvier. Crois-tu aussi qu'un vieillard à barbe blanche , qui s'amuse à faire bombance & à s'enivrer douze jours de suite chez les noirs Ethiopiens , n'ait pas un peu à rougir de sa conduite (*) ? Pour sa métamor-

(*) Iliad. Ch. I, v. 423. Lucien, *des Sacrifices*, & *Jupiter le Tragique*, tom. III, p. 185 & 282.

phose en aigle sur le Mont Ida, & la fécondité de toutes les parties de son corps qui enfantent l'une après l'autre, j'aurois honte d'en parler.

CRIT. Eh bien ! veux-tu que je jure par Apollon, qui est à la fois grand Prophete & Médecin ?

TRIÉPH. Quoi ! par un faux Devin qui trompa Crœsus, les habitans de Salamine, & mille autres à qui il débita des oracles à double sens !

CRIT. Ce sera donc par Neptune, qui, fièrement armé de son triple sceptre, fait entendre dans les combats une voix épouvantable, plus forte que les cris d'une armée entière, ce Neptune qui ébranle la terre jusque dans ses fondemens (*) ?

TRIÉPH. Qui ? ce libertin qui déshonora Tyro, fille de Salmonée (**), qui

(*) Iliad. Chant V, vers 869. XIV, v. 148.

(**) Voyez le treizieme Dialogue des Dieux de la mer, tome III, pag. 432 & 528.

se souille tous les jours d'adultères, qui se déclare le patron & le libérateur de ceux qui en commettent comme lui ? Lorsque Mars fut surpris avec Vénus dans le filet dont il ne pouvoit se dégager, la pudeur empêcha tous les autres Dieux de s'intéresser pour lui ; mais le Dieu des mers se mit à larmoyer comme un enfant qui a peur de son Maître, ou comme une vieille qui veut tromper une jeune fille, & supplia instamment Vulcain de délivrer Mars. Le pauvre boiteux, par compassion pour un des plus anciens habitans de l'Olympe (*), mit son rival en liberté (**). Sauver un adultère,

(*) Jupiter, au treizieme Chant de l'Odyssée, vers 143, appelle Neptune *un des plus anciens Dieux*.

(**) On voit en effet au huitieme Chant de l'Odyssée, vers 268 & suiv., dans le récit de l'aventure de Mars & de Vénus, que Neptune obtient leur délivrance de Vulcain ; mais ce Dieu ne pleure point dans Homere. Le Poëte

n'est-ce pas annoncer qu'on l'est soi-même ?

CRIT. Veux-tu que j'atteste Mercure ?

TIÉRÉPH. Ne me parle pas de cet infâme Ministre du lubrique Joviter, qui est lui-même aussi crapuleux que son Maître.

CRIT. D'après ce que tu viens de dire de Mars & de Vénus, j'imagine bien qu'il n'y faut pas penser, & que tu n'en voudras pas plus que des autres. Mais il reste encore Minerve, cette Vierge toujours armée de pied en cap, qui porte devant elle la tête de la Gorgone, & qui terrassa les Géans. Tu n'as rien sans doute à dire contre elle.

dit seulement qu'il prend son sérieux, & qu'il est le seul des Dieux qui ne rit point. Madame Dacier, dans une note où elle explique l'allégorie de cette fable, finit par dire : Que signifie donc Neptune intervenant pour la délivrance de Mars, & se rendant même caution pour lui ? Il ne faut pas espérer de pouvoir rendre compte de toutes les fables.

TRIÉPH. Et pourquoi non ? Tu vas le voir , si tu veux me répondre.

CRIT. Parle à ton aïse.

TRIÉPH. Eh bien , dis-moi à quoi sert la Gorgone , & à quoi bon elle la porte devant elle ?

CRIT. Pour se rendre plus terrible & écarter les méchans ; elle lui sert aussi à jeter l'épouvante parmi ses ennemis , & à faire passer , quand il lui plait , la victoire d'un parti dans un autre.

TRIÉPH. Est-ce là ce qui la rend invincible ?

CRIT. Assurément.

TRIÉPH. Ce seroit donc à la Gorgone , & non pas à Minerve qu'elle protège , que nous devrions immoler des taureaux & des chevres , pour être nous-mêmes invincibles.

CRIT. Mais la Gorgone ne peut pas protéger de loin comme les Dieux ; elle n'a cette vertu que quand on la porte sur soi.

TRIÉPH.

TRIÉPH. Et qu'est-ce que c'est donc que ta Gorgone? je ferois curieux de l'apprendre de toi. Tu me paroiss avoir fait là-dessus de grandes découvertes, & être fort instruit dans ces mystères. Pour moi, je ne connois de la Gorgone que son nom.

CRIT. C'étoit une fille aussi vertueuse que belle. Persée, jeune & vaillant Héros, très-versé dans l'Art magique, la vainquit par ses enchantemens, & lui coupa la tête, dont les Dieux se servirent depuis comme d'un égide (*).

TRIÉPH. Voilà qui est beau assurément; mais je ne conçois pas trop comment les Dieux peuvent avoir be-

(*) Minervè, comme on fait, avoit donné à cette tête la vertu de changer en pierres tous ceux qui, la regarderoient; & Persée, dit la Fable, se munit des talonniers de Mercure, sans doute pour couper la tête de Méduse, sans la voir en face, & sans en être vu Voyez le neuvieme Dial. des Dieux, tome III, p. 432.

soin des hommes.... La Gorgone, de son vivant, fut-elle bonne à quelque chose? Faisoit-elle ouvertement le métier de courtisane, ou bien ménagea-t-elle sa réputation autant qu'il falloit pour conserver le nom de Vierge?

CRIT. Par le Dieu inconnu des Athéniens (*), elle demeura vierge jusqu'à sa mort.

TRIÉPH. Et si l'on coupoit la tête à une fille vierge, ce seroit donc également un épouvantail pour tous ceux qui la

(*) Les Athéniens, outre le nombre infini des Divinités locales & tutélaires qu'ils s'étoient faites à eux-mêmes, ou qu'ils avoient reçues des Egyptiens & d'autres Peuples, voulurent élever un autel au Dieu inconnu, ἄγνῶς Θεῷ. Preuve certaine, dit le nouveau Traducteur Anglois de Lucien, qu'ils n'étoient pas satisfaits de leur foule innombrable de Dieux, & qu'ils avoient une notion imparfaite d'un seul vrai Dieu, infiniment supérieur aux leurs. Voyez sur ce sujet un Mémoire de M. l'Abbé Anselme, tome VI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions; p. 298.

verroient ? Si je l'avois su , combien j'aurois pu t'apporter de Gorgones de l'Isle de Crete ! on y a fait mourir des milliers de Vierges qu'on a coupées par morceaux (*). Comme j'aurois fait de toi un Général invincible ! j'aurois été pour les Poëtes & les Orateurs un Héros bien au dessus de Persée. Mais à

(*) Les Commentateurs s'épuisent en conjectures sur ce massacre vrai ou prétendu d'un grand nombre de Vierges dans l'Isle de Crète. Dufoul , qui croit l'Auteur de ce Dialogue postérieur de plusieurs siècles à Lucien , pense que ceci fait allusion au onze mille Vierges qu'on dit avoir été massacrées par les Huns au onzième siècle. La Croze est d'avis qu'il faut rapporter ce passage aux courses des Goths , sous l'Empereur Aurélien , où ces Barbares portèrent le carnage & l'incendie dans toute l'Europe & dans une partie de l'Asie. Gesner , de son côté , le rapporte aux persécutions de l'Empereur Julien. Nous n'avons trouvé dans les diverses allégations de ces Critiques , que de foibles conjectures & pas une preuve satisfaisante.

propos de l'Isle de Crete, les habitans y montrent le tombeau de Jupiter, ainsi que les vallons & les prairies toujours verdoyantes où sa mere l'avoit nourri.

CRIT. Ces têtes ne t'auroient servi à rien, sans la connoissance des cérémonies & des enchantemens nécessaires.

TRIÉPH. Eh ! mon cher Critias, si les enchantemens pouvoient produire de semblables effets, on pourroit aussi rappeler les morts à la lumière & à la vie. Crois-moi, toutes ces merveilles ne sont que des contes imaginés par les Poëtes ; ainsi ta Gorgone n'est pas plus de mise que les autres.

CRIT. Junon, sœur & épouse de Jupiter, aura-t-elle plus de crédit auprès de toi ?

TRIÉPH. Ne parle pas, je te prie, de leur abominable inceste, & passe vite sur cette infame débauchée.

CRIT. Et dis-moi donc par qui tu veux que je jure ?

TRIÉPH.

Par le Maître immortel qui regne au haut des Cieux,
Fils du Pere, Esprit pur procédant de ce Pere;
Un de trois, & trois d'un (*);
C'est-là l'Etre suprême, & le grand Jupiter (**).

CRIT. Quoi ! veux-tu m'apprendre
l'Arithmétique, ou me faire jurer par
les nombres ? Tu calcules comme Nico-
maque (***). Que signifie *un de trois*, &

(*) Il est évident que l'Auteur de ce Dialogue s'efforce ici de jeter du ridicule sur le dogme de la Trinité ; mais outre qu'il n'y réussit guère, ce passage est une preuve, entre autres, que ce dogme étoit généralement répandu parmi les Chrétiens, dès les premiers temps de la Religion ; & l'Auteur n'auroit pas pensé à en plaisanter, s'il ne l'eût pas regardé comme un des articles essentiels de la croyance des Chrétiens. Voyez l'Épître de saint Jean, Chap. v, v. 7.

(**) Voyez Jupiter le Tragique, tome III, page 289.

(***) Nicomaque étoit un célèbre Mathématicien de la secte de Pythagore, dont il nous reste encore aujourd'hui deux Livres sur l'Arithmétique.

trois d'un ? Veux-tu parler du fameux quatre () de Pythagore , ou du nombre huit , ou du nombre trente ?*

TRIÉPH. Laisse-là des pensées toutes terrestres , qui ne méritent pas d'attention ; il ne s'agit pas ici de mesurer le faut d'une puce (**). Je t'apprendrai , si tu veux , ce que c'est que cet Univers , quel en est le système & la disposition , ce qui existoit avant toutes choses ; car il m'est arrivé depuis peu la même aventure qu'à toi. Je rencontrai un Galiléen chauve , au long nez (***) , qui , porté dans les airs , pé-

(*) Voyez tome II , p. 329.

(**) Voyez tome I , p. 37.

(***) Les Gentils désignoient les Chrétiens par le nom de *Galiléens*. Celui dont on parle a bien l'air de ressembler à saint Paul ; cependant Gesner pense qu'il n'est ici question ni de Jésus-Christ , ni de saint Paul en particulier , mais de tout autre Chrétien , dont se moque l'Auteur , en lui attribuant ce que saint Paul dit de lui-même. Au reste , tout ce qu'on lit dans ce Dia-

nétra jusqu'au troisieme Ciel, où il apprit les plus belles choses du monde. Il nous a renouvelés par l'eau, nous a arrachés des sentiers des pervers, pour nous faire marcher sur les traces des bienheureux. Si tu veux m'écouter, je te rendrai homme dans la vérité.

CRIT. Parle, savant Trièphon, j'éprouve déjà une sainte frayeur.

TRIÉPH. As-tu lu une Comédie d'Aristophane, intitulée *les Oiseaux* ?

CRIT. Assurément.

TRIÉPH. Voici ce qu'il y dit :

Le chaos & la nuit, le Tartare odieux,
Étoient avant la mer, l'air, la terre & les cieux.

logue de relatif aux Chrétiens & à leur Religion, est si superficiel & si obscur, qu'on ne pourroit, d'après les déclamations vagues, avoir une notion bien précise de leur doctrine & de leurs mœurs, si on ne les connoissoit d'ailleurs. On voit que l'Auteur de ce Dialogue avoit entendu parler de la régénération du Baptême, &c. ; mais rien ne prouve qu'il eût quelque connoissance des écrits des Évangélistes & des Apôtres.

CRIT. Très-bien. Qu'y eut-il ensuite?

TRIÉPH. Une lumière incorruptible, invisible, incompréhensible, qui dissipa les ténèbres & le chaos. Une seule parole lui suffit, comme s'exprime ce Begue dans ses écrits (*), pour établir sur les eaux les fondemens de la terre, étendre la voûte des cieux, créer d'abord immobiles les Astres que tu réveres comme des Dieux, & leur tracer ensuite la route qu'ils devoient

(*) Ceci est une allusion évidente à la pensée sublime de la Genèse : *Que la lumière se fasse, & la lumière fut faite; que la terre se fasse, & la terre fut faite.* L'épithète de *Begue* donnée par l'Auteur à Moïse, est une autre allusion au v. 10, du quatrième Chapitre de l'Exode, où le Législateur des Juifs dit en parlant de lui-même : *Obsecro, Domine, non sum eloquens ab heri & nudius tertius; & ex quo locutus es ad servum tuum, impeditioris & tardioris linguæ sum.* Mais ces allusions, & plus encore la description qu'on lit ici de la Création, semblent plutôt être le fruit d'une tradition informe ou de quelques oui-dire, que celui d'une lecture de la Genèse.

parcourir ; elle orna la terre de fleurs ,
& fit passer l'homme du néant à l'exis-
tence. Du haut du Ciel où elle réside ,
elle observe les justes & les coupables ;
elle tient registre de leurs actions , pour
rendre à chacun selon ses œuvres , au
jouq qu'elle a déterminé.

CRIT. Le registre contient-il aussi ce
que les Parques ont arrêté sur la desti-
née de chaque être ?

TRIÉPH. Que veux-tu dire ?

CRIT. Je parle du Destin.

TRIÉPH. Explique-moi toi-même ce
que tu en fais ; je l'apprendrai avec plaisir.

CRIT. Le célèbre Homère n'a-t-il
pas dit :

Jamais mortel n'a pu se soustraire à la Parque (*).

Et en parlant du grand Hercule :

Demi-Dieu , fils chéri du puissant Jupiter ,

Hercule cede au sort , sans pouvoir l'éviter ,

Et la Parque & Junon domptent le grand Alcide (**).

(*) Iliad. Chant VI, vers 488, dans les adieux
d'Heétor à Andromaque.

(**) Iliad. Chant XVIII, vers 117.

250 P H I L O P A T R I S.

Ce Poëte prétend même que notre vie entiere & toutes les vicissitudes dont elle est remplie, dépendent absolument du Destin :

Ne subira-t-il pas , malgré notre puissance ,
Tout ce qu'ourdit la Parque au jour de sa naissance (*) ?

Voici la preuve que c'est aussi le Destin qui nous retient dans une terre étrangere plus long - temps que nous ne voulions :

Éole en vain l'accueille & l'aide en son retour ,
Dans cette Isle le fort prolonge son séjour (**).

Il est évident qu'au témoignage du Poëte , ce sont les Parques qui font tout. Jupiter lui-même ne veut pas

Éloigner de son fils la mort inexorable (***) :

(*) Iliad. Chant XX , vers 128 ; & Odyss. Chant VII , vers 196.

(**) Iliad. Chant XXIII , vers 314. Le séjour d'Ulysse chez Éole est raconté au commencement du dixieme Chant de l'Odyssée.

(***) Iliad. Chant XVI , vers 442. Ce fils de Jupiter est Sarpédon.

il aime mieux ,

Pour honorer ce fils que le sort rend la proie
Du généreux Patrocle aux rivages de Troie ,
Exprimer sa douleur par des larmes de sang (*).

D'après cela , j'espère que tu n'oseras plus parler des Parques ; quand même tu aurois été ravi au Ciel avec ton Maître , & quoique tu sois initié dans tous ses mystères.

TRIÈPH. Mais que signifie cette double destinée , ce sort indécis dont parle le même Poëte ? Il assure qu'en prenant tel parti , telle chose arrivera , & qu'en choisissant un autre parti , une autre chose s'ensuivra. Voici ce qu'Achille dit de lui-même :

Thétis de mes destins me découvrant les loix ,
De deux chemins divers m'avoit laissé le choix.
Si sur les pas des Grecs je vole à la victoire ,
Aux dépens de mes jours j'éternise ma gloire ;
Et si je leur refuse un dangereux secours ,
Aux dépens de mon nom je prolonge mes jours (**).

(*) Iliad. Chant XVI , vers 459 & suiv. —

(**) Iliad. Chant IX , vers 410. Nous avons

Voici ce qu'il dit d'Euchénor :

Polyde , l'honneur des plus fameux Devins ,
Autrefois à son fils annonça ses destins.
Par un mal douloureux au sein de sa patrie ,
Il devoit voir flétrir le printemps de sa vie :
Ou d'un trépas plus beau la noble ambition
Devoit finir ses jours dans les champs d'Ilion (*).

Diras-tu que ces vers ne sont point d'Homere ? Peut-on faire une prédiction plus douteuse , ou plus capable d'induire en erreur ? Je puis encore te citer des paroles de Jupiter lui-même. Ne déclare-t-il pas à Egiste , que s'il veut ne point commettre d'adultere , ni attenter aux jours d'Agamemnon , les Destins lui accordent une longue vie , & qu'au contraire , en se rendant coupable de ces crimes , il n'a pas longtemps à vivre (**)? Je me suis aussi

emprunté ces vers , ainsi que la tirade suivante , de la traduction de l'Iliade , par M. D. R.

(*) Iliad. Chant XIII , vers 665.

(**) Ce discours de Jupiter est au commencement de l'Odyssée , Chant I , vers 35. Egiste ayant voulu épouser Clytemnestre , assassina

mêle souvent de faire moi-même de pareilles prédictions , en disant aux gens : Si tu commets un meurtre , tu n'échapperas pas au glaive de la Justice ; mais tu vivras heureux , si tu t'en abtiens ,

Et le Sort indulgent prolongera tes jours (*).

Eh bien , que dis-tu à présent des inventions des Poètes ? ne les trouves-tu pas inexactes , obscures , & absolument dépourvues de raison ? Laisse donc là pour toujours ces contes ridicules ; si tu veux être inscrit aux Cieux dans le Livre des gens de bien.

CRIT. Ah ! tu fais bien de nous rappeler ce Livre ; mais , dis-moi , les actions des Scythes y sont-elles également notées ?

TRIÉPH. Assurément : on y fait men-

Agamemnon , & s'empara de son trône ; mais dans la suite Oreste massacra Égisthe à son tour.

(*) Iliad. Chant XIII , vers 670.

tion de tout homme vertueux qui se trouve parmi les Nations.

CRIT. Mais pour que rien ne soit omis, il faut qu'il y ait un grand nombre de Scribes dans le Ciel.

TRIÉPH. Oh ! je te prie , point de plaisanteries contre un Dieu aussi sage. Écoute-moi comme un Catéchumene , si tu veux obtenir la vie éternelle. Si ce Dieu a pu étendre la voûte des cieux comme une peau , affermir la terre sur les eaux , former les étoiles & créer l'espece humaine , pourquoi ne pourroit-il pas tenir registre de toutes les actions des hommes ? Si tu fais , quand tu le veux , jusqu'à la plus petite chose de ce que font les esclaves de ta maison , crois-tu qu'un Dieu , auteur de tout ce qui existe , ne pourra pas plus aisément encore connoître les actions & les pensées des humains ? Pour tes Dieux , ils n'ont jamais été que des êtres fort risibles aux yeux des gens de bon sens.

CRIT. Tu parles à merveille, & tu opères en moi le contraire du prodige de Niobé; de pierre que j'étois, tu m'as changé en homme. Je te jure donc par ce Dieu suprême, que tu n'as rien de mal à craindre de ma part.

TRIÉPH. Si tu m'aimes sincèrement, prends bien garde de me tromper;

Que ton cœur en secret confirme ton langage (*).

hâte-toi de me faire entendre cette admirable conversation, afin que je pâlisse à mon tour de surprise, & que je devienne un être tout différent. Je ne voudrois cependant pas perdre tout-à-fait, comme Niobé, l'usage des sens; mais je consentirois à me voir changé en oiseau, pour chanter d'une voix lugubre, dans les prairies verdoyantes, le saisissement extatique dans lequel je t'ai vu.

CRIT. Je te jure par le fils qui pro-

(*) Voyez tome III, p. 157.

cede du Pere , qu'il ne t'arrivera rien de ce que tu crains.

TRIÉPH. Parle donc , puisque tu as reçu de l'Esprit le don de parler ; pour moi , je vais m'asseoir ,

En attendant qu'Achille ait cessé de chanter (*).

CRIT. J'étois sorti dans la rue pour acheter ce dont j'avois besoin ; j'y vis un groupe nombreux de gens ramassés , qui causoient tout bas entre eux & se parloient à l'oreille. En parcourant des yeux cette multitude , j'éten-
dis ma main en forme d'arc au dessus de mes sourcils , pour examiner si je ne reconnoîtrois pas quelqu'un de mes amis dans la foule ; j'aperçus le Commissaire Craton , mon camarade & mon ami depuis l'enfance.

TRIÉPH. Je sais qui tu veux dire ; c'est cet Inspecteur des Tailles. Eh bien ?

CRIT. J'avois fendu la presse à coups

(*) Iliad. Chant IX , vers 191.

de coude ; j'étois déjà près de Craton & lui disois bonjour , lorsque je vis un nommé Charicène , petit bonhomme fort âgé , fort dégoûtant , qui touffoit très-péniblement & crachoit à chaque instant de maniere à faire mal au cœur.

» Je vous disois donc , continua-t-il
 » avec sa voix de fausset , que c'est lui
 » qui oubliera les négligences des Fi-
 » nanciers dans leurs offices , lui qui
 » satisfera tout créancier , & remettra
 » les dettes publiques & particulieres ;
 » il recevra même les faux Devins &
 » les faux Prophetes , & ne les jugera
 » point d'après leur profession « . Cet
 homme débita encore plusieurs autres
 platitudes semblables , que la multitude ,
 avide de nouveautés , écoutoit avec
 empressement. Un autre de la bande ,
 nommé Clévocharme , couvert d'une
 robe en lambeaux , la tête & les pieds
 nus , prit la parole , & dit en marmo-
 rant entre ses dents : » Un homme pau-
 » vrement vêtu , venant des monta-

» gnes, ayant la tête rase, m'a montré
 » le nom de ce libérateur écrit au théâtre
 » en caracteres hiéroglyphiques; il doit
 » faire pleuvoir de l'or si abondam-
 » ment, que les rues en seront pleines.
 » Messieurs, leur dis-je à mon tour,
 » tous vos songes ne s'accompliront
 » pas selon vos désirs, si l'on doit s'en
 » rapporter aux Interpretes Aristandre
 » & Artémidore (*). Celui qui a rêvé
 » que ses dettes seroient acquittées,
 » doit s'attendre à les voir s'accroître;
 » celui qui s'est vu beaucoup d'or en
 » songe, perdra même l'obole qu'il a
 » dans sa poche (**). En vérité, l'on

(*) Aristandre étoit un célèbre Devin, qui
 suivit Alexandre dans ses expéditions, & en
 qui ce Prince avoit grande confiance. Artémi-
 dore étoit un autre Devin aussi célèbre, dont
 il nous reste un Traité sur l'Art de la Divina-
 tion par les songes.

(**) Selon les Interpretes de songes, quand
 on voyoit des monceaux d'or en songe, c'étoit
 mauvais signe.

» vous prendroit tous pour des rêveurs
 » du rocher de Leucade (*), quand on
 » voit faire des rêves si longs dans le
 » court espace d'une nuit ». Ce discours pensa faire étouffer de rire toute la compagnie, de pitié sur mon ignorance. » Quoi donc, dis-je à Craton, » n'ai-je pas jugé vos songes d'après

(*) Homere, au commencement du dernier Chant de l'Odyssée, v. 11, place le rocher de Leucade dans le chemin des Enfers. *Leucade* signifie blanc; ce rocher, dit Mad. Dacier, d'après Eustathe, a été nommé *Leucade* par antiphrase, pour dire *noir*, ou pour faire entendre que cette roche est le dernier lieu que le Soleil éclaire de ses rayons en se couchant. Dans la vérité, il y avoit au couchant de l'Isle d'Itaque, vis-à-vis de l'Acarmanie, une autre Isle appelée *Leucade*, à cause d'une grande roche toute blanche qui est auprès. Cette roche étoit célèbre, & fut nommée *le saut des Amans*, parce que les Amans malheureux la choisissoient pour finir leurs jours en se précipitant de là dans la mer; c'est pour cette raison qu'Homere la transporte au delà de l'Océan, à l'endroit où le Soleil finit son cours, & à l'entrée des Enfers.

» les préceptes d'Aristandre & d'Arté-
 » midore? ou bien, comme dit la Co-
 » médie, n'ai-je eu bon nez sur rien?
 » Tais-toi, me répondit-il; si tu veux
 » me promettre d'être discret, je t'ap-
 » prendrai de grands secrets & des
 » choses bien intéressantes, qui doi-
 » vent arriver avant peu. Ne regarde
 » point tout ceci comme des songes;
 » rien n'est plus certain, & tu verras
 » toutes ces prédictions s'accomplir
 » avant la fin du mois Mésori (*). Je
 traitai tout cela de folies, & j'allois
 me retirer d'un air assez triste, en acca-
 blant Craton de reproches: l'un d'eux
 me regardant d'un œil sévère & impo-
 sant, m'arrêta par le pan de ma robe;
 le petit misérable vieillard l'avoit fort
 pressé de me faire sa semonce. Après
 de longs pourparlers, je fus assez sot
 pour me laisser malheureusement ga-

(*) C'est le nom d'un mois parmi les Egyptiens; il répondoit à notre mois d'Août.

gner, & consentir à une conversation avec ces rusés charlatans, qu'il avoient, disoit-il, instruit lui-même dans tous ces mystères. Nous passâmes donc

Les bargelles d'airain & les portes de fer (*),

& après être montés par tous les degrés d'un escalier fort haut, nous entrâmes dans un appartement doré, tel que les appartemens du palais de Ménélas dans Homère (**). Comme Télémaque je promène mes regards de tous côtés ; & j'apperçois, non pas la belle Hélène, mais une troupe de gens pâles & défaits, qui avoient les yeux baissés & la tête penchée. En nous voyant, ils vinrent au devant de nous, la joie peinte sur le visage, & se disant entre eux, que nous leur apportions peut-être là nouvelle de quelque fâcheuse catastrophe. On voyoit en effet qu'ils n'aspiroient qu'après des mal-

(*) Iliad. Chant VIII, vers 15.

(**) Odyss. Chant IV, vers 71 & suiv.

heurs, comme les Furies dans les Pièces de théâtre, & qu'ils se plaisent dans les événemens tristes & affligeans. Je les vis alors s'approcher les uns des autres & se parler à l'oreille ; puis ils me dirent :

- Mortel, quel est ton nom, ton pays, ta naissance (*) ?

» Vous nous paroissez un bien honnête
 » homme (**). — Par tout pays, leur
 » dis-je, les honnêtes gens sont rares :
 » au reste, je m'appelle Critias, & je
 » suis de la même ville que vous. — Eh
 » bien, reprirent mes enthousiastes,
 » que se passe-t-il dans la ville & dans
 » le monde ? — On se réjouit & l'on se
 » réjouira davantage encore. — Défa-

(*) Voyez tome III, p. 468.

(**) Les Critiques ne savent si le mot *χρηστος* signifie en cet endroit, ou *honnête homme*, comme nous l'avons traduit, ou *Chrétien*. Il peut se faire que l'Auteur du Dialogue ait voulu jouer sur ce mot, qui cependant ne peut signifier *Chrétien*.

» busez-vous , dirent - ils en fronçant
 » le sourcil ; il n'en fera rien : la ville
 » couve en son sein la ruine & le car-
 » nage. — Sans doute , répliquai - je
 » en paroissant donner dans leur sens ,
 » qu'élevés comme vous êtes au dessus
 » de la terre , vous avez vu tout cela
 » du haut d'une guérite céleste , & vous
 » l'avez vu de maniere à ne pas vous
 » y tromper ? Que se passe - t-il dans
 » les Cieux ? aurons-nous bientôt une
 » éclipse de Soleil par l'interposition
 » de la Lune ? Mars sera-t-il en qua-
 » drature avec Jupiter , ou Saturne en
 » opposition avec le Soleil ? Vénus se-
 » ra-t-elle en conjonction avec Mer-
 » cure , & nous donneront-ils de nou-
 » veaux Hermaphrodites pour vous
 » réjouir (*) ? Feront - ils fondre sur

(*) On regardoit la naissance des Hermaphro-
 dites comme un prodige de mauvais augure , &
 on les jetoit à la mer. Que faut-il penser de
 ce qu'on trouve dans les Anciens , sur la nais-
 sance ou l'existence de ces especes de monstres ,

» nous des torrens de pluie, ou des
 » monceaux de grêle & de neige? nous
 » enverront-ils la peste & la famine? la
 » cataracte qui renferme le tonnerre,
 » les éclairs, doit-elle bientôt s'en-
 » tr'ouvrir? Vous les auriez entendus
 alors annoncer d'un air triomphant &
 satisfait, qu'au premier jour on verroit
 de grandes révolutions; que des ar-
 mées innombrables viendroient fondre
 sur la ville, & la renverser de fond en
 comble; que nos troupes seroient tail-
 lées en pièces par les ennemis. Indigné
 de ces propos, & le cœur gonflé de
 colere comme un chêne en proie aux
 flammes, je leur criai avec véhémence:
 » Cessez, misérables, vos insolens dis-
 » cours; cessez vos ridicules forfan-
 » teries contre des hommes qui valent
 » mieux que vous (*). Vos prophéties

quand on lit dans M. de Buffon que ce ne sont
 que des chimères?

(*) Le Texte dit à la lettre : » Aiguifant vos
 de

» de malheurs, les maux que vous an-
 » noncez à votre Patrie retomberont
 » sur vos têtes. Ce n'est pas du haut
 » des cieux que vous avez pu rappor-
 » ter de pareilles rêveries, & vous ne
 » me paraissez pas fort habiles dans
 » l'art difficile des calculs astrologi-
 » ques. Si la superstition & l'imposture
 » vous persuadent toutes ces sottises,
 » je trouve votre ignorance plus stu-
 » pide & plus méprisable encore. Je ne
 » vois dans tout cela que des contes
 » de vieilles, & il n'y a que des esprits
 » aussi foibles qui puissent en tenir
 » compte «.

TRIÉPH. Que t'ont répondu les pau-
 vres gens ?

» dents contre des hommes qui ont un cœur de
 » lion, ne respirant que les piques & les lances,
 » & portant des aigrettes à trois panaches «.
 C'est la parodie d'un passage d'Aristophane,
 dans la Comédie des Grenouilles. Ces expres-
 sions n'auroient eu rien de piquant, & nous
 avons dû les rendre par un équivalent plus clair.

CRIT. Sans paroître faire attention à cette sortie vigoureuse , ils eurent recours à une défaite assez adroite.
 » Nous rêvons tout cela , me dirent-
 » ils , après dix jours de jeûnes , & en
 » passant les nuits à chanter des hym-
 » nes sacrées «.

TRIÉPH. En effet , cette défaite me semble assez embarrassante. Comment t'es-tu tiré de là ?

CRIT. Fort bien. » C'est donc avec
 » raison , leur dis-je , qu'on assure dans
 » toute la ville que ces idées creuses
 » vous passent par la tête en rêvant.
 » Ce qu'il y a de singulier , me répliqua-
 » t-on en affectant un ris moqueur ,
 » c'est que nous faisons ces rêves-là
 » hors de notre lit. Quand toutes vos
 » prédictions seroient vraies , ajoutai-
 » je , vous ne pourrez jamais connoître
 » sûrement l'avenir , & vous perdrez
 » toujours votre temps à chercher dans
 » vos songes des choses qui ne sont
 » point & ne feront jamais. Je ne fais

» comment, sur la foi de vos rêveries,
 » vous débitez tant de platitudes, tou-
 » jours ennemis de ce qui seroit agréa-
 » ble & bon, toujours avides de mal-
 » heurs & de désastres, sans qu'il puisse
 » vous revenir le moindre avantage
 » d'une aussi détestable manie. Renon-
 » cez donc, croyez-moi, à ces absurdes
 » visions & à ces odieux présages, de
 » peur que Dieu, pour punir en vous
 » d'aussi mauvais citoyens & les au-
 » teurs de tant de pronostics funestes,
 » ne vous afflige de quelque grande
 » calamité ». A ces mots, ils se réu-
 nirent tous contre moi, & m'accable-
 rent de reproches, au point que je
 suis resté comme pétrifié jusqu'au mo-
 ment où tu m'as rappelé à moi en me
 parlant.

TRIÉPH. C'en est assez ; fais
 grace du reste. Tu vois qu'¹¹⁰
 mence à enfler à mon ²
 récit m'a déjà co-
 qui se gagn-

prenois pas sur le champ un contre-poison, je craindrois que le souvenir de tout ceci ne me devînt fatal. Ainsi n'en parlons plus; commence la priere par le pere (*), & finis par la Doxologie..... Mais n'est-ce pas Cléolaüs qui accourt vers nous à grands pas? Appelons-le.

CRIT. Je le veux bien.

TRIÉPH. Cléolaüs, ne cours donc pas si fort, & ne passe pas devant tes amis sans leur parler. Viens, qu'on te dise bon jour, & apprends-nous quelque nouvelle, si tu en fais.

CLÉOL. Salut au beau couple d'amis.

TRIÉPH. Qui te fait courir si vite? te

(*) Ce mot fait évidemment allusion à l'Oraison Dominicale, ou peut-être au signe de la Croix. Au lieu du mot *Doxologie*, le Texte dit: *une hymne remplie de noms*, *πολύωνυμοι ᾠδὴν*. Nous ensons avec quelques Critiques, que cela désigne la dernière strophe de quelque hymne comme on fait, finit toujours par Trinité.

voilà tout hors d'haleine ! Qu'y a-t-il de nouveau ?

CLÉOL.

L'orgueil Persique est abattu.
Bientôt on verra tomber Suse ;
L'Arabie , honteuse & confuse ,
Vainement aura combattu (*).

CRIT. C'est-à-dire :

Dieu n'oubliera jamais ici-bas l'Innocence ,
Il l'aime , la maintient au sein de l'abondance.

Pour nous , Triéphon , nous vivons

(*) On ne fait ni d'où ces vers sont tirés , ni s'ils ne seroient pas de l'Auteur même du Dialogue. Les Commentateurs sont fort embarrassés pour expliquer les faits historiques auxquels ont fait allusion en différens endroits de cet Ouvrage. Il n'est aucune de leurs conjectures contre laquelle on ne puisse faire de grandes objections. Au reste , tout le Dialogue est rempli d'idées obscures , incohérentes & de mauvais goût , qui nous font beaucoup pencher vers le sentiment des meilleurs Critiques , qui le regardent comme une assez mauvaise imitation de Lucien.

dans les plus heureuses conjonctures. Je t'avoue que j'étois fort inquiet de ce que je laisserois à mes enfans après moi. Tu connois ma misere, comme je connois la tienne. A présent, que l'Empereur vive, cela suffit pour nos familles ; avec lui nous ne manquerons point de richesses, & nous n'aurons aucune Nation à redouter.

TRIÉPH. Et moi, Critias, je laisse pour héritage aux miens, le bonheur de voir la ruine de Babylone, l'Égypte subjuguée,

Le fils du Perse altier soumis à l'esclavage (*).

enfin, les incursions des Scythes réprimées, & peut-être entièrement arrêtées. Cependant, adorons le Dieu inconnu des Athéniens, & les mains levées au Ciel, remercions-le de nous avoir trouvés dignes d'obéir à un aussi excellent Prince (**). Laissons les au-

(*) Iliad. Chant VI, vers 463.

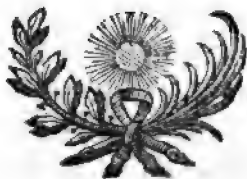
(**) Quel est ce Prince ? Les Critiques sont

P H I L O P A T R I S. 271
tres se livrer à leurs folies , & conten-
tons-nous de dire en pensant à eux :

C'est de quoi Hippoclide ne s'embarrassa guere (*) !

encore fort partagés à cet égard. Gesner fait honneur de ce compliment à l'Empereur Julien. Ceux qui regardent Lucien comme Auteur de ce Dialogue , prétendent qu'il faut entendre ici l'Empereur Trajan.

(*) Voyez tome III , p. 171





LE BANQUET
DES PHILOSOPHES,
O U
LES LAPITHES.



PHILON, LYCINUS.

PHILON. **O**N dit que vous n'avez pas eu le temps de vous ennuyer hier à dîner chez Aristenete; il y a eu de grandes disputes de Philosophes; ils se sont querellés, & si j'en crois Charinus, ils en sont venus jusqu'aux coups; plusieurs même ont été blessés, & il y a eu du sang répandu.

LYCINUS. Et d'où Charinus a-t-il pu savoir cela? il n'étoit pas du festin.

PHIL. Il le tient, dit-il, du Médecin Dionique, qui probablement en étoit.

LYC. Oui ; mais Dionique ne s'est pas trouvé au commencement ; il n'est arrivé que bien long-temps après nous, à peu près au milieu de la bataille, un peu avant les blessures. Ainsi, n'ayant pas été témoin de l'origine de la querelle, il ne fait rien de bien positif, & n'a pas pu dire ce qui y avoit donné lieu.

PHIL. Aussi Charinus nous a-t-il conseillé de nous adresser à toi, pour savoir au juste la vérité & tous les détails de cette aventure. Dionique est convenu qu'il n'avoit pas tout vu, & que tu étois, à tous égards, plus en état que personne de nous rapporter tout ce qui s'est fait & dit en cette circonstance. Tu ne te refuseras pas, je suis sûr, à nous en régaler ; ce sera pour moi un banquet fort agréable, d'autant plus que nous y assisterons sans craindre de nous enivrer, de nous battre & de voir couler notre sang : que des vieillards mettent le trouble dans l'assem-

blée par leur frénésie bachique , ou que des jeunes gens échauffés par le vin , disent & fassent beaucoup de sottises , nous ferons toujours à l'abri des traits.

LYC. C'est trop exiger ; je ne puis divulguer des faits que l'ivresse a occasionnés , & qu'elle excuse ; je dois plutôt les ensevelir dans l'oubli ; je les regarde comme l'ouvrage de Bacchus , qui ne fait grace à personne , quand on n'a pas été initié dans ses mystères , & qu'on n'a pas encore célébré ses orgies. Il seroit fort mal de vouloir porter un œil trop curieux sur des secrets de ce genre ; ils ne doivent pas sortir de la salle du festin ; & comme dit le Poëte :

Quoi de plus odieux qu'un convive indifférent ?

Je n'approuve point Dionique d'avoir dénigré les Philosophes , à l'occasion du repas d'hier. Pour moi , je me donnerai bien de garde de rien faire de semblable.

PHIL. En vérité, Lycinus, tu veux te faire prier, mais cela te va mal avec moi; je te connois, tu as plus envie de parler, que je n'ai envie de savoir; & si tu ne trouvois personne à qui tu pusses dire ce que tu fais, tu aimerois mieux le débiter d'un bout à l'autre devant une statue. Si j'étois d'humeur à m'en aller en ce moment, je parie que tu courrois après moi pour me conjurer de t'écouter. Je suis même tenté de me faire prier à mon tour & de me retirer. Ne te gêne point; je trouverai quelque autre personne qui pourra m'instruire.

LYC. Eh bien, mon cher, un moment de patience. Puisque tu es si curieux, il faut te satisfaire; mais je t'en prie, que tout le monde ne sache pas ceci.

PHIL. Oh! personne n'est plus en état que toi de le répandre; je n'ai pas besoin de m'en mêler. Mais, dis-moi; n'est-ce pas pour le mariage de

son fils Zénon , qu'Aristenete vous a invités ?

LYC. Non , c'étoit sa fille Cléanthis qu'il marioit à un grand partisan des Philosophes , fils du Banquier Eucrite.

PHIL. En effet , c'est un joli garçon ; mais il me semble encore bien jeune pour qu'on le marie déjà.

LYC. Aristenete apparemment n'aura pas trouvé de parti plus convenable pour sa fille ; le jeune homme est honnête , il s'est appliqué à la Philosophie ; par-dessus tout cela il est fils unique d'Eucrite , qui est riche à millions ; il n'est pas étonnant que le pere de la fille ait désiré de l'avoir plutôt que tout autre pour son gendre.

PHIL. Une pareille fortune est en effet une excellente raison ; mais qui étoient les convives ?

LYC. De toute la bande , je ne te nommerai que les Philosophes & quelques gens instruits , comme les plus intéressans à connoître. Il y avoit le

Stoïcien Zénothémis, & avec lui Diphrile, surnommé le Labyrinthe, Maître de Zénon; le Péripatéticien Cléodème, cet ergoteur si subtil & qui a la répartie si vive; tu le connois sans doute; c'est celui que ses Disciples appellent le glaive & la faux; ensuite l'Épicurien Hermon. Dès qu'il entra, les Stoïciens lui lancerent des regards furieux, & firent un mouvement d'aversion comme à la vue d'un parricide & d'un meurtrier. Ils avoient tous été invités comme amis d'Aristenete, & avec eux le Grammairien Histiee & le Rhéteur Dionysodore. L'époux Chérée avoit à côté de lui à table, le Platonicien Jon son Maître, qui a un air fort respectable dans toute sa personne: on l'appelle communément le modele, par allusion à sa bonne conduite toujours soutenue. A son arrivée, tout le monde se leva, & prit une contenance respectueuse, comme en la présence d'un homme supérieur, & véritablement il

y avoit dans sa phyfionomie & dans fes manieres quelque chofe d'infiniment impofant & prefque divin.

Tous les convives ainfi raflemblés, on fe mit à table. Le lit, du côté droit en entrant, fut rempli tout entier par les femmes; là mariée, couverte d'un long voile & environnée de fes plus intimes amies, avoit la place du milieu. Une autre bande de convives, placés chacun felon fon rang, occupoit le lit en face de l'entrée; fur celui qui étoit à main gauche & vis-à-vis des femmes, Eucrite eut la premiere place, & Ariftenete la feconde. Il s'éleva un différent pour la troifieme, entre le vieux Stoïcien Zénothémis & l'Épicurien Hermon; celui-ci étoit Prêtre des Dioscures, & d'une des premieres familles de la ville. Zénothémis trancha la queftion, en s'écriant: » Si vous me » placez après cet Epicurien, pour ne » rien dire de pis, je ne touche pas à » votre dîner, & je me retire ». A ces

mots il appelle son esclave, & fait mine de sortir. » Passez avant moi, si vous voulez, dit Hermon; mais si vous ne respectez pas en moi l'Epicurien, vous deviez céder le pas à un Prêtre. Un Prêtre Epicurien ! répliqua l'autre en s'asseyant, il est permis d'en rire ». Hermon se plaça après lui, & de suite le Péripatéticien Cléodème, Jon, l'époux, moi, Diphile, son disciple Zénon, le Rhéteur Dionysodore, & le Grammairien Histiée.

PHIL. C'étoit plutôt une assemblée de Sages qu'un banquet ordinaire. Je loue Aristenete d'avoir réuni tant de personnes choisies dans une aussi belle fête; de les avoir invitées sans acception de parti, comme sans exception, en donnant seulement la préférence à ceux qu'on peut appeler la fleur de chaque secte.

LYC. Aristenete n'est point un riche ordinaire; il chérit les belles connoissances, & s'est toujours plu beaucoup.

à la compagnie des gens de mérite.

Le commencement du repas fut fort tranquille ; la table étoit servie avec soin & avec abondance. Il est inutile d'entrer dans le détail des mets & des services ; pâtisseries, viandes & ragoûts de toute espece , rien n'y manquoit. Tout en mangeant, Cléodème se baissa vers Jon , & lui dit assez haut pour que je l'entendisse : » Voyez-vous ce vieux » compagnon , il désignoit Zénothé- » mis , comme il se gorge de nourri- » ture ? remarquez ses habits tout dé- » goûtans de sauce ; remarquez aussi » les gros morceaux qu'il passe à son » esclave qui est debout derriere lui , » sans penser que tout le monde s'en » apperçoit. Faites-le observer à Lyci- » nus , afin qu'il en soit témoin ». Je n'avois pas besoin de cet avertissement , car je l'avois déjà considéré tout à mon aise.

Cléodème parloit encore , lorsque nous vîmes paroître le cynique Alcida-

mas qu'on n'avoit pas invité, & qui cita plaisamment en entrant, ce vers devenu Proverbe :

Le brave Ménélas est venu de lui-même (*).

La plupart des convives trouverent ce procédé fort impertinent, & quelques-uns disoient entre leurs dents :

Ménélas, tu radotes (**).

quelques autres :

Le Chef Agamemnon n'est point de cet avis (***) ;

Chacun en particulier se permit tout bas différens sarcasmes assez plaisans, & qui venoient fort à propos ; mais on n'osoit pas s'exprimer tout haut, car on redoutoit Alcidamas comme le plus violent & le moins endurant de tous les cyniques ; de sorte que par cela seul il en impoisoit à tout le monde,

(*) Iliad. Chant II, vers 408.

(**) Iliad. Chant VII, vers 109.

(***) Iliad. Chant I, vers 24.

& s'étoit véritablement rendu formidable. Aristenete, après quelques mots d'approbation, lui proposa de prendre un siège près d'Histiée & de Dionysodore. » Non, non, répondit l'autre, » il ne me faut ni siège ni lit ; je les » laisse à des efféminés comme vous, » qui ne pouvez prendre vos repas sans » être nonchalamment étendus sur des » coussins de duvet & des tapis de » pourpre. Je veux manger tout debout & en me promenant ; si je suis » fatigué, je m'assayerai à terre sur mon » manteau & m'appuierai sur le coude, » comme on représente Hercule. Faites » comme il vous plaira, reprit Aristenete. En conséquence, le Cynique dina en rodant autour de la table, levant souvent le camp, se postant comme les Scythes dans les endroits où il trouvoit meilleure pâture, & suivant à la piste les esclaves chargés de plats. Sans perdre une bouchée, il se mit en frais de disserter sur la vertu & le vice, &

sur le mépris qu'il faisoit de l'or & de l'argent. Il demandoit à Aristenete à quoi bon tant & de si belles coupes, tandis que des vases de terre étoient aussi utiles. Comme il commençoit à devenir insupportable, le Maître imagina, pour lui imposer silence, du moins quelques instans, de faire signe à un esclave de lui présenter une grande coupe de vin pur. Aristenete avoit eu en cela bonne intention, & il étoit bien éloigné d'en prévoir les funestes conséquences. Alcidas, en recevant le vase, se tut pour le moment, s'étendit à terre presque tout nu, comme il en avoit menacé la compagnie, & s'appuya sur le bras gauche, tenant la coupe de la main droite, comme les Peintres nous montrent Hercule chez son hôte le Centaure Pholus (*).

(*) Pholus étoit l'un des principaux Centaures qui eurent querelle avec les Lapithes, & qu'Hercule défit aux noces d'Hippodamie; il traita humainement Pholus, qui lui avoit antrefois donné l'hospitalité.

Cependant les coupes faisoient souvent le tour de la table ; on se portoit les santés de l'amitié , on s'épanchoit en conversations particulieres , & déjà l'on apportoit de la lumiere. Il arriva en ce moment une aventure assez singuliere , qui , est pour ainsi dire , étrangere au festin , mais que je veux raconter , parce qu'elle est plaisante. Un jeune esclave d'une figure charmante versoit à boire ; il étoit alors debout devant Cléodème , & sourioit : comme j'étois curieux de savoir ce que cela signifioit , je l'examinai avec attention ; il s'approcha du Philosophe comme pour lui reprendre la coupe ; j'observai Cléodème lui ferrant la main , & lui remettant quelque argent avec le vase ; le jeune homme se sentant pincer , sourit une seconde fois , mais ne fit probablement pas attention à l'argent. On entendit deux drachmes tomber entre eux , & le rouge leur monta au visage. Leurs plus proches voisins ne savoient

à qui des deux appartenoit cet argent ; l'esclave affuroit qu'il ne l'avoit pas laissé tomber, & Cléodème, quoique le bruit fût venu de son côté, faisoit comme s'il n'eût rien jeté. Cela passa néanmoins sans faire grande sensation, parce que peu de personnes y avoient pris garde, excepté peut-être Aristenete; car il fit éloigner le jeune esclave quelques minutes après, lui ordonna, sans qu'on s'en apperçût, de se retirer, & plaça auprès de Cléodème un vieux valet, qui avoit l'air d'un mulierier ou d'un palefrenier. Ainsi se termina cette scène, qui auroit couvert le Philosophe de confusion, si tous les conviés l'eussent vue; mais que la prudence d'Aristenete déroba adroitement à leur connoissance.

Le cynique Alcidas, qui commençoit à avoir la tête échauffée, demande le nom de la mariée, impose silence à la compagnie, & regardant du côté des femmes, s'écrie d'une voix de ton-

nerre : » Cléanthis, je bois à toi au nom
 » d'Hercule. Tout le monde se mit à
 » rire. Insolens, dit-il, vous riez de ce
 » que buvant à la mariée, j'invoque
 » notre pere Hercule ! sachez que si
 » elle ne reçoit la coupe de mes mains,
 » elle ne fera jamais d'enfant qui soit
 » comme moi invincible, & vigoureux
 » d'esprit & de corps ». En parlant
 ainsi, il se découvroit presque tout
 entier, avec la dernière indécence, ce
 qui fit rire de nouveau les convives. Il
 se leve tout en colere, & fixe toute
 l'assemblée d'un œil hagard & furieux,
 qui annonçoit clairement que nous ne
 devions plus attendre de sa part ni paix
 ni treve. Peut-être auroit-il déchargé
 un coup de son bâton sur quelqu'un,
 s'il ne se fût tout-à-coup apaisé à la
 vue d'un gâteau qu'on apportoit en
 ce moment, & sur lequel il déchargea
 sa colere.

Cependant les fumées du vin com-
 mençoient à tourner bien des têtes; ce

n'étoit plus que tumulte & clameurs, & déjà l'on ne s'entendoit plus. Le Rhéteur Dionysodore déclamoit à son bout quelques phrases de sa façon, qui lui valoient les applaudissemens des valets. Le Grammairien Histiée, son voisin, cousoit ensemble des bouts de vers de Pindare, d'Hésiode & d'Anacréon, ce qui faisoit des rapsodies tout-à-fait ridicules; particulièrement celle-ci, qui sembloit être une prédiction de ce qui arriva quelques instans après :

Les boucliers se choquent (*).

Tout retentit de cris & de gémissemens (**).

Zénothémis lisoit un volume écrit en très-petits caracteres, & qu'un esclave lui avoit remis.

Pour remplir les intervalles que les laquais mettent, selon leur usage, entre les différens services, Aristenete, qui ne vouloit pas que la compagnie fût sans

(*) Iliad. Chant IV, vers 447.

(**) Ibid. vers 450.

amusement , avoit fait venir un B
 son chargé de divertir les convives
 ses propos & ses mines. C'étoit un
 tit bon homme tondu , à quelques
 veaux près hérissés sur sa tête. Il d
 en faisant mille contorsions qui a
 toient au ridicule de sa personne
 récitoit quelques vers d'une man
 plaisante , & en affectant l'accent
 Egyptiens; il lançoit de temps en te
 quelques sarcasmes contre le pre
 venu; la plupart n'en faisoient que
 mais il osa prendre la même lib
 avec Alcidas., & l'appela joli p
 chien de l'Isle de Mélitte. Ce mot fâ
 le Cynique , qui le voyoit de mau
 œil depuis son entrée dans la sa
 parce que celui-ci l'effaçoit en plai
 à la compagnie , qui ne s'occupoit
 de ses gentilleesses. Alcidas quitte
 manteau , & propose à l'autre le c
 bat du Pancrace , en le menaçant
 son bâton s'il refuse. Ainsi le pau
 Satyrion , c'est le nom du Bouff

fut obligé de se mettre sur ses gardes & de se battre avec lui. Il étoit assez plaisant de voir un grave Philosophe aux mains avec un Bouffon , & l'un & l'autre se donner des coups & en recevoir. Parmi les spectateurs , les uns les regardoient en riant , les autres avec pitié , jusqu'à ce qu'Alcidas , battu à plate couture , demanda grace & s'avoua vaincu par ce petit homme vigoureux & plus adroit que lui. L'issue de ce combat fit rire toute la table.

Quelques minutes après , arriva le Médecin Dionique. Ce qui l'avoit retardé , disoit-il , c'est qu'il avoit été retenu auprès du joueur de flûte Polypréon , attaqué d'une fièvre ardente , & il en racontoit un trait assez risible. Quand Dionique fut le voir , il ignoroit sa maladie. Polypréon en le voyant , se leva , ferme sa porte , tire son épée , lui présente ses flûtes & lui ordonne d'en jouer ; il ne put le faire , & reçut un grand coup de fouet sur le

dos de ses mains qu'il tenoit étendues. Pour se tirer de ce pas dangereux, il imagine de proposer au Musicien à qui joueroit le mieux, en convenant que le vaincu recevroit du vainqueur un certain nombre de coups de fouet. Dionique joua le premier, & au plus mal; il remet les flûtes à son rival, se saisit du fouet, & jette à l'instant l'épée par la fenêtre; il se défend alors avec moins de danger, & il appelle les voisins, qui enfoncent la porte & le délivrent. Il nous montrait les marques récentes des coups qu'il avoit reçus, & son visage tout sillonné d'égratignures. Cette aventure nous fit rire autant que celle du Bouffon. Dionique se plaça du mieux qu'il put à côté d'Histiée, & mangea de ce qui se trouvoit encore sur la table. Ce fut sans doute une Divinité propice qui nous envoya ce Médecin, dont la présence ne devoit pas être inutile quelques instans après.

Nous vîmes en ce moment entrer un

esclave qui avoit un papier à la main,
 « Je viens, dit-il, de la part du Stoïcien
 « Étoemocle, qui m'a ordonné de lire
 « cette lettre tout haut à l'assemblée,
 « afin que chacun de vous l'entende, &
 « de me retirer lorsque je l'aurai lue ».
 Aristenete le lui permit; il s'approcha
 de la lumière, & commença ainsi.....

PHIL. C'étoit sans doute une Épitha-
 lame, ou quelque compliment pour
 la mariée, comme cela se pratique en
 pareil cas.

LYC. Nous eûmes d'abord la même
 pensée; mais le contenu de la lettre
 nous désabusa bientôt : écoute.

Le Philosophe Etamocle, à Aristenete :

« Ma vie passée fera toujours une
 « preuve que je ne suis pas homme à
 « courir après les bonnes tables. Invité
 « tous les jours par de plus riches que
 « vous, je n'accepte jamais, parce
 « que je connois trop les cohues & les
 « folies bachiques, inséparables des

« grands repas. Je crois cependant de-
 « voir me plaindre de vous aujour-
 « d'hui. Je vous ai marqué dans tous
 « les temps beaucoup d'égards & de
 « prévenances, & vous ne daignez pas
 « me compter au nombre de vos amis ;
 « quoique je sois votre voisin, je n'ai
 « pas la moindre part à vos honnête-
 « tés, & je suis seul oublié dans vos
 « invitations. Au reste, j'en suis moins
 « fâché pour moi que pour vous, qui
 « montrez-tant d'ingratitude. Assuré-
 « ment, je ne fais point dépendre mon
 « bonheur d'un morceau de sanglier,
 « d'un lievre ou d'un gâteau ; j'en reçois
 « assez de ceux qui savent ce qui con-
 « vient mieux que vous. Aujourd'hui
 « encore, mon Disciple Pammenée
 « m'avoit fait les plus vives instances
 « pour prendre chez lui ma part d'un
 « très-bon dîner, & j'ai eu la simpli-
 « cité de ne point m'y rendre, par
 « égard pour vous, qui m'oubliez &
 « donnez la préférence à d'autres. Je

» n'en suis point surpris ; vous n'êtes
 » point du tout fait pour voir les con-
 » venances , ni mettre chaque chose à
 » sa place. Au reste , je vois à qui je suis
 » redevable de ce traitement ; je n'ai pas
 » autre chose à attendre de vos admira-
 » bles Philosophes Zénothémis & La-
 » byrinthe , que je pourrois , sans va-
 » nité , réduire au silence par un simple
 » syllogisme. Je défie l'un ou l'autre de
 » me dire seulement ce que c'est que la
 » Philosophie , ou de répondre à cette
 » question , par laquelle on débute
 » avec les commençans : *En quoi diffère*
 » *l'habitude de la qualité ?* Je ne parlerai
 » point des argumens plus difficiles ,
 » tels que le Cornu , l'Entassé , & le
 » Moissonneur (*). Au reste , jouissez

(*) Ces misérables sophismes ne peuvent se
 faire connoître qu'en en donnant des exemples.
 Nous avons parlé de l'argument *Cornu* , dans le
 premier Dialogue des Morts , tome I , p. 142.
L'Entassé , ou le *Sorites* , consistoit à proposer
 une question , dont la réponse engageoit le ré-

» à votre aise de pareils amis ; pour
 » moi , qui ne reconnois pour bien
 » que ce qui est juste & honnête , je
 » supporterai sans peine l'insulte que
 » vous me faites. Vous ne pouvez ce-
 » pendant vous excuser sur le trouble
 » & l'embarras de votre fête ; je vous
 » ai salué deux fois aujourd'hui , d'a-
 » bord ce matin chez vous , & depuis

pendant dans un labyrinthe d'autres questions , d'où il ne pouvoit plus se tirer , quelle que fût cette réponse , ou affirmative , ou négative. On demandoit , par exemple : *La première goutte d'eau qui tombe sur un rocher , le creuse-t-elle , ou ne le creuse-t-elle pas ?* Si l'on répondoit qu'elle le creuse , on demandoit : *Pourquoi n'en voit-on pas la trace ?* Si on répondoit qu'elle ne le creuse pas : *En ce cas , répliquoit-on , la seconde goutte , la troisième , ni aucune des suivantes ne le creusent pas non plus ; pourquoi cependant est-il visiblement creusé à la longue ?* Pour ce qui est de l'argument du *Moissonneur* , on n'en trouve que le nom dans les divers Auteurs qui en ont parlé ; & conséquemment on ne peut s'en faire une idée juste : mais la perte n'est pas à regretter.

» dans le temple des Dioscures , où
 » vous faisiez un sacrifice , & plusieurs
 » de vos convives me sont témoins
 » de ceci. Vous direz peut-être que
 » c'est votre dîner qui me tient au
 » cœur ? En ce cas , rappelez - vous
 » l'histoire d'Œnée (*). Vous vous sou-
 » viendrez que Diane eut un grand
 » ressentiment contre lui ; parce qu'il
 » avoit oublié de l'inviter au sacrifice ,
 » & au repas qu'il donnoit à tous les
 » autres Dieux. Voici ce qu'en dit
 » Homere :

» La Déesse en courroux punit sa négligence (**).

» Et Euripide :

» C'est ici Calydon ; mais au delà des mers ,

» Du trop heureux Pélops, tu vois les champs fertiles.

» Et Sophocle :

» Un monstre affreux , vengeur de Diane outragée ,

» Dévasta les Etats de l'ingrat Œnée (***) .

(*) Voy. tome I de cette traduction , p. 184.

(**) Iliad. Chant IX , vers 533.

(***) On lit dans plusieurs Auteurs , qu'Euri-

» Je pourrois encore ajouter beaucoup
 » de choses ; mais ceci doit vous faire
 » assez comprendre quel homme vous
 » nég'igez pour recevoir un Diphile,
 » que vous avez cru d'ailleurs choisir
 » pour lui confier l'éducation de votre
 » fils ; & en cela vous avez très-bien fait,
 » car il a une affection toute particuliere
 » pour le jeune homme , & le jeune
 » homme pour lui. J'en dirois davantage
 » sur cet article , si je pouvois le faire
 » sans rougir ; mais son Précepteur Zo-
 » pyrus fait que je n'en impose pas. Je
 » ne veux point d'ailleurs troubler votre
 » fête , ni me faire l'accusateur de per-
 » sonne , sur tout quand il est question
 » de turpitudes semblables. Diphile le

pide & Sophaele avoient composé chacun une
 Tragédie , intitulée *Méléagre*. Les vers cités ici
 sont probablement tirés de ces deux Pièces , qui
 ne sont point venues jusqu'à nous.

L'Étolie dans laquelle est située la ville de
 Calydon , n'est séparée du Péloponnese que
 par le golfe de Corinthe,

» mériteroit cependant , pour m'avoir
 » enlevé déjà deux de mes Disciples ;
 » mais je lui fais grace , par respect pour
 » la Philosophie. J'ai recommandé à
 » mon esclave, que si pour réparer vo-
 » tre faute , il vous venoit dans la pen-
 » sée de le charger de quelque morceau
 » de sanglier , de cerf ou de gâteau de
 » Césance, il se gardât bien de rien re-
 » cevoir , afin que vous ne puissiez pas
 » imaginer que je l'aye envoyé dans
 » cette intention «.

Pendant toute cette lecture, je suois
 à grosses gouttes , tant je rougissois de
 honte. J'aurois voulu , comme on dit ,
 être cent pieds sous terre , en voyant
 rire à chaque mot presque tous les assis-
 tans, & particulièrement ceux qui con-
 noissoient Etoemocle pour un vieillard à
 cheveux blancs, & pour un homme qui
 avoit du moins l'apparence d'un grave
 personnage. Ils étoient fort étonnés de
 ne l'avoir pas mieux jugé jusqu'alors, &
 de s'être laissé surprendre à sa barbe &

à sa mine composée. Pour Aristenete ; je pensai que s'il ne l'avoit point prié , ce n'étoit point par oubli volontaire ou par dédain ; mais dans la persuasion où il étoit que l'autre n'auroit jamais voulu se rendre à son invitation , & que dans la crainte d'éprouver un refus , il n'avoit pas même fait de tentative auprès de lui.

Dès que l'esclave eut cessé de lire , tous les yeux des convives tombèrent sur Zénon & Diphilè ; ils étoient l'un & l'autre pâles & tremblans , & sembloient , par leur air déconcerté , confirmer les imputations d'Etoemocle. Aristenete lui-même , quoiqu'un peu ému & troublé , nous engagea à boire , & s'efforça , en prenant un air gai , de donner à tout ceci la meilleure tournure qu'il lui fut possible. Il renvoya l'esclave , en lui disant qu'il penseroit à cela. Un moment après , Zénon se déroba sans rien dire , parce que son Précepteur lui avoit enjoint de sortir de la part de son pere.

Cependant Cléodème , qui depuis
 long-temps brûloit d'en venir aux mains
 avec les Stoïciens , & se dépitait que
 l'occasion ne s'en fût pas encore pré-
 sentée , saisit avec empressement celle
 que lui fournissoit la lettre. » Ma foi ,
 » dit-il , je reconnois bien là l'illustre
 » Chrysispe , l'admirable Zénon , &
 » Cléanthes ; n'attendez d'eux que des
 » mots vides de sens , une question
 » ou deux , & l'affectation de quelques
 » manieres philosophiques. La plupart
 » ne sont que des Etoemocles. Voyez
 » le radotage de vieilles , dont leurs
 » lettres sont farcies ! Aristenete est
 » Œnée , & Etoemocle est Diane. Par
 » Hercule ! que cela est de bon au-
 » gure & revient bien à cette fête !
 » On ne peut pas mieux , dit Hermon
 » qui étoit placé au dessus de lui. Je
 » crois qu'il avoit su qu'Aristenete au-
 » roit un sanglier dans son repas , & il
 » a imaginé qu'il ne seroit pas hors de
 » propos de rappeler celui de Caly-

» don. Par Vesta, vous devez, notre
» hôte, lui en faire passer au plus vite
» les prémices, de peur que le vieillard
» ne périsse ou de faim, ou d'une lan-
» gueur secrete, comme Méléagre;
» quoique cependant il ne doive avoir
» aucune crainte de cette espece, puis-
» que Chrysisse regardoit tous les ac-
» cidens comme chose indifférente.
» Quoi ! reprit d'une voix fort haute
» Zénothémis en se levant de sa place
» vous profanez ainsi le nom de Chry-
» sispe, & vous osez juger des Sages
» tels que Cléanthes & Zénon, d'après
» un charlatan de Philosophie ? Qui
» êtes-vous donc vous-mêmes, pour
» parler de la sorte ? N'est-ce pas toi,
» Hermon, qui a coupé la chevelure
» d'or des Dioscures ? n'as-tu pas mé-
» rité le dernier supplice, & n'es-tu
» pas fait pour périr par la main du
» bourreau ? Et toi, Cléodème, n'as-
» tu pas été surpris en adultere avec
» la femme de ton disciple Solstrate, &

» n'as-tu pas subi le châtim^{en}t le plus
 » honteux ? Quand on a de pareils cri-
 » mes à se reprocher , ne doit-on pas
 » garder le silence ? Je ne prostitue
 » point ma femme , comme toi , reprit
 » Cléodème. Je ne me suis point par-
 » juré devant le Gouverneur de la
 » ville , pour nier un dépôt laissé chez
 » moi par un étranger de mes disciples.
 » Je ne fais point l'usure à cinq pour
 » cent par mois ; je ne prends point
 » mes écoliers à la gorge quand ils
 » différent de me payer. Mais toi , répli-
 » qua Zénothémis , tu ne peux pas nier
 » que tu ayes vendu certaine drogue à
 » Criton pour empoisonner son pere « ;
 & comme il avoit alors la coupe en
 main , il la jette encore à moitié pleine
 à la tête de ses adversaires ; Jon qui se
 trouvoit malheureusement leur voisin ,
 en attrapa quelques éclaboussures. Her-
 mon se baisse & essuie le vin qui dé-
 coule de ses cheveux , en prenant les
 spectateurs à témoin de l'insulte qu'on

vient de lui faire. Cléodème, qui n'avoit point de coupe, se tourne vers Zénothémis & lui crache au visage; puis le saisissant de la main gauche à la barbe, il se préparoit à lui décharger de la droite un coup de poing sur la mâchoire. Il eût exterminé le vieillard, si Aristenete ne s'y fût opposé, en passant au dessus de Zénothémis, pour les séparer l'un de l'autre.

Pendant toute cette scène, je fis, mon ami, bien des réflexions en moi-même. Je me disois ce qu'il étoit naturel de penser en pareil cas, que la science est inutile à ceux qui la possèdent, lorsqu'elle ne les rend pas meilleurs. En effet, je voyois des hommes remplis de connoissances se couvrir de ridicule par leur conduite. J'étois tenté de croire que ce qu'on dit communément pourroit bien être vrai, que la science éloigne de la droite raison ceux qui ne tiennent compte que des Livres & des opinions qu'ils

renferment (*). Je voyois que parmi tous ces Philosophes réunis, il n'y en avoit peut-être pas un seul exempt de reproches ; que les uns avoient à rougir de leurs actions, & les autres plus encore de leurs discours. Je ne pouvois plus imputer au vin tout ce qui se passoit, d'après la lettre qu'Etoemocle avoit écrite, sans avoir ni bu ni mangé. Je voyois sous mes yeux, dans cette assemblée, précisément le contraire de ce qu'on auroit dû naturellement attendre. Ceux des convives qui ne se piquoient point de science, avoient montré depuis le commencement du repas, toute la décence & toute la réserve convenables ; il ne leur échappoit rien qui trahît l'ivresse, ou dont ils eussent à rougir. Ils se contentoient

(*) Le Gouverneur Festus dit à Saint Paul, qui se défendoit devant son Tribunal : *Μαίην Παῦλε. Τά πολλά σι γράμματα εἰς μαρίαν περιτριπνῷ.*
Vous êtes insensé. Votre grand savoir vous fait perdre la raison. Act. des Apôtres, Chap. xxvi, ὡς. 24.

de rire, & fans doute de blâmer dans leur cœur tous ces grands personnages, dont ils avoient eu d'abord la plus haute opinion, parce qu'ils ne les avoient jugés que par les dehors. Ces mêmes Sages, au contraire, étoient mal-honnêtes, insolens, gourmands, clabaudeurs, & querelleurs jusqu'à en venir aux mains. L'admirable Alcidas lâcha de l'eau dans la salle du festin, sans aucun respect pour les femmes. Enfin, on ne pouvoit pas mieux comparer ce repas qu'aux noces de Pélée, où, selon les Poëtes, la Discorde jeta la pomme fatale qui occasionna la fameuse guerre de Troie. Etoemocle, par sa lettre jetée au milieu de notre assemblée, ne causa pas moins de malheurs qu'on en lit dans l'Iliade.

Zénothémis & Cléodème ne cessèrent point de se quereller, quoiqu'Aristenete fût entre eux deux. » Pour ce moment-ci, dit Cléodème, je me

« contente de te convaincre d'igno-
» rance , mais demain j'aurai pleine
» vengeance. Réponds-moi , Zénothé-
» mis , ou toi , brillant Diphile ; je vou-
» drois bien savoir pourquoi , tout
» en disant que l'argent est une chose
» absolument indifférente , vous ne
» pensez qu'à amasser de l'argent ;
» pourquoi vous êtes sans cesse à ob-
» séder les riches ; pourquoi vous faites
» le métier d'usuriers , & exigez intérêt
» de l'intérêt ; pourquoi , en un mot ,
» vous n'enseignes qu'à prix d'argent ;
» je vous demande encore pourquoi ,
» en affichant tant d'aversion pour la
» volupté , & tant d'éloignement pour
» les Epicuriens , on vous voit tous les
» jours faire & souffrir tant de choses
» honteuses pour la volupté , & vous
» fâcher si fort lorsqu'on a oublié de
» vous inviter à un repas ; pourquoi ,
» lorsqu'on vous y admet , vous man-
» gez avec tant de gloutonnerie & pas-
» sez tant de bons morceaux à vos

» esclaves ». En prononçant ces derniers mots , il s'efforçoit d'arracher à celui qui étoit derrière Zénothémis , une serviette remplie de toutes sortes de viandes , dans l'intention de l'ouvrir & de faire tomber par terre tout ce qu'elle contenoit ; mais l'esclave tint ferme & ne lâcha pas prise. » Fort bien , » Cléodème , dit Hermon qui prit la parole à son tour ; qu'ils nous disent » pourquoi ils blâment la volupté, eux » qui sont plus que personne ses partisans. Non , répliqua Zénothémis , » c'est à toi, Cléodème, à me dire par » quelle raison vous ne regardez pas les » richesses comme indifférentes. Non , » reprit l'autre , c'est à toi de me répondre ». Ils se renvoyoient ainsi mutuellement la balle , lorsque Jon parlant plus décidément : » Cessez , dit-il , l'un & l'autre ; je vais proposer , » si l'on veut , une manière de disputer plus analogue à la fête. Que chacun écoute & parle à son tour , sans

» querelle & fans injures , comme les
» interlocuteurs de notre Platon , qui
» choisissent un sujet & le traitent à
» fond dans leurs entretiens ». Tout le
monde applaudit à cette proposition ,
particulièrement Aristenete & Eucrite ,
qui espéroient , par ce moyen , couper
court à tant de propos désagréables.
Aristenete , persuadé que la paix étoit
faite , reprit sa première place. En même
temps on apporta ce qui s'appelle le
dernier service , c'est-à-dire , une poule
à chaque convive , un morceau de sang-
lier , une portion de lievre , un pois-
son frit , des gâteaux , & d'autres plats
de dessert ; & il étoit permis de les em-
porter avec soi. On ne les avoit pas
donnés par portions distinguées ; un
plat contenoit deux parts , & chaque
convive devoit prendre celle qui se
trouvoit de son côté. Aristenete & Eu-
crite devoient partager ensemble ; en-
suite le Stoïcien Zénothémis & l'Épi-
curien Hermon devoient tirer au se-

cond plat ; après eux , Cléodème & son voisin avoient le leur ; puis l'époux & moi le nôtre. Comme Zénon étoit sorti de table , Diphile eut un plat à lui seul. Ne perds aucun de ces détails , mon ami , ils sont essentiels à la suite de cette histoire.

PHIL. Je ne les oublierai pas.

LYC. Jon , en conséquence de ce qu'il avoit proposé , dit à l'Assemblée :
 » Si vous le jugez à propos , je com-
 » mencerai l'entretien. Peut-être en
 » présence de tant d'hommes instruits ,
 » auroit-il convenu de parler d'idées ,
 » de substances immatérielles , & de
 » l'immortalité de l'ame. Mais pour ne
 » point éprouver de contradiction de
 » la part de ceux qui n'approuveroient
 » pas mes principes , je vais vous entre-
 » tenir d'un sujet beaucoup plus con-
 » venable à la circonstance ; c'est le
 » Mariage. Le meilleur parti pour tous
 » les hommes feroit sans doute de ne
 » jamais prendre d'engagement de ce

„ genre , mais de s'en tenir à notre
 „ sexe , selon le sentiment de Platon
 „ & de Socrate ; il n'y a que ceux qui
 „ s'y conforment , qui puissent espérer
 „ d'atteindre à la perfection de la vertu.
 „ Si l'on ne peut absolument se dis-
 „ penser d'avoir des femmes , il faut ,
 „ selon Platon encore , qu'elles soient
 „ communes entre les Philosophes ,
 „ afin qu'ils soient à l'abri de toute ja-
 „ lousie . Tout le monde se mit à rire
 de ce propos , comme d'une chose
 très-déplacée . » Ne cesseras-tu pas ,
 „ s'écria Dionysodore , d'employer , en
 „ nous parlant , des expressions qui ne
 „ signifient rien pour nous ? Où & chez
 „ qui de nous trouveras-tu de la jalou-
 „ sie sur ce sujet ? Polisson , reprit le
 „ Platonicien , tu oses toi-même élever
 „ ici la voix « ! Dionysodore alloit , je
 pense , lui répliquer sur le même ton ;
 mais l'agréable Histiee , notre Grammaï-
 rien , lui ferma la bouche en disant
 qu'il alloit nous réciter l'épithalame ;

310 . L E B A N Q U E T

& en effet il se mit en devoir de nous le débiter. Cette Piece étoit dans la forme de vers élégiaques, &, si je m'en souviens bien, la voici en propres termes :

Sous les yeux de son pere élevée en ces lieux,
Une Beauté divine, unique, sans pareille,
Des beautés de la terre aisément la merveille,
L'aimable Cléanthis est faite pour les Dieux.
Plus belle que Vénus, plus chaste que Diane,
Il faut, pour la chanter, un plus brillant organe.
Salut à son Epoux charmant & radieux,
Plus fécond que Nérée & plus vaillant qu'Achille.
Couple heureux dont l'Hymen rend ma Muse fertile,
Je veux chanter souvent cet hymne pour vous deux.

Cette production, comme tu l'imagines, fut reçue avec de grands éclats de rire.

Cependant on touchoit au moment de se lever de table. Aristenete & Eucrite se partageoient ce qui leur étoit destiné. Jon & Cléodème, Chérée & moi nous fîmes la même chose, sans bruit & sans difficulté. Diphile prétendit profiter de l'absence de Zénon & s'emparer des deux portions; il soute-

noit qu'elles étoient pour lui seul, & se querelloit avec les esclaves. Ils tenoient par un bout, & lui par l'autre, une poule qu'ils tiroient de toutes leurs forces en sens contraires, comme le corps de Patrocle. A la fin, il fut obligé de céder, comme le plus foible, & fit beaucoup rire la compagnie à ses dépens, sur-tout lorsqu'on le vit se fâcher, & prétendre qu'on l'avoit grièvement insulté. Je t'ai dit qu'Hermon & Zénothémis étoient voisins, celui-ci au dessus, & l'autre au dessous. On leur avoit tout donné par portions égales, & ils se les partageoient sans bruit; mais la poule d'Hermon se trouva plus grasse, ce qui, je pense, étoit un pur effet du hasard. Il restoit aux deux voisins à prendre chacun la leur. Alors Zénothémis..... écoute bien ceci, mon ami, car c'est ici l'origine de toute la scène; Zénothémis; laisse la volaille qui est devant lui, & va prendre celle d'Hermon : celui-ci la saisit de son

côté, & ne veut pas souffrir que l'autre s'empare de ce qui ne lui appartient pas. De là ils en viennent à se quereller ; ils se précipitent l'un sur l'autre, se donnent des soufflets à coups de poules, se prennent à la barbe, & crient tous deux au secours. Hermon appelle Cléodème, Zénothémis appelle Alcidamas & Diphile ; ceux-ci se joignent au Stoïcien, & les autres à Cléodème, excepté Jon, qui resta neutre & en suspens. Ils en viennent tous aux mains, & se battent corps à corps. Zénothémis prend la coupe qui étoit devant Aristenete, & la jette à la tête d'Hermon ; mais celui-ci,

D'un mouvement léger fait éviter le trait (*),

& le vase va droit frapper le front de l'époux, & lui fait une large & profonde blessure. Imagine les cris des

(*) Iliad. Chant XI, vers 233.

femmes ;

femmes ; elles se précipiterent toutes dans la mêlée , & sur-tout la mere de l'époux , lorsqu'elle vit couler son sang. La mariée qui craignoit aussi pour lui , se leva tout épouvantée. Cependant Alcidas , partisan de Zénothémis , faisoit des merveilles ; d'un coup de bâton il fend la tête à Cléodème , casse la mâchoire à Hermon , & blesse plusieurs esclaves qui étoient accourus pour les séparer. Le parti opposé ne cede point encore ; Cléodème , du bout du doigt , creve un œil à Zénothémis , lui mord le nez & emporte la piece. Hermon pousse Diphile qui se levoit pour venir au secours du Stoïcien , & le fait tomber du lit en terre , la tête la premiere. Le Grammairien Histiee est blessé en voulant faire cesser le combat ; il perd plusieurs dents au milieu de la mêlée , grace à Cléodème qui lui donna de grands coups de pieds dans la mâchoire , parce qu'il le prenoit pour Diphile. L'infortuné demeura sur

la place , & , comme dit son bon ami Homere ,

Vomit des flots de sang (*).

En un mot , ce n'étoit de toutes parts que tumulte & lamentations ; les femmes pleuroient autour de Chérée ; les autres convives faisoient tous leurs efforts pour appaiser la querelle. Le plus terrible des combattans étoit Alcidas , qui , non content d'avoir dissipé ses adversaires , frappoit indifféremment sur tout ce qu'il rencontroit ; il auroit tué plusieurs personnes , si sa massue ne se fût heureusement brisée. Pour moi , je me tenois debout rangé contre la muraille ; je voyois le combat sans vouloir m'en mêler en aucune maniere , bien convaincu par l'exemple d'Histiée , qu'il n'y avoit rien de bon à gagner en voulant mettre la paix. On auroit dit le festin des Lapithes & des

(*) Iliad. Chant XV, vers. 11.

Centaures, à voir les tables renversées, le sang couler, les coupes voler de tous côtés. Alcidas finit par renverser le chandelier, & nous plonger dans une profonde obscurité. Cet accident ne fit qu'augmenter le danger, parce qu'il n'étoit pas facile de se procurer d'autre lumière. Il en vint enfin, & l'on s'aperçut qu'à la faveur des ténèbres, il s'étoit passé beaucoup de choses qui n'étoient pas trop belles; Alcidas avoit levé les jupes d'une Chanteuse, & se mettoit en devoir de lui faire la dernière insulte. Dionysodore fut pris sur le fait, dans un genre différent & assez plaisant; il laissa échapper, en se levant, une coupe qu'il avoit cachée dans son sein. Il dit pour s'excuser, qu'on l'avoit chargé de la serrer sous sa robe dans le fort de la mêlée, de peur qu'elle ne fût égarée; Jon voulut bien appuyer cette défaite, en disant qu'il la lui avoit confiée par précaution.

Ainsi se termina ce banquet, dans lequel, après plusieurs accidens fâcheux, on finit par rire beaucoup des derniers traits d'Alcidamas, de Dionysodore & de Jon. L'on fut obligé de transporter les blessés qui se trouvoient assez maltraités; sur-tout le vieux Zénothémis, qui tenoit son nez d'une main, & son oeil de l'autre, en criant qu'il souffroit des douleurs inouïes. Aussi Harmon, prenant acte de ses plaintes, ne manqua pas de lui dire, quoique lui-même eût deux dents cassées & ne fût pas trop à son aise : *Tu te souviendras au moins, Zénothémis, que tu ne regardes plus la douleur comme une chose indifférente.* Le Médecin Dionique banda la plaie de l'époux; on lui enveloppa la tête de bandelettes, & pour retourner chez lui, il monta dans le char destiné à son épouse, en maudissant la triste fête de ses noces. Dionique donna également aux autres tous les soins qui dépendoient de lui.

On reconduisit les uns ivres, les autres vomissant en chemin. Alcidas restait dans la salle du festin, où il dormit d'un sommeil profond, le corps en travers sur un des lits de table, & il ne fut jamais possible de le faire sortir.

Telle fut, mon cher Philon, l'issue de ce festin, auquel on pourroit bien appliquer ces vers du Poète tragique :

Les Dieux trompent souvent notre folle espérance :

Ils aiment à braver nos résolutions,

Et nous font le jouet des révolutions (*).

En effet, aucun des convives ne s'attendoit à ce qui est arrivé. Quant à moi, j'ai conclu de tout ceci, que pour un homme qui ne se soucie point de mauvaises affaires, il n'y a nulle sûreté à se trouver à table avec de pareils Philosophes.

(*) Euripide, Tragedie d'Alceste, vers la fin.



L'EUNUQUE,

ou

LE CONCOURS

DES PHILOSOPHES.



PAMPHILE, LYCINUS.

PAMPHILE. **D'**où viens-tu donc, Lycinus, & qu'as-tu tant à rire ? tu n'es pas triste de ton naturel, mais ceci est tout-à-fait extraordinaire ; il faut que tu ayes vu quelque chose de bien risible.

LYCINUS. J'arrive de la place publique, mon cher Pamphile, & tu riras autant que moi, quand tu sauras que je viens d'entendre plaider deux Philosophes en procès.

PAMPH. Des Philosophes en procès !

voilà qui est déjà fort plaisant ; eux qui, même pour le plus grand intérêt, ne devraient jamais disputer, mais toujours s'arranger à l'amiable.

LYC. A l'amiable ! Eh ! mon cher, ils ont vomì l'un contre l'autre des torrens d'injures (*) ; tu les aurois entendu quereller à toute outrance, & se chamailler jusqu'à extinction de voix.

PAMPH. Sans doute c'étoit, selon l'usage, pour la différence de secte & d'opinions.

LYC. Point du tout ; ils sont de la même secte & de la même école, & leur dispute n'en a pas été moins vive. Ils avoient pour arbitres les premiers de la République, des Vieillards & des Sages, en présence desquels tout homme rougiroit de prononcer une parole déplacée, loin de se livrer à de tels excès.

PAMPH. Eh bien, de quoi s'agissoit-

(*) Le Texte dit, des charretées.

il, afin que je sache ce qui t'a si fort égayé ?

LYC. L'Empereur, comme tu le fais, a accordé des pensions assez considérables à tous les Philosophes indifféremment ; c'est-à-dire que les Stoïciens, les Platoniciens, les Epicuriens & les Péripatéticiens y ont également part. L'un des pensionnaires est mort, & il étoit question de lui substituer quelqu'un qui réunît les suffrages des personnes les plus qualifiées. Le Prix n'étoit pas, comme dit Homere, une simple peau de bœuf ou une victime (*), mais un revenu annuel de dix mille drachmes, pour instruire la jeunesse.

PAMPH. Je sais cela, & l'on dit que celui qui est mort étoit Péripatéticien.

LYC. Voilà, mon cher, la belle Hélène que se disputoient les concurrens :

(*) Iliad. Chant XXII, vers 159. C'étoient, selon Homere, les Prix ordinaires de la course à pied.

jusque-là je ne leur trouvois d'autre ridicule que celui de se dire Philosophes, d'afficher le mépris de l'argent, & de se battre ensuite pour en avoir, comme s'il avoit été question de défendre leur Patrie, la Religion de leurs peres, ou les tombeaux de leurs ancêtres.

PAMPH. Mais un des principes des Péripatéticiens est que les richesses ne sont point si méprisables, puisqu'ils les mettent au troisieme rang parmi les biens (*) de la vie.

LYC. Tu as raison, c'est un de leurs dogmes, & nos deux champions en conséquence se sont battus pour l'ar-

(*) Selon Aristote, Chef cette secte, on doit distinguer trois sortes de biens, ceux de l'ame, ceux du corps, & ceux qui sont extérieurs. Les biens de l'ame sont l'esprit, la science, la vertu, la sagesse, la prudence, & le contentement; ceux du corps sont la santé, la perfection des sens, la beauté, & la force. Les biens extérieurs sont les richesses, la gloire, la puissance, &c.

gent. Écoute maintenant la suite de cette aventure. Les combattans s'étoient présentés en foule dans ces jeux funéraires du défunt Philosophe. Mais il y en eut deux de la bande entre lesquels l'avantage du combat demeura indécis ; l'un étoit le vieux Dioclès, cet Ergoteur que tu connois ; & l'autre l'Eunuque Bagoas. Ils avoient commencé par faire assaut de connoissances philosophiques, & chacun d'eux avoit étalé toute sa science, sans cesser de se montrer partisan d'Aristote & de sa doctrine ; mais aucun des deux ne s'étoit montré supérieur à l'autre. Dioclès pour terminer ce concours, négligeant modestement sa propre apologie, se jeta sur Bagoas & se mit à éplucher sa vie sans beaucoup de ménagement. Bagoas à son tour passa le premier en revue.

PAMPH. C'est fort bien fait, selon moi ; c'est là-dessus que devrait surtout rouler l'examen en pareil cas, &

là-dessus que j'insisterois, si j'étois Juge ; & je choisirois, non pas le plus habile, mais le plus homme de bien.

LYC. Tu as raison, & je suis bien de ton avis. Quand ils furent las de se charger d'injures & de reproches, Dioclès prétendit que Bagoas étoit absolument indigne de parler de Philosophie, ou d'aspirer aux récompenses qu'elle procure, & cela parce qu'il étoit Eunuque. Il assura que lui & ses semblables devoient en outre être exclus des sacrifices, des bains & de toute assemblée publique, & que c'étoit faire une rencontre de mauvais augure, que de trouver un Eunuque en sortant le matin de chez soi ; un Eunuque, ajoutoit-il, n'est ni homme ni femme, mais un affreux composé de l'un & de l'autre, & un monstre dans la Nature.

PAMPH. Il faut convenir que c'est-là un grief d'une espèce toute nouvelle, & auquel je ne m'attendois pas ; j'en ris de tout mon cœur avec toi. Et l'au-

tre est-il resté muet, a-t-il eu le courage de répondre ?

LYC. Il eut d'abord un air confus & timide, assez ordinaire aux Eunuques ; il ne souffloit pas le mot, paroissoit fort embarrassé, & suoit à grosses gouttes. Enfin, il fit entendre une petite voix, grêle comme celle d'une femme, & dit que Dioclès avoit tort de lui interdire la Philosophie comme Eunuque, puisque les femmes elles-mêmes pouvoient y prétendre ; il citoit à l'appui de sa cause, Aspasia, Diotime & Thargélie, ainsi qu'un Eunuque Gaulois de la secte Académique, qui, presque de nos jours, s'étoit fait une grande réputation parmi les Grecs (*).

(*) Ce Philosophe Eunuque & Gaulois de Nation, est, selon toute apparence, le Philosophe Favorin, dont il est parlé dans la vie de Démonax (voy. tome II, p. 296, 297), & sur lequel on trouve de plus grands détails dans Philostrate, qui dit positivement qu'il réunissoit les deux sexes, & qu'il parloit grec, quoique né Gaulois.

L'autre répliquoit, qu'en supposant qu'un pareil Philosophe eût existé, il ne consentiroit jamais à le reconnoître pour tel, malgré toute sa prétendue gloire; puis il rapportoit plusieurs plaisanteries des Stoïciens, des Cyniques & de différens autres particuliers sur ce défaut naturel de Favorin. Le point de la cause se réduisoit donc à savoir si un Eunuque pouvoit être admis à professer la Philosophie, & s'il étoit recevable dans ses prétentions à l'enseignement de la jeunesse. Dioclès soutenoit que pour être Philosophe, il falloit avoir un corps entier dans toutes ses parties, & sur-tout une barbe longue & touffue, propre à inspirer la confiance & le respect; en un mot, une barbe digne des dix mille drachmes de l'Empereur. Un Eunuque, à son avis, étoit pire que celui qui seroit absolument privé de la virilité, parce que celui-ci du moins avoit été homme pendant quelque temps, mais que l'au-

tre ne l'avoit jamais été de sa vie ; un Eunuque étoit une espece d'animal amphibie , à peu près comme les corneilles , qu'on ne peut ranger ni dans la classe des colombes , ni dans celle des corbeaux. Le premier répondoit qu'il ne s'agissoit pas du corps , mais de la force de l'esprit & de l'étendue des connoissances philosophiques ; & pour le prouver , il citoit Aristote , qui s'étoit montré grand admirateur de l'Eunuque Hermias , Tyran d'Atarnée , au point même qu'il lui sacrifioit comme à un Dieu. Bagoas poussa la défense de sa cause , jusqu'à oser dire qu'un Eunuque étoit bien plus propre qu'un autre à instruire la jeunesse , en ce qu'on ne pouvoit l'accuser , comme Socrate , de corrompre ses Disciples , & qu'il étoit même au dessus du soupçon. Comme son adversaire s'étoit permis quelques sarcasmes sur son menton sans barbe , il crut faire une excellente plaisanterie , en ajoutant que si la barbe

faisoit le Philosophe, on devoit, dans la circonstance, préférer un bouc à tout autre. Messieurs, s'écria alors un tiers qui survint, & dont je tairai le nom, cet homme avec son menton sans barbe, sa voix de fausset, & tous les symptômes extérieurs d'un Eunuque, redeviendrait bientôt mâle à vos yeux, si on le dépouilloit ici. S'il faut croire ce qu'on débite de lui, il a été surpris en adultere, & pour me servir des termes de la Loi, après le crime entièrement consommé. Il n'échappa aux poursuites de la Justice, qu'en se disant Eunuque, & les Juges, sur une preuve aussi palpable, ont refusé de le croire coupable; mais je ne doute point que la pension de l'Empereur ne l'engage à se rétracter aujourd'hui. A ces mots, l'Assemblée, comme vous l'imaginez, partit d'un grand éclat de rire. Bagoas parut plus déconcerté que jamais, & ne savoit quelle contenance prendre, & dans la détresse, la sueur lui couloit

du visage. En ne réfutant pas cette imputation, c'étoit avouer tacitement le crime & consentir à son déshonneur; d'un autre côté, cette même accusation ne lui devenoit pas inutile dans la cause présente.

PAMPH. Voilà une scène vraiment comique, & qui a dû vous amuser beaucoup. Quel a été le résultat, & quel jugement ont porté les arbitres?

LYC. Les avis furent partagés. Les uns vouloient que Bagoas fût dépouillé & visité comme les esclaves, afin qu'on vît s'il pouvoit, du moins comme homme, se mêler de Philosophie; le sentiment des autres, plus plaisant encore, étoit qu'on fît venir quelques courtisanes, & qu'on lui accordât le congrès en présence du plus ancien des Juges & du plus digne de foi, qui attesterait s'il étoit capable de philosopher. Mais comme ils virent que tout le monde suffoquoit de rire, ils se dé-

ciderent à se déporter de la cause & à la renvoyer en Italie.

Maintenant l'un des deux antagonistes travaille plus que jamais à faire, comme on dit, preuve de suffisance; il s'exerce, prépare des matériaux, & s'apprête à faire revivre l'accusation d'adultère contre son adverse partie: il est vrai qu'il choisit le moyen le plus défavorable à sa cause; mais il fait en cela comme les mauvais Avocats, & il va, par ce seul trait, rendre Bagoas à notre sexe. Celui-ci dresse un peu différemment ses batteries, & suit sa pointe avec ardeur; il ne s'occupe que de donner des preuves de virilité, & compte sur un succès complet, s'il montre la vigueur d'un âne vis-à-vis d'une jument. C'est-là, mon ami, la pierre de touche de la Philosophie, & une démonstration qui n'est point sujette à contradiction. Je souhaite pour mon fils, qui est encore enfant, qu'il ait un jour, non pas du génie ou de

l'éloquence, mais cette vertu par excellence, sans laquelle il n'est point de Philosophe accompli.

MORT DE PÉRÉGRIN.

LUCIEN A SON AMI CRONTIUS

L'INFORTUNÉ Pérégrin éprouva les divers changemens du Protée d'Homere, dont il aimoit à prendre le nom; il s'étoit fait tout ce qu'il voulut pendant sa vie, pour faire parler de lui, & il avoit pris mille formes différentes; il finit aussi par se changer en feu, tant il étoit passionné pour la gloire. Ainsi ce grand personnage fut réduit en charbons, à peu près comme Empédocle, si ce n'est que celui-ci ne voulut point de témoins lorsqu'il se précipita dans les fournaises de l'Etna, au lieu que notre brave choisit l'assemblée la plus nombreuse de la Grece, & monta en présence d'une foule de

Spectateurs sur le vaste bûcher qu'il s'étoit préparé; il avoit même eu, quelques jours auparavant, la précaution de publier dans le pays les motifs de son dessein.

Je crois, mon ami, vous voir rire à gorge déployée de la sottise du vieillard, ou plutôt je vous entends d'ici vous écrier, comme cela est naturel, & comme le fait tout le monde en pareil cas : quelle folie ! quelle sottise vanité ! Vous pouvez en toute liberté & fort à votre aise, vous livrer à ces réflexions dans le lointain ; mais moi je les ai faites aux pieds du bûcher, au moment même de l'exécution, & aux oreilles d'une multitude, où se trouvoient quelques admirateurs de la sottise du bon homme, qui ne m'écoutaient pas volontiers. Quelques-uns cependant s'en moquoient avec moi ; mais j'ai presque été mis en pièces par les Cyniques, comme Actéon par les chiens, ou comme son cousin Penthée par les Ménades,

Voici la scène telle qu'elle s'est passée ; vous en connoissez l'auteur , & vous savez que toute sa vie a été un tissu de Tragédies au dessus de celles de Sophocle & d'Eschyle. En arrivant à Elis (*), j'entendis dans le lieu public des exercices , un Cynique qui déclamoit d'une voix rauque & perçante sur ce qu'ils appellent vertu , & vomissoit des injures indifféremment contre tout le monde. De là il passoit à Protée , & je vais vous transcrire en propres termes ce qu'il en disoit. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous avez entendu dé-

(*) La ville d'Elis donnoit le nom à la partie du Péloponnèse appelée l'Élide. Elle avoit la prérogative de présider aux Jeux Olympiques , & elle étoit située dans le canton le plus spacieux de l'Élide , sur le fleuve Pénée , différent du Pénée de Thessalie. L'Élide s'étendoit le long de la mer Ionienne jusqu'aux frontières de l'Achaïe ; elle avoit l'Arcadie à l'orient , & la Messénie au nord. Danville, Géograph. anc. tome I, p. 275.

clamer des Cyniques , & vous les reconnoîtrez aisément au ton de celui-ci,

» Est-il quelqu'un , s'écrioit-il , qui
 » ose accuser Protée d'être avide de
 » vaine gloire ? O Terre ! ô Soleil ! ô
 » Fleuves ! ô Mer ! & vous , Hercule ,
 » notre pere ! ce Protée chargé de
 » chaînes en Syrie (*) ! lui qui donna
 » cinq mille talens à sa Patrie ! lui qui
 » fut exilé de Rome ! cet illustre person-
 » nage plus brillant que le Soleil , & qui
 » pourroit le disputer à Jupiter Olym-
 » pien lui-même ! Quoi ! parce qu'il
 » a résolu de sortir de cette vie par le
 » feu , il est des gens qui ne voient en
 » cela que vanité ! Hercule n'a-t-il pas
 » terminé sa carrière de cette manière ?
 » Esculape & Bacchus n'ont-ils pas
 » fini par la foudre ? & dans ces der-
 » niers temps , Empédocle n'a-t-il pas
 » disparu dans les flammes d'un vol-

(*) Nous verrons ensuite , que ce fut à cause de la Religion Chrétienne qu'il professoit alors.

» can « ? Et à ces mots de Théagene, car c'étoit le nom du déclamateur, je demandai à quelqu'un des assistans, ce que cet homme vouloit dire avec ses flammes & son bûcher, & ce qu'il pouvoit y avoir de commun entre Protée, & Empédocle ou Hercule. C'est, me répondit-on, que Protée doit bientôt se brûler lui-même aux Jeux Olympiques. Comment ! dis-je, & pourquoi ? On alloit me satisfaire ; mais les clameurs du Cynique ne me permirent pas d'entendre celui qui me parloit. J'ai donc écouté tout le verbiage de l'autre, & ce qu'il disoit de merveilleux sur le compte de Protée. A l'entendre, ni Diogene, ni son Maître Antisthene, ni Socrate lui-même, n'étoient pas dignes de lui être comparés ; il mettoit seulement Jupiter en concurrence avec lui. Il crut cependant devoir observer une certaine égalité entre l'un & l'autre ; puis il termina son discours en disant : » Le Monde a

» vu deux grandes merveilles, le Jupi-
 » ter Olympien, & Protée: l'un est l'ou-
 » vrage de l'Art, l'autre de la Nature;
 » mais celui-ci va quitter le séjour des
 » Mortels pour voler au Ciel, porté
 » sur les flammes ». Lorsqu'il eut fini
 ce discours, pendant lequel il suoit à
 grosses gouttes, il se mit à larmoyer
 d'une manière ridicule, & à s'arracher
 les cheveux, sans cependant tirer trop
 fort. Enfin, notre homme balbutioit
 encore quelques paroles, lorsque plu-
 sieurs Cyniques l'entraînerent, comme
 pour le consoler.

Après lui, on vit un autre Orateur
 se hâter de lui succéder, de peur de
 laisser échapper le moment favora-
 ble (*), & avant que la foule ne se dis-

(*) Le Grec dit à la lettre : *Il versa ses liba-
 tions sur les victimes encore brûlantes.* C'est une
 expression métaphorique empruntée des sacri-
 fices, pour dire qu'on fait une chose avec pré-
 cipitation, & sans attendre le moment où l'on

lipât. Il débuta par de grands éclats de rire , & l'on voyoit qu'il s'y livroit de bon cœur. Ensuite il entra ainsi en matiere.

» Puisque ce misérable Théagene a
» terminé son impudent bavardage par
» les larmes d'Héraclite , je dois com-
» mencer , moi , par le rire de Démon-
» crite . Et mon homme se mit à rire ,
de maniere que le plus grand nombre
d'entre nous ne put s'empêcher d'en
faire autant. Puis , reprenant un peu
son sérieux : » Je vous demande , dit-il ,
» Messieurs , si véritablement on peut
» faire autre chose que rire , quand on
» entend d'aussi ridicules propos , &
» qu'on voit des vieillards danser ,
» pour ainsi dire , sur la tête en public ,
» pour une misérable gloriole ? Vous
» voulez savoir quelle est cette mer-

devroit la faire. Cette métaphore n'auroit pas été assez claire dans notre langue , & nous lui avons substitué l'expression propre.

veille

» veille qui va périr dans les flammes ,
 » écoutez ce que je vais vous en ap-
 » prendre. J'ai étudié le caractère & la
 » conduite du personnage ; j'ai pris
 » des renseignemens sur son compte ,
 » & j'ai été informé par plusieurs de
 » ses compatriotes , qui devoient le
 » connoître à fond. Ce sublime ou-
 » vrage sorti des mains de la Nature ,
 » ce chef-d'œuvre , cette règle de Po-
 » lycète fut à peine dans l'âge de pu-
 » berté, qu'on le surprit en adultère en
 » Arménie ; & après avoir reçu mille
 » coups d'étrivières, il se sauva en sau-
 » tant du haut en bas de la maison ,
 » emportant avec lui une grosse rave
 » dans le derrière (*). Ensuite, ayant été

(*) Le Scholiaste de Lucien dit ici : Telle étoit la punition que les Anciens employoient contre les adultères pris en flagrant délit. Après les avoir fustigés , on leur enfonçoit avec force une grosse rave dans le derrière. Le Scholiaste d'Aristophane ajoute à ces différentes circonstances , qu'on épiloit le coupable en le saupoudrant en

» arrêté comme corrupteur d'un beau
» jeune homme, il alloit être traduit
» devant le Proconsul d'Asie, s'il n'eût
» donné trois mille drachmes aux pa-
» rens de l'enfant, qui étoient de pau-
» vres gens. Mais je passe sous silence
» ces incartades, & plusieurs autres de
» la même espece : car cette merveille
» n'étoit dans ce temps-là qu'une ar-
» gile informe, & n'avoit pas atteint
» ce haut degré de perfection qu'on
» lui a reconnu depuis. Ce qu'il est
» important de savoir, ce sont ses pro-
» cédés envers son pere ; & vous les
» connoissez déjà ; il n'est personne de
» vous qui ne sache & qui n'ait enten-
» du dire qu'il a suffoqué ce vieillard,
» sans lui laisser prolonger sa carrière
» au delà de soixante ans. Lorsque ce
» parricide vint à se divulguer, le cou-
» pable prit le parti de s'exiler lui-

suite de cendres brûlantes. Voyez aussi le Dial.
des Fugitifs, pag. 10,

» même, & de mener une vie errante
 » en allant de pays en pays. Ce fut à
 » cette époque qu'il embrassa l'admi-
 » rable Philosophie des Chrétiens (*),
 » parce qu'il eut occasion en Palestine
 » de fréquenter leurs Prêtres & leurs
 » Scribes (**). Il les regardoit tous

(*) Voici en propres termes l'observation du Scholiaste de Lucien, en cet endroit: » Oui, sans doute, impie, elle est admirable cette Philosophie, & au dessus de toute admiration; mais ton aveuglement & ton orgueil ne te permettent ni d'en sentir la beauté, ni de la voir«.

(**) Les Chrétiens n'ont employé dans aucun temps les expressions dont se sert ici Lucien: *ἐπίσκοποι*, leurs *hommes sacrés*, *γραμματεῖς*, leurs *Scribes*; ils nommoient les Prêtres *ἐπισκόποι*, & n'ont jamais eu de *Scribes*. Quand Lucien dit plus bas, que Pérégrin fut *Prophète*, *Président des assemblées*, *Chef de Synagogue*, &c. ce sont encore des dénominations empruntées des Juifs, & qui prouvent, comme nous l'avons dit dans la Préface, que notre Auteur n'avoit qu'une connoissance très-superficielle des premiers Chrétiens & de leurs usages religieux. Il le

» comme des enfans, & en peu de temps.
» il devint parmi eux Prophete, Prési-
» dent de leurs assemblées religieuses,
» Orateur; en un mot, tout à lui seul.
» Il expliqua les Livres que d'autres
» avoient faits parmi eux, & en compo-
» sa lui-même un grand nombre. Aussi
» le regardoient-ils comme un Dieu,
» comme un Législateur, & ils lui don-
» noient le titre de Chef. Ils réverent
» encore l'illustre personnage qui fut
» crucifié dans la Palestine, pour avoir
» le premier introduit parmi le peuple
» cette nouvelle doctrine. Protée s'é-
» tant trouvé coupable de ce crime,
» fut chargé de fers, ce qui ne contri-
» bua pas peu à la célébrité qu'il eut
» dans la suite, & ne servit qu'à for-
» tifier le goût décidé qu'il avoit déjà

montre encore mieux, lorsqu'il suppose qu'ils
avoient autant de respect pour les Livres de Pé-
régrin que pour leurs Livres sacrés, & qu'ils ré-
véroient ce Pérégrin lui-même comme un Dieu.

» pour en imposer par des prestiges
 » & faire parler de lui. Les Chrétiens,
 » qui regarderent sa détention comme
 » une calamité commune, se donne-
 » rent, tant qu'elle dura, toutes for-
 » tes de mouvemens pour le délivrer.
 » N'ayant pu réussir à cet égard, ils
 » lui rendirent d'ailleurs tous les soins
 » possibles, avec tout le zèle dont ils
 » étoient capables. Dès le grand matin,
 » on voyoit à la prison, de vieilles fem-
 » mes, quelques veuves, & des enfans
 » orphelins (*). Les plus qualifiés d'en-
 » tre eux obtenoient des gardes, qu'ils

(*) Lucien, dit Dufoul, un de ses plus ha-
 biles Commentateurs, & l'un des plus sensés,
 Lucien loue dans *Toxaris* des traits d'amitié bien
 moins héroïques que ceux-ci. Mais il n'y avoit
 que la charité chrétienne qui pût inspirer tant
 de courage à de vieilles femmes, à des veuves
 & à des orphelins. Puis il ajoute : Et l'on osera
 dire, après cela, que les Livres du Nouveau
 Testament ne conseillent nulle part les devoirs
 de l'amitié ?

» gagnoient par argent, la permission
» de passer les nuits avec lui (*) : on y
» apportoit ensuite des mets de toute
» espece (**), on y lisoit leurs Livres
» sacrés; & l'illustre Pérégrin, car alors
» il portoit encore ce nom, n'étoit rien
» moins à leurs yeux qu'un nouveau
» Socrate (***). Les Chrétiens même

(*) Pour prier en commun; ce que Lucien ne savoit pas & ne pouvoit pas dire, mais qu'il insinue en ajoutant qu'on y lisoit les Livres sacrés.

(**) Lucien voudroit faire entendre que les Chrétiens se livroient sans réserve à la bonne chere & aux plaisirs de la table. Mais il est évident que ces repas, connus sous le nom d'*Agapes*, consistoient simplement en ce que chacun apportoit sa nourriture ordinaire, & qu'il ne s'y passoit aucune chose indigne du nom Chrétien. On peut consulter sur tout ceci, *les Mœurs des Chrétiens*, par M. de Fleury.

(***) Si Pérégrin étoit alors sincere, ou si du moins il avoit l'apparence de l'être, il n'est pas étonnant que les vrais Chrétiens eussent du respect & de la vénération pour lui, comme ils

» de plusieurs villes d'Asie députèrent
 » en commun quelques-uns d'entre eux
 » pour lui apporter des secours ; le dé-
 » fendre & le consoler ; car ils mon-
 » trent une activité incroyable , quand
 » il arrive publiquement quelque évé-
 » nement de cette nature , & pour tout
 » dire en un mot , ils mettent tout en
 » usage. Ainsi la détention de Pérégrin
 » lui valut de grandes sommes d'ar-
 » gent , & il lui en revint un grand pro-
 » fit. Ces malheureux sont persuadés
 » qu'ils seront immortels & vivront
 » éternellement ; ce qui fait que la plu-
 » part d'entre eux méprisent la mort ,
 » & se présentent d'eux-mêmes pour
 » l'affronter (*). Leur premier Législa-
 » teur leur a persuadé qu'ils sont tous
 » freres les uns des autres , lorsqu'une

en avoient pour tous ceux qui souffroient pa-
 tiemment les persécutions pour la foi de J. C.

(*) Cet endroit sembleroit annoncer que Lu-
 cien ne croyoit pas à l'immortalité de l'ame.

» fois ils ont apostasié & renié les Dieux
» des Grecs, pour adorer leur Sophiste
» crucifié, & vivre selon ses loix. Ain-
» si tout est absolument indifférent à
» leurs yeux, & tous les biens sont
» communs entre eux. Ils adoptent ces
» divers dogmes sans trop savoir pour-
» quoi. Si un fourbe, adroit & habile à
» tirer parti des conjonctures, vient se
» présenter devant eux, il s'enrichit en
» peu de temps, & se moque ensuite
» de la simplicité de ses dupes. Cepen-
» dant Pérégrin fut élargi par le Gou-
» verneur de Syrie, qui aimoit la Phi-
» losophie, & qui après avoir connu
» la manie de cet insensé à chercher la
» mort pour se faire un nom, le ren-
» voya sans le faire punir, parce qu'il
» ne le jugea pas même digne de l'ani-
» madversion des Loix. De retour dans
» sa patrie, il retrouva les esprits en-
» core fort mal disposés, par le sou-
» venir de son parricide, & beaucoup
» de ses concitoyens résolus à le tra-

„ duire en Justice. D'ailleurs la plus
 „ grande partie de ses biens avoit été
 „ dissipée en son absence, & il ne lui en
 „ restoit plus que pour environ quinze
 „ talens; car la succession entière de
 „ son pere montoit à trente tout au
 „ plus, & non pas à cinq mille, comme
 „ l'a prétendu le ridicule Théagene :
 „ Parium, sa patrie (*), & cinq villes
 „ des environs, ne rendroient pas cette
 „ somme, quand on les vendroit avec
 „ tous les animaux qu'elles renferment,
 „ & ce qui peut s'y trouver d'ailleurs.
 „ On parloit donc beaucoup de son
 „ crime, & on l'en accusoit plus que
 „ jamais, de sorte qu'il avoit tout lieu
 „ d'appréhender de se voir au premier
 „ moment cité devant les Tribunaux.
 „ Ce qui sur-tout irritoit le peuple,
 „ c'étoit, comme ils disoient, d'avoir
 „ vu le bon vieillard périr d'une ma-
 „ nière aussi atroce & aussi affligeante.

(*) Parium est une ville de l'Hellespont.

„ Mais admettez , je vous prie , com-
 „ ment le sage Protée s'est tiré de ce
 „ mauvais pas & a su échapper au dan-
 „ ger. Il eut soin de peigner sa barbe ,
 „ se couvrit d'un vieux manteau , prit
 „ une besace sur ses épaules , un bâton
 „ à la main , & parut dans l'assemblée
 „ de ses concitoyens dans l'accoûtre-
 „ ment le plus propre à exciter la com-
 „ passion. Quand il fut en présence de
 „ tout le monde , il supplia la multi-
 „ tude de permettre que tous les biens
 „ de son pere , d'heureuse mémoire ,
 „ fussent partagés au Public. Dès que
 „ le peuple eut entendu ces paroles ,
 „ tout ce qu'il y avoit de pauvres &
 „ de gens avides dans l'assemblée se
 „ mirent à crier : Voilà le seul Sage ,
 „ le seul vrai Patriote , le seul émule
 „ de Diogene & de Cratès ! Ses enne-
 „ mis avoient dès-lors la bouche fer-
 „ mée , & si quelqu'un osoit parler de
 „ son crime , il étoit aussi-tôt pour-
 „ suivi à coups de pierres. Il reprit une

» seconde fois sa vie errante & vaga-
 » bonde , trouvant des ressources suf-
 » fisantes dans l'appui des Chrétiens ,
 » qui ne le laissoient manquer de rien.
 » Il passa ainsi quelque temps dans l'a-
 » bondance. Ayant ensuite manqué à
 » quelques articles de leurs Loix , en
 » mangeant , je pense , quelques mets
 » défendus parmi eux , ils ne voulu-
 » rent plus le recevoir. Réduit à l'indi-
 » gence , il crut devoir rétracter le don
 » fait à sa patrie , & recouvrer ses biens
 » par l'autorité de l'Empereur , à qui
 » il présenta une requête pour se les
 » faire rendre. Mais sa démarche fut
 » inutile , parce que ses compatriotes
 » envoyèrent une députation au Prince ,
 » qui lui ordonna de s'en tenir à ce
 » qu'il avoit fait de son plein gré. Il
 » fit alors un troisieme voyage , & par-
 » tit pour aller voir Agathobule en
 » Egypte. Ce fut là qu'on le vit mettre
 » en pratique l'admirable usage des Cy-
 » niques. Il parut en public , la tête à

« moitié rasée, le visage couvert de
 » boue, & dans la posture la plus hon-
 » teuse; il fit en présence d'un grand
 » nombre de spectateurs, ce-que ceux
 » de la secte appellent *la chose indiffé-*
 » *rente*. Après cela, il se faisoit frapper
 » ou se frappoit lui-même avec une fé-
 » rule sur le derriere; sans parler d'au-
 » tres scènes plus fortes encore. Après
 » ces coups d'essai, il s'embarqua pour
 » l'Italie, & à la sortie du vaisseau il
 » se mit à vomir des invectives contre
 » tout le monde, & particulièrement
 » contre l'Empereur, qu'il favoit être
 » le plus doux & le plus tolérant des
 » hommes (*). Il n'en devint que plus
 » impudent. Ce Prince, avec raison,
 » méprisoit les injures, & ne croyoit
 » pas que sa dignité fût intéressée à pu-
 » nir un charlatan de Philosophie, qui
 » faisoit métier d'insulter le premier
 » venu. Notre homme par-là se rendit

(*) C'est l'Empereur Antonin le Pieux.

„ plus fameux. Déjà sa manie lui avoit
 „ procuré une certaine considération
 „ dans l'esprit des fots, lorsque le Pré-
 „ fet de la ville, homme sage & sensé,
 „ s'appercevant qu'il devenoit trop
 „ audacieux, le chassa, en disant que
 „ Rome n'avoit pas besoin d'un pareil
 „ Philosophe. Sa sortie accrut encore
 „ sa renommée; il n'étoit question que
 „ du Philosophe banni pour sa trop
 „ grande liberté de parler, & on le
 „ mettoit à côté de Musonius, de
 „ Dion, d'Epictete & d'autres Philo-
 „ sophes de ce genre. Étant venu en
 „ Grece, il invectiva également les ha-
 „ bitans de l'Élide, & vouloit persua-
 „ der aux Grecs de prendre les armes
 „ contre les Romains. Un Citoyen re-
 „ commandable par ses belles connois-
 „ sances & par sa dignité, qui, entre
 „ autres services rendus à la Grece,
 „ avoit fait conduire des eaux à Olym-
 „ pie, & pourvu à ce que les specta-
 „ teurs ne mourussent pas de soif, ne

» fut pas plus que d'autres à l'abri de
» ses invectives. Il lui reprochoit de
» rendre les Grecs efféminés. Il faut ,
» disoit-il , que les spectateurs des Jeux
» Olympiques supportent la soif , &
» soient même disposés à périr des ma-
» ladies aiguës que la sécheresse du cli-
» mat occasionne nécessairement dans
» une aussi grande multitude ; & en te-
» nant de pareils propos , il buvoit lui-
» même de cette eau. Peu s'en fallut
» que tout le monde ne fondît sur lui ,
» & ne l'engloutît sous un monceau de
» pierres ; mais le brave homme évita
» la mort en se réfugiant près de la sta-
» tue de Jupiter. Dans l'Olympiade sui-
» vante , il présenta aux Grecs une ha-
» rangue qu'il avoit composée pendant
» les quatre années d'intervalle ; il y
» faisoit l'éloge de celui à qui on étoit
» redevable des eaux , & s'excusa lui-
» même sur ce qu'il avoit pris la fuite
» aux Jeux précédens. Personne ne
» s'occupoit plus de lui , & il ne faisoit

» plus la moindre sensation , parce que
 » tous ses moyens étoient usés ; il ne
 » pouvoit plus trouver d'injures nou-
 » velles pour insulter les passans & se
 » faire admirer. Comme ce fut-là l'u-
 » nique objet de son ambition dans
 » tous les temps , il a fini par son beau
 » projet du bûcher , & il a fait publier ,
 » dès les précédentes Olympiades , qu'il
 » se brûleroit un jour lui-même. A pré-
 » sent il s'occupe des mêmes charlata-
 » neries : on le voit , dit-on , creuser
 » un fossé , y porter du bois , & il pro-
 » met l'action la plus héroïque & la
 » plus merveilleuse. Il auroit fallu , je
 » pense , attendre la mort , & ne point
 » se hâter de quitter la vie ; s'il avoit
 » absolument résolu de ne plus vivre ,
 » il n'avoit besoin ni de bûcher , ni de
 » tout cet appareil tragique ; il y a tant
 » d'autres manières de mourir ! Si le feu
 » lui paroïssoit plus digne d'un Disciple
 » d'Hercule , que n'alloit-il sur quel-
 » que montagne couverte de bois , se

» brûler sans témoins , ou en présence
» d'un nouveau Philoctète , tel que
» son Théagène , par exemple ? Mais
» non ; c'est à Olympie , où il aura
» un grand concours de spectateurs ;
» c'est , pour ainsi dire , en plein théâtre
» qu'il veut se brûler ! Sans doute , c'est
» une fin bien digne de lui ; car il est
» juste que les parricides & les Athées
» portent la peine due à leurs crimes ;
» & à ces titres , il est vrai de dire qu'il
» subit sa destinée beaucoup trop tard ;
» il y a long-temps qu'il auroit dû souffrir
» les tourmens du taureau de Phalaris , plutôt que d'être en un clin-
» d'œil suffoqué par la flamme ; car
» j'entends dire à bien des gens , qu'il
» n'est pas de mort plus prompte : on
» ouvre la bouche , & l'on expire. Il a ,
» je pense , imaginé de donner cette
» scène , parce qu'il aura cru qu'il étoit
» beau d'être brûlé dans un champ sacré , où il n'est pas permis d'inhumer
» les autres morts. Vous avez sûrement

• entendu dire que jadis un particulier
 • voulant se rendre fameux , ne trou-
 • va pas d'autre moyen d'y parvenir ,
 • que de réduire en cendres le temple
 • de Diane à Ephese. Protée a formé à
 • peu près un semblable projet, tant il
 • est passionné pour la gloire. Il affecte
 • de dire qu'il veut donner aux hom-
 • mes un exemple utile , en leur appre-
 • nant à mépriser la mort & toutes les
 • autres terreurs ; mais ce n'est pas à
 • lui , c'est à vous , Messieurs , que je
 • demanderai si vous voudriez que les
 • méchans fussent imitateurs d'une pa-
 • reille bravade , & parvinssent à se-
 • couer les craintes de la mort , des
 • flammes & des souffrances ? Non assu-
 • rément , vous ne le voudriez pas.
 • Après cela , comment Protée pré-
 • tendra-t-il qu'il est utile aux gens de
 • bien , sans voir qu'il engage les scé-
 • lérats à affronter tous les dangers ,
 • en les rendant plus audacieux ? Sup-
 • posons qu'il n'y ait que des citoyens

» vertueux qui en viennent à ce point
» d'apathie , je vous demanderai en-
» core , s'il feroit à fouhaiter que vos
» enfans eussent cette façon de penser ?
» Vous ne le direz certainement pas.
» Au reste , à quoi bon tant de raison-
» nemens , quand nous voyons que
» pas un de ses disciples n'en voudroit
» faire autant ? N'a-t-on pas droit , par
» exemple , de demander à Théagène ,
» qui imite son Maître dans tout le
» reste , pourquoi il ne l'imite pas éga-
» lement en ceci ? pourquoi il ne l'ac-
» compagne pas , quand il va , comme
» il l'a dit lui-même , rejoindre Her-
» cule ? Pour être heureux de tout
» point en un instant , il lui suffit de se
» précipiter dans les flammes. La fidé-
» lité d'un disciple ne consiste pas dans
» la besace , le bâton & le manteau ; on
» ne court point de risque à prendre
» ce costume ; rien de plus facile , rien
» qui soit plus à la portée de tout le
» monde : mais il faut suivre son Maî-

» tre dans sa fin , comme dans son dé-
 » but ; éleve-t à son exemple un bûcher
 » de branches de figuier les plus vertes
 » possibles , & se jeter au milieu de
 » la fumée pour en être étouffé : car
 » le feu n'est pas seulement la mort
 » d'Hercule & d'Esculape , c'est aussi
 » celle des sacrilèges & des homicides
 » condamnés à périr de cette manière.
 » Je conseillerois donc à nos braves de
 » préférer la fumée ; c'est une fin beau-
 » coup plus digne d'eux. D'ailleurs, si
 » Hercule a jamais pris cette résolu-
 » tion hardie , il n'y fut porté que par
 » l'effet du sang du centaure Nessus ,
 » qui , comme le dit la Tragédie , le
 » consumoit d'un feu secret. Mais ce-
 » lui-ci , par quel motif se jette-t-il dans
 » les flammes ? Est-ce pour montrer sa
 » patience, comme les Brachmanes (*) ?

(*) Cicéron dit en parlant des Brachmanes :
*Quæ Barbaria Indiâ vastior aut agrestior ? In eâ
 tamen gente , primum ñ qui sapientes habentur , nudî*

» Théagene a jugé à propos de le met-
 » tre en parallele avec eux ; comme
 » s'il n'y avoit pas dans l'Inde , ainsi
 » qu'ailleurs , des insensés & des hom-
 » mes avides de vaine gloire. Au reste ,
 » qu'il les imite de tout point : ils ne
 » se précipitent pas au milieu d'un bû-
 » cher enflammé ; mais , au rapport d'O-
 » nésicrite , Gouverneur d'Alexandre ,
 » qui a vu Calanus se brûler , ils sont
 » immobiles auprès du brasier ardent ,
 » & se laissent rôtir avec patience ;
 » puis montant sur le bûcher , ils gar-

etatem agunt , & Caucaſi nives hiemalemque vin-
perferunt ſine dolore ; cùmque ad flammam ſe ap-
plicaverint , ſine gemitu aduruntur. Tuſcul. V ,
 Chap. xxvij. Plinè , Quinte-Curce , Strabon ,
 Arrien , & la plupart des Anciens ont parlé de
 cette Nation , comme d'un peuple de Sages. Lu-
 cien , dans le Dialogue de la double accusation ,
 met leur éloge dans la bouche de la Philoſo-
 phie même. Les Voyageurs modernes ont re-
 trouvé les mêmes mœurs & la même ſageſſe
 parmi eux.

„ dent toujours la même contenance,
 „ & y restent couchés dans la même
 „ position, sans qu'on leur voie faire
 „ le plus petit mouvement. Mais quelle
 „ merveille que celui-ci meure étouffé
 „ par la flamme, au moment même où
 „ il doit s'y jeter ! Il ne faut pas déses-
 „ pérer cependant de l'en voir sortir à
 „ demi-brûlé, à moins que tant d'ap-
 „ prêts ne doivent, comme on le pré-
 „ tend, aboutir à rien autre chose qu'à
 „ construire un grand bûcher dans une
 „ fosse profonde. Quelques personnes
 „ soutiennent qu'il veut changer de
 „ résolution, & que déjà il débite cer-
 „ tains contes ; par exemple, que Ju-
 „ piter ne voudroit pas voir souiller
 „ un lieu qui lui est consacré. Que Pé-
 „ régrin soit fort tranquille à cet égard ;
 „ je peux bien lui jurer qu'aucun des
 „ Dieux ne sera fâché de lui voir finir
 „ ses jours par un supplice. Au reste,
 „ il ne lui est plus si facile de se rétrac-
 „ ter ; les Cyniques qui l'accompagnent

» l'excitent à suivre son dessein , le
» poussent dans le bûcher , enflamment
» son courage , & bannissent la crainte
» de son cœur. Tout ce que je trou-
» verois d'agréable en ceci , feroit de
» le voir entraîner avec lui deux de ses
» amis dans les flammes. J'entends dire
» qu'il ne veut plus que désormais on
» l'appelle Protée , & qu'il prend le
» nom du Phoenix , parce que cet oi-
» seau des Indes se jette , dit-on , dans
» le feu , lorsqu'il est parvenu à une
» extrême vieillesse. Il a soin aussi de
» faire courir divers bruits de sa per-
» sonne , & il s'applique de prétendus
» vieux oracles , qui déclarent qu'il est
» écrit dans les Destins que Protée est
» le Génie qui doit présider à la nuit ;
» d'où il est clair qu'il prétend à l'hon-
» neur des autels , & qu'il espere avoir
» une statue d'or. Je ne serois pas sur-
» pris que dans une aussi grande mul-
» titude de spectateurs , il se trouvât
» beaucoup de gens simples qui se di-

» ront guéris par lui de la fièvre quarte,
 » & prétendront que ce Génie de la
 » nuit leur a apparu dans les ténèbres.
 » J'oserois presque prédire que ces mi-
 » sérables imposteurs , ses disciples ,
 » vont élever un temple & établir un
 » oracle sur le lieu de son bûcher , par
 » la raison que Protée , premier du
 » nom , & fils de Jupiter , prédisoit l'a-
 » venir. Je parierois encore qu'ils éta-
 » bliront des Prêtres pour les flagella-
 » tions , les brûlures & autres prestiges
 » semblables ; ou bien ils vont imagi-
 » ner des mystères nocturnes , qui se-
 » ront célébrés avec des torches en
 » main , autour de son bûcher. Théa-
 » gene , à ce que m'a rapporté un de
 » mes amis , répand déjà que la Sibylle
 » a prédit tout ceci. Écoutez les vers
 » qu'il cite en conséquence :

» Lorsque le plus grand des Cynique ,
 » Protée , aux fêtes Olympiques ,
 » Près l'autel du Maître des Cieux
 » Allumant un bûcher fumeux ,

» Bravera l'ardeur de la flamme ;
» Que vers l'Olympe radieux ,
» Au rang des autres demi-Dieux ,
» Le feu fera voler son ame ;
» Je veux que parmi les Mortels ,
» De la nuit ce Dieu tutélaire
» Compte aussi par-tout des autels ;
» Comme Alcide & Vulcain , je veux qu'on le révere.

» Théagene assure qu'il tient ces vers
» de la bouche même de la Sibylle. Je
» lui réciterai à mon tour un oracle de
» Bacis (*) sur le même sujet. Voici les
» vers de ce Devin ; ils sont un très-
» bon pendant des premiers.

» Lorsqu'un Cynique à plusieurs noms ,
» Devenu fou de vaine gloire ,
» Aura terminé son histoire
» En s'enterrant sous des tisons ,
» J'ordonne que ses compagnons ,
» Rustés renards & chiens fideles ,
» Partagent son sort glorieux.
» Si la peur des flammes cruelles
» Fait reculer un seul d'entre eux ,
» Que chaque Grec armé de pierres ,

(*) Bacis étoit un fameux Devin , dont le nom passa à plusieurs de ceux qui après lui se mêlerent de prédire l'avenir.

» Empêche

» Empêche le froid déserteur
 » Digne d'habiter les glaciers,
 » De prononcer le mot *chaleur*,
 » Ou d'oser parler de brûlure
 » Quand il ne pense qu'à l'usure,
 » Quand sa besace est pleine d'or,
 » Et que, pour mieux passer sa vie,
 » Il cache aussi comme un trésor,
 » quinze talens dans sa Patrie.

» Eh bien, qu'en pensez-vous, Mes-
 » sieurs? Bacis n'est-il pas aussi bon
 » Prophète que la Sibylle? Aussi je con-
 » seillerois dès à présent à tous les il-
 » lustres compagnons de Protée, de
 » choisir l'endroit, où chacun d'eux
 » doit s'évaporer, car c'est ainsi qu'ils
 » appellent se brûler «.

A ce discours, tout le monde s'écria :
 Qu'on brûle ces malheureux ; ils mé-
 ritent le feu. Et l'Orateur descendit en
 éclatant de rire ; mais

Nestor, quoiqu'en buvant, entendit leurs clameurs (*).]

(*) C'est le premier vers du XIV^e. Livre de
 l'Iliade. La citation est assez plaisante. Homère
 avoit fait à la fin du XIII^e. Liv. la description d'un

Vous sentez que je veux parler de Théagene. En effet, à peine eut-il entendu le cri du peuple, qu'il remonta pour parler encore; il se mit à crier de toutes ses forces, & à vomir un torrent d'injures contre celui qui venoit de descendre; car j'ignore le nom de ce galant homme (*). J'ai laissé le clabauder se rompre les poumons, & je suis parti pour aller voir les Athlètes; on disoit que les arbitres des Jeux étoient déjà dans le Pléthrium(**); voilà ce qui s'est

combat entre les Grecs & les Troyens; il avoit ajouté qu'il s'éleva de grands cris dans les deux armées; il commence le XIV^e. Liv. en disant que Nestor, quoiqu'occupé à boire tranquillement dans sa tente, ne laissa pas d'entendre les clameurs des combattans, & sous le nom de Nestor, il fait allusion à Théagene, comme il l'explique aussi-tôt lui-même,

(*) Ce galant homme est très-probablement Lucien lui-même.

(**) Le Pléthrium, selon Suidas, étoit un certain espace distingué dans le Gimnase d'Élis,

passé à Elis. Arrivés à Olympie , nous trouvâmes la partie postérieure du temple toute remplie de gens , dont les uns blâmoient Protée , les autres l'approuvoient. Les deux partis mettoient tant de chaleur dans la dispute , que la plupart d'entre eux en vinrent aux mains ; enfin , Protée s'avançant au milieu d'une multitude innombrable , parla de lui-même , derriere l'endroit où les Hérauts disputent entre eux de la force & de l'étendue de la voix ; il racontoit les détails de sa vie , les dangers qu'il avoit courus , & toutes les peines qu'il avoit endurées par amour de la Philosophie. Il parla fort longuement ; mais la foule me permit à peine d'entendre quelques paroles. A la fin , craignant qu'il ne m'arrivât , dans la presse , quelque accident , comme à plusieurs

où se plaçoient les arbitres des combats , pour décerner la victoire & adjuger les prix aux vainqueurs.

autres , je me retirai , disant un éternel adieu à ce Sophiste , qui affectoit de braver la mort , & faisoit lui - même son oraison funebre avant de mourir. Voici quelques mots de sa harangue , qui ne m'ont pas échappé. » Je voudrois , disoit-il , couronner une vie d'or par une couronne d'or. Il faut que celui qui a vécu comme Hercule , meure aussi comme Hercule , & retourne dans la région éthérée. Je veux me rendre utile aux hommes en leur montrant comment il faut mépriser la mort : ainsi ils doivent tous me servir de Philoctètes ». Les plus imbécilles de la foule larmoyoient à ces mots , & s'écrioient : *Vivez pour les Grecs*. Les plus sensés lui disoient ; *Hâte-toi d'exécuter ton dessein*. Ces dernières paroles déconcertoient fort le pauvre homme , qui s'étoit attendu à ce que tout le monde se réuniroit pour l'empêcher de se brûler , & l'obliger à conserver ses jours. Forcé , contre son at-

teinte , de mettre son beau projet à exécution , l'impossibilité de reculer le fit sensiblement pâlir , quoiqu'il eût déjà auparavant le teint livide d'un mort ; on le vit même frissonner de peur , & il cessa de parler. Vous imaginez comme son air déconcerté me fit rire ; car je ne me sentoís point du tout de compassion pour un amant aussi forcené de la gloire , & le plus fou de tous ceux qui ont jamais été possédés de cette manie. Cependant il continua de marcher au milieu d'un grand concours de peuple , & se repaissoit de vanité en promenant ses regards sur la multitude qui l'admiroit. Le malheureux ne pensoit pas que les infortunés que le bourreau traîne au supplice , sont suivis d'un nombre de spectateurs plus grand encore.

Cependant les Jeux Olympiques se terminerent , & des quatre fois que j'y assistai , ceux-là furent les plus bril-

lans (*). Je ne trouvai point de voiture, parce que tout le monde se reti-

(*) Nous transcrivons encore ici une observation de Dufoul. L'Olympiade, dit-il, où Pérégrin se brûla, répond à l'an 165 de Jésus-Christ, selon la Chronique d'Eusebe & les Notes de Scaliger sur cette Chronique. Lucien dit avoir assisté quatre fois aux Jeux Olympiques, qui, comme on fait, se célébroient de quatre ans en quatre ans ; s'il y assista quatre fois de suite, il faudra conclure qu'il est venu dans la Grece vers l'an 150 de Jésus-Christ, ou à peu près. Si au contraire les quatre Jeux auxquels il assista ne furent pas consécutifs, & qu'il y ait eu une Olympiade intermédiaire en son absence, il sera venu en Grece pour la première fois, quatre ou cinq ans avant l'an 150. Or, dans le Dialogue intitulé *la double Accusation*, il assure lui-même que dans ce premier voyage de Grece, il étoit encore jeune & peu connu. Ces différens indices font conjecturer qu'il naquit vers l'an 120 de l'Ere Chrétienne, qu'il renonça à la profession de Rhéteur vers l'an 160, & qu'il a écrit cette histoire de la mort de Pérégrin avant l'âge de cinquante ans.

roit à la fois , & je fus obligé de rester malgré moi. Prorée différant toujours , annonça enfin qu'il attendroit la nuit pour donner le spectacle de sa brûlure. Quelqu'un de mes amis m'ayant pris avec lui , je me levai au milieu de la nuit , & je fus droit à Harpina , où étoit le bûcher (*). Il y a vingt stades d'Olympie à cet endroit , en suivant l'Hippodrome vers l'Orient. En arrivant , nous apperçûmes un bûcher qui étoit pratiqué dans une fosse , & s'élevoit à la hauteur de six pieds ; il étoit sur-tout composé de bois résineux & de sarment , afin que le feu y

(*) M. Danville ne fait aucune mention de cet endroit , ni dans ses Cartes , ni dans sa Géographie ancienne. Mais Pausanias dit en propres termes , que c'étoit une ville de l'Élide , sur les bords du fleuve Arpinnates , où l'on voyoit de son temps des ruines & des restes d'autels. L'Hippodrome étoit la campagne où se faisoient les courses de chevaux dans les Jeux Olympiques.

prît d'abord. Au lever de la Lune, car il falloit aussi que cet astre fût témoin d'une aussi belle action, l'on vit Protée s'avancer dans son costume ordinaire, & avec lui les principaux Cyniques, notamment l'illustre Théagène, un flambeau à la main, & remplissant avec beaucoup de dignité le second personnage dans cette scène. Le premier portoit également un flambeau. Ils allumerent le bûcher chacun de leur côté, & les matières combustibles qui le composoient eurent bientôt formé une grande flamme. Alors Protée (renouvelez, je vous prie, votre attention); Protée déposa sa besace, son manteau & sa massue d'Hercule (*), & ne garda pour tout vêtement qu'une vieille chemise sale. Il demanda alors de l'encens

(*) Lucien, dans sa déclamation contre un ignorant qui tiroit vanité de sa nombreuse Bibliothèque, se moque très-plaisamment de quelque fanatique qui avoit acheté un talent le bâton de Protée.

pour le jeter dans le feu ; quelqu'un lui en donna , & après l'avoir jeté , il se tourna vers le Midi , cérémonial encore important dans cette Tragédie : *Manes de mon pere & de ma mere*, s'écriait-il , *daignez me recevoir favorablement*. A ces mots , il se précipita dans le bûcher , & il disparut à l'instant dans les tourbillons de flamme.

Je vous vois rire de nouveau à ce dénouement de la piece , mon cher Cronius. Que cet homme eût invoqué les manes de sa mere , je ne lui en aurois pas su mauvais gré ; mais j'ai trouvé fort plaisant qu'il y joignît ceux de son pere , & je n'ai pu m'empêcher de rire en me rappelant le genre de mort du bon homme. Les Cyniques rangés autour du bûcher ne pleuroient pas , mais regardoient les flammes en silence , & affectoient un air triste & composé. Ne pouvant plus tenir à leurs simagrées : Retirons-nous , dis-je ; pauvres fots ! quel agrément trouvez-vous

à voir rôtir un vieillard & à respirer la mauvaise odeur de son bûcher ? Attendez-vous qu'il vienne ici un Peintre pour vous tirer en groupe , comme on a représenté les amis de Socrate autour de lui dans sa prison ? Ils entrèrent en fureur , m'accablèrent d'injures , & plusieurs même voulurent faire usage de leur bâton. Comme je les menaçai à mon tour de jeter quelques-uns d'entre eux dans le bûcher , & de les envoyer à la suite de leur Maître , ils s'apaisèrent & se tinrent en repos.

En revenant , je m'occupai , mon cher , à rêver en moi-même sur l'amour de la célébrité , & sur la force de cette passion qui maîtrise ceux mêmes qui méritent le plus l'admiration des hommes , & qui avoit tyrannisé bien plus encore ce malheureux , dont toute la vie avoit été un tissu de folies & de sottises vraiment dignes du feu.

Je rencontrai beaucoup de gens qui alloient jouir de ce spectacle , persua-

dés qu'ils trouveroient Protée encore vivant ; car on avoit débité la veille, qu'il ne monteroit sur le bûcher qu'au point du jour , pour saluer le Soleil à son lever , comme on dit que font les Brachmanes. J'ai retenu ceux qui ne se soucioient pas même de voir la place de l'exécution, ni d'emporter quelques reliques du bûcher. Mais , mon ami , je n'ai pas eu peu à faire , quand il m'a fallu répondre à toutes les questions que me faisoient des milliers de personnes , & entrer dans le détail des plus petites circonstances. Si j'avois affaire à un homme éclairé , je lui racontois la chose tout simplement comme vous venez de la lire , & telle qu'elle s'est passée. Quand je voyois des gens sottement crédules m'écouter la bouche béante , mon récit devenoit infiniment plus imposant. Je leur disois , par exemple , qu'au moment où Protée s'étoit précipité dans le bûcher , on avoit ressenti un grand tremblement de

terre, qui avoit été précédé de mugissemens sourds ; qu'un vautour étoit sorti du milieu des flammes & s'étoit envolé aux Cieux , en s'écriant d'une voix humaine : *J'ai quitté la terre , je vais habiter l'Olympe (*)*. Mes bonnes gens paroissoient alors saisis de frayeur & pénétrés d'une religieuse vénération ; ils me demandoient si le vautour avoit pris son essor vers l'Orient ou vers l'Occident ; & je leur répondois tout ce qui me venoit à la bouche. En me mêlant dans la foule , je me trouvais près d'un vieillard à cheveux blancs , & qui inspiroit la confiance , à juger de lui par sa barbe & son air respectable ; il racontoit bien d'autres merveilles de Protée ! Il venoit de le voir depuis

(*) Cette idée du vautour est une plaisanterie de Lucien contre les Cyniques. Le vautour est vorace parmi les oiseaux , comme les chiens parmi les quadrupèdes , comme les Cyniques parmi les hommes.

qu'il avoit été consumé par les flammes ; il lui avoit apparu revêtu d'une robe blanche ; il le quittoit à l'instant même, sous le portique Heptaphone(*), où il l'avoit vu se promener d'un air joyeux & content, avec une couronne d'olivier sur la tête (**). Le vieillard ajouta ensuite la circonstance du vautour, & jura qu'il avoit vu lui-même s'élever au dessus du bûcher, cet oiseau que j'avois mis en liberté quelques instans auparavant, pour m'amuser aux dépens d'une foule de stupides & de fots. Imaginez, après cela, quelles merveilles on ne débitera pas dans la suite du célèbre bûcher ; combien d'abeilles viendront s'y reposer ! combien de cigales s'y rassemble-

(*) Ce portique étoit appelé Heptaphone, par la raison, dit Suidas, que la voix d'un homme y étoit répétée sept fois.

(**) C'étoit la couronne des vainqueurs aux Jeux Olympiques.

ront ! combien on verra de corneilles voler au dessus , comme au tombeau d'Hésiode ! combien d'autres prodiges semblables on va publier ! Je suis même assuré que bientôt Protée aura des statues , non seulement parmi les habitans de l'Élide , mais parmi tous les autres Grecs , auxquels , dit-on , il a envoyé des lettres circulaires ; on prétend qu'il en a adressé à toutes les villes distinguées , & qu'elles renferment des préceptes , des exhortations & des regles à suivre. Il avoit même choisi pour cela , parmi ses prosélytes , des émissaires , qu'il appeloit messagers de la Mort & courriers des Enfers.

Telle fut la fin de l'infortuné Protée , qui , pour le peindre en peu de mots , n'avoit jamais tenu compte de la vérité en sa vie ; qui , dans tous ses discours & toutes ses actions , n'eut en vûe qu'une vaine gloire & l'approbation de la populace , qui porta cette manie jusqu'à se précipiter dans les

flammes pour faire parler de lui, lors même qu'il ne pourroit plus être sensible aux louanges, ni les entendre.

Encore une anecdote qui vous fera rire plus que tout le reste, & je finis. Vous devez vous rappeler qu'à mon arrivée de Syrie, je vous racontai comment je voyageai avec lui depuis la Troade. Je vous parlai de la mollesse qu'affecta ce personnage dans le vaisseau, & du beau jeune homme qu'il avoit formé aux mœurs des Cyniques, pour avoir aussi un Alcibiade avec lui. Je n'ai point oublié la frayeur pusillanime & le trouble où le jeta un ouragan furieux, qui s'éleva au milieu de la nuit, lorsque nous étions dans la mer Égée; vous avez su que cet homme admirable pleura avec les femmes de l'équipage en voyant les flots amoncelés sur nos têtes, quoiqu'il se soit efforcé de paroître supérieur aux craintes de la mort. Mais ce dont j'ai encore été informé, c'est que neuf jours à peu

près avant sa fin , il eut pendant la nuit un grand vomissement, causé probablement par une indigestion, & il fut attaqué d'une grande fièvre. Je tiens cette aventure du Médecin Alexandre, qu'on avoit appelé pour le voir. Celui-ci le trouva dans un accès des plus violens , & se roulant à terre. Protée le conjuroit , pour ainsi dire , à mains jointes , & dans les termes les plus touchans , de lui donner de l'eau froide ; le Médecin n'en voulut rien faire, & se contenta de lui dire : Si vous avez absolument besoin de la mort, elle se présente d'elle-même à votre porte ; vous n'avez qu'à la suivre, & elle vous épargne la peine de désirer un bûcher. L'autre répondit qu'un genre de mort commun à tous les hommes ne seroit pas assez glorieux pour lui. Je l'ai vu moi-même , peu de jours avant sa mort, se frotter d'un médicament très-âcre, pour s'éclaircir les yeux en pleurant ; sans doute Éaque n'admet point au

rang des morts ceux qui ont la vue trouble ! N'est-ce pas , à peu près , comme si un patient se faisoit panser un mal de doigt avant d'aller au supplice ?

Qu'eût fait Démocrite , à votre avis , s'il eût été témoin de tout ceci ? Croyez-vous qu'il eût ri autant que le sujet le mérite ? croyez-vous qu'il eût pu suffire à son envie de rire ? Riez donc aussi , mon ami , sur-tout quand vous saurez que cet homme a trouvé des admirateurs.





LES FUGITIFS.



APOLLON, JUPITER, LA PHILOSOPHIE,
HERCULE, MERCURE, PLUSIEURS
INCONNUS, UN MAITRE D'ESCLAVES,
ORPHÉE, LES FUGITIFS, UN HÔTE,
UNE FUGITIVE.

APOLLON. **E**ST-IL vrai, mon père,
comme on le dit, qu'un vieillard, maître
passé dans l'art de faire des tours
merveilleux, vient de se brûler lui-même
aux Jeux Olympiques ? C'est la Lune
qui nous l'assure ; elle l'a vu, dit-elle,
au milieu des flammes.

JUPITER. L'aventure n'est que trop
vraie, & je voudrois pour beaucoup
qu'elle ne fût pas arrivée.

APOLL. Pourquoi ? cet homme étoit-il
trop vertueux pour mériter de périr
par le feu ?

JUP. Cela peut être; mais je me souviens d'avoir bien souffert de la mauvaise odeur qui s'élevoit du bûcher; je ne conçois rien de si désagréable que celle de la chair humaine rôtie. J'aurois péri étouffé par la plus insupportable fumée, si je n'étois parti sur le champ, & comme je me trouvois, pour me sauver en Arabie; là, malgré l'abondance de parfums, d'aromates & d'encens, je me croyois toujours au milieu de cette abominable vapeur, qui sembloit me suivre par-tout malgré moi; & maintenant encore, quand j'y pense, peu s'en faut que je n'aye envie de vomir.

APOLL. Mais quel étoit donc le dessein de cet homme? & que pouvoit-il espérer en se précipitant dans un brasier ardent?

JUP. Eh! mon fils, il faudroit faire le même reproche à Empédocle, qui, avant celui-ci, s'est également précipité dans une fournaise en Sicile.

APOLL. Cela s'appelle prendre un parti bien désespéré : mais qui a pu lui inspirer une pensée aussi noire ?

JUP. Je vais te rendre le discours qu'il prononça en pleine assemblée , pour exposer les motifs qui l'ont déterminé à choisir ce genre de mort. Il a dit , si je m'en souviens. Mais quelle est cette femme qui accourt avec précipitation ? Son trouble & son air éploré annoncent quelque mauvais traitement. Quoi ! c'est la Philosophie qui implore mon nom d'une voix tout-à-fait lamentable ! Qu'as-tu à pleurer , ma fille ? qui te fait quitter la terre pour venir ici ? De fots méchants auroient-ils encore conjuré contre toi , comme autrefois , lorsqu'on mit Socrate à mort , sur les délations d'Anytus ? Est-ce là ce qui t'engage à fuir les humains ?

LA PHILOS. Non , mon pere , ce n'est rien de tout cela. Je puis dire même que la multitude , ou , si vous voulez , le vulgaire ignorant , toujours plein

de respect & d'admiration pour moi, n'a pas cessé de me combler d'éloges & d'honneurs, & qu'il m'a presque adorée, quoiqu'il ne comprît pas bien ce que je disois. Mais il est une espece de gens, je ne fais comment les appeler, qui s'annoncent pour mes disciples & mes amis, & se couvrent de mon nom comme d'un masque; ce sont ceux-là qui m'ont traité de la maniere la plus outrageante.

JUP. Sont-ce les Philosophes qui ont tramé quelque chose contre toi?

LA PHILOS. Non, mon pere; les Philosophes ont à se plaindre autant que moi.

JUP. Et qui t'a donc insultée, si tu n'as à te plaindre ni des ignorans ni des Philosophes?

LA PHILOS. Ceux dont je parle, font, pour ainsi dire, entre les uns & les autres, une classe à part. Ils ont des Philosophes l'extérieur, le regard, la démarche & le maintien; ils prétendent

qu'ils combattent sous mes étendards, s'autorisent de mon nom, & se disent mes disciples, mes compagnons & mes amis. Mais toute leur vie n'est que scélératesse, ignorance, audace & libertinage, ce qui n'est pas un léger affront pour moi & les miens. Voilà, mon pere, les insolens dont j'ai voulu me sauver.

JUR. Voilà bien des choses graves, ma fille; mais en quoi précisément t'ont-ils offensée?

LA PHILOS. Voyez, mon pere, si je me plains sans raison. Il n'y avoit ni justice, ni frein, ni loi sur la terre; l'ignorance & la discorde dominoient sur tout, & mettoient le trouble partout. Par commisération pour les hommes victimes de leur avenglement, vous m'avez envoyée au milieu d'eux pour y faire cesser les injustices & les violences, pour les forcer à ne pas se conduire en bêtes féroces les uns à l'égard des autres, pour qu'ils reconnussent le

vrai en toutes choses, & vécut plus paisiblement. Ma fille, me disiez-vous en me députant alors, vous voyez quelles sont les mœurs des hommes, & comme ils sont esclaves de leur peu de lumières; la compassion que mon cœur éprouve pour eux, m'engage à vous choisir parmi tous les habitans du Ciel, parce que je ne vois que vous seule capable de remédier à tant de maux.

JUP. Je me souviens de t'avoir tenu un semblable langage. Dis-moi donc comment ils t'ont reçue, & ce que tu as à souffrir aujourd'hui de leur part.

LA PHILOS. Je ne me rendis pas d'abord chez les Grecs. Je voulus commencer par ce qu'il y avoit de plus difficile dans ma mission, par instruire & éclairer les Barbares. A mon arrivée, je passai donc les Grecs, que je regardois comme faciles à dompter par le frein de la sagesse, & à faire plier sous mon joug. Je fus premièrement chez

les Indiens , le plus grand peuple de la terre ; je les déterminai sans peine à descendre de leurs éléphants , pour se familiariser avec moi ; au point que les fortunés Brachmanes qui habitent les confins des Néchréens & des Oxydraques (*), soutiennent tous mon parti & vivent selon mes préceptes ; aussi jouissent-ils de la plus grande considération parmi tous leurs voisins. Ils terminent leur vie d'une manière tout-à-fait admirable.

(*) Les Néchréens ne sont connus d'aucun Géographe ancien ; aussi Dufoul substitue-t-il à ce nom celui des Arachosiens , qui , selon M. Danville, sont situés , ainsi que les Oxydraques & les Brachmanes , dans la partie de l'Inde en deçà du Gange , vers le fleuve Indus , au dessus du confluent de l'Acésinès & de l'Hypanis ; on fait d'ailleurs qu'on a trouvé chez les Indiens , des Sciences & de la Police , dès les premiers temps que le pays a été connu , c'est-à-dire , long-temps avant qu'Alexandre y portât ses armes.

JUP.

Jur. Tu veux parler des Gymnophistes : on m'en a dit beaucoup de choses; entre autres, qu'ils montoient sur un vaste bûcher pour s'y laisser brûler, sans faire aucun mouvement, sans changer de contenance ou de situation. Mais il n'y a rien de bien surprenant à cela, puisque j'ai vu dernièrement pareille chose à Olympie. Tu as sûrement été comme moi témoin de la brûlure de ce vieillard.

LA PHUOS. Je n'ai pas voulu y paraître, dans la crainte d'y trouver les scélérats dont je vous parle; je les y voyois courir en foule, pour insulter tous ceux qui s'y rassembloient, & remplir de leurs bruyans aboiemens les portiques qui sont derrière le temple (*).

(*) Il y avoit par-dérrière le temple, une espèce de portique, où s'assembloient les Crieurs publics, les Philosophes, & tous ceux qui vouloient faire quelque annonce à la multitude; cette partie se nommoit *ἐπιστάδομος*, derrière de l'édi-

Ainsi je n'ai point assisté à la mort de cet homme. Après les Brachmanes, je visitai l'Éthiopie (*), d'où je suis descendue en Egypte. Je me communiquai aux Prêtres & aux Devins de cette dernière contrée ; je les instruisis dans mes divins préceptes ; puis je passai à Babylone, pour initier également les Chaldéens & les Mages. De là on me vit en Scythie ; enfin en Thrace, où Eumolpe & Orphée se joignirent à moi. Je les envoyai en Grèce, l'un pour initier les habitans dans les mystères sacrés dont je lui avois donné la connoissance, l'autre pour les encourager & les soutenir dans l'étude de la sagesse, par les charmes de la musique ; & je les y suivis moi-même de près.

fice, par opposition à *opéra*, le devant du temple, ou ce que nous appelons le *portail* ou le *porche* d'une église.

(*) Dufoul observe en cet endroit, qu'on n'a jamais entendu parler d'aucun Philosophe d'Éthiopie.

Les Grecs , à mon arrivée , ne me reçurent pas avec beaucoup d'empressement , mais ne me rejeterent pas non plus. M'insinuant peu à peu auprès d'eux par la conversation , je m'y fis en tout sept amis ou disciples (*), avec un autre de Samos , un d'Éphèse , & un d'Abdere ; ce qui , comme vous le voyez , ne fait pas un grand nombre. Après eux , j'ai vu s'engendrer , je ne fais comment , autour de moi une race de Sophistes , qui , sans dédaigner entièrement mes préceptes , ne les suivent pas avec ardeur dans toute leur étendue. Ils sont à peu près comme les Hypocentaures , une espece mitoyenne & mélangée entre l'imposture & la philosophie ; sans être absolument esclaves

(*) Ce sont , comme on voit , les sept Sages de la Grece ; Pittacus , Bias , Thalès , Périandre , Cléobulon , Chilon , Solon. Les trois autres sont Pythagore de Samos , Héraclite d'Éphèse , & Démocrite d'Abdere.

de l'ignorance, ils n'ont pas assez de résolution pour fixer constamment les yeux sur moi; comme ceux qui ont mal aux yeux, ils ne voient de la Philosophie qu'un simulacre obscur & confus, & très-souvent une ombre vaine. Ils prétendent cependant connoître parfaitement toutes choses. De là leur zèle outré pour cette sagesse inutile & exagérée, qui, à les croire, étoit à l'abri de toute atteinte; de là leurs répliques subtiles & imprévues; de là leurs interrogations embarrassantes & insidieuses, Quand mes disciples ont voulu les réprimer & les confondre, ils se sont réunis contre eux, ils ont été jusqu'à les traîner dans les Tribunaux, & les ont réduits à boire la ciguë. J'aurois dû me retirer sur le champ, & dès-lors n'avoir plus rien de commun avec eux; mais Antisthene, Diogene, & quelque temps après Cratès, & Ménippe, m'engagerent à prolonger un peu mon séjour; plût aux Dieux que

je ne me fusse pas laissé fléchir ! je me ferois épargné bien des maux depuis.

JUP. Tu me donnes bien à entendre que tu as de grands fujets de plainte ; mais tu ne les as pas encore expliqués positivement.

LA PHILOS. Les voici : écoutez-moi, mon pere. Il est une foule de malheureux ouvriers mercenaires , qui n'ont jamais eu assez de loisir pour s'attacher à moi dans leur enfance, puisqu'ils sont réduits à vivre en condition , ou du travail de leurs mains , & destinés à tous les métiers faits pour de pareilles gens ; tels que celui de Savetier , de Menuisier , de Foulon & de Cardeur qui préparent la laine pour les ouvrages des femmes , & la mettent en état d'être dévidée , ou filée , ou tissue. Occupés de semblables professions dès leurs premières années , ils ignorent long-temps jusqu'à mon nom ; mais lorsque parvenus à certain âge , ils observent le respect de la multitude pour mes amis ,

les égards avec lesquels on leur permet de tout dire, le plaisir qu'on fait aux hommes en s'efforçant de les rendre meilleurs, la docilité avec laquelle ils écoutent les bons conseils, la crainte respectueuse avec laquelle ils reçoivent les remontrances, ils appellent cela exercer un empire qui n'est pas ordinaire. Mais s'instruire de tout ce qu'il faudroit savoir pour remplir une aussi belle fonction, ce seroit pour eux une entreprise trop longue, ou plutôt une chose absolument impossible. Les plus laborieux trouvoient à peine le nécessaire dans leurs chétifs & misérables métiers, & la servitude étoit pour quelques-uns aussi insupportable qu'elle l'est en effet. D'après ces considérations, ils ont pris le parti de jeter, comme disent les gens de mer, l'ancre de miséricorde, & dans cette belle folie, ils ont amarré leur vaisseau; ils ont appelé à leur secours l'audace, l'impétuosité & l'impudence, qui les secondent

beaucoup dans leurs efforts ; ils ont imaginé des injures d'un nouveau style, qu'ils pussent trouver à commandement. Sans autre recommandation que de tels préparatifs pour parvenir à la Philosophie , ils prennent un visage composé & un extérieur modeste , qui leur donnent un grand air de ressemblance avec moi ; ils font comme l'âne de Cumes , qui , selon Esope , s'étant affublé d'une peau de lion prétendoit se faire passer pour lion auprès de ceux qui l'entendoient braire ; & il n'étoit pas impossible qu'il se trouvât quelques gens assez simples pour le croire. Rien de plus facile , comme vous savez , à imiter que mes dehors ; il ne faut pas être bien habile pour se couvrir d'un manteau , porter une besace sur ses épaules , avoir un bâton à la main , crier de toutes ses forces , ou plutôt braire , aboyer & vomir des injures contre tout le monde. La vénération seule attachée à leur ex-

térieur, leur répondoit qu'ils n'avoient rien à craindre; car on est bientôt libre, même en dépit d'un tyran, lorsqu'on repousse sa violence à coups de bâton. Ils ne se voyoient plus réduits à se contenter pour toute nourriture, de quelques morceaux de pain bis, de quelques poissons salés, ou de quelques oignons, comme auparavant; mais ils avoient des mets de toute espece, des vins exquis, & de l'argent de tous ceux à qui ils en demandoient; car ils ne vont voir personne sans le mettre à contribution; ou, comme ils le disent eux-mêmes, ils tondent leurs brebis, & ils comptent bien que le plus grand nombre ne fera pas résistance; soit par respect pour leur costume, soit par la crainte de recevoir des injures. Ils ont pressenti, je pense, qu'ils jouiroient de la même considération que les vrais Philosophes; par la raison que l'extérieur étant le même, il n'y auroit presque personne qui se donneroit la peine

De les juger & de les apprécier. Ils ne souffrent pas non plus qu'on les mette à la moindre épreuve, en leur faisant même en passant & avec tous les égards possibles, la plus petite question. Ils crient à l'instant à tue-tête & se retirent dans leur repaire, en recourant aux injures & levant le bâton. Si vous leur parlez de leurs actions, ils vous font l'étalage de leur doctrine; si vous voulez juger leur doctrine, ils fixent votre attention sur ce qu'ils font. On ne voit dans toute la ville que pareille charlatanerie, sur-tout de la part de ceux qui, suivant Diogene, Antisthene & Cratès, disent qu'ils combattent sous les étendards de ce chien. Ils n'ont aucune des bonnes qualités de l'animal dont ils prennent le nom; ils n'en ont ni la surveillance, ni la fidélité, ni son attachement pour son Maître; mais bien l'aboiement, la rapacité, la gloutonnerie, la lubricité, la flatterie, la flagornerie auprès de celui qui donne,

l'empressement à roder autour d'une bonne table ; voilà ce qu'ils imitent trait pour trait. Vous verrez ce qui résultera bientôt de cette manie. Tous les ouvriers désertent avant peu leurs boutiques , & abandonneront les Arts , lorsqu'une fois ils s'appercevront qu'ils gagnent à peine de quoi subsister , en travaillant sans relâche du matin au soir , & en s'épuisant de fatigues , tandis que ces Charlatans vivent à rien faire dans l'abondance de toutes choses ; qu'il leur suffit pour cela de demander en maîtres absolus ; qu'ils reçoivent à l'instant même ; qu'ils se fâchent quand on les refuse , & ne daignent pas même remercier quand on leur donne. Une telle vie leur paroît celle qu'on menoit du temps de Saturne , & ils disent que sans peine , le miel coule du Ciel dans la bouche d'un Philosophe. Tout cela ne feroit encore que demi-mal , s'ils ne m'insultoient pas de mille autres manieres,

Ces fourbes, qui affectent sous les yeux du Public un air grave & sombre, si vous saviez ce qu'ils font quand ils rencontrent ou qu'ils espèrent rencontrer un beau jeune homme ou une belle femme !.... J'aime mieux garder le silence. Quelques-uns même, comme le beau Pâris, enlèvent les femmes de leurs hôtes, pour en faire des adulteres, & sans doute aussi des Philosophes. Ils les offrent ensuite à tous leurs amis, & les rendent communes entre eux, pour remplir, disent-ils, un des dogmes de Platon (*); mais ils font bien éloignés de se conformer en cela aux vûes qu'avoit cet homme divin, en établissant la communauté des femmes. Il seroit trop long de vous raconter comme ils se conduisent dans les festins & dans l'ivresse. Imagineriez-vous qu'ils n'en déclament pas moins contre l'ivrognerie, l'adultere, la débauche & l'ava-

(*) Platon, Républ. Dial. v.

fice ? Il est impossible de trouver deux choses plus diamétralement opposées que leurs discours & leurs actions. Ils se déclarent, par exemple, ennemis de toute adulation, & ils l'emportent en flatterie sur un Gnathon & un Struthias (*); ils recommandent aux autres d'être vrais, & ils n'ouvrent eux-mêmes la bouche que pour mentir; à les entendre, ils ont tous la volupté en horreur, ils détestent Épicure, & dans le fait, il n'est rien dont ils ne soient capables pour la volupté. Leur bile s'échauffe, leur colere s'enflamme aisément, ils s'irritent pour des riens, & sont cent fois pis que des enfans de deux jours. Aussi n'apprêtent-ils pas peu à rire à ceux qui les voyent prendre feu pour la moindre chose, avoir l'oeil hagard & furieux, le teint pâle & livide, la bouche écumante, ou plu-

(*) Ce sont les noms de deux fameux Flâteurs & Parasites.

tôt distillant un noir poison. Assurément vous seriez très-fâché de les avoir sous les yeux , lorsqu'ils vomissent cette bourbe impure. Par les Dieux ! s'écrient-ils, je m'inquite fort peu d'or & d'argent ; une obole me suffit pour acheter des lupins , la fontaine ou la rivière me fourniront à boire ; puis quelques minutes après , ils demandent , non pas une obole , mais tout ce qu'il leur est possible d'obtenir. Il n'est point de Marchand qui s'enrichisse à faire le commerce sur mer , autant que ceux-ci au métier de Philosophe. Lorsqu'une fois ils ont fait leur compte & amassé de quoi vivre , ils déposent leur misérable manteau , quelquefois ils achètent des terres & des bourgades entières , ils prennent des habits voluptueux , de beaux enfans à longue chevelure , & disent le dernier adieu à la besace de Cratès , au manteau d'Antisthene , & au tonneau de Diogene. Le vulgaire , qui se persuade que tous les

Philosophes font de même , prend de là occasion de mépriser la Philosophie , & m'accuse de donner de pareilles leçons. Il y a déjà très-long-temps qu'il ne m'est arrivé de compter un seul profélyte qui fût véritablement à moi , & en cela j'éprouve la même chose que Pénélope (*) ; à mesure que j'ourdis ma trame , elle se desserre , & je me vois exposée aux moqueries de la multitude ignorante & injuste , qui s'aperçoit que mon ouvrage n'avance

(*) Ulyffe fut absent de son palais pendant vingt ans ; sans que cette longue absence ait pu altérer en rien la fidélité de Pénélope son épouse. Cette femme vertueuse , persécutée sans cesse par une foule de Courtisans , avoit imaginé , pour se délivrer de leurs importunités , de promettre à chacun d'eux qu'elle lui donneroit sa main , lorsqu'elle auroit fini un linceuil qu'elle préparoit à son beau-pere ; elle y travailloit pendant le jour en présence de ses persécuteurs , & la nuit , lorsqu'elle étoit seule , elle s'occupoit à défaire l'ouvrage du jour. Voy. l'Odyssée , Chant II , vers 90 & suiv.

en rien , & que mon travail est en pure perte.

JUP. Dieux ! que la Philosophie a souffert de la part de ces misérables ! mais il est temps de voir ce que nous ferons , & d'aviser aux moyens de les punir. La foudre écrase en un clin-d'œil, c'est une mort trop prompte.

• APOLL. Mon pere , si vous voulez m'écouter , j'ai de quoi vous tirer d'embarras ; car je hais ces fourbes ennemis des Muses , dont je partage le ressentiment contre eux. Ils ne sont dignes ni de la foudre , ni des coups de votre bras. Députons , si vous le jugez à propos , Mercure sur la terre , & laissons-le maître du châtiment. Comme il se mêle aussi de sciences , il reconnoitra facilement les vrais Philosophes d'avec les faux. Il donnera aux uns les éloges qui leur sont dus , & punira les autres comme ils le mériteront.

JUP. Ton avis est fort bon. Mais je veux aussi qu'Hercule parte prompte-

ment avec la Philosophie, & qu'il l'accompagne sur la terre, pour exterminer ces bêtes insolentes & immondes. Tu peux, mon cher Hercule, regarder si tu veux cette expédition comme un treizieme travail ajouté à tes douze autres.

HERCULE. Ma foi, mon pere, j'aime-rois mieux vider une seconde fois les étables d'Augias, que d'avoir affaire à de pareilles gens. Mais n'importe; marchons toujours.

LA PHILOS. Pour moi, c'est bien contre mon gré que je retourne chez les humains; mais il faut obéir à notre pere commun.

MERCURE. Descendons pour en expédier quelques-uns dès aujourd'hui. Par où irons-nous, Philosophie? tu dois savoir où ils font. C'est fans doute en Grece que nous les trouverons.

LA PHILOS. Point du tout, Mercure. Il y a très-peu de Philosophes en Grece,

& ceux-là sont mes amis. Ceux que nous cherchons sont très-peu jaloux de la pauvreté Attique ; & c'est dans les contrées abondantes en mines d'or & d'argent, qu'il faut faire nos perquisitions.

MERC. Allons donc tout droit en Thrace (*).

(*) La Thrace s'étend depuis la frontière de la Macédoine , & le long de la mer Égée & de la Propontide , jusqu'au Pont-Euxin. Le Mont Hœmus vers le nord, la sépare de la Moésie. Les Anciens en parlent comme d'un pays sauvage, qui n'est fertile que dans les endroits voisins de la mer ; habité par des Nations abandonnées au brigandage , & d'un naturel qui répond aux circonstances du local. Le Mont Rhodope l'enveloppe vers le couchant, comme l'Hœmus vers le nord , & une branche de celui-ci s'étend jusqu'au point d'approcher du Bosphore. Un grand fleuve sorti des vallées qui sont entre l'Hœmus & le Rhodope, Hebrus, qui a pris parmi les Turcs le nom de Mariza , vient tomber dans la mer Égée, après avoir reçu un grand nombre de rivières qui ont leur cours dans la même étendue.

HERC. Tu as raison ; moi je serai votre guide. Je connois parfaitement le pays où j'ai été bien des fois. Tour-nons par ici.

MERC. Par où dis-tu ?

HERC. Tenez , voyez-vous ces deux montagnes , les plus belles & les plus élevées de la terre ? La plus haute est l'Hoemus , & à l'opposite , c'est le Rhodope. La plaine qui s'étend entre l'une & l'autre est très-fertile ; elle est aussi coupée de trois collines très-belles , dont la cime escarpée n'est point désagréable ; on diroit des citadelles qui dominent la ville que vous voyez elle-même à leurs pieds.

MERC. Comment ! elle est immense , & la plus belle de toutes les villes. Elle

due de pays. La ville dont parle Lucien en cet endroit , est Philippopolis qui se nommoit aussi Trimontium , & auparavant Poneropolis , Pulpudena & Eumolpias ; elle étoit située sur les bords de l'Hebre,

a de loin une apparence magnifique ;
je vois aussi couler un grand fleuve qui
en baigne les murailles.

HERC. C'est l'Hebre ; la ville a été
bâtie par Philippe... Mais nous voici
près de la terre & au dessous des nua-
ges. Descendons , & que la fortune
nous préserve de tout accident.

MERC. Je fais le même vœu. Eh bien,
comment nous y prendre pour aller à
la poursuite de nos bêtes ?

HERC. C'est ton affaire , Mercure ;
tu es Héraut , & c'est à toi à faire les
fonctions de Crieur.

MERC. Ce n'est pas là mon embar-
ras ; mais j'ignore leurs noms ; c'est à
la Philosophie à me les donner avec
leurs signalemens.

LA PHILOS. Ma foi , je ne les connois
pas trop non plus , car je n'ai rien de
commun avec eux. Je crois pourtant
que, vu leur cupidité pour les richesses,
tu ne ferois pas mal de les appeler des
Ctésours , des Ctésippes , des Ctésiclès ,

des Euctémons, ou des Polycletes (*).

MERC. Fort bien. Mais qui sont ces gens qui regardent de tous côtés ? Ils s'approchent de nous & veulent nous demander quelque chose.

DES INCONNUS. Messieurs , & vous , belle inconnue , pourriez - vous nous dire si vous n'auriez pas rencontré trois Charlatans & une femme rasée jusqu'à la peau , à la maniere des Lacédémoniens ? Elle a l'air d'une Virago , & des traits tout-à-fait hommasses.

(*) Les trois mots Ctéson , Euctémón , & Polyclete signifient *possesseur de grands biens*. Ctésippe veut dire *possesseur de chevaux* ; & Ctésiclès , *possesseur de gloire*. Nous avons d'abord pensé à rendre les idées de Lucien par les mots *Millionnaire* , *Harpagon* , &c. mais en y réfléchissant davantage , nous avons préféré les expressions originales. Ce qui nous a sur-tout déterminés , c'est que l'intention de l'Auteur dans la suite de ce Dialogue , est évidemment de tourner en ridicule un esclave qui s'est fait Philosophe , & cet esclave est , selon toute apparence , Épicéte.

LA PHILOS. Eh quoi ! ceux-ci cherchent la même chose que nous !

LES INCONNUS. Comment la même chose que vous ? Ceux dont nous parlons sont des Fugitifs , & nous courons après eux , pour leur reprendre une femme qu'ils ont enlevée par violence.

MERC. Eh bien , vous allez bientôt savoir pourquoi nous les cherchons aussi. Commençons par publier la réclamation. » Si quelqu'un connoît un » esclave de Paphlagonie , né parmi » les Barbares de Sinope (*), dont le

(*) La Paphlagonie , Province de l'Asie-Mineure , s'étend depuis le fleuve Parthenius jusqu'au fleuve Halys ; elle borde le Pont-Euxin d'un côté , & confine vers le midi à la Galatie. Sinope étoit une ville de cette Province , sur les bords de la mer ; elle avoit deux ports , parce qu'elle étoit située sur l'isthme étroit d'une péninsule. Une colonie Milésienne l'avoit rendue puissante ; mais elle tomba dans la suite au pouvoir des Rois de Pont. Elle conserve encore son emplacement avec le nom de Sinub.

» nom désigne la richesse, qui a le teint
 » pâle & la tête rase, une barbe alon-
 » gée, une besace & un manteau sur
 » les épaules; d'ailleurs colere, igno-
 » rant, d'une voix rauque & glapif-
 » fante, & de plus très-insolent; qu'il
 » se présente, & il aura la récompense
 » qu'il voudra (*) «.

(*) Plusieurs Commentateurs doutent qu'il soit ici question d'Épictète; mais il est certain que ce nom en grec signifie *un bien qui vient de surcroît, une fortune ajoutée à ce que l'on possédoit auparavant*; il est certain d'ailleurs qu'Épictète passa une grande partie de sa vie à Nicopolis, ville de Thrace, sur les bords du fleuve Nestus qui sépare la frontière de Macédoine de la chaîne du Rhodope. Peut-être que Lucien, en bon Épicurien, n'aimoit pas ce Philosophe; peut-être aussi plaisante-t-il à ses dépens, sans cesser de l'estimer, comme il plaisante aux dépens de Socrate. Cette sortie rappelle les vers de Roussseau sur le même Philosophe :

Dans son flegme simulé
 Je découvre sa colere,
 J'y vois un homme accablé
 Sous le poids de sa misere

UN FOULON. Étranger, je ne conçois pas trop bien votre annonce. L'esclave que j'avois chez moi se nommoit Escarbot (*); il laissoit croître ses che-

Et dans tous ses beaux discours,
Fabriqués durant le cours
D'une fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Épaphrodite.

(*) Selon Aristote & Élien, l'escarbot se reproduit de lui-même, sans aucune union de sexes; d'où quelques Anciens l'ont regardé comme le plus impur des reptiles & des animaux. Pour décrire cette monstrueuse débauche solitaire, dont les escarbots ont eu dans tous les temps trop d'imitateurs parmi les hommes, Anfonse a dit, Épigr. 70.

*Non Taurus, non Mulus erit, non Hippocamelus,
Non Capre aut Ariés, sed Scarabæus erit.*

Peut-être Lucien veut-il faire entendre ici la même chose. On sait que le fameux Diogene, qui étoit de Sinope, regardoit cette infamie comme une chose indifférente, & qu'à cet égard il ne s'en tenoit pas à la théorie. Il se pourroit faire que notre Auteur, sous le nom de l'esclave fugitif, eût voulu faire une double allusion à

veux & se rasoit la barbe ; il avoit appris mon métier , & tranquillement assis dans mon fouloir , il s'amusoit à regratter les vieux habits.

LA PHILOS. Ton esclave étoit en effet ce que tu le dépeins ; mais maintenant il a toute l'encolure d'un Philosophe , & en bon Foulon , il ne s'est pas laissé un seul poil à la tête.

LE FOULON. L'impudent ! Comment l'Escarbot prétend être Philosophe , & ne pense plus à moi !

LES AUTRES INCONNUS AU FOULON. Ne vous inquiétez pas, nous trouverons tous nos fugitifs ; car cette femme a , comme on dit , du sens sous les ongles.

LA PHILOS. Mais , Hercule , quel est cet homme qui s'approche de nous & qui porte une lyre ?

HERC. C'est Orphée ; il montoit avec moi le vaisseau qui me conduisit à Ar-

Diogene , & aux gens sans éducation , qui prétendoient à la Philosophie.

gos. Il fut pour nous, dans le voyage, le plus puissant encouragement, & ses chants charmoient toutes nos fatigues dans la manœuvre. Bon jour, mon cher Orphée; bon jour, excellent chanteur: sans doute tu n'as pas oublié Hercule?

ORPHÉE. Je vous salue, Philosophie, Hercule & Mercure. C'est à moi que vous devez la récompense promise; je connois parfaitement celui que vous cherchez.

MERC. Eh bien, fils de Calliope, dis-nous où il est. J'imagine que sage comme tu es, tu n'as pas besoin d'argent.

ORPH. Tu as raison. Je vais vous indiquer la maison qu'il habite; mais je ne veux pas qu'il m'apperçoive; c'est le plus méchant garnement que je connoisse; il ne s'est exercé toute sa vie qu'à dire des injures, & il ne m'épargneroit pas.

MERC. Montre-nous seulement sa demeure.

ORPH. Tenez , la voilà tout près d'ici. Je me retire , pour ne pas même le voir.

MERC. Écoutez.... N'entends-je pas la voix d'une femme qui récite des vers d'Homere ?

LA PHILOS. Oui , assurément. Écoutez ce qu'elle dit.

LA FUGITIVE (à celui qui l'a enlevée).

Je hais plus que l'Enfer un avaré imposteur ,
Qui dit mépriser l'or , & l'aime au fond du cœur (*).

MERC. Eh bien , tu dois haïr l'Escarbot , puisque ce monstre

Paya par des noirceurs les bienfaits de son hôte (**).

L'HÔTE (ou le mari de la Fugitive).
Ce vers me regarde. Je l'avois reçu dans ma maison , & il a enlevé ma femme.

(*) Iliad. Chant IX , vers 312. Homere dit seulement : *Je hais , comme les portes de l'Enfer , celui qui pense d'une façon & parle d'une autre.*

(**) Iliad. Chant III , vers 354.

LA FUGIT. (*toujours à son ravisseur*).

Ivrogne aux yeux de chien, poltron au cœur de cerf (*),
 Muet dans les conseils, dans les combats sans nerf (**),
 Therfite babillard, Pie au mal impécide (***),
 Sans frein lorsqu'il s'agit d'insulter un Atride (****).

L'HÔTE. Ces vers conviennent parfaitement au coquin que je cherche.

LA FUGITIVE.

Chien par-devant & lion par-derrière,
 Chimère par le corps, & venimeux Cerbere (*****).

L'HÔTE. Ah ! que ma femme aura

(*) *Iliad.* Chant I, vers 225.

(**) *Ibid.* Chant II, vers 202.

(***) *Ibid.* Chant II, vers 246. Il n'y a que les deux premiers mots d'Homère ; le reste est parodie.

(****) *Ibid.* Chant II, vers 214.

(*****) C'est une parodie d'Homère, qui dit au Chant VI de l'Iliade, vers 181 : *Lion par-devant, dragon par-derrière, chimère par le milieu du corps, vomissant avec force des tourbillons de flamme* ; au lieu de ces derniers mots, Lucien dit : *Vomissant le souffle infecte du chien sauvage à trois gueules* ; & il change le lion en chien, par déférence pour les Cyniques.

souffert de ces vilains chiens ! on dit même qu'elle est grosse de leurs œuvres.

MERC. Eh bien, prends courage ; elle te fera pere d'un Cerbere ou d'un Géryon , pour fournir à Hercule l'occasion d'un nouvel exploit..... Mais les voilà qui s'approchent de nous, il n'est pas nécessaire de frapper à la porte.

LE FOULON. Je te tiens, coquin d'Escarbot ! te voilà tout interdit ! Voyons ce que tu as dans ta besace ; quelques lupins , sans doute , ou quelque morceau de pain ?

MERC. Non , par Jupiter ! c'est une bourse d'or !

HERC. N'en sois pas surpris ; dans la Grece il se disoit Cynique , mais ici c'est un disciple de Chrysispe dans toute la force du terme (*) ; mais vous le verrez bientôt devenir Cléanthe (**),

(*) Le mot Chrysispe est composé des deux mots χρυσός , or , & ἵππος , cheval.

(**) Ce Cléanthe étoit un Stoïcien. Lucien

car un coquin de cette espèce ne peut pas éviter d'être pendu par la barbe.

UN AUTRE MAÎTRE. Et toi, scélérat, n'es-tu pas mon fugitif Lécythion (*)? Assurément, c'est bien toi-même. N'y a-t-il pas de quoi mourir de rire? A quoi ne devons-nous pas nous attendre? un Lécythion Philosophe!

MERC. En voilà un troisième; est-ce qu'il n'a pas de Maître?

LE MAÎTRE. Pardonnez-moi; mais je l'affranchis, pour qu'il aille crever où il voudra.

MERC. Et pourquoi?

LE MAÎTRE. Pourquoi? parce qu'il sent si bon, que nous l'appelions le *Parfumeur*.

MERC. O Hercule! exterminateur des monstres! entends-tu? celui-ci a

suppose qu'il se pendit, quoique plusieurs autres Écrivains disent qu'il se laissa mourir de faim.

(*) *Λεκυθίων*, Lécythion, veut dire en grec; *Vase à renfermer des parfums*.

pris la besace & le bâton ! Toi , pauvre mari , reprends ta femme.

L'HÔTE. Moi ! j'en ferois bien fâché ! Il me semble qu'elle a dans le ventre quelque vieux bouquin.

MERC. Que veux-tu dire avec ton vieux bouquin ?

L'HÔTE. C'est un Livre qu'on appelle *la Triple Tête* (*).

MERC. Cela n'est pas étonnant , puisque nous avons déjà une Comédie intitulée *la Triphalle* (**).

(*) Le Poëte comique Théopompe avoit fait une Comédie sous ce titre , ainsi que Varron chez les Latins ; ce dernier mettoit sur la scène César , Crassus & Pompée.

(**) Le mot *φάληs* en grec , signifie *pudendum virile* , & Aristophane avoit fait une Comédie intitulée *Τριφάληs* , qui est perdue , ou dont il ne reste que très-peu de fragmens épars. Au reste , tout cet endroit est assez obscur dans l'original ; & nous trouvons bien froides les plaisanteries qu'il renferme. Peut-être fait-il allusion aux Ouvrages de quelques Philosophes.

LES FUGIT. C'est à vous, Mercure, à prononcer le jugement (*).

MERC. J'ordonne que cette femme retournera au plus tôt avec son mari en Grece, de peur qu'elle n'accouche de quelque monstre, ou d'un animal à trois têtes. Les deux fugitifs seront rendus à leur Maître, & chacun d'eux reprendra son ancien métier; Lécythion continuera de nettoyer les habits sales; & le Parfumeur, après avoir été fustigé avec de la mauve, ravaudera toujours les habits déchirés, puis sera livré aux dépilateurs, pour qu'on lui arrache tous les poils de la barbe avec de la poix sale (**), déjà employée à la toilette des femmes. Il sera ensuite transporté tout nu sur le Mont Hoëmus, &

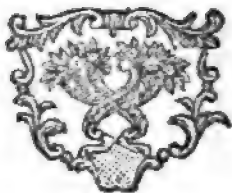
(*) Dufoul pense que le nom d'*Hercule* conviendrait mieux ici que celui des *Fugitifs*; & nous sommes de son avis. Mais toutes les éditions s'opposent à ce changement raisonnable.

(**) C'est le supplice ordinaire des adulteres.

laissé , pieds & mains liés , étendu sur la neige.

LE FUGIT. Ah ! grands Dieux ! quel supplice !

LE MAÎTRE. Quoi ! vas-tu nous faire ici des déclamations tragiques ? Suis-moi , & vite aux dépilateurs. Mais avant tout , quitte ta peau de lion , pour montrer que tu n'es qu'un âne.





L A

DOUBLE ACCUSATION,

O U

LES JUGEMENTS.



JUPITER, MERCURE, LA JUSTICE, LE
DIEU PAN, DES JUGES ATHÉNIENS,
L'ACADÉMIE, LE PORTIQUE ou LA
PHILOSOPHIE STOICIENNE, ÉPICURE,
LA VERTU, LA VOLUPTÉ, DIOGENE,
LA RHÉTORIQUE, UN AUTEUR DE
SYRIE, LE DIALOGUE.

JUPITER. **M**AUDITS soient les Philo-
sophes qui prétendent qu'il n'y a de fé-
licité que pour les Dieux ! s'ils savoient
toutes les peines que nous donne le
genre humain, ils ne nous enveroient
pas le nectar & l'ambroisie, & ne nous
croiroient pas heureux sur la parole de

S s.

ce menteur d'Homere , qui ne voyoit pas seulement ce qui se passoit à ses pieds , & vouloit se mêler de parler du Ciel. A peine le Soleil a-t-il attelé ses chevaux à son char , qu'il lui faut du matin au soir parcourir l'espace des airs , sans cesse offusqué de tourbillons de flamme & de rayons éblouissans ; il n'a pas , comme on dit , le temps de se gratter l'oreille ; s'il abandonnoit seulement un clin-d'œil les rênes de ses chevaux , ils prendroient le mors aux dents , s'écarteroient de leur route , & embraseroient tout l'univers. La Lune a également sa course à faire toutes les nuits ; elle est obligée d'éclairer , sans jamais dormir , tous ceux qui ont passé la plus grande partie de la nuit dans les plaisirs & les festins. Apollon a pris encore une profession qui ne lui donne aucun relâche ; il n'y a pas un jour où il ne soit presque assourdi par une foule de gens qui ont besoin d'oracles. Tantôt on le demande à Delphes ;

un moment après il court à Colophon (*); de là il passe à Xanthe; puis montant sur son char, il revient à Claros, ensuite à Délos, ou chez les Bran-

(*) Colophon étoit une ville voisine de Claros en Ionie. Tacite, Strabon, Philostrate, Porphyre & Jamblique, font mention de l'Oracle de Colophon. Xanthe ou Xanthus étoit le nom d'un fleuve de Lycie & d'une ville située sur ce fleuve, à quelque distance de la mer. M. Danville assure que le nom Eksenidé, que porte aujourd'hui une ville située au même endroit, n'est que l'ancien nom Xanthus altéré. Plus près encore de la mer, étoit la ville de Patare; nous avons parlé de son Oracle, au Dialogue de l'Incrédule, p. 224; & c'est le même absolument que Lucien nomme ici l'Oracle de Xanthe. Virgile a dit, *Enéid. Liv. IV, vers 143* :

*Qualis in Hibernam Lyriam : Xanthique fluenta
Deserit, ac demum maternam invisit Apollo.*

On nommoit *Branchides* les Prêtres d'un temple d'Apollon, près de Milet, ville de Carie, bâtie par un certain Miletus fils de ce Dieu. Branchus, qui donna son nom aux Prêtres de Milet, étoit un jeune homme que ce Dieu avoit beaucoup aimé, & à qui il avoit élevé un temple.

chides ; en un mot , il se rend dans tous les lieux à la voix d'une Prêtresse qui a droit de le faire marcher quand elle a bu dans une fontaine sacrée , mangé quelques feuilles de laurier , & agité son trépied ; s'il ne veut pas voir son art en discrédit , il faut qu'il obéisse à l'infant même. Je ne parle pas ici des différens pièges qu'on lui tend pour l'éprouver ; lorsque , par exemple , on fait cuire ensemble de la chair d'agneau & de la chair de tortue , de manière qu'en cette occasion , s'il n'eût pas eu bon nez , le Roi de Lydie , en le consultant , auroit bien ri à ses dépens (*). Quels désagrémens Esculape n'a-t-il pas avec ses malades ! que de choses dégoûtantes à voir & à toucher ! il souffre des souffrances d'autrui. Que dirai-je des Vents chargés de faire végéter les productions de la Nature , de conduire les vaisseaux , de venir à l'aide

(*) Voyez tome III , p. 222.

des vanneurs de grains ! Que dirai-je du Sommeil, contraint de voler au gré de chaque être vivant ! que dirai-je des Songes qui le suivent constamment pendant la nuit , & rendent leurs oracles avec lui ! Voilà ce que les Dieux font pour l'amour des humains & le bonheur de chacun d'eux sur la terre. Mais les fatigues de mes coopérateurs ne sont rien en comparaison des miennes. Comme Roi & pere des autres , de combien d'autres peines , d'inquiétudes & de soins ma vie n'est-elle pas traversée ! Je dois , avant tout , veiller sur les Dieux inférieurs , & voir si chacun d'eux remplit bien la partie dont je le charge dans le gouvernement du Monde. Je suis en outre personnellement accablé d'un si grand nombre de menus détails , qu'ils m'échappent à chaque instant. Quand j'ai vaqué aux objets essentiels de mon administration , que j'ai distribué & dispensé la pluie , la grêle , les vents & la foudre ,

il ne faut pas croire que ma besogne particulière soit faite, & que je puisse me reposer; comme un Berger de Némée(*), je suis obligé d'avoir en même temps les yeux par-tout; sur les voleurs, sur les parjures, sur ceux qui font des sacrifices & des libations, afin de voir d'où vient l'odeur des victimes & la fumée des libations, quel est le malade, quel est le navigateur qui m'a invoqué. Quelque chose de plus pénible encore, c'est d'assister à une hécatombe à Olympie, à un combat près Babylone, à un banquet chez les Éthiopiens, & de faire grêler chez les Gètes. Encore après tout cela ai-je bien de la peine à éviter des reproches, & je puis souvent dire avec vérité :

Un doux & long sommeil pendant la nuit entière
Des hommes & des Dieux vint fermer la paupière,

(*) Avant qu'Hercule eût détruit le fameux lion de la forêt de Némée dans l'Argolide, contrée du Péloponnèse, tous les Bergers de ces cantons étoient sans cesse dans la terreur.

Et moi seul, dans les Cieux, j'ignorois ses douceurs (*).

M'arrive-t-il de sommeiller une minute, aussi-tôt on est de l'avis d'Épiqueure, qui nous accuse de ne penser guere aux affaires de la Terre, système qu'il est fort intéressant pour nous de ne pas laisser accréditer; s'il venoit à prendre une fois, plus de guirlandes dans nos temples, plus de vapeurs de sacrifices dans les rues, plus de libations dans les festins, plus de parfums sur nos autels; en un mot, il nous faudroit mourir de faim, faute de victimes & d'offrandes: je suis donc contraint d'être sur pied sans cesse, & seul à la poupe, toujours, comme un Pilote, le gouvernail en main; tous les matelots sont ivres & endormis, moi seul veille nuit & jour pour le reste de l'équipage, sans avoir le temps de manger:

Mon cœur est agité de mille soins rongeurs (**).

(*) Iliad. Ch. II, vers 1. Ces vers ont déjà été cités dans Icaro-Ménippe. Voy. tome I, p. 478.

(**) C'est le vers qui suit, dans Homere, ceux qu'on vient de citer.

l'unique prérogative dont je jouisse, c'est d'être considéré comme le maître. D'après tout cela, je voudrois bien que les Philosophes qui ne trouvent que nous d'heureux, pussent me dire dans quels momens, avec autant d'affaires, nous aurions le loisir de nous régaler de nectar & d'ambrosie. Et s'il nous étoit permis de respirer un instant, laisserions-nous indécis depuis si long-temps une infinité de vieux procès, dont nous gardons les pieces, qui sont rongées des vers & couvertes de toiles d'araignées? Oublierions-nous sur-tout les contestations qui concernent les Sciences & les Arts, & que plusieurs humains ont déférées à notre Tribunal depuis des siècles? Néanmoins ils crient de toutes parts, ils se fâchent, ils demandent une décision, & me reprochent ma lenteur. Qu'ils sachent donc que ce n'est pas à ma négligence qu'ils doivent attribuer le retard, mais bien à cette félicité tant

enviée , où ils supposent que nous vivons , puisqu'ils appellent félicité nos pénibles occupations.

MERCURE. Mon pere , j'ai souvent été moi-même témoin de leurs plaintes , mais je n'ai jamais osé vous en faire part. Puisqu'aujourd'hui vous en parlez le premier , je vous dirai qu'ils sont vraiment piqués au fond du cœur ; ils n'osent pas crier tout haut , mais ils murmurent entre eux , & vous accusent de négligence à fixer leur sort & à les satisfaire.

JUPIT. Qu'en penfes-tu , Mercure ? dois-je leur proposer de les faire juger dès à présent , ou remettre ces sortes d'affaires à l'année prochaine ?

MERC. Je suis d'avis que vous les contentiez sans délai.

JUPIT. Eh bien , soit. Hâte-toi donc de voler sur la terre , & de leur annoncer que les Tribunaux leur seront ouverts. Tous ceux qui ont quelque cause à juger , n'ont qu'à se présenter au-

jourd'hui à l'Aréopage; la Justice leur donnera, selon l'importance de l'affaire, un nombre de Juges plus ou moins grand, & ces Juges seront tirés au sort parmi tous les Athéniens. Si quelqu'un n'est pas content du jugement qui lui sera rendu, il pourra en appeler par-devant moi, & faire reviser son procès à mon Tribunal. Toi, ma fille, assise à côté des vénérables Déeses (*), fais tirer les causes au sort, & préside aux Jugemens.

LA JUSTICE. Quoi ! mon pere, que je retourne encore sur la terre ! vous voulez donc que les insultes de ma

(*) Ce sont les Euménides. Elles se nommoient *Dira* dans le Ciel, où elles étoient postées auprès du trône de Jupiter, & recevoient ses ordres pour aller troubler le repos des méchans, & exciter des remords dans leur ame. Elles avoient un temple auprès de l'Aréopage, sans doute par une suite de cette croyance : c'est aussi probablement à ce temple que Lucien fait ici allusion.

rivale m'en exilent une seconde fois !

JURR. Non, non : tu dois t'attendre à une bonne réception ; les Philosophes ont persuadé aux hommes de te préférer à l'Injustice ; le fils de Sophronisque sur-tout , t'a donné les plus grands éloges , & a montré que tu étois le souverain bien.

LA JUST. Il faut avouer que tout ce qu'il a dit en ma faveur lui a été pour lui-même d'une grande avance ! L'infortuné , après avoir été traduit au Tribunal des onze (*), & jeté dans les fers, fut réduit à boire la ciguë , avant d'avoir pu seulement immoler un coq à Esculape ; tant l'avantage fut du côté de ses accusateurs , partisans de mon ennemie.

(*) On appeloit les onze à Athenes, des Magistrats particulièrement chargés de connoître des causes criminelles & de les juger. Pour que l'accusé fût absous, il falloit qu'il eût au moins la moitié des suffrages.

JUPIT. Mais de son temps la Philosophie étoit inconnue du vulgaire , & elle avoit très-peu de vrais disciples ; il n'est pas étonnant qu'Anitus & Mélitus l'ayent emporté dans l'esprit de leurs Juges. Aujourd'hui c'est tout différent. Vois de tous côtés combien de manteaux , de bâtons , de besaces , de longues barbes ; il n'y en a pas un seul dans la foule , qui , un livre sous le bras , ne s'annonce pour ton partisan. Les promenades & les rues fourmillent de Philosophes , on les rencontre par légions ; tout le monde prétend être disciple de la Vertu. Des milliers d'artisans quittent leurs métiers pour endosser le manteau & arborer la besace. Quand ils se sont noircis la peau , comme les Éthiopiens au Soleil , voilà que mes Cordonniers ou mes Forgerons sortent Philosophes de leurs boutiques , & courent la ville en préconisant tes avantages. En un mot , un navigateur , comme dit le Proverbe ,

éviteroit plutôt de toucher du bois en tombant dans son vaisseau, que l'œil d'un passant de rencontrer un Philosophe.

LA JUST. Eh ! mon pere , c'est précisément cette foule qui m'effraye ; ils sont éternellement à disputer entre eux sur mon compte, sans avoir la moindre idée de ce que je suis. En un mot, la plupart d'entre eux répètent sans cesse qu'ils me préfèrent à tout, & dans la vérité, chacun d'eux seroit très-fâché de m'admettre chez lui ; je réponds même que si je me présentois à leur porte, ils me la feroient au nez ; ma preuve, c'est que depuis très-long-temps ils donnent l'hospitalité à l'Injustice.

JUPIT. Ils ne sont pas tous aussi fourbes ; il te suffira de rencontrer quelques hommes justes parmi eux,.... Mais il est temps que vous partiez, afin de pouvoir juger quelques causes dès aujourd'hui.

MERC. Il faut, ma chere compagne, diriger notre marche vers Sunium, en prenant un peu au dessous de l'Hymette, à gauche du Parnès, & arriver où tu vois ces deux éminences (*). Je vois bien que tu n'as pas fait cette route depuis long-temps. Mais qu'as-tu donc à gémir? ne crains rien, le temps passé n'est plus. Les Scirons, les Pityocamptes, les Busiris, les Phalaris (**), que tu redoutois autrefois, sont

(*) La Carte de l'ancienne Grece, par M. Danville, cadre de tout point avec cette Topographie des environs d'Athenes, par Lucien. En arrivant à cette ville du côté oriental, le premier objet qui frappoit la vue, étoit le Promontoire & la ville de Sunium; la chaîne du Mont Hymette s'étendoit depuis Athenes jusqu'à ce Promontoire; le Parnès étoit au delà de cette ville, au nord-ouest. Les deux proéminences sont le Mont Acropolis & la colline de l'Aréopage, qui l'un & l'autre étoient dans l'enceinte d'Athenes, & en formoient deux quartiers.

(**) Les Scirons, les Pityocamptes. Voyez

morts. C'est maintenant le regne de la Philosophie, de l'Académie, & du Portique. Ils te cherchent de tous côtés, ils ne s'entretiennent que de toi, & ils attendent tous, la bouche béante, que tu descendes du Ciel au milieu d'eux.

LA JUST. Il n'y a que toi, mon cher Mercure, qui puisse me dire la vérité; tu es tous les jours dans leurs assemblées & dans leurs gymnases, tu es leur crieur public, & toi seul peux me faire connoître sûrement ce qu'ils font, & me dire s'il me sera possible de me fixer chez eux.

MERC. Oh ! je t'en réponds. Je me reprocherois beaucoup de tromper ma sœur. Le plus grand nombre a profité de la Philosophie; ils en ont au moins

tome III, p. 259. Busiris étoit un cruel Tyran d'Égypte, qui immoloit à Jupiter tous les étrangers qui abordoient dans ses États, & qui fut tué par Hercule. Voyez plus bas l'Ambassade de Phalaris.

retiré l'avantage de garder les apparences, & une certaine décence dans leurs égaremens. D'ailleurs, pour ne te rien cacher, tu dois t'attendre à en trouver quelques-uns décidément corrompus, & quelques autres demi-sages & demi-vicieux. Lorsque la Philosophie les a reçus auprès d'elle, tous ceux qui ont bu de bon cœur la liqueur qu'elle leur présentait, sans y joindre aucun autre mélange, ont entièrement changé de couleur, & sont devenus parfaitement bons; ceux-là sont très-disposés à te faire bon accueil. Ceux qui à proportion des anciennes souillures qu'ils avoient contractées, n'ont pas pu prendre une dose suffisante de cette potion salutaire, ne sont pas encore parfaits, quoique meilleurs que beaucoup d'autres; on voit sur eux des taches, & ils sont bigarrés comme les léopards. Quelques autres, pour avoir trempé le bout du doigt dans le vase qui contenoit la liqueur, & en avoir respiré

respiré la vapeur, croient avoir entièrement changé de couleur. Au reste, il est évident que tu lieras société avec les meilleurs d'entre eux..... Mais tout en causant, nous arrivons dans l'Attique; laissons le promontoire à droite, & tournons vers Acropolis. Quand nous allons être descendus, tu pourras t'asseoir sur la colline, & de là voir l'assemblée à ton aise, jusqu'à ce que j'aye publié l'ordre de Jupiter. Moi, je vais monter sur la citadelle pour me faire mieux entendre, & réunir plus aisément tout le monde autour de moi.

LA JUST. Avant de me quitter, dis-moi, Mercure, quel est celui qui vient vers nous, avec des cornes, une flûte, & des jambes de bouc.

MERC. Eh, quoi ! tu ne connois pas le Dieu Pan, le plus bachique de tous les compagnons de Bacchus ! Il habitoit autrefois le Mont Parthénion (*);

(*) C'est une montagne d'Arcadie, où Pan

mais lors du débarquement de Datis (*) en Arcadie, & l'incursion des Barbares à Marathon, Pan vint au secours des Athéniens, sans qu'ils l'eussent invoqué. Depuis ce temps, il trouva une grotte sur la colline d'Acropolis; il y a fixé sa demeure près du quartier de Pélasge (**), & il est regardé comme Citoyen de la République. J'imagine que nous voyant en ce moment dans son voisinage, il vient au devant de nous pour nous saluer.

PAN. Bon jour à Mercure & à la Justice.

étoit particulièrement honoré. Voyez tome I, p. 100; voyez aussi le XXII^e. Dialogue des Dieux, tome III, p. 462.

(*) Datis étoit Général d'armée de Darius, Roi de Perse, & commandoit les troupes de ce Prince à Marathon, où il essuya une défaite complète. On l'attribua au Dieu Pan, sans doute par les mêmes raisons que la terreur de Brennus & des Gaulois à Delphes lui fut attribuée. Voyez tome I, p. 101.

(**) Voyez tome II, p. 423.

MERC. Et....

LA JUST. Bon jour à Pan; salut au premier Musicien, & au meilleur danseur des Satires; salut au plus terrible guerrier d'Athenes.

PAN. Qui vous amene ici, Mercure?

MERC. La Justice va te le dire, car il faut que j'aille à la citadelle faire une annonce.

LA JUST. Jupiter m'envoie pour juger ici plusieurs causes. Mais toi, comment passes-tu ta vie à Athenes?

PAN. Oh! ma foi, ce n'est pas pour la fête qu'on m'y fait. Je m'attendois à quelque chose de mieux, après les avoir délivrés de l'embarras & du trouble que leur caufoient les Barbares. Ils montent deux ou trois fois par an à ma grotte; ils me sacrifient un bouc entier, & si bien choisi, qu'il sent son bouc d'une lieue à la ronde; ils en mangent ensuite les chairs, m'appellent pour être témoin de leur joie, & m'honorent de quelques légers applaudisse-

mens ; mais leurs ris & leurs divertissemens me réjouissent assez moi-même.

LA JUST. Dis-moi , je te prie , si les Philosophes les ont rendus meilleurs & plus vertueux.

PAN. Qu'appelles-tu les Philosophes ? Sont-ce ces gens sombres & tristes qui se réunissent par bandes , qui me ressemblent par le menton , & sont si grands parleurs ?

LA JUST. Précisément.

PAN. En vérité , j'ignore tout ce qu'ils disent , & je n'entends rien à leur sagesse. Je ne suis qu'un montagnard , qui n'ai jamais appris le beau langage des habitans des villes ; car qui auroit jamais entendu parler d'un Sophiste ou d'un Philosophe d'Arcadie ? Toutes mes connoissances se bornent au chalumeau recourbé , & à la flûte ; du reste , gardeur de chevres , danseur , & , en cas de besoin , guerrier. J'entends cependant les Philosophes crier sans cesse , & répéter les mots de vertu , d'idées ,

de substances immatérielles , toutes choses barbares & inintelligibles pour moi. Leurs conversations commencent toujours assez paisiblement ; mais dans le cours de leurs disputes , ils élèvent la voix jusqu'au ton du mode Orthien (*), de sorte que leur contention & leurs efforts pour se faire entendre , leur rendent la face toute bleue , leur gonfle la tête & les veines , comme un joueur de flûte qui souffle avec force dans un tuyau étroit. Au milieu de leurs cris confus , ils perdent de vue l'objet de leurs questions ; ils se retirent la plupart en s'accablant mutuellement d'injures , & essuyant du doigt la sueur qui coule de leur front. Celui qui a les meilleurs poumons & le plus d'impudence , passe pour avoir eu l'avantage.

(*) Le mode Orthien étoit celui qu'on employoit pour animer les Guerriers dans une bataille. Cela signifie un ton de voix très-élevé & très-perçant.

Le peuple, lorsqu'il n'a rien de mieux à faire, assiste néanmoins à ces sortes d'escrimes avec étonnement & admiration. D'après tout cela, j'ai regardé les Philosophes comme des charlatans qui n'étoient bons à rien, & j'étois même assez fâché de la ressemblance que la barbe mettoit entre eux & moi. Le Public retire-t-il quelque avantage de leurs clameurs, ou résulte-t-il quelque bien de leurs disputes ? C'est ce que j'ignore. Mais s'il faut te parler vrai, comme ma grotte est une espece de guérite qui domine sur la ville, j'ai vu très-souvent beaucoup de ces Messieurs, à la nuit tout-à-fait close....

LA JUST. Attends, mon cher ; ne te semble-t-il pas que Mercure va les haranguer ?

PAN. Oui.

MERC. Écoutez, Peuple, écoutez : Aujourd'hui 7 Février (puisse ce jour être des plus heureux !), nous allons donner audience publique & entendre

les causes. Tous ceux qui ont quelque affaire à porter à notre Tribunal, n'ont qu'à se rendre à l'Aréopage, où la Justice les fera tirer au fort & présidera en personne. Les Juges seront choisis parmi tous les Athéniens, & ils auront trois oboles par cause. Leur nombre sera proportionné à l'importance de l'accusation; Éaque a ordre de renvoyer ici tous ceux dont le procès commencé n'a pu être terminé avant leur mort. Si quelqu'un ne se trouve pas bien jugé, la voie de l'appel lui est ouverte, & cet appel se fera devant Jupiter.

PAN. Dieux ! quel tumulte ! quel vacarme ! comme ils courent tous & s'entraînent les uns les autres sur la colline de l'Aréopage ! Voilà Mercure qui revient à nous. Allez tous les deux remplir votre mission, & jugez du mieux qu'il vous sera possible. Moi, je me retire dans ma grotte pour jouer de la flûte, & chanter, selon mon usage, quelque chanson galante, pour piquer

un peu la Nymphé Écho (*). Je ne suis pas curieux de procédures & de plaidoyers; j'en entends tous les jours dans l'Aréopage.

MERC. Allons, Justice, appelons-les.

LA JUST. Tu as raison; car ils se présentent tous en foule, & ils font tant de bruit, qu'on croiroit entendre bourdonner des essaims d'abeilles autour de la citadelle.

UN ATHÉNIEN. Je te tiens, scélérat.

UN AUTRE. Tu es un calomniateur.

UN AUTRE. Tu seras enfin puni comme tu le mérites.

UN AUTRE. Je te convaincrâi de crimes atroces.

UN AUTRE. Appelez ma cause la première.

UN AUTRE. Viens devant les Juges, maraud.

UN AUTRE. Eh ! tu m'étrangles !

(*) Pan aimoit beaucoup cette Nymphé. Voy. le XXII^e. Dial. des Dieux, tome III, p. 463.

LA JUST. Si tu m'en crois, Mercure, nous jugerons aujourd'hui les plaintes intentées contre quelques particuliers par les Arts, les différentes professions, & les Sciences. Pour les autres, nous les remettrons à demain.... Allons, commence à indiquer celles dont je parle.

MERC. Accusation de plagiat (*), par l'Ivresse, contre l'Académie, qui lui a ravi Polémon.

LA JUST. Tire sept Juges au sort.

MERC. Accusation de dol par la Philosophie Stoïcienne, contre la Volupté, pour avoir enlevé au Portique Denis, l'un de ses plus zélés admirateurs (**).

LA JUST. Cinq Juges suffiront.

MERC. La Volupté contre la Vertu, au sujet d'Aristippe (***).

(*) Enlèvement d'un Citoyen libre. Voyez tome II, p. 334.

(**) Ce Denis étoit disciple de Zénon.

(***) Aristippe, dont nous avons parlé, tome

LA JUST. Le même nombre de Juges.

MERC. La Banque, contre Diogene, pour cause de fuite (*).

LA JUST. C'est assez de trois Juges.

MERC. La Peinture, contre Pyrrhon, pour crime de désertion (**).

LA JUST. Neuf Juges.

MERC. Veux-tu aussi que j'appelle deux causes, tout récemment intentées contre un Rhéteur ?

LA JUST. Terminons d'abord les anciennes ; ces deux-là viendront après.

MERC. Elles sont précisément de la même espèce que les premières ; & il

I, p. 355, se distinguoit de Socrate son Maître, en ce qu'il savoit se conformer aux lieux, aux temps & aux personnes.

Omnis. Aristippum decuit color & scetus & res.

Horace, Epit. Liv. L. Ep. XVII., vers 23.

(*) Le pere de Diogene étoit Banquier. Diogene lui-même avoit fait de la fausse monnoie avant d'embrasser la secte des Cyniques.

(**) Pyrrhon avoit été Peintre avant de se livrer à l'étude de la Philosophie.

faut , malgré leur nouveauté , les juger en même temps.

LA JUST. Il me semble , Mercure , que tu as envie de favoriser quelque plaideur qui t'aura sollicité. Au reste , passe pour ces deux-là ; mais je n'en veux pas davantage ; nous en avons déjà bien assez. Appelle-les donc.

MERC. La Rhétorique attaque un certain Syrien qui l'a maltraitée , & le Dialogue accuse le même homme de lui avoir fait injure (*).

LA JUST. Quel est cet homme ? son nom n'est pas sur le Réquisitoire.

MERC. Cela n'est pas nécessaire. On peut appeler la cause simplement *contre un Rhéteur de Syrie*.

LA JUST. Comment ! tu nous amenes ici dans l'Aréopage des causes d'au delà des monts ! Eh ! mon cher ! c'est de l'autre côté de l'Euphrate qu'il auroit

(*) Rien de plus ingénieux que la manière dont Lucien se met lui-même ici sur la scène.

fallu les faire juger. Quoi qu'il en soit, fais tirer onze Juges , & que les mêmes se chargent des deux causes.

MERC. Très-bien ; on ne peut trop ménager la bourse des plaideurs.

LA JUST. Que l'on juge d'abord entre l'Académie & l'Ivresse. Vous, emplissez la clepsidre. Que l'Ivresse parle..... Elle ne dit mot , & trébuche ! approche-toi d'elle , Mercure , pour l'entendre.

MERC. Je ne puis , dit-elle , plaider ma cause ; le vin me lie la langue , & je crains de me faire moquer de moi. Vous voyez qu'elle a peine à se tenir sur ses jambes.

LA JUST. Eh bien ! qu'elle prenne un Avocat , & qu'elle ait soin de choisir un des plus hardis crieurs. Il y en a ici un assez bon nombre qui sont prêts à se rompre les poumons pour trois oboles.

MERC. Mais personne ne voudra plaider en public pour l'Ivresse ; quoique dans la circonstance présente , elle ait droit de le demander.

LA JUST. Que faire donc ?

MERC. L'Académie est toujours disposée à parler pour & contre (*), & elle ne s'occupe que des moyens de faire valoir les raisons contraires ; ainsi, dit l'Ivresse, qu'elle plaide d'abord ma cause, & ensuite elle plaidera la sienne propre.

LA JUST. Voici une manière de procéder toute nouvelle. Allons, Académie, donne-nous deux plaidoyers, puisque tu le peux.

L'ACADÉMIE (*plaidant pour l'Ivresse*).
La clepsidre coule déjà pour ma rivale ; écoutez donc, Juges, ce que je vais dire en sa faveur. L'Infortunée a reçu l'affront le plus infigne de la part de

(*) Cette idée de faire plaider l'Académie pour sa Partie adverse & pour elle-même, est un sarcasme très-ingénieux contre les Dialogues de Platon, où les interlocuteurs discutent toujours les raisons pour & contre, dans les différentes questions qu'ils traitent, sans presque jamais prononcer sur rien.

l'Académie , qui lui a enlevé son serviteur Polémon , le seul ami fidele qu'elle avoit , & qui ne rougissoit de rien de ce qu'elle exigeoit de lui. Pendant le jour , on le voyoit , la tête couronnée de guirlandes de fleurs , se promener sur la place publique avec une Chanteuse , dont la voix l'amusoit ; il buvoit & s'enivroit du matin au soir. J'en appelle ici au témoignage de tous les Athéniens , qui ne l'ont jamais vu rassis & sobre. Il eut le malheur un jour de se présenter à la porte de l'Académie , dans l'intention de faire ses orgies chez elle , comme par-tout ailleurs ; elle l'a enlevé par force des mains de l'Ivresse , l'a entraîné dans sa demeure , l'a obligé à boire de l'eau , lui a montré à redevenir sobre , lui a arraché ses guirlandes , & au lieu de le tirer avec du vin de dessus le grabat où elle l'avoit réduit , elle lui a fatigué la tête d'un misérable fatras de mots & d'un affommant verbiage. Aussi ne lui voit-

on plus le coloris qui brilloit sur son visage. Le pauvre malheureux est pâle & maigre à faire peur. Il a oublié toutes ses chansons ; il est quelquefois jusqu'à minuit sans boire & sans manger , à se morfondre sur ces milliers de minuties qu'on apprend avec l'Académie : ce qui fait plus de peine à l'Ivresse , c'est que j'excite son ancien ami à l'accabler d'injures , & à dire du mal d'elle en toutes rencontres.

Voilà, je pense, tout ce qu'on pouvoit dire en faveur de ma rivale. Je vais maintenant parler pour moi. Qu'on change l'eau de la clepsidre.

LA JUST. Voyons ce qu'elle répondra ; donnez-lui la même portion d'eau.

L'ACADÉM. (*parlant pour elle-même*).
L'Avocate de l'Ivresse a dit pour elle des choses qui ont dû vous paroître raisonnables , Messieurs ; mais si vous daignez m'écouter avec bienveillance , vous serez convaincus que je ne suis coupable d'aucune injustice envers celle

qui m'accuse. Ce Pôlémon qu'elle appelle son serviteur , n'étoit point du tout fait pour elle. L'heureux caractère de cet aimable jeune homme le rapprochoit naturellement de moi ; c'est elle qui me l'a débauché dès la fleur de son âge. A l'aide de la Volupté sa complice ordinaire , elle a livré mon infortuné transfuge à la merci de la Gourmandise & des courtisanes , pour lui ôter jusqu'au moindre sentiment de pudeur. Ainsi , ce qu'elle imaginoit dit en sa faveur , regardez-le , Messieurs , comme prouvant uniquement pour moi. Quand ce malheureux couroit dès le matin par la ville , avec des guirlandes sur la tête , toujours dans l'état le plus crapuleux , & jamais de sang-froid , sans autre occupation que d'entendre des flûtes & des Chanteuses , & frappant à toutes les portes pour varier ses parties de débauche , il étoit l'opprobre de sa famille & de sa patrie , & se rendoit méprisable aux yeux des

étrangers. Quand il se présenta chez moi, j'étois occupée, comme de coutume, à parler, les portes ouvertes, de la tempérance & de la vertu, en présence de plusieurs de mes disciples. En arrivant avec ses flûtes & ses guirlandes, il se mit à crier de toutes ses forces, & fit tout ce qu'il put pour nous interrompre & nous troubler par ses clameurs & ses folies bruyantes. Étonné de ce qu'on ne faisoit seulement pas attention à lui, il prêta l'oreille à ce que nous disions, parce qu'en ce moment il n'avoit pas encore entièrement perdu la raison : nos discours le ramenerent insensiblement à la sobriété; il arracha ses couronnes, fit taire sa Chanteuse, rougit de porter une robe de pourpre; & sortant, pour ainsi dire, d'une profonde léthargie, il se vit tel qu'il étoit, & il eut horreur de la conduite qu'il avoit tenue jusqu'alors. Les couleurs rubicondes qu'il tenoit de l'Ivresse s'effacèrent bientôt, & il ne rou-

git plus que du souvenir de ses égaremens. En un mot, quoique transfuge de mon parti, il revint à moi sans que je l'aye appelé, sans que je lui aye fait violence, comme le dit ma rivale, mais de lui-même, & parce qu'il a jugé ce choix le meilleur. Faites-le paroître ici devant vous, & vous verrez quelles sont ses dispositions à mon égard. Quand je l'ai reçu, il se couvroit de ridicule, il ne pouvoit ni proférer une parole, ni se tenir droit sur ses jambes; je l'ai changé entièrement; d'un vil esclave j'en ai fait un homme honnête, sobre, tempérant, & digne de quelque considération parmi les Grecs. Et maintenant, lui & ses amis m'en savent bon gré (*).

(*) Cette conversion de Polémon fût sans retour; il devint Sage & Philosophe, au point qu'il succéda dans l'École de Platon à Xénocrate, auteur de son changement; & il fut par conséquent le troisième Chef de l'Académie.

A C C U S A T I O N. 451

Voilà , Messieurs , ce que j'avois à dire ; c'est à vous de décider à laquelle de nous deux il devoit la préférence.

MERC. Allons , Juges , hâtez-vous de prononcer & de lever le siège ; nous avons d'autres causes à terminer.

LA JUST. L'Académie a tous les suffrages , excepté un seul.

MERC. Je ne suis pas étonné que l'Ivresse en ait au moins un pour elle. Prenez séance , vous autres , que le sort a nommés pour entendre la Philosophie Stoïcienne contre la Volupté. L'eau coule ; la Philosophie du Poëcile peut parler.

LA PHILOS. STOÏC. Je n'ignore pas , Messieurs , combien est séduisante la

Horace l'a cité pour exemple , dans sa troisième Satire du II^e. Liv. vers 254 & suiv.

*Quatre , faciasne quod olim
Mutatus Polemon ? ponas insignia morbi ,
Fasciolas , cubital , focialia , potus , ut ille
Dicitur è collo furtim carpsisse coronas ,
Postquam est impransu mutatus voce Magistri*

rivale contre laquelle j'ai à parler ; je vois même le plus grand nombre d'entre vous jeter sur elle des yeux de complaisance & lui sourire ; ils me dédaignent au contraire , parce que je ne porte point de chevelure , que j'ai un air mâle , sérieux & austère ; si cependant vous voulez bien m'entendre , je m'assure que vous trouverez plus de justice de mon côté que du sien. Sa parure de courtisane , son air de coquetterie avec lesquels elle a séduit mon ami Denis , qui alors étoit sage & tempérant , sont déjà une assez bonne preuve contre elle. Ma cause est précisément la même que vous venez de juger entre l'Académie & l'Ivresse. Voyez en ce moment lequel est le plus avantageux pour l'homme , ou de se vautrer comme les pourceaux dans la fange de la Volupté , sans jamais penser à rien d'estimable , ou de préférer l'honnête à l'agréable , de faire usage de sa liberté pour cultiver la sagesse , de ne

point regarder la douleur comme un mal insurmontable, de ne point suivre le plaisir en esclaves, ni chercher, comme on dit, son bonheur dans le miel & les figues (*) : car tels sont les appas que ma rivale emploie pour attirer la multitude qui n'est point sur ses gardes, en leur faisant un épouvantail du travail & de la peine. Elle n'a déterminé ce pauvre homme à secouer mon joug, qu'après qu'elle eut infecté son esprit de ses poisons, & qu'elle l'eut mis au nombre de ses malades. S'il eût eu la tête saine, jamais il ne l'auroit écoutée. Au reste, à quoi bon m'échauffer contre mon ennemie,

(*) On disoit proverbialement parmi les Grecs : *Ficum cupit*, il désire une figue, lorsque quelqu'un employoit la flatterie pour obtenir quelque douceur d'un autre. Cette expression venoit de ce que les Athéniens faisoient leur cour aux habitans des campagnes voisines, pour obtenir d'eux des figues précoces. Voyez Érasme. Prov. art. ADULATION, p. 28.

qui n'épargne pas même les Dieux, & calomnie leur providence ? Peut-être qu'en Juges integres, vous devriez, Messieurs, la condamner comme impie. J'entends dire qu'elle ne s'est point disposée à me répondre elle-même, & qu'elle prend Épicure pour son Avocat, tant sa mollesse la rend dédaigneuse même envers un Tribunal respectable. Demandez - lui donc ce qu'eussent été, à son avis, Hercule & votre Thésée, s'ils eussent fui les fatigues pour suivre ses loix. Si le travail leur eût fait peur, n'auroit-on pas vu l'injustice dominer impunément par toute la terre ? Pour couper court, je n'ajoute qu'un mot ; c'est que, si ma rivale-pouvoit se résoudre à me faire par elle-même la plus laconique réponse (*), vous verriez aussi-tôt com-

(*) Lucien fait ici allusion à la maniere d'argumenter des Stoïciens, qui consistoit à faire coup sur coup plusieurs interrogations vives & pressantes.

bien elle est nulle , & peu capable de la moindre chose. Pour vous , Messieurs , soyez fideles à votre serment ; donnez religieusement vos suffrages , & ne croyez pas avec Épicure , que les Dieux n'ont pas l'œil sur nos actions.

MERC. Retirez-vous. Toi , Epicure , parle pour la Volupté.

ÉPICURE. Je ne vous entretiendrai pas long-temps , Messieurs ; ma cause n'a pas besoin de longs raisonnemens. Si la Volupté s'est servie d'enchantemens ou de poisons pour séduire & attirer Denis , que la Stoïcienne appelle son Amant , il faut regarder celle que je défends comme une empoisonneuse , & la punir pour avoir employé des enchantemens avec les Amans des autres. Mais qu'un Citoyen libre , dans une ville libre , se sente un dégoût invincible pour l'austérité rebutante de notre adverse Partie , ce qu'assurément les Loix ne défendent à personne ; que cet homme ne voye que chimere dans une

félicité qu'on veut lui faire acheter par les souffrances ; qu'il évite de se laisser engager dans un labyrinthe d'argumentations ; qu'il brise les chaînes & déchire les filets dans lesquels on vouloit le retenir ; qu'il voye en homme sensible & non pas en pierre brute, que la peine est un vrai mal , & le plaisir une chose agréable : faudra-t-il pour cela le repousser du port où il touche après le naufrage ? Faudra-t-il le replonger de nouveau dans une position fatigante & cruelle , au moment où il n'aspire qu'après le repos ? Faut-il désespérer notre infortuné transfuge qui se sauve auprès de la Volupté, comme un pauvre suppliant sous l'autel de la Miséricorde ? & encore, que lui reviendrait-il de ce prétendu service ? de gravir à la sueur de son front sur un roc escarpé, pour y appercevoir cette vertu tant vantée ; de se rendre malheureux toute sa vie, dans l'attente d'un

d'un bonheur qui ne doit venir qu'après. Et qui pourroit mieux que lui-même rendre raison du parti qu'il a pris ? Parfaitement instruit des principes du Portique, persuadé qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête, il a vu que la peine étoit un mal, & il a choisi entre deux contraires ce qu'il a jugé le meilleur. Je présume qu'il s'est apperçu que ceux qui font de longues dissertations sur la fermeté & la patience dans les souffrances, n'étoient pas moins en secret les sectateurs de la Volupté ; ils suivent ses loix dans l'intérieur de leurs maisons, & gardent leur courageuse apathie pour les disputes de leurs Écoles. Ils rougiroient de paroître se relâcher de la moindre chose & de trahir leur doctrine ; mais ils souffrent d'ailleurs le supplice de Tantale. Croient-ils pouvoir se cacher & violer impunément les loix ? Ils donnent tête baissée dans le plaisir. Si quelqu'un leur faisoit présent de l'anneau

de Gigès ou du casque de Pluton (*), pour les rendre invisibles, je ne doute pas qu'ils ne disent de bon cœur un adieu éternel à tout ce qui est peine, pour se ranger l'un après l'autre du côté du plaisir, & suivre l'exemple de Denis. Jusqu'au moment de sa maladie, celui-ci espéroit le plus grand avantage de toutes leurs disputes sur la patience; mais lorsqu'une fois il eut connu la douleur, & que son aiguillon eut pénétré ses sens; lorsqu'il se fut apperçu que son corps argumentoit victorieusement contre le Portique; & lui démontroit un système tout contraire, il aima mieux croire cette moi-

(*) Homere dit au V^e. Liv. de l'Iliade, vers 845. *Minerve se couvrit du casque de Pluton, pour se rendre invisible aux yeux du redoutable Mars.* Cette expression étoit passée en Proverbe chez les Grecs; pour dire que quelqu'un savoit mettre un grand secret dans ses actions, on disoit: *Il a le casque de Pluton.* Tout ce qui entre dans l'Empire de ce Dieu dispaçoit en effet pour jamais.

tié de lui-même, que ses Maîtres; il reconnut qu'il étoit sensible, & qu'il avoit un corps sensible; il résolut de ne point le traiter comme une statue; bien convaincu d'ailleurs que qui parle différemment & blâme la Volupté, se plaît à dire des mots démentis par son cœur. J'ai fini, vous pouvez prononcer.

LA PHIL. STOÏC. Point du tout. Qu'il me soit permis de lui faire deux ou trois questions.

ÉPIC. Faites-les, j'y répondrai.

LA PHIL. STOÏC. Regardez-vous la peine comme un mal?

ÉPIC. Assurément.

LA PHIL. STOÏC. Et le plaisir comme un bien?

ÉPIC. Sans doute.

LA PHIL. STOÏC. Dites-moi maintenant; Savez-vous ce qu'on doit entendre par *chose indifférente* & *chose qui ne l'est pas*; par *chose essentielle*, ou *chose qui n'est pas essentielle*?

ÉPIC. Très-bien.

MERC. Les Juges disent qu'ils n'entendent rien à ces questions en monosyllabes. Ainsi , finissez ; on va vous juger.

LA PHIL. STOÏC. Oh ! j'allois certainement gagner , si j'avois pu l'interroger dans la troisième figure des indémonstrables (*).

LA JUST. Qui a gain de cause ?

MERC. La Volupté, d'une voix unanime.

LA PHIL. STOÏC. J'en appelle à Jupiter.

LA JUST. A la bonne heure. Mercure, à d'autres.

MERC. La Vertu & la Mollesse en débat pour Aristippe. Il faut qu'il paroisse aussi dans la cause.

(*) On appelle *indémonstrables* , dit Apulée , certaines formules de raisonnement , non parce qu'elles ne peuvent se démontrer , mais au contraire parce qu'elles sont si évidentes , qu'elles n'ont pas besoin de démonstration.

LA VERTU. C'est à moi à parler la première; car il est clair qu'Aristippe m'appartient, d'après ses discours & ses actions.

LA MOLLESSE. Point du tout. Cet homme est à moi, comme l'attestent assez ses guirlandes, sa pourpre & ses parfums.

LA JUST. Ne vous querellez point; cette cause sera renvoyée par-devant Jupiter, avec celle de Denis; car l'une & l'autre sont absolument de la même espèce. Si la Volupté gagne, la Mollesse, de son côté, aura son Aristippe; il appartiendra au contraire à la Vertu, si c'est le Portique qui l'emporte. Appelle une autre cause. Comme dans celle-ci les Juges n'ont rien fait, il n'y aura point d'honoraires.

MERC. Comment! des vieillards auront monté si haut pour rien!

LA JUST. Eh bien, qu'on leur donne le tiers de la taxe. Retirez-vous, Mes-

sieurs ; ne murmurez point ; on vous donnera d'autres causes à juger.

MERC. Il est temps d'appeler Diogene de Sinope. C'est à la Banque à plaider.

DIOGENE. Oh ! si elle s'avise de troubler mon repos , je vous avertis que vous verrez bien vite changer l'état de la cause ; car je vais tomber sur elle à grands coups de bâton ; elle aura bien d'autres plaintes à porter contre moi.

LA JUST. Quoi ! la Banque prend la fuite , & Diogene la poursuit le bâton levé ! Je crois que la pauvre infortunée n'aura pas beau jeu avec son déserteur. Appelle la cause de Pyrrhon.

MERC. La Peinture est ici ; mais Pyrrhon n'a pas comparu , & je m'y attendois bien.

LA JUST. Pourquoi donc cela ?

MERC. Parce qu'il est persuadé qu'il n'y a point de jugement certain.

LA JUST. Eh bien , il faut le condamner par défaut. Fais passer tout de suite

la cause de cet Auteur de Syrie. Elle n'est pas ancienne , & l'on auroit pu la remettre à un autre temps ; mais qu'importe ? Fais d'abord parler la Rhétorique. Oh ! que de gens se pressent pour l'entendre !

MERC. Il n'y a rien d'étonnant ; la cause est d'un genre tout nouveau , & , comme tu l'observois tout à l'heure , elle n'est intentée que d'hier. Ce qui attire un si grand concours , c'est qu'on s'attend à voir le Dialogue & la Rhétorique plaider l'un après l'autre , & le Syrien contre tous les deux. Allons , Rhétorique , commence.

LA RHÉTORIQUE. D'abord , Athéniens , je supplie tous les Dieux & toutes les Déeses , de vous inspirer pour moi , dans cette cause , les sentimens de bienveillance & d'attachement que j'ai toujours eus moi-même pour la République & pour chacun de vous en particulier. Ensuite, que les Dieux , comme cela est juste , vous engagent à imposer

fer silence à mon Adversaire , tandis que vous me laisserez , moi , plaider ma cause , telle que je l'ai préparée , & comme je suis résolu à le faire (*). Je vous observerai qu'il ne faut point du tout juger de la conduite de mon ennemi envers moi , par ses discours. Vous verrez bientôt que son langage ressemble parfaitement au mien ; mais en même temps , vous ferez convaincus que ses actions ne tendent qu'à me nuire , & que je ne puis trop me tenir sur mes gardes avec lui. Au reste , l'eau coule toujours , & pour ne point faire de trop long préambule , je viens au fait.

Vous saurez , Messieurs , que quand j'ai accueilli & formé ce Syrien par mes

(*) Ce commencement du discours de la Rhétorique est tiré de la Harangue de Démosthène pour la Couronne. C'est une plaisanterie piquante contre les Rhéteurs du temps de Lucien , qui pilloient Démosthène sans pudeur , dans tous leurs discours.

leçons , il n'étoit encore qu'un jeune
 étourdi , qu'il parloit un langage bar-
 bare , & n'étoit guere mieux vêtu
 qu'un esclave d'Assyrie. Je reconnus en
 lui de la docilité & de l'attachement
 pour moi , parce qu'alors il me mar-
 quoit la plus haute estime & la plus
 sincere vénération. Je quittai beaucoup
 de Riches & de Grands qui me faisoient
 la cour , pour m'attacher à ce pauvre
 & obscur jeune homme , aujourd'hui
 si ingrat envers moi ; je lui apportai en
 dot , un grand nombre de belles ha-
 rangues. Je l'ai ensuite introduit parmi
 ceux de ma Tribu , & , quoiqu'Étranger ,
 je l'ai fait recevoir Citoyen , au grand
 regret de tous ceux qui aspiraient à
 mon alliance. Lorsqu'il eut résolu de
 voyager pour montrer le riche parti
 qu'il avoit trouvé en moi , je ne l'a-
 bandonnai point ; je me suis laissé con-
 duire par-tout où il a voulu , & je l'ai
 suivi par monts & par vaux. Je lui ai
 procuré beaucoup de considération &

de célébrité, par les ouvrages que j'ai composés & embellis sous son nom. Je fis peu d'abord pour lui en Grece & en Ionie; mais quand il passa en Italie, je fis avec lui le trajet du golfe Ionique. Je l'ai accompagné jusque dans la Gaule, & lui ai procuré une brillante fortune. Pendant long-temps, il ne fit rien qui pût me déplaire, & ne sortit pas de mes côtés, même l'espace d'une seule nuit; mais enfin, lorsqu'il fut rassasié de gloire & de bonheur, je le vis plein de confiance en lui-même, faire le dédaigneux envers moi; il me négligea, ou plutôt m'abandonna entièrement. Son cœur fut à l'instant épris comme celui d'un Amant pour ce vieux barbu (*), qu'on dit être fils de la Philosophie, & ils vivent ensemble dans la plus intime familiarité. Il a tronqué sans pudeur l'abondance & la liberté avec laquelle mon langage coule sans con-

(*) Le Dialogue.

trainte; il a renoncé à l'avantage d'exprimer ses pensées avec noblesse & majesté, pour s'engager dans les entraves de petites phrases coupées & de courtes interrogations, dans lesquelles on diroit qu'il ne se propose que d'épeler des syllabes. Assurément il ne lui en est pas revenu beaucoup de gloire & d'applaudissemens; si ce n'est peut-être qu'il a fait sourire ses auditeurs, qu'il en a obtenu quelques légers battemens de mains, quelques signes d'approbation, & que de temps en temps il a forcé plusieurs d'entre eux à gémir. Voilà ce que ce galant homme a préféré à mon amour. J'entends dire cependant qu'il ne vit pas en trop bonne intelligence avec son nouveau favori, sans doute parce qu'il ne le ménage pas non plus. Il est donc le plus ingrat des hommes envers moi, & je suis fondée à intenter action contre lui pour ses mauvais traitemens, pour l'indignité avec laquelle il a abandonné

une épouse dont il a reçu tant de biens & tant de gloire ; en un mot , pour avoir contracté de nouveaux engagements. Et dans quel temps encore ? dans un moment où chacun veut être mon admirateur & me prendre pour son Avocate. Je suis environnée d'une foule d'Amans qui frappent à ma porte & réclament sans cesse mon nom ; je ne veux ni leur ouvrir , ni les écouter , parce qu'ils n'ont pour toute recommandation que leurs clameurs. Mais tout cela n'est pas capable de ramener cet ingrat vers moi ; il n'a des yeux que pour son bien-aimé. Et demandez-lui ce qu'il peut espérer d'un homme qui n'a en partage qu'un vieux manteau déchiré. Telles sont mes raisons, Messieurs. Si ma Partie adverse veut employer ma manière & mes ressources pour faire valoir ses raisons , ne le souffrez pas. Je fournirois des armes contre moi , & cela ne seroit pas juste. Qu'il s'en serve , s'il le peut , contre

son ami le Dialogue, lorsqu'il lui répondra.

MERC. Nous ne pouvons pas l'empêcher de s'énoncer comme il voudra. Il ne peut pas plaider seul sa cause, & prendre en même temps la marche du Dialogue ; ainsi il parlera comme toi, de suite & sans interruption.

L'AUTEUR SYRIEN. Puisque mon Accusatrice ne consent pas volontiers à ce que je lui réponde en discours suivi, je ne pérorerai pas long-temps devant vous, Messieurs, quoique je tiennne d'elle-même la faculté de parler en Rhéteur. Je ne veux que détruire ses principaux chefs d'accusation, & j'abandonne le tout à votre décision. Ce qu'elle a dit de moi est vrai ; c'est elle qui m'a élevé, qui a voyagé avec moi, qui m'a introduit parmi les Grecs. A ces différens titres, son alliance m'a été infiniment agréable. Mais je vous prie de peser les motifs qui m'ont engagé à la quitter pour m'attacher au

Dialogue, & de croire que mon intérêt personnel ne m'écartera en rien de la vérité.

Je m'aperçus, après quelque temps, que celle que j'aimois n'avoit ni retenue, ni cet air décent qui lui avoit mérité l'attachement de l'Orateur Poétanien (*). La recherche de sa parure, ses cheveux frisés avec l'affectation d'une courtisane, ses sourcils peints, ses joues fardées, me donnerent d'abord quelque soupçon, & j'examinai où se portoient ses yeux. Sans entrer dans de trop grands détails, je dirai que toutes les nuits notre quartier étoit rempli d'une foule de galans ivres, qui venoient passer chez elle des momens agréables, frap-
poient à la porte, & quelquefois même portoient l'impudence & l'audace jusqu'à entrer par violence. Elle ne faisoit

(*) Démofthene, dans les décrets ou actes publics, prenoit le titre de *Poétanien*, du nom d'une Tribu d'Athènes.

qu'en rire, & ces différentes scènes l'amusoient beaucoup. Souvent elle se tenoit à la fenêtre pour les voir, ou entendre leur voix rauque & leurs chansons galantes; souvent aussi elle leur ouvroit à petit bruit, répondoit à leurs avances, & se prostituoit sans pudeur, quand elle croyoit pouvoir le faire à mon insçu. Indigné de sa conduite, je n'ai cependant pas voulu la citer en Justice, comme adultere; mais j'ai été trouver le Dialogue, qui demouroit dans notre voisinage, & je l'ai prié de me recevoir chez lui. Tels sont les outrages que la Rhétorique a reçus de moi; & quand bien même je n'aurois eu aucun reproche à lui faire, il étoit temps pour moi, à l'âge de bientôt quarante ans, de renoncer aux clameurs & à l'embaras des procès, & de laisser les Juges en repos; il étoit temps de me soustraire aux accusations des Tyrans, & aux applaudissemens des Grands, pour entrer dans l'Académie ou le Lycée, & m'y

promener en disputant paisiblement avec mon fidele ami le Dialogue, sans désirer ni admirateurs ni prôneurs. Je pourrois appuyer ma cause de beaucoup d'autres raisons ; mais je m'en tiens à ce que vous venez d'entendre. Soyez équitables dans vos jugemens.

LA JUST. Qui a gagné ?

MERC. Le Syrien. Il n'a qu'une seule voix contre lui.

LA JUST. Il y a toute apparence que cette voix est d'un Rhéteur. Toi, Dialogue, parle devant les mêmes Juges. Vous, Messieurs, continuez la séance ; vous recevrez double honoraire (*).

(*) Ceci semble contredire ce qui a été dit au commencement du Dialogue, pour les Juges de ces deux causes. Un des Commentateurs de Lucien conclut que c'est une inadvertance de l'Auteur, ou une altération du Texte. Nous conjecturons que la Justice voyant les Rhéteurs condamnés, & présumant que le Dialogue pourra bien l'être aussi, ne fait plus difficulté de rejeter

LE DIALOGUE. Mon intention n'est point, Messieurs, de vous retenir par de longs discours ; je serai , selon mon usage , le plus court possible. Quoique j'ignore absolument les formes du Barreau , je tâcherai de m'y conformer en parlant devant vous. Ceci me servira , s'il vous plaît , d'exorde. Je viens aux outrages que m'a faits cet homme.

Jusqu'à lui j'avois été grave & sérieux , m'entretenant des Dieux , de la Nature & de l'Univers , toujours sublime & marchant sur les nuages au milieu des airs ,

Où le Maître des Cieux lance son char rapide (*).

Il m'en a fait descendre , lorsque déjà je

sur eux les dépens de leur cause , qu'elle vouloit d'abord épargner à l'Auteur.

(*) Quelques expressions de ce vers ont déjà été citées dans le Dialogue des *Philosophes ressuscités* , tome II , pag. 403. Lucien le cite ici en entier , pour plaisanter aux dépens de Platon^P, car on le lit en propres termes dans le *Phédre*.

touchois à la voûte ; j'allois m'élever
 même au plus haut sommet de l'Empi-
 rée , & il m'a rabaislé au niveau du vul-
 gaire en me coupant les ailes. Il m'a arra-
 ché mon masque décent & majestueu-
 sement tragique , pour m'en faire pren-
 dre un comique , fatirique & presque
 burlesque. Il a ensuite associé avec moi
 le sarcasme mordant , l'iambe moqueur ,
 la licence cynique , & par-dessus tout
 cela , Eupolis & Aristophane , deux gens
 capables de jeter du ridicule sur les
 choses les plus sérieuses , & de railler
 tout ce qui est bien. Enfin , il a déterré ,
 je crois , tout exprès pour en faire mon
 compagnon , ce vieux chien de Mé-
 nippe , dont les aboiemens & la dent
 sont si redoutables , ce traître qui vous
 prend sans que vous y pensiez , & vous
 mord en riant. Ne dois-je pas regarder
 comme le dernier outrage , de m'avoir
 fait quitter mon caractère naturel , pour
 me forcer à l'amuser par des Comédies ,
 des scènes ridicules & de folles plaisan-

teries? Ce qu'il y a de plus absurde, c'est qu'il a fait de moi une espece d'amphibie des plus étranges; je ne suis plus avec lui ni prose, ni vers, mais un composé monstrueux que mes auditeurs seroient tentés de comparer à l'hippocentaure.

MERC. Eh bien, Syrien, que réponds-tu à cela?

LE SYRIEN. Je ne m'attendois pas, Messieurs, à rompre une pareille lance devant vous. J'avois droit de compter sur un tout autre traitement de la part du Dialogue. Quand je l'ai pris, il étoit triste & sombre, ses perpétuelles interrogations le rendoient sec & aride; je conviens que cela lui donnoit un air imposant, mais il n'avoit rien d'agréable, ni qui pût plaire au Public. Je lui ai appris à se rapprocher des hommes & à marcher avec eux sur la terre. Je l'ai délivré de ce qu'il avoit de maussade & de rebutant, je l'ai forcé à sourire, & l'on a commencé à le voir avec

complaisance. Ce qui lui a sur-tout procuré la bienveillance de ses auditeurs , c'est le soin que j'ai eu de lui associer la Comédie. Jusque-là ce n'étoit qu'un bâton d'épines , un hérifson qu'on ne favoit par quel bout toucher. Je fais au reste ce qui lui tient au cœur ; je n'ai point voulu m'amuser à disputer avec lui sur mille questions subtiles & minutieuses , ni examiner si l'ame est immortelle ; combien de mesures ou de portions de sa nature indivisible & homogène , Dieu a mêlées dans la masse générale de la matiere , lorsqu'il fit le Monde ; si la Rhétorique n'est pas un composé de politique & de flatterie (*) : car il fait ses délices de toutes ces misérables subtilités ; il y prend autant de plaisir qu'un galeux à se gratter ; il est au comble de la joie , quand il voit que personne ne peut rien entendre à ces idées creuses , qu'il saisit lui-même

(*) Ces différens passages sont tirés de Platon.

avec tant de sagacité. Voilà ce qu'il veut que je lui rende, voilà les ailes qu'il revendique; il est curieux de promener ses regards dans les Cieux, & ne voit pas ce qui est à ses pieds. Du reste, je ne présume pas qu'il prétende faire un crime à un Barbare, pour avoir changé son habit grec contre le costume barbare. Je me serois rendu coupable d'injustice, si je l'eusse dépouillé de la robe de son pays, contre les Loix. Je me suis défendu le moins mal que j'ai pu. Pour vous, Messieurs, soyez-moi aussi favorables que dans ma première cause.

MERC. Tu l'emportes d'une voix unanime, Celui qui t'a été contraire la première fois, est maintenant pour toi. Son usage est de donner une pierre noire à tout le monde, & il portera envie aux gens de bien, tant qu'il vivra. Vous pouvez maintenant vous retirer; demain nous entendrons les autres causes.



ALEXANDRE,

OU

LE FAUX PROPHETE.

Vous croyez peut-être, mon cher Celse, avoir imposé une tâche facile à votre ami, en exigeant de lui la vie d'Alexandre d'Aboni-Tichos (*), & le récit détaillé des inventions de toute espece & des impostures de cet audacieux charlatan. Pour les décrire exactement, il faudroit une histoire aussi longue que celle d'Alexandre, fils de Philippe. L'un se rendit aussi fameux par son méprisable caractère, que l'autre par sa bravoure & la grandeur de ses actions. Si toutefois vous voulez

(*) Aboni-Tichos, ou, comme on le verra dans la suite de ce Traité, Ionopolis, aujourd'hui Ainehbolli, étoit une ville de Paphlagonie.

me lire avec indulgence & suppléer à mes défauts , j'entreprendrai ce que vous me prescrivez ; j'essayerai de nettoyer , du moins en partie , cette étable d'Augias , & d'en enlever quelques hottées de fumier ; elles suffiront pour vous faire conjecturer quel monceau d'ordures auroient pu produire trois mille bœufs pendant une longue suite d'années.

Je vous avoue que je rougis un peu de cette entreprise , & pour vous & pour moi ; pour vous , qui voulez qu'on transmette par écrit aux siècles à venir la mémoire du plus exécrationnable des hommes ; pour moi , qui fais l'histoire d'un misérable que l'on devoit condamner à être mis en pièces par des singes & des renards en plein théâtre , loin de le juger digne de l'attention des gens éclairés. Au reste , si quelqu'un me blâme , j'ai à lui citer un exemple qui fait mon excuse. Arrien , disciple d'Épictète , qui jouissoit d'une

très-grande considération à Rome , qui toute sa vie avoit cultivé les Lettres , & à qui il est exactement arrivé la même chose qu'à moi , prendroit ma défense dans la circonstance présente , puisqu'il s'est prêté lui-même à écrire la vie du brigand Tillibore (*). Celui dont je vais parler fut bien plus cruel encore ; ce n'est ni dans les forêts ni sur les montagnes qu'il a commis ses brigandages , mais dans le sein des villes ; ils ne sont pas bornés à la Mysie , au Mont Ida , & aux déserts de l'Asie , ils se sont étendus , pour ainsi dire , dans tout l'Empire Romain.

Sans être fort grand Peintre , je vais commencer par vous faire le portrait de sa personne , le plus ressemblant qu'il me sera possible. Il avoit une

(*) Cet Ouvrage d'Arrien est perdu. Vossius a oublié de mettre la vie de Tillibore dans le Catalogue des Ouvrages d'Arrien. On ne connoît point d'ailleurs le brigand Tillibore.

haute taille , une belle physionomie , un air noble & majestueux , une peau fort blanche , une barbe qui n'étoit point trop touffue ; sa chevelure étoit factice en partie , mais imitant si bien le naturel , qu'on pouvoit aisément s'y méprendre. Le feu de ses yeux sembloit annoncer quelque chose de divin ; sa voix étoit tout à la fois très-douce & très-éclatante ; & , pour tout dire en un mot , on ne remarquoit en lui aucun défaut du corps. Tel étoit son extérieur ; mais pour la trempe de son esprit & de son cœur , puissant Jupiter , bon Hercule , & vous Dioscures , protecteurs des humains , faites-nous plutôt tomber entre les mains de nos plus implacables ennemis , que de nous exposer à la rencontre d'un tel homme ! Il avoit une intelligence , une finesse , une sagacité peu communes. A l'avidité la plus insatiable de savoir , il joignoit une mémoire prodigieuse & sûre ; mais il faisoit le plus mauvais usage de ces heu-

reux dons de la Nature. Avec tant de ressources pour le bien, il parvint aisément au comble de la scélératesse, & se rendit plus fameux par ses forfaits, que les Cercops, des Eurybares, les Phrynondas, les Aristodemes & les Sostrates (*). Dans une lettre qu'il écrivoit un jour à son gendre Rutilianus, il se comparoit modestement à Pythagore; j'en demande pardon au divin Sage de Samos, mais en comparaison d'Alexandre, il n'eût été qu'un enfant, s'ils eussent été contemporains. Mon intention n'est point, je vous jure, de déprimer Pythagore, ni de faire le moindre parallèle entre l'un & l'autre; mais je porte en fait que tout ce qu'on a débité de calomnies & d'in-

(*) Tous fameux scélérats & brigands de l'Antiquité. Eschines parle de quelques-uns d'entre eux, dans sa Harangue contre Ctésiphon. Lucien a déjà fait mention de Sostrate dans plusieurs autres Dialogues.

jures contre le Philosophe, & que je ne prétends nullement approuver, ne feroit pas la centieme partie des impostures & des ruses d'Alexandre. Imaginez le caractere le plus flexible & le plus capable de tout ; un composé de mensonges, de parjures & de toutes sortes de mauvaises qualités ; actif, audacieux, bravant le danger, luttant sans se décourager contre les obstacles, insinuant, persuasif ; affectant toutes les vertus, acquiesçant à ce qui le contrainoit le plus en secret. Après une premiere entrevue, vous l'auriez pris, sans pouvoir vous en défendre, pour l'homme du monde le plus honnête, le plus vertueux, & en même temps le plus simple & le plus éloigné de tout guésiment ; on lui reconnoissoit d'ailleurs une certaine élévation d'ame, d'après laquelle il ne lui échappoit rien qui sentit la bassesse ou la petitesse d'esprit. On ne remarquoit que de la noblesse dans sa façon de penser & d'agir.

Il avoit été d'une rare beauté dans sa première jeunesse, autant que j'ai pu en juger d'après les traits qui lui restoit, & d'après la renommée. Il s'étoit livré au plus grand libertinage, & prostitué pour de l'argent à tous ceux qui vouloient lui en donner; il eut entre autres pour tenant un charlatan, du nombre de ceux qui prétendent savoir la magie & les enchantemens, avoir des recettes de philtres amoureux, des charmes pour perdre un ennemi, pour découvrir des trésors & se procurer des successions. Celui-ci trouva dans le jeune homme beaucoup d'esprit & d'heureuses dispositions pour son art, avec un penchant à exercer la charlatanerie, égal à la passion dont il brûloit lui-même pour sa beauté. Il se plut à l'instruire, en fit son coopérateur, son ministre & un second lui-même; il exerçoit d'ailleurs la profession de Médecin, & il auroit pu, tout aussi-bien que l'épouse de l'Égyptien Thoni,

Mélanger les poisons & les drogues salabres (*).

Alexandre fut en tout son héritier & son successeur. Le Maître lui-même avoit été intimement lié avec Apollonius de Tyane, son compatriote, & auroit pu parler savamment de toutes ses aventures (**). Vous voyez que mon héros avoit été à bonne école.

Cependant Alexandre, quand la barbe lui fut venue, & que son Maître fut

(*) Odyss. Ch. IV, v. 230. On citoit proverbialement ce vers contre les Médecins ignorans.

(**) Apollonius de Tyane mourut vers la fin du premier siècle & de l'Ere Chrétienne; le Médecin Magicien, Maître & ami de l'imposteur Alexandre, avoit long-temps vécu avec Apollonius; Alexandre étoit fort jeune lorsqu'il eut ce Médecin pour maître; d'où l'on peut conclure avec Reitzius & Dufoul, l'un Éditeur, & l'autre Commentateur de Lucien, qu'Alexandre naquit vers le commencement du second siècle; ce qui s'accorde parfaitement avec ce qui est dit plus bas dans ce Traité de sa vie, qu'il mourut avant l'âge de soixante-dix ans, vers la fin du règne de Marc-Aurèle.

mort, ayant perdu toute ressource, même celle de sa beauté, qui auroit pu le faire subsister, se mit dès-lors à former de vastes projets pour la suite de sa vie. Il s'associa avec un homme beaucoup plus détestable encore que lui; c'étoit un de ces Historiens qui se présentent dans les Jeux publics pour y disputer les prix; on le nommoit, je crois, Cocconas. Ils couroient le monde ensemble, faisant par-tout des tours & des prestiges, & rondant, comme disent les charlatans, la troupe moutonnière des gens crédules. Le hasard leur procura entre autres la rencontre d'une femme de Macédoine, qui étoit fort riche, déjà sur le retour, mais ayant encore des prétentions. Après avoir tiré d'elle tout ce qu'ils voulurent, ils la suivirent de Bithynie jusqu'à sa patrie; elle étoit de Pella, ville autrefois opulente du temps des Rois de Macédoine, mais alors pauvre & peu habitée. Ils y virent de ces monstrueux

serpens qui sont apprivoisés au point qu'on peut les prendre & les toucher impunément ; les femmes leur présentent la mamelle, les allaitent, les élèvent, & les font coucher avec leurs enfans. L'espece en est très-nombreuse dans le pays, & c'est-là probablement ce qui a donné lieu à la fable d'Olympias, parce qu'un de ces serpens couchoit apparemment avec elle, lorsqu'elle étoit enceinte d'Alexandre. Les deux associés se procurerent pour quelques oboles un des plus gros de ces reptiles ; de là, comme dit Thucydide, *l'origine de la guerre*. Ces scélérats, les plus audacieux & les plus déterminés des hommes, comptèrent aisément, après leur réunion, que tout dans la vie humaine dépend de deux puissans mobiles, l'espérance & la crainte, & que celui qui fait à propos faire agir l'un ou l'autre, doit promptement arriver à la fortune. Ils sentoient que pour conquiesse quelque chose à craindre ou

à espérer , rien n'est plus nécessaire ni plus désirable que la connoissance de l'avenir ; que c'étoit - là l'unique source des richesses de Delphes , de Délos , de Claros & des Branchides ; que la crainte & l'espérance , ces deux tyrans des humains , les conduisoient dans les temples , les faisoient soupirer après la découverte des choses futures , les déterminoient à offrir des hécatombes & des lingots d'or. D'après ces principes , ils formèrent le projet de créer un Oracle , dans l'espoir , s'il leur réussissoit , d'arriver bientôt au comble des richesses & de la félicité. Le succès en effet passa de beaucoup leur attente.

Ils délibérèrent d'abord sur l'endroit qu'ils devoient choisir , ensuite sur la manière dont ils s'annonceroient dans le public. Selon Cocconas , la ville de Chalcédoine (*) étoit très - propre à

(*) Chalcédoine étoit une ville de Bithynie , sur le bord de la mer , en tendant vers le Bos-

leur dessein, comme place très-commerçante, située aux extrémités de la Thrace & de la Bithynie, & d'ailleurs voisine de l'Asie, de la Galatie, & des contrées qui suivent. Alexandre, de son côté, donnoit la préférence à sa patrie, par la raison qu'une entreprise de ce genre ne pouvoit prendre dans les commencemens, que chez des hommes simples & grossiers, tels que lui paroïssent les Paphlagoniens d'Aboni-Tichos & des environs, tous superstitieux & ignorans à l'excès. En effet, qu'il se présente devant eux un homme accompagné d'un Joueur de flûte, de tambour ou de cymbale, qui, comme on dit, lise dans l'avenir à travers un crible (*), cela suffit pour qu'ils l'ad-

phore ; on l'appeloit la ville des Aveugles, en blâmant les Grecs qui l'avoient fondée, de n'avoir pas jeté les yeux sur l'emplacement de Byzance, beaucoup plus avantageux.

(*) Façon de parler proverbiale, pour ex-

mirent bouche bée, & le croient une Divinité descendue des Cieux. L'opinion d'Alexandre prévalut entre eux; ils se transporterent à Chalcédoine, car cette ville leur parut bonne à quelque chose. Étant entrés dans un vieux temple d'Apollon, ils y enfouirent des tablettes d'airain, sur lesquelles ils avoient gravé qu'au premier jour Esculape viendrait avec son père Apollon dans le Pont, pour fixer sa demeure dans Aboni-Tichos. Ils firent en sorte que ces tablettes fussent découvertes, & par ce moyen l'inscription qu'elles portoient fut bientôt répandue dans toutes les villes de Bithynie & du Pont, mais avant toute autre, dans Aboni-Tichos. Les habitans résolurent aussitôt d'élever un temple, & se mirent à l'instant même à en creuser les fonde-

primer la sottise de ceux qui veulent deviner en aveugles les événemens secrets, ou prédire l'avenir sur de fausses conjectures.

mens. Cependant Cocconas, qui étoit resté à Chalcédoine, où il rendoit par écrit quelques oracles obscurs & à double sens, y mourut peu de temps après, probablement de la morsure d'une vipere. Alexandre étoit parti en avant; il portoit une chevelure longue & flottante, une robe de pourpre rayée de bandes blanches, & par-dessus un manteau blanc; il tenoit en main une faux, comme Persée, dont il descendoit du côté maternel. Les Paphlagoniens, quoique bien assurés que son pere & sa mere étoient de la plus basse extraction, ne firent aucune difficulté d'ajouter foi à l'oracle que voici :

Favorsi d'Apollon,
 Le divin Alexandre, issu de Podalire,
 De Persée est aussi l'illustre rejeton.

Il falloit que Podalire ait été furieusement emporté par la passion des femmes, pour être venu de Tricca (*) jus-

(*) Tricca étoit une ville de Thessalie, vers

qu'en Paphlagonie , jouir de la mere
d'Alexandre. On trouva encore un au-
tre oracle , que l'on donnoit pour une
prédiction de la Sibyllè :

Affez près de Sinope , aux bords du Pont-Euxin ,
Sous la puissance Aufonienne ,
Une Cité verra s'élever un Devin ,
Dont le nom merveilleux vaut bien qu'on le retienne.
On trouve un , trente-cinq , soixante en sa teneur ,
Avec le beau nom de *Sauveur* (*).

le haut du fleuve Pénée ; cette ville se nomme
encore aujourd'hui Tricala. Podalire étoit fils
d'Esculape , & célèbre Médecin , aussi bien que
son frere Machaon ; ils allerent , dit la Fable ,
l'un & l'autre au siège de Troie.

(*) Pour avoir le mot de cette misérable Pro-
phétie en forme d'énigme , il faut savoir que les
quatre premieres lettres du mot *Alexandre* , sont
présentées ici sous la valeur numérique qu'elles
ont dans l'Alphabeth grec :

$$A = 1.$$

$$\Lambda = 30.$$

$$E = 5.$$

$$Z = 60.$$

que de plus , le mot *Ἀλεξάνδρος* en grec , veut
dire *Protecteur* , *Sauveur d'hommes*. Le Texte

Alexandre, après une longue absence, reparoissant dans sa patrie avec cet appareil merveilleux, fixa bientôt les regards & l'admiration de tout le monde. Il affectoit quelquefois d'entrer dans une fureur prophétique, faisoit aisément sortir une écume épaisse de sa bouche en mâchant de la racine d'herbe à foulon ; & le peuple ne voyoit en cela qu'un signe divin & effrayant. Les deux associés avoient depuis long-temps contourné une tête de serpent, faite avec des chiffons de linge. La face, qui étoit peinte, approchoit assez de la figure humaine, & imitoit parfaitement le naturel ; sa bouche s'ouvroit & se fermoit par le moyen d'un crin de cheval invisible ; sa langue noire & armée d'un double dard comme celle des ser-

ajoute que ces mêmes lettres forment un nombre carré rond ; c'est-à-dire qu'en faisant l'addition des quatre sommes, on trouvera la somme totale 96, laquelle est divisible par quatre & par vingt-quatre.

pens, s'élançoit & se remuoit en tout sens, également à l'aide de quelques fils. Le serpent de Pella, gardé soigneusement & nourri en secret jusqu'alors, devoit paroître lorsqu'il seroit temps, & venir à l'appui de cette farce, ou plutôt y jouer le principal rôle. Voici ce qu'Alexandre imagina pour ouvrir la scène; il fut pendant la nuit aux fondemens du temple que l'on creusoit, & dans lesquels il y avoit une certaine quantité d'eau, soit qu'elle fût sortie de la terre, soit qu'elle fût tombée du ciel. Il y déposa un œuf d'oie, qu'il avoit ouvert auparavant avec précaution, & dans lequel il avoit glissé un petit serpent nouvellement éclos; il se retira après l'ayoir déposé dans la vase. Le lendemain matin, on vit le personnage sautant tout nu au milieu de la place, avec une ceinture d'or autour de lui pour tout vêtement; il portoit sa faux en main & agitoit sa longue chevelure, comme ces inspirés

qui assemblent le peuple pour les mysteres de la mere des Dieux ; il monte sur une espee d'autel , harangue les assistans , & félicite la ville de ce que bientôt un Dieu va naître dans son enceinte. Les auditeurs , c'est-à-dire , presque tous les citoyens , femmes , vieillards , enfans , sont frappés d'étonnement , prient & adorent la Divinité. L'homme aux miracles profere alors quelques mots inintelligibles , qu'on eût pris pour de l'hébreu ou du phénicien , & se donne par-là un air plus merveilleux aux yeux de la multitude. De tout ce qu'il dit , on ne comprend que les noms d'Esculape & d'Apollon , qu'il avoit soin de faire entendre par intervalles dans son jargon. Il court ensuite précipitamment vers le lieu destiné à la construction du temple , s'approche des fondations , y descend précisément à l'endroit où il avoit préparé la source d'où il vouloit faire jaillir son oracle , chante à haute voix des

hymnes en l'honneur d'Apollon & d'Esculape , en conjurant le Dieu d'apparoître dans la ville sous d'heureux auspices. Il demande un vase , on le lui fournit ; il le glisse aisément sous son dépôt , & pêche avec de l'eau bourbeuse l'œuf qui renfermoit le Dieu , & dont il avoit adroitement recollé l'ouverture avec de la cire blanche & de la céruse. Il le prend dans sa main , & s'écrie qu'il tient Esculape. Tous les spectateurs , déjà fort étonnés d'avoir vu l'œuf tiré de l'eau , redoublent d'attention pour voir la suite de l'événement. Il brise la coquille , reçoit dans le creux de sa main un petit serpent , que tout le monde voit frétiller & se replier autour de ses doigts. Il s'élève aussi-tôt de grands cris , on rend hommage au Dieu , on se félicite comme citoyens de la ville ; chacun tâche de se faire entendre par-dessus tous les autres , & demande pour soi des trésors , des richesses , de la santé , & toute sorte de

biens. Alexandre regagne promptement son logis , emportant avec lui le Dieu nouveau-né , qui vint ce jour au monde pour la seconde fois , quoique tous les autres êtres n'y viennent qu'une ; il naquit , non plus de Coronis ou d'une corneille (*), mais d'une oie. Il fut suivi de toute la multitude transportée d'enthousiasme & d'espérance. Il resta quelques jours chez lui sans sortir , comptant bien , comme il arriva en effet , que sur le bruit de ce qui s'étoit passé ,

(*) Le mot *Κορώνις* , en grec , approche beaucoup de celui de *Κορώνη* , qui signifie *Corneille*. Esculape fut tiré par Apollon des flancs de Coronis , après qu'il eut tué cette Nymphe qui lui avoit été infidelle. C'est un corbeau , dit la Fable , qui avoit informé le Dieu de l'infidélité de sa maîtresse , & qui fut changé de blanc en noir , parce qu'Apollon se repentit de la vengeance qu'il avoit tirée de Coronis. Cette dernière circonstance justifie le jeu de mots de Lucien , qu'on doit regarder comme une plaisanterie sur la première & la seconde naissance d'Esculape.

la plupart des Paphlagoniens s'empreseroient d'accourir. Bientôt la ville regorgea d'une foule innombrable de gens dépourvus de sens & de cervelle, qui n'avoient rien de ce qui distingue le commun des humains, & qu'à la forme près, on auroit pu croire de l'espece moutonniere. Alors Alexandre se laissa voir dans un réduit fort étroit, où il paroissoit assis sur un lit, revêtu d'une robe longue, & dans un accoutrement qui annonçoit du respect pour la Divinité. Il prit dans son sein son Esculape de Pella, qui, comme je l'ai déjà dit, étoit très-grand & très-beau. Le corps du reptile se replioit autour du cou d'Alexandre, le reste pendoit par-dessus sa robe, & étoit si long, que la queue traînoit à terre, malgré ce que le Prophete en cachoit sous ses habits, en soutenant lui-même tout le fardeau. Il gardoit la véritable tête de l'animal sous son aisselle, & ne laissoit entrevoir que le masque de chiffons

dont j'ai parlé , & qui sortoit par-de-
 vant. Imaginez une très-petite cham-
 bre, assez mal meublée & fort obscure,
 remplie d'une foule de gens frappés
 de saisissement & de vénération , & le
 cœur transporté du sentiment de l'es-
 pérance. Ne devoient-ils pas , au pre-
 mier aspect , crier à la merveille , en
 voyant le petit serpent devenu en si
 peu de jours un énorme dragon , en
 lui voyant sur-tout la figure humaine,
 & une douceur aussi familière ? A peine
 étoit-on entré , qu'il falloit sortir, parce
 que la grande affluence de curieux
 qui se succédoient sans interruption ,
 ne permettoit à personne de s'arrêter
 long-temps. On avoit pratiqué dans
 la chambre une seconde issue , à peu
 près comme on rapporte que l'avoient
 fait les Macédoniens à Babylone , dans
 une maladie d'Alexandre , lorsque ses
 soldats s'empressoient autour du palais
 dans le désir de le voir & de lui parler
 pour la dernière fois. Ce ne fut pas en

cette occasion seulement que l'imposeur se mit ainsi en parade ; on assure qu'il affecta souvent de se donner de cette maniere en spectacle , particulièrement quand il apprenoit l'arrivée de quelques riches étrangers. Il faut avouer , mon cher Celse , que les habitans du Pont & de Paphlagonie , naturellement lourds & peu instruits , sont bien excusables de s'être laissé surprendre en ceste circonstance, même au tact, car Alexandre permettoit de toucher le serpent à ceux qui le désiroient ; on le voyoit, dans un endroit peu éclairé, ouvrir & fermer la gueule ; le mécanisme en étoit si adroitement disposé, qu'il auroit fallu un Démocrite , un Épicure , un Métodore , ou tout autre Philosophe bien aguerri contre de pareils prestiges , pour avoir quelque méfiance ou conjecturer ce que ce pouvoit être ; il auroit fallu un homme bien persuadé d'avance qu'il ne pouvoit y avoir qu'imposture & absurdité

dans tout cela , quoique d'ailleurs il n'eût pas pu en découvrir la ruse. Bientôt après , on vit accourir toute la Bithynie , la Galatie & la Thrace , sur le récit de ceux qui , comme on pense bien , reportoient dans leur pays qu'ils avoient vu naître le Dieu , qu'ils l'avoient touché , qu'il étoit devenu d'une grosseur monstrueuse en peu de temps , qu'enfin il avoit une figure humaine ; ajoutez qu'on frappa des médailles , & qu'on fondit des statues d'airain qui le représentoient. On lui donna le nom de Glycon , d'après les ordres divins & les vers prophétiques , publiés par Alexandre , en ces termes :

Glycon , troisième fils du Maître du tonnerre ,
Viens aux foibles humains apporter la lumière.

Comme il étoit temps d'en venir au but de tant de préparatifs , c'est-à-dire , de rendre des oracles & de prédire l'avenir à ceux qui le désiroient , il prit pour modele Amphiloque , qui est en

grande vénération en Cilicie (*). Celui-ci, après la mort de son pere Amphiaraius, qui fut englouti à Thebes, quitta la maison paternelle, & vint en Cilicie, où il ne fit pas mal ses affaires, en prédisant l'avenir aux gens du pays, dont il tiroit deux oboles pour chaque oracle. Alexandre préluda précisément comme son Maître, en annonçant à tous ceux qui venoient le trouver, que le Dieu rendroit ses oracles à tel jour nommé. Il ordonnoit à chacun d'écrire sur des tablettes ce qu'il désiroit particulièrement, de les fermer avec un fil cacheté de cire, de craie, ou de toute autre maniere. Le temple étoit déjà construit, & la scène toute préparée pour jouer la Comédie; il prenoit les tablettes ou billets qu'on lui confioit, & se retiroit dans le sanctuaire; alors un Héraut & un Ministre en sous-œuvre appeloit les consultans l'un

(*) Voyez tome III, p. 319.

après l'autre, & l'on rendoit à chacun son écrit tel qu'il avoit été cacheté, avec la réponse à la demande, quelle qu'elle fût, sans en refuser aucune, comme si le Dieu l'eût entendue. Ce manége pour un homme tel que vous, & si j'ose le dire, tel que je me sens moi-même, n'eût pas été difficile à découvrir; mais cela devoit paroître extraordinaire & miraculeux à une foule de gens simples & ignares. Il avoit plusieurs secrets pour lever les cachets, lisoit les demandes, & y faisoit les réponses qu'il jugeoit convenables, refermoit les tablettes comme auparavant, & les rendoit aux particuliers, qui les recevoient avec la plus grande admiration; la plupart se disoient les uns aux autres: Comment auroit-il pu savoir ma pensée que j'avois enveloppée d'un sceau presque impossible à contrefaire, si véritablement ce n'étoit pas un Dieu, pour qui rien n'est caché? Vous me demanderez peut-être, mon

cher Celse, quels peuvent être ces secrets ; je vais vous en instruire, afin que dans l'occasion vous puissiez vous prémunir contre de pareilles fraudes ; voici le premier : avec une aiguille chaude, Alexandre fond la cire qui est sous le cachet, le leve, lit le contenu du billet, puis fond une seconde fois la cire au même endroit, ainsi que celle qui est sous le fil, & les réunit ainsi l'une à l'autre. La seconde manière s'opere avec ce qu'on appelle collyre (*); c'est une composition de poix de Brutia (**), de bitume, de cire, de mastic,

(*) Ce mot, en grec, signifie une espece d'onguent, ou une composition compacte de différens sucs tirés des trois regnes, animal, végétal, & minéral ; & ce mot se dit d'une composition quelconque.

(**) *Bruttia Sala* étoit le nom d'une forêt qui donnoit de la résine ; & étoit située dans le canton de l'extrémité de l'Italie, appelé aujourd'hui la Calabre, au midi de l'ancienne Leucanie. Les habitans de ce canton se nommoient

& de la poudre d'une pierre transparente. On fait de tout cela un corps solide; on le chauffe, on l'applique sur le cachet, qu'on a eu soin de mouiller auparavant avec de la salive, & l'empreinte s'y grave d'elle-même. La composition refroidit & se durcit dans le court intervalle qu'on met à ouvrir le billet & à le lire; on l'applique de nouveau sur la cire, & on y imprime le premier sceau, comme avec le cachet même. J'ai encore entendu parler d'une troisième méthode. Alexandre mêloit de la chaux avec la colle dont on enduit les volumes; il en formoit comme une masse de cire, l'appliquoit encore molle sur le cachet, puis enlevait cette matière, qui se coagule en un clin-d'œil, & devient plus dure que la corne & même que le fer; ensuite il rétablissoit la première empreinte. On

Bruttii. Voy. Danville, Géographie ancienne, tome I, p. 212.

Tome IV.

Y

cher Celse, quels peuvent
crets; je vais vous en
que dans l'occasion
prémunir contre,
voici le premier
chaude, Alexandre
sous le cachet
du billet,
la cire au
qui est

Il étoit donc des ora-
l'une prophétisoit avec toute l'a-
per possible; & entre autres qualités,
il avoit, au suprême degré, l'art de ren-
dre ses réponses vraisemblables. Tan-
tôt elles étoient détournées & pré-
fentoient un double sens; tantôt elles

(*) Le nouveau Traduct. Angl. de Lucien, M.
Thomas Franklin, fait ici la remarque suivante.
» Tous ces moyens d'ouvrir les lettres sans en-
» dommager le cachet, sont également connus
» de nos jours, & on en a découvert beaucoup
» d'autres encore. Si quelqu'un vouloit avoir
» sur ce sujet des connoissances plus étendues,
» je le renverrois aux Commis des Bureaux
» de Poste «.

N D R E. 505
sieste transpa-
re corps
 d'une obscurité impénétrable,
 son lui, caractérisoit essen-
 oracles. Il encourageoit
 leur entreprise, il en
 es, selon qu'il le ju-
 e. Il prescrivait à
 le santé & des
 mon, parce que, com-

ai observé en commençant, il
 connoissoit beaucoup de médicamens
 utiles. Son remede favori étoit un on-
 guent de graisse de bouc contre les dou-
 leurs; quant aux espérances, à l'accrois-
 sement de fortune & aux successions,
 il les remettoit toujours à l'avenir, en
 ajoutant: Cela vous viendra si je veux,
 si mon Prophete Alexandre le demande
 pour vous & fait des vœux en votre
 faveur. Le prix de chaque réponse étoit
 fixé à une drachme & deux oboles.
 N'allez pas croire que ce fût peu de
 chose, car cela montoit à soixante-dix
 ou quatre-vingt mille par année, la
 plupart lui demandant jusqu'à dix &

quelquefois vingt réponses, tant ils étoient avides de lire dans l'avenir. Au reste, le profit n'étoit pas pour lui seul, & il ne thésaurisoit pas. Il avoit sous lui un grand nombre de ministres & de coopérateurs, espions, scribes, gardiens d'Oracles, d'autres chargés des sceaux, d'autres qui les appliquoient, d'autres enfin qui faisoient les fonctions d'interpretes, & chacun d'eux recevoit une rétribution proportionnée à ses services. Il avoit déjà envoyé quelques émissaires dans les pays éloignés, pour rendre son Oracle célèbre parmi les Nations, & raconter par-tout comme il prédisoit l'avenir, faisoit retrouver les esclaves fugitifs, découvroit les voleurs & les brigands, indiquoit les trésors cachés, guérissoit les malades, enfin, comme il avoit déjà ressuscité plusieurs morts. De là un concours prodigieux de tous les peuples; de là des sacrifices & des offrandes; de là une double rétribution au Prophete

& Disciple du Dieu ; car on avoit encore entendu fortir cet oracle du sanctuaire :

Honorez , je le veux , mon digne serviteur ;

C'est lui que je chéris , l'or n'est rien à mon cœur.

Cependant , comme beaucoup de gens sensés , sur-tout des Épicuriens , revenoient déjà de leur profonde léthargie & commençoient à s'élever contre lui , que d'ailleurs on avoit peu à peu reconnu , dans les différentes villes , quelques traits de sa charlatanerie , & découvert l'intrigue de cette farce , Alexandre imagina un moyen d'inspirer de la terreur à ses détracteurs , en publiant que le Pont étoit rempli d'Athées & de Chrétiens , qui osoient répandre contre lui des blasphèmes abominables , & qu'il falloit les chasser à coups de pierres , si l'on vouloit se rendre le Dieu propice. Voici un oracle qu'il rendit sur Épicure. Quelqu'un lui demandoit : *Que fait Épicure dans les Enfers ?* Il y est , dit-il , attaché

par les pieds dans un borbier, avec des chaînes de plomb ()*. D'après des consultations aussi sensées & aussi savantes, ferez-vous plus long-temps surpris de la célébrité de l'Oracle? Il avoit déclaré une guerre implacable aux Épicuriens, & ce n'étoit pas sans raison. Pour un charlatan qui n'aimoit que l'impof-
ture & les faux prodiges, & ne redoutoit rien tant que la vérité, étoit-il un homme plus odieux qu'Épicure, qui avoit découvert la nature des choses, & y avoit seul rencontré la vérité? Quant aux Platoniciens, Stoïciens & Pythagoriciens, il vivoit avec eux en parfaite intelligence; il n'y avoit que l'in-

(*) Les Épicuriens furent toujours ennemis déclarés des oracles & des prédictions, & les tournoient en ridicule dans le temps même de leur plus grand crédit. Lucien suppose évidemment le même bon sens & les mêmes lumières dans les Chrétiens, ce qui justifie ce que nous avons dit à cet égard dans la Préface de cette traduction.

flexible Épicure , car c'est ainsi qu'il le nommoit , à qui il eût juré une haine mortelle , parce qu'il ne faisoit que rire de ses merveilles. C'est aussi pour cette raison qu'il détestoit la ville d'Amastris (*) plus qu'aucune autre ville du Pont. Il savoit qu'elle comptoit parmi ses habitans un Lépιδus (**) & plusieurs hommes de la même trempe ; aussi ne voulut-il jamais rendre d'oracle à aucun d'eux. Il se couvrit un jour de ridicule en répondant à un Sénateur ,

(*) Cette ville étoit avantageusement située dans une péninsule de la Paphlagonie , sur les bords du Pont-Euxin. Elle portoit le nom d'Amastris , niece du dernier Roi de Perse du nom de Darius. Un Grec , Tyran d'Héraclée sur le même rivage du Pont , l'avoit épousée.

(**) Ce Lépιδus étoit certainement un Romain , comme son nom l'annonce ; mais étoit-ce un Magistrat , étoit-ce un simple Philosophe ? c'est ce qu'on ignore. Il paroît que c'étoit un Épicurien connu pour tel , & qu'il n'étoit pas le seul dans la ville d'Amastris. .

soit qu'il lui fût impossible de trouver quelque chose de satisfaisant, soit qu'il n'eût dans le moment personne pour lui dicter. Le consultant se plaignoit de douleur d'estomac ; le Prophète lui prescrivit le remede suivant, exprimé, comme on va voir, en très-beaux termes :

Dans un vase sacré prend mauve & pied de porc.

Il montroit son serpent fort souvent & à quiconque le désiroit, comme je l'ai dit plus haut, mais jamais en entier ; il ne laissoit voir que le milieu du corps & la queue, en cachant soigneusement la tête sous sa robe. Pour en imposer de plus en plus à la multitude, il promit de faire parler le Dieu lui-même, & de lui faire prononcer ses propres oracles, sans l'entremise d'un interprete ; en conséquence il réunit sans beaucoup de peine des gosiers de grues, les insinua dans la tête à figure humaine dont j'ai parlé, puis un homme aposté appliquoit sa bouche à l'extrémité ca-

chée des artères; la voix sortoit des levres de l'Esculape de chiffons, & répondoit aux demandes qu'on lui faisoit. Ces oracles s'appeloient *Autophones* (*); on ne les accordoit pas indifféremment à tout le monde, ni à volonté; on les réservoir pour les gens opulens ou richement vêtus, ou pour ceux qui offroient de grands présens: Sévérianus, à son entrée en Arménie, en obtint un de ce genre. Pour l'engager à faire une incursion dans cette contrée, le Prophete lui avoit dit :

Vainqueur du Parthe altier, maître de l'Arménie,
Tu reversas le Tibre, & ton front radieux
Doit être couronné des mains de la Patrie.

Le stupide Gaulois s'étant laissé persuader, entreprit cette expédition, qui lui réussit fort mal, puisqu'il y fut tué; & son armée taillée en pieces par Osroès. Alors Alexandre supprima ces

(*) Mot grec, qui signifie *venant de la propre voix de celui qui parle.*

oracle de ses registres , & lui substitua celui-ci :

Garde-moi de porter la guerre en Arménie ;
Sous un habit de femme , un bras mâle & nerveux
D'un trait t'enleveroit la lumière & la vie (*).

Ainsi l'on peut mettre au nombre de ses heureuses inventions , celle d'imaginer des oracles faits d'après l'événement , pour réparer les premiers qui étoient fautifs. Il lui étoit souvent arrivé de promettre aux malades le retour de leur santé ; mais après leur mort il rétractoit sa promesse par l'oracle suivant :

N'espere point guérir de ton mal incurable ;
Ta mort est décidée , elle est inévitable.

Comme il savoit que les Oracles de Claros , de Didyme & de Malle (**),

(*) Ce Sévérianus avoit été envoyé en Arménie à la tête d'une armée Romaine. Nous aurons occasion de parler plus en détail de cette expédition dans le *Traité de la maniere d'écrire l'Histoire*.

(**) Voy. tom. III, p. 418. *Id.* p. 358, *id.* 329.

étoient aussi fort accrédités par leurs prédictions , il voulut se les concilier en renvoyant vers eux un grand nombre de ceux qui s'adrescoient à lui : tantôt il leur disoit :

Va , vole vers Claros pour entendre mon pere ;
tantôt :

Des Prêtres de Branchus consulte les lumieres ;
tantôt enfin :

A Malle d'Amphiloque écoute les oracles,

Tout ceci n'étoit connu jusqu'alors que dans l'Ionie , la Cilicie , la Paphlagonie & la Galatie ; mais lorsque la renommée de l'Oracle eut passé jusqu'en Italie & à Rome , chacun se hâta d'y recourir à l'envi , les uns par eux-mêmes , les autres par des représentans ; les gens riches & les premiers de la ville ne furent pas les moins empressés. Celui qui montra le plus d'ardeur & parut comme le chef de tous les autres , fut Rutilianus , d'ailleurs fort galant homme & très-honnête citoyen , qui avoit

rempli avec honneur les différentes dignités de la République , mais fort superstitieux & plein d'opinions absurdes sur la Divinité (*). S'il rencontroit une de ces pierres frottées d'huile ou couvertes de fleurs (**), il s'en approchoit aussi-tôt , se prosternoit , puis restoit long-temps debout devant elles pour faire des vœux & demander les biens

(*) Ce Rutilianus n'est point connu d'ailleurs.

(**) Le respect religieux pour ces sortes de pierres étoit passé en proverbe , pour exprimer un homme crédule & superstitieux. Théophraste l'emploie dans le caractère du superstitieux ; & Casaubon, dans son Commentaire, cite plusieurs passages d'Auteurs Grecs & Latins , qui prouvent qu'il y avoit sur les chemins & dans les carrefours un grand nombre de ces pierres consacrées par la superstition. Voici le passage de Théophraste , traduit par la Bruyere : » Dès » que l'homme superstitieux remarque dans les » carrefours de ces pierres que la dévotion du » peuple y a consacrées , il s'en approche , verse » dessus de l'huile de sa fiole , plie les genoux » devant elles , & les adore «.

qu'il désiroit. A peine eut-il entendu parler de l'Oracle, qu'on le vit tout prêt à quitter les fonctions de sa place pour se rendre dans Aboni-Tichos ; mais il y envoya courriers sur courriers ; ces députés n'étoient que des esclaves ignorans, auxquels il étoit bien facile d'en faire accroire. A leur retour, ils racontèrent certaines merveilles qu'ils avoient vues, d'autres qu'ils prétendoient seulement avoir entendues, sans compter tout ce qu'ils ajoutaient à leur récit pour plaire à leur Maître. Ils enflamment l'imagination du pauvre vieillard, & le portent au comble de la folie. Il va dans les meilleures maisons & chez un grand nombre de personnes de sa connoissance, contant lui-même de porte en porte, & ce que lui ont rapporté ses émissaires, & ce qu'il y ajoute de son propre fonds. Ce fut bientôt un bruit général dans Rome, & toute la ville fut en rumeur. Il presse & sollicite beaucoup de gens

de la Cour, qui désiroient eux-mêmes avec impatience de savoir ce qui devoit leur arriver. Le Prophete, qui faisoit l'accueil le plus favorable à tous ceux qui venoient vers lui, & les prévenoit par tous les dons de l'hospitalité, & d'autres présens magnifiques, pour achever de les gagner, renvoya ceux-ci tellement satisfaits, que non seulement ils divulguoient les demandes qu'ils avoient faites à l'Oracle, mais chantoient ses louanges, & se plaisoient à rapporter les grandes merveilles du Dieu & de son Prophete. L'infame imagina une ruse, qui assurément n'étoit ni d'un sot, ni d'un scélérat ordinaire; ce fut de garder les billets qui renfermoient quelque chose de hardi ou de dangereux, sans jamais les rendre, afin de s'assujettir par la crainte les imprudens qui se rappelleroient ce qu'ils lui avoient confié, & les tenir dans une espece d'esclavage. On imagine bien les questions que peuvent

faire des personnes opulentes & d'un rang élevé, qui se sentoient pris dans ses filets, après l'avoir fait dépositaire d'une infinité de secrets importants.

Mais je veux vous faire connoître quelques-uns des oracles qu'il rendit à Rutilianus. Celui-ci avoit un fils du premier lit, dont il étoit temps de commencer l'éducation, & il voulut savoir quel Maître il lui donneroit ; telle fut sa réponse :

Pythagore à ton fils pour Maître donneras,
Puis un Poëte habile à chanter les combats.

L'enfant vint à mourir quelques jours après ; le pauvre Oracle se désoloit, & ne savoit que répondre à ceux qui lui reprochoient ce contre-temps, qui donnoit un démenti aussi formel à sa prédiction. Mais le bon Rutilianus fut le premier à le justifier, en soutenant que le Dieu avoit clairement indiqué cet accident, en lui conseillant de prendre pour Précepteur, non pas un homme vivant, mais Pythagore &

Homere, qui n'étoient plus depuis longues années, & avec qui probablement son fils s'entretenoit maintenant dans les Champs Élysées. Croyez-vous après cela qu'on puisse blâmer Alexandre, quand on voit à quels hommes il aimoit à avoir affaire? Une autre fois, le Romain demandoit quel personnage il avoit été dans l'antiquité :

D'abord Achille, après le Poëte Ménandre,
 Puis tu portas le nom de Rutilianus.
 Tu deviendras un jour un rayon de Phœbus,
 Mais cent quatre-vingts ans la Parque doit t'attendre.

Cependant il mourut à soixante-dix ans, d'une révolution de bile, sans avoir attendu l'effet de la promesse du Dieu. Voici un oracle Autophone, qu'il lui rendit un jour qu'il l'avoit consulté sur le mariage :

Et d'Alexandre & de la Lune,
 Epouse la fille au plus tôt.

Il avoit jadis publié que sa fille avoit la Lune pour mere; que la Déesse étoit devenue amoureuse de lui pendant son

formeil , fans doute pour ne point renoncer à son usage d'aimer les beaux garçons endormis. Le sage Rutilianus envoya fans balancer chercher la jeune fille , & devint époux sexagénaire ; il ne l'admit dans son lit qu'après s'être rendu propice la Lune sa belle-mère , par des hécatombes entiers , se croyant d'ailleurs lui-même au rang des Dieux. Lorsqu'une fois le Prophete eut pris pied en Italie , il forma de jour en jour des projets plus importants ; il envoya dans toutes les parties de l'Empire , des Hérauts chargés de publier des oracles , qui annonçoient aux villes de se prémunir contre les pestes , les incendies & les tremblemens de terre , en leur promettant de sa part tous les secours qui dépendroient de lui pour les écarter. Il répandit chez toutes les Nations un oracle Autophone qui parloit de la peste , & qui étoit conçu en un vers que voici :

Le puissant Apollon sait conjurer la peste.

On voyoit ce vers écrit sur toutes les portes , comme un talisman propre à éloigner le fléau ; mais la plupart éprouverent le contraire de ce qu'ils en attendoient. Un funeste hafard voulut que les maisons précisément qui en avoient fait usage , périssent jusqu'à la dernière. N'allez pas croire que je prétende en attribuer la ruine à cette inscription ; je dis seulement que ce fut un effet du hafard. Peut-être aussi que par une confiance aveugle en ce vers , ces infortunés ne prirent aucune précaution pour suivre un régime convenable à la circonstance , & seconder par-là l'influence de l'oracle sur la force du mal. Ils s'imaginoient sans doute que ces syllabes merveilleuses & le puissant Apollon avec ses fleches , étoient plus que suffisans pour les garantir. Il entretenoit aussi dans Rome une foule d'espions à la suite de ceux qui formoient quelque conjuration , pour l'informer de leurs sentimens secrets, lui indiquer

d'avance les questions qu'ils lui feroient , & lui faire connoître leurs désirs , de maniere que ceux qu'ils enverroient vers lui le trouvaissent tout préparé à leur donner ses réponses. Telles étoient ses ruses & autres semblables avec les habitans d'Italie.

Il avoit aussi institué des mysteres & des processions, dans lesquelles on portoit des torches allumées, avec des cérémonies particulieres , qu'on observoit pendant trois jours de suite. Le premier jour, on publioit, comme à Athenes, une formule conçue en ces termes : » Si un Athée, un Chrétien » ou un Épicurien se présente pour être » spectateur des mysteres, qu'il soit ren- » voyé ; que ceux qui croient au Dieu » soient initiés sous d'heureux aus- » pices ». A l'instant même on procédoit à leur expulsion ; Alexandre, à la tête de ceux qui se chargeoient de cette exécution, crioit à haute voix : *Loin d'ici, Chrétiens ;* & toute l'Assemblée

reprenoit à son tour : *Loin d'ici, Épicuriens.* Puis on célébroit les couches de Latone & la naissance d'Apollon, ensuite les noces de Coronis, & l'on tiroit Esculape de ses flancs. Le second jour, c'étoit l'apparition de Glycon & l'anniversaire de sa naissance : dans le troisieme, on faisoit les noces de Podalire & de la mere d'Alexandre ; ce dernier jour s'appeloit *Fête des torches*, parce qu'on y portoit des torches allumées. Toute la cérémonie se terminoit par les amours d'Alexandre & de la Lune, avec la naissance de la femme de Rutilianus ; Alexandre y marchoit à la tête de tous les autres, une torche en main ; puis, comme un autre Endymion, il se couchoit & s'endormoit au milieu du temple : on voyoit ensuite descendre de la voûte comme du haut du ciel, une très-belle femme, nommée Rutilia, qui représentoit la Lune ; elle étoit femme d'un Intendant de l'Empereur, aimoit Alexandre & en

étoit aimée ; ils se donnoient des baisers & se faisoient de tendres caresses , même sous les yeux du pauvre mari , & il est probable qu'ils eussent été plus loin , s'ils n'avoient pas été éclairés de tant de lumieres. Après quelques momens , on voyoit Alexandre reparoître sous les ornemens d'un Ministre qui préside aux mysteres ; il s'avançoit dans un profond silence , puis s'écrioit de toutes ses forces : *Io , Glycon*. Il étoit suivi de quelques Paphlagoniens , qui portoient des chaussures grossieres , répandoient une odeur d'ail insupportable , & faisoient les fonctions d'Eumolpides & de Cerices (*), en s'écriant de leur côté : *Io , Alexandre*. Dans ces cérémonies aux flambeaux , & dans les danses mystiques qui en faisoient partie , il lui arriva souvent de laisser entrevoir à dessein une de ses cuisses , qui

(*) Familles Sacerdotales d'Athenes , qui interrompoient les mysteres de Cérès aux profanes ,

paroissoit d'or, sans doute parce qu'elle étoit couverte d'une peau dorée qui jetoit un grand éclat à la lueur des torches. Il s'éleva un jour une contestation entre deux sages admirateurs de cette sottise, pour savoir si Alexandre, héritier de la cuisse de Pythagore, avoit aussi son ame, ou une autre semblable à la sienne ; ils lui proposerent à lui-même cette question, & le grand Roi Glycon la décida par cette réponse :

Pythagore finit & renaît tour à tour ;
 Soutien de la vertu, député par mon pete ,
 Mon Prophete est venu du céleste séjour ;
 Il rejoindra le Ciel, mais frappé du tonnerre.

En interdisant à tout le monde l'amour des garçons comme une infamie, il ne manquoit pas d'adresse pour s'en procurer lui-même ; il prescrivit à chaque ville du Pont & de la Paphlagonie de lui envoyer tous les trois ans, pour servir au culte du Dieu & chanter ses louanges, un certain nombre d'enfans des plus aimables, des plus nobles, des

plus honnêtes & des plus beaux qu'on pût trouver. Il les tenoit enfermés chez lui comme des esclaves qu'il auroit acquis à prix d'argent, les admettoit dans son lit, & se livroit à toutes sortes d'excès avec eux. Il avoit d'ailleurs défendu par une loi expresse, à tout jeune homme au dessus de dix-huit ans, de le baiser sur la bouche en l'abordant; il n'accordoit cette faveur qu'à ceux qui étoient dans la première fleur de l'âge, & donnoit sa main à baiser aux autres; on disoit des premiers, qu'ils étoient dans l'âge du baiser. Vous voyez qu'il trouvoit des hommes assez stupides pour lui permettre de corrompre à son gré leurs femmes & leurs enfans; c'étoit même un honneur infirm pour celui dont l'épouse avoit fixé ses regards; s'il la favorisoit d'un baiser, l'heureux mari s'attendoit à voir bientôt tous les biens possibles affluer dans sa maison. On vit même beaucoup de femmes se vanter d'être enceintes de

lui , & leurs époux attestoient qu'elles disoient vrai. Je vous rapporterai aussi une conversation de Glycon & d'un Prêtre qui étoit de Tium (*); vous jugerez de la sagesse de ce colloque , par les questions qui le composent. *Le Prêtre.* »

Seigneur Glycon , qui êtes-vous ?
 » *Glycon.* Je suis Esculape le jeune , dif-
 » férent de l'ancien. — Comment l'en-
 » tendez-vous ? — Il ne t'est pas per-
 » mis d'en savoir davantage. — Pen-
 » dant combien d'années resterez-vous
 » à rendre des oracles parmi nous ?
 » — Mille trois ans. — Ensuite où irez-
 » vous ? — Dans la Bactriane & les pays
 » voisins , car il faut que les Barbares
 » profitent aussi de mon séjour parmi
 » les hommes. Les autres lieux en pos-
 » session d'un Prophète , comme Di-
 » dyme , Claros & Delphes , ont mon
 » aïeul Apollon , qui leur rend des

(*) Tium étoit une ville de Bithynie , sur une
 pointe avancée en mer.

Oracles. — Mais ces oracles ne sont-ils pas des mensonges ? — Ne me fais pas de questions là-dessus ; il ne t'est pas non plus permis de le savoir. — Que serai-je après cette vie-ci ? — Chameau , puis cheval , puis Philosophe , puis Prophete aussi grand qu'Alexandre «.

Tel fut le dialogue de Glycon & du Prêtre ; & comme le Prophete savoit que celui-ci étoit lié avec Lépidus , il finit par lui rendre cet oracle en vers :

Romps avec Lépidus ton alliance intime ,
De son funeste sort , tu serois la victime.

J'ai déjà observé qu'il redoutoit Épicure comme un homme dont le bon sens & la sagesse n'étoient nullement avantageux à ses charlataneries , & peu s'en fallut qu'il ne causât la perte d'un Épicurien qui avoit osé le confondre en présence d'une nombreuse assemblée. *Alexandre* , lui avoit-il dit ,
tu as engagé tel Paphlagonien (qu'il lui

nommoit) à traduire ses esclaves devant le Gouverneur de sa Province, sous le prétexte qu'ils avoient fait mourir son fils, uniquement parce que son pere s'étoit déclaré ton partisan; cependant le jeune homme est plein de vie, & il a reparu depuis que par ton conseil, les malheureux esclaves ont été exposés aux bêtes. Voici comme la chose s'étoit passée: Le jeune homme s'étoit embarqué sur le Nil, & en remontant le fleuve étoit parvenu jusqu'au port de Clyfma (*), où il se détermina à continuer sa navigation jusque dans l'Inde. Comme il ne revenoit pas, ses malheureux esclaves penserent, ou qu'il avoit péri

(*) Soit par le canal creusé par Ptolémée, & dans la suite, nettoyé par Trajan, & qui conduisoit du Nil jusqu'à la mer Rouge, soit que ce jeune homme eût fait par terre depuis le Nil jusqu'à cette mer une partie de son voyage. Clyfma étoit un port de la mer Rouge, en tirant vers le Midi, aujourd'hui Kolzum, selon M. Danville.

dans le fleuve, ou qu'il avoit été enlevé par les brigands, dont le pays abondoit alors. A leur retour, ils déclarerent qu'ils ne savoient pas ce que leur jeune Maître étoit devenu : de là l'oracle d'Alexandre contre eux, puis leur condamnation. Au bout de quelque temps le jeune homme revint, & raconta le voyage qu'il avoit fait; & c'est-là ce que l'Épicurien reprochoit au Prophete. Celui-ci, furieux d'un reproche aussi grave & aussi bien fondé, ordonne à tous les assistans d'exterminer le censeur à coups de pierres, leur déclarant qu'autrement ils feroient eux-mêmes sacrilèges, & regardés comme ses complices. Déjà l'on se mettoit en devoir de le lapider, si un certain Démostate, qui voyageoit alors dans le Pont, se couvrant à l'instant de son corps, ne l'eût arraché à la mort qu'il alloit subir, & que j'ose dire qu'il eût méritée; car à quoi bon vouloir seul être sage au milieu de tant de foux, & payer aussi

cher la sottise des Paphlagoniens (*)?

La veille du jour où se devoient rendre les oracles, on appeloit par ordre tous ceux qui étoient venus consulter; le Héraut demandoit pour chacun si le Prophete répondroit; si celui-ci disoit, *aux corbeaux*, c'en étoit fait du malheureux; il n'avoit plus nulle part ni eau, ni feu, ni lieu; on le poursuivoit de pays en pays, comme un Impie, un Athée, &, pour tout dire en un mot, comme un Épicurien. Voici un trait bien risible de la part de ce grand Prophete. Ayant trouvé les principales maximes d'Épicure, qui sont,

(*) On verra dans la suite de ce Traité, que Lucien, en paroissant lui-même devant Alexandre, ne montra pas plus de prudence que cet Épicurien, & qu'il mérita le même reproche, en s'exposant à peu près au même danger. Mais comme dit la Fontaine;

Le Fabricateur souverain

Nous créa bésaïers tous de même maniere,

Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.

comme vous savez , le plus beau & le plus important Ouvrage de ce Philosophe , en ce qu'il renferme ses principes de sagesse, il le porta au milieu de la place publique , & le brûla dans un feu de branches de figuier (*), comme s'il eût brûlé l'Auteur lui-même. Il jeta ensuite les cendres dans la mer, en prononçant cet oracle :

D'un aveugle Vieillard je brûle les maximes.

Ce misérable ignoroit apparemment quels biens de toute espece ce chef-d'œuvre procure à ses Lecteurs ; il ne savoit pas qu'on y trouve la paix, la tranquillité, la liberté intérieure ; il ne savoit pas qu'il affranchit l'homme des vaines terreurs, des spectres & des pro-

(*) La fumée de bois de figuier répand une odeur insupportable, & Lucien, en faisant mention de cette circonstance, insinue qu'Alexandre avoit fait choix de ce bois à dessein, & pour marquer davantage le peu de cas qu'il faisoit des Ouvrages d'Épicure.

diges , autant que d'un vain espoir & des désirs inutiles ; qu'il est une source de bon sens & de lumière ; qu'il purifie l'ame , non pas avec des torches , de l'oignon marin , ou d'autres niaiserie semblables , mais par la droite raison , la vérité , la liberté.

Voici un nouveau trait , qui montre jusqu'à quel point cet audacieux portoit l'impudence. Comme le crédit de Rutilianus lui en donnoit à lui-même auprès des Courtisans , & jusque dans le palais de l'Empereur , il adressa au premier un oracle pendant la guerre de Germanie , lorsque Marc-Aurele étoit aux prises avec les Marcomans & les Quades (*).

(*) Ces peuples s'étoient rendus redoutables sous Marc-Aurele , & la guerre que les Romains eurent à soutenir contre eux , avoit répandu l'alarme jusque dans Rome. L'Empereur avoit , dit-on , consulté des Devins de tout pays , pour savoir quelle seroit l'issue de cette guerre. Les Marcomans habitoient la Bo-

Dans les flots du rapide Isthme,
 J'ordonne de précipiter
 Avec deux courriers de Cybele (*),
 Des fleurs & des parfums que toujours renouvelle
 De l'heureux Indien le climat enchanteur.
 A l'instant, couronné des mains de la Victoire,
 Vous ramenez chez vous & la paix & la gloire.

On fit à la lettre ce qu'il avoit prescrit : les lions passèrent à la nage dans le camp des ennemis, qui les assommèrent à coups de massue, comme ils auroient fait des chiens ou des loups étrangers ; les nôtres reçurent en même temps un terrible échec, & nous perdîmes vingt mille hommes, ce qui fut

hème, & les Quades occupoient ce qu'on appelle la Moravie.

Dusoul observe que Lucien, en cet endroit, emploie le mot *Divus*, en parlant de Marc-Aurele, & l'on fait qu'on ne donnoit ce nom aux Empereurs qu'après leur mort, ce qui prouve évidemment que cette vie d'Alexandre n'a été écrite que depuis le regne de Marc-Aurele.

(*) Des lions.

suivi de tous nos autres revers , & de notre déroute entière jusqu'à la ville d'Aquilée(*), qui fut presque prise. Le Prophete , pour se tirer de ce mauvais pas , adopta la réponse de Delphes , & répéta de très-grand sang-froid l'oracle de Cræsus. Le Dieu , disoit-il , a bien promis la victoire , mais il n'a pas déclaré si c'étoit aux Romains ou à leurs ennemis.

Cependant, comme la foule des consultants s'accroissoit tous les jours , au point qu'on manquoit du nécessaire dans la ville , il imagina de nouveaux oracles, qu'il appeloit *des oracles nocturnes*. Il prénoit les billets , dormoit dessus, à ce qu'il disoit , & donnoit des réponses , comme s'il les eût reçues du Dieu pendant son sommeil ; elles n'é-

(*) Aquilée étoit une ville située dans ce qu'on appeloit anciennement la Gaule Cisalpine , à l'extrémité du golfe Adriatique , entre Venise & Carniole ; elle fut détruite par Attila.

toient pas fort claires, pour l'ordinaire, & l'on remarquoit dans la plupart beaucoup d'embarras & d'ambiguité, surtout lorsque les billets avoient été cachetés avec une précaution particulière. Pour ne pas s'exposer au danger de les ouvrir, il écrivoit au hasard tout ce qui lui venoit à l'esprit, dans la persuasion que cette incohérence-là même convenoit beaucoup aux oracles. Il avoit des interpretes particuliers chargés d'en donner l'intelligence, & ils ne tiroient pas un médiocre salaire de leur emploi; mais Alexandre gagnoit encore sur cet objet, puisque chacun d'eux étoit obligé à lui faire un tribut Attique sur sa rétribution. Quelquefois, sans qu'on l'eût interrogé ni directement ni indirectement, & sans la moindre occasion, il répandoit de lui-même des oracles propres à imposer aux fots; par exemple :

Ami, veux-tu savoir quel est l'heureux Amant
Qui caresse chez toi ton épouse en cachette ?

De tes valets pour toi , c'est le plus complaisant ,

Ton fidele Protogénété.

Ta compagne lui rend aujourd'hui le plaisir

Qu'il te donna dans sa jeunesse ;

Et s'il rougit de ta tendresse ,

A son tour il te fait rougir.

Par le plus funeste breuvage ,

De tes oreilles , de tes yeux

Ils voudroient à jamais t'interdire l'usage :

De leur haine pour toi ce trop sinistre gage ,

Au chevet de ton lit , près du mur en un creux ,

Pour terminer tes jours est déposé par eux.

L'esclave Calypso de leur crime est complice.

Quel est , je vous prie , le Démocrite qui ne fût d'abord frappé en voyant désigner aussi positivement & les personnes & les lieux ? Il est vrai que dès qu'on a vu le contenu de pareils oracles , on est bientôt tenté de cracher dessus. Il lui arriva aussi de donner souvent des réponses aux Barbares , lorsqu'ils l'interrogeoient dans leur propre Langue , comme en syriaque , ou en celtique. Il n'étoit pas facile de trouver dans la ville des gens du même pays ; mais alors il étoit fort longtemps à donner ses réponses , pour

avoir le loisir d'ouvrir sûrement leurs billets, & de rencontrer quelqu'un qui pût les lui expliquer. Voici la réponse qu'il fit à un Scythe :

Morphi Ebargulis Cnenchicranc en mourra.

Une autre fois, sans que personne se fût présenté pour le consulter, ni sans s'adresser à aucun homme vivant, il dit en prose : *Retourne sur tes pas ; celui qui t'a envoyé vient d'être tué aujourd'hui par son voisin Dioclès, secondé des brigands Mango, Celer & Bubal, qui sont déjà pris & détenus dans les fers.* Écoutez aussi quelques-uns de ceux qu'il m'a rendus à moi-même. Je lui avois demandé : *Alexandre est-il chauve ?* Comme mon billet étoit cacheté de manière qu'on ne pouvoit pas être tenté de l'ouvrir, on me rendit cet oracle nocturne :

Sabardalach Malach étoit un autre Aris.

Une autre fois j'avois présenté deux billets séparés, & comme venant de

deux personnes différentes, mais contenant l'un & l'autre la même demande : *Quelle est la patrie d'Homere ?* Un jeune esclave fut porteur du premier ; on lui demanda pourquoi il venoit, & il dit que c'étoit pour avoir un remede à un point de côté ; le Prophete prenant le change, répondit :

Frotte-toi de cythide & des pleurs de Latone (*).

Le second ayant dit que la personne qui l'envoyoit vouloit savoir s'il valoit mieux aller en Italie par mer que par terre, il répondit, toujours sans la moindre mention d'Homere :

Garde-toi de la mer, fais la route par terre.

J'ai souvent pris plaisir à lui tendre de pareils pièges, entre autres celui-ci : je ne lui proposai qu'une seule question, que j'écrivis, selon l'usage, dans

(*) Il faut entendre par les pleurs de Latone, de la rosée prise au clair de la Lune ; cette circonstance donne à l'oracle un air plus mystérieux & plus imposant.

mon billet; on lui remit en même temps huit drachmes & seize oboles, & l'étiquette extérieure lui demandoit huit oracles sous un nom emprunté. Trompé par la rétribution & l'inscription, il donna huit réponses à mon unique demande, qui étoit celle-ci : *Quand Alexandre sera-t-il convaincu d'imposture ?* De ses huit oracles, pas un seul n'avoit trait à la chose, ni l'ombre de sens, & ils étoient absolument inintelligibles. Lorsqu'on l'eut informé de tout ceci, & qu'on lui eut appris que j'avois détourné Rutilianus du mariage de sa fille, en lui conseillant de ne pas trop compter sur les magnifiques promesses de l'Oracle, il conçut pour moi une aversion décidée, & , comme on peut bien l'imaginer, me mit au rang de ses plus cruels ennemis. Aussi, un jour que Rutilianus lui faisoit des questions sur mon compte, sa réponse fut :

Il court toutes les nuits de crapuleux plaisirs.

En un mot, il me crut son plus im-

placable adverfaire , & il ne se trompoit pas. Je passai une fois dans sa ville , & j'avois avec moi deux soldats armés , l'un d'une pique , & l'autre d'un javelot ; le Gouverneur de Cappadoce , mon ami , me les avoit donnés pour m'accompagner jusqu'à la mer. Dès qu'Alexandre fut mon arrivée & m'eut connu pour ce Lucien son persécuteur , il eut l'adresse de me faire inviter avec beaucoup de politesse de l'aller voir. Je le trouvai en très-nombreuse compagnie , & mes deux gardes m'avoient heureusement suivi. Il me présenta sa main à baiser , selon son usage avec les gens du commun. J'approchai ma bouche , comme pour me rendre à son désir , mais je le mordis de maniere à le rendre presque manchot. Les assistans , déjà indisposés contre moi de ce qu'en l'abordant je l'avois appelé Alexandre & non pas Prophete , se mettoient en devoir de m'attaquer & de me frapper comme un sacrilège ; mais il montra lui-même

une généreuse patience : il fut le premier à les appaiser, en les assurant qu'il ne lui feroit pas difficile de m'adoucir, & qu'il vouloit montrer à mon égard la puissance du Dieu Glycon, qui changeoit en amis les plus jurés ennemis. Faisant alors écarter tous témoins, il me prit à l'écart pour s'entretenir avec moi. Je vous connois parfaitement, me dit-il ; je fais tout ce que vous avez conseillé à Ruilianus. Par quel motif en avez-vous ainsi agi avec moi ? Je pourrois vous servir beaucoup auprès de lui. Je crus devoir me prêter de bonne grace à ces marques de bienveillance, en pensant au danger où je me trouvois, & je repartis aussi-tôt réconcilié avec lui. Mon changement subit ne passa pas pour un petit prodige aux yeux de l'assemblée. Lorsque je fus sur le point de m'embarquer, il m'envoya les présens d'hospitalité & beaucoup d'autres choses. Je voyageois alors seul avec Xénophon, parce que j'avois en-

voyé mon pere & les miens d'avance à Amastris ; le Prophete me promit de me fournir un vaisseau & des rameurs pour me conduire. Je croyois qu'il mettoit dans ces offres de la bonne foi & de la politique ; mais au milieu de notre navigation, je m'apperçus que le Pilote avoit les larmes aux yeux , & disputoit avec les Nautonniers, & je commençai à prendre quelque soupçon : en effet , Alexandre leur avoit donné ordre de se saisir de nous , & de nous jeter à la mer ; par ce seul coup il se délivroit aisément de ma personne. Le Pilote, par ses larmes, vint à bout d'engager le reste de l'équipage à ne nous faire aucun mauvais traitement. Après être parvenu , me dit-il , à l'âge de soixante ans sans crime & sans reproche , je ne voudrois pas , ayant femme & enfans , fouiller mes mains d'un meurtre. C'étoit dire assez pour quelle raison il nous avoit pris à bord , & faire connoître clairement les ordres qu'il avoit reçus,

Ils nous débarquerent au port d'Égiale dont Homere fait mention, & retournerent sur leurs pas. J'y trouvai plusieurs habitans du Bosphore qui faisoient route plus loin; c'étoient des Ambassadeurs du Roi Eupator, qui portoient leur tribut annuel en Bithynie. Je leur racontai le danger que nous avions couru, & les trouvant bien disposés à nous recevoir sur leur bord, je montai leur vaisseau, & j'arrivai sain & sauf à Amastris, après avoir été à deux doigts de ma perte. Furieux contre cet infame scélérat, que je détestois déjà avant sa trahison, & dont j'avois le caractère en horreur, je résolus de remuer, comme on dit, ciel & terre, pour en tirer vengeance. J'étois décidé à intenter accusation contre lui, & beaucoup d'autres personnes se joignoient à moi, particulièrement des Philosophes, disciples de Timocrate d'Héraclée. Mais celui qui avoit alors le commandement de la Bithynie & du

Pont m'en détourna, en me conjurant & me suppliant presque de renoncer à mes poursuites ; il me dit que l'amitié de Rutilianus pour Alexandre ne lui permettroit pas de punir ce misérable, quand même il seroit convaincu des plus grands crimes. Ainsi je fus obligé d'étouffer mon ressentiment & de renoncer à l'envie de me venger, qui auroit été fort déplacée d'après les dispositions de mon Juge.

Ne doit-on pas aussi regarder comme des traits d'une audace sans exemple, dans un genre différent, la demande qu'il fit à l'Empereur de changer le nom de la ville d'Aboni-Tichos en celui d'Ionopolis ; l'impudence qu'il eut de faire frapper une médaille, qui, d'un côté, représentoit Glycon, & de l'autre, Alexandre portant la couronne de son aïeul Esculape, & la faux de Persée, son grand-pere maternel ? Dans un oracle qu'il rendit sur sa propre personne, il avoit annoncé que le Destin

lui accordoit cent cinquante ans de vie, & qu'ensuite il mourroit d'un coup de tonnerre; mais, comme fils de Podalire, il finit avant soixante ans de la maniere la plus déplorable. La gangrene & les vers se mirent à l'une de ses jambes, depuis le bout du pied jusqu'à l'aîne. Pendant cette maladie, il eut des maux de tête qui l'obligerent à se faire appliquer des topiques; & comme il fallut ôter sa chevelure factice, les Médecins découvrirent qu'il étoit chauve. Ainsi mourut ce Charlatan; & l'on pourroit regarder le dénouement de toute cette comédie comme l'effet d'une Providence particulière, quoique peut-être il ne fût que celui du hasard. Il semble aussi que pour qu'il eût des funérailles dignes de lui, il fallut qu'on vît en quelque sorte des combats sur son tombeau. Les principaux des Charlatans qui avoient été de connivence avec lui, se disputèrent son trépied, & se présentèrent devant

Rutilianus pour le prier d'être leur arbitre, & de décider lequel d'entre eux devoit se charger de l'oracle, & recevoir, par préférence cette couronne sacerdotale & prophétique. Un vieux Médecin entre autres, nommé Poetus, se conduisit en cette affaire d'une manière bien peu convenable à son âge & à sa profession. Leur Juge Rutilianus les renvoya tous sans en couronner aucun, & conserva la fonction de Prophete à Alexandre, même après qu'il avoit cédé la place.

Voilà, mon cher, quelques traits que j'ai choisis comme exemples, parmi beaucoup d'autres, d'abord pour faire plaisir à un digne ami dont j'estime infiniment la sagesse, l'amour pour le vrai, la douceur, la probité, le caractère paisible & l'aménité dans le commerce de la vie; je me suis ensuite proposé de venger Épicure & la mémoire d'un homme aussi vertueux, de ce génie presque divin, qui seul a véritable-

ment connu le beau en toutes choses, & qui, en le faisant connoître aux autres, s'est rendu le libérateur de tous ceux qui l'ont entendu. Je pense enfin que cet écrit ne paroîtra point sans quelque utilité pour mes Lecteurs, en guérissant les uns de leurs préjugés, & en affermissant les autres dans la vérité qu'ils connoissent.

Fin du quatrieme Volume.

T A B L E

DES MATIERES

Contenues dans ce quatrieme Volume.

<i>LES Saturnales, Dialogue. Saturne & son Prêtre.</i>	Page 1
<i>Cronosolon, ou le Législateur des Sa- turnales.</i>	15
<i>Loix des Saturnales, Article I.</i>	19
<i>Article II.</i>	20
<i>Loix de la Table.</i>	24
<i>Épîtres Saturnales. Première Épître. Cronosolon à Saturne.</i>	28
<i>Épître II. Saturne à mon cher Cro- nosolon.</i>	36
<i>Épître III. Saturne aux Riches.</i>	43
<i>Épître IV. Les Riches à Saturne.</i>	50

T A B L E. 551

<i>De la Déesse de Syrie.</i>	Page 55
<i>De l'Astrologie.</i>	124
<i>Du Deuil.</i>	144
<i>L'Amateur de Fables , ou l'Incréd- dule. Ticiade , Philoclès.</i>	165
<i>Philopatris , ou le Catéchumene. Triéphon, Critias, Cléolaüs.</i>	227
<i>Le Banquet des Philosophes , ou les Lapithes. Philon , Lycinus.</i>	272
<i>L'Eunuque , ou le Concours des Phi- losophes. Pamphile, Lycinus.</i>	318
<i>Mort de Pérégrin. Lucien à son ami Cronius.</i>	330
<i>Les Fugitifs. Apollon , Jupiter , la Philosophie , Hercule , &c.</i>	378
<i>La double Accusation , ou les Juge- mens. Jupiter , Mercure , la Jus- tice , le Dieu Pan , &c.</i>	417
<i>Alexandre , ou le faux Prophete.</i>	478

Fin de la Table.



DO NOT WRITE

100-10000

100-10000





143 7-1958

